



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

YOUDDHAKANDA

OU

LE TOME DES BATAILLES.

***La reproduction et la traduction même de cette
Traduction sont interdites en France et dans les
pays étrangers.***

Meaux. — Imprimerie A. Carro.

RAMAYANA

POÈME SANSKRIT

TRADUIT EN FRANÇAIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE.

YOUDDHAKANDA

(Seconde Livraison)

VI^e TOME DU POÈME,

IX^e ET DERNIER DE LA TRADUCTION,

AVEC

UN MOT ENCORE SUR HOMÈRE ET LA GRÈCE.

PARIS,

Chez A. FRANK, Libraire, rue de Richelieu, 67,

En face de la Bibliothèque impériale.

1858.

1317

INTRODUCTION.

UN MOT ENCORE SUR HOMÈRE ET LA GRÈCE A PROPOS DE VALMIKI.



Exegi monumentum.....

HORACE.

Voici donc enfin terminée ma longue et pénible tâche, je mets le comble maintenant à l'édifice, dont j'ai posé les fondements, il y a cinq années ; ce neuvième volume est le dernier tome de ma traduction, et la France possède au complet dans sa langue ce vaste poème, un des plus beaux monuments, que nous ait légués le génie de l'antiquité.

Certainement, il ne cède à nul autre, ancien ou moderne, soit pour l'invention, la variété, le merveilleux, l'observation de la nature ; soit pour la richesse du style, l'abondance et la splendeur même des

images, le nombre et la noblesse des pensées. Celle-ci n'a-t-elle pas la valeur des plus belles d'Homère :

« La fidélité à sa promesse est le cachet de la grandeur ? »

Et cette autre, d'une si parfaite justesse, n'est-elle pas en morale un adage à citer mille fois dans la pratique de la vie :

« Il n'y a faute que dans le consentement donné à la faute ? »

Quoi qu'il en soit, l'état dans lequel malheureusement l'Inde nous a présenté son *Râmâyana* est peu fait, il faut l'avouer, pour lui concilier à première vue l'admiration, qu'il mérite à bien des titres. Il en est de lui, comme de ces beaux édifices, où le génie du moyen âge imprima sa grandeur étonnante dans une forte pensée ; mais contre lesquels viennent s'appuyer impudemment les échoppes de l'artisan ou les maisons du bourgeois, tandis que, devant et derrière, une édilité insoucieuse laisse couler des rues au détriment des places, en sorte que l'ad-

miration ne peut bientôt plus se mettre à distance, et que l'œil abusé est tenté de confondre avec le monument ces constructions parasites, qui le déparent, le déshonorent et le dégradent.

Si nous avons commencé par dégager pour nous-mêmes de ses nombreuses interpolations l'édifice poétique de Valmiki ; et si, au lieu de rendre ce poème tel que le texte nous en fut donné dans l'édition imprimée, nous avons d'abord simplement traduit l'œuvre ainsi réduite, on nous aurait sans doute accusé d'avoir indignement mutilé cette épopée colossale et peut-être nous eût-on crié partout : « Ce n'est pas là une traduction ; ce n'est qu'un extrait du poème ! » On aurait eu Valmiki pur ; on n'eût pas cru posséder Valmiki entier, sans lacune et complet.

Mais aujourd'hui que tout le monde peut lire aisément le Râmâyana dans notre faible version et dans la belle traduction italienne, nous le demandons à tout homme de goût : « Ce poème ne renferme-t-il pas des intrusions évidentes, des çlokas intervertis, des hémistiches ou des vers hors de place, des

parties doublées, quelques autres indiscretement rallongées ; et cette grandiose composition de Valmiki n'en devient-elle pas trop souvent diffuse, prolixe, confuse, indigeste, par une faute, qui n'est pas celle du poète, mais qu'il faut toute reprocher à ses calligraphes, rapsodes ou collecteurs inattentifs ? »

C'est donc à l'Europe maintenant, puisque l'Inde est pour le temps, où nous vivons, incapable de le faire elle-même, à débarrasser le poème de ces fastidieuses intrusions, comme la Grèce d'Afrique eut la gloire de corriger, émonder, recenser les premières compilations du poème, que la Grèce d'Asie avait composé à l'honneur de la commune patrie.

Nous l'avouons humblement : nous sommes très-loin de posséder le goût fin, le tact exquis et l'autorité de ces critiques Alexandrins, qui ont élagué sur le tronc de l'Iliade tant de branches adultérines ou de rameaux parasites ; mais peut-être en avons-nous la plus modeste qualité, le zèle ; et, comme il est juste que profite à nous-mêmes cet honneur de faire une épuration, de la-

quelle nous avons été les premiers à signaler ici la nécessité incontestable, — ouvrage, dont la voie est devenue maintenant facile à tous par cette mienne traduction, — nous annonçons dès ce moment au public une traduction expurgée du Râmâyana en cinq volumes *in-8°*, c'est-à-dire, un Valmîki déblayé des intrusions et mis par l'économie de l'espace à des prix beaucoup plus accessibles aux moindres fortunes.

Cette prochaine édition sera celle des hommes de goût, si la présente est celle des archéologues. Ces derniers, comme il est naturel, aimeront toujours mieux souffrir d'une intrusion blessante, que de perdre avec une de ces interpolations hétérogènes, ou de ces doublures, et quelquefois de ces triplements, un fait, une opinion, un seul mot, qui rachète la faute à leurs yeux; car il peut avoir une extrême importance sous le rapport de l'étude historique, ou de la connaissance des mœurs et des usages dans les hautes régions de l'antiquité.

Mais parmi toutes ces intrusions, que l'inadvertance, la fraude ou l'ignorance ont

glissées dans le Râmâyana, il en est une, que nous aimerions à conserver, c'est l'*Introduction*, en réduisant néanmoins ses trois nomenclatures de capitulaires, si l'on nous permet de transporter ici abusivement cette expression, à une seule énumération des chapitres. Elle fut écrite sans doute par trois mains différentes, et c'est pour cela qu'on y trouve, d'une manière fatigante et monotone, dans trois chapitres successifs, trois arides tables des matières. A part ce défaut, c'est un riche portique élevé au seuil du poème : il en est de lui comme de ces ouvrages de la nature, où le hasard égale et dépasse quelquefois l'art dans ses plus admirables combinaisons.

La fable des ardées sur l'invention du çloka est surtout une poétique et fort ingénieuse légende sur l'étymologie du mot.

Nous avons dit que le çloka est un distique ; nous aurions pu ajouter que ses vers sont coupés en deux hémistiches égaux de huit syllabes chacun, et que c'est un mètre, duquel on peut aisément donner une idée complète à toute personne même

ignorante du sanscrit, pourvu qu'elle ne soit pas étrangère aux poésies chrétiennes du rit catholique.

Les plus anciennes proses de nos églises sont formées de versicules, qui souvent ne sont pas autre chose que des hémistiches de çloka.

Dies iræ, dies illa

est en latin un hémistiche correct de çloka sanscrit. Voici douze vers pris çà et là dans cette belle prose des morts et rassemblés pour exemple en trois çlokas; il faut scander ainsi les huit syllabes : 3—3—2 ;

.Dies i | ræ dies | illa.....

Un tribrache ne peut jamais entrer dans la première mesure; la deuxième est *ad libitum* anapeste ou dactyle, tribrache ou crétique; et les deux syllabes, qui forment le troisième pied, sont ou longues ou brèves, à la volonté du poète.

I.

Dies iræ, dies illa solvet sæclum in favilla;
Mors stupebit et natura, cùm resurget creatura.

II.

**Quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit.
Recordare, Jesu pie, quòd sum causa tuæ viæ.**

III.

**Redemisti crucem passus, ne me perdas eâ die;
Cor contritum quasi cinis: gere curam mei finis.**

Cela dit en passant, revenons, sans nous écarter du présent volume, au sujet, d'où cette petite, mais utile digression nous a fait sortir un moment, celui des chapitres interpolés.

Ainsi, par exemple, il est facile de sentir que les soixante-deux et soixante-troisième n'ont fait primitivement qu'un seul chapitre sur la douleur accablante, dont Râma fut saisi à la fausse nouvelle qu'Indrajit avait tué sa belle et chère Sitâ.

Postérieurement et dans un temps, où le goût avait dû nécessairement se gâter au contact du sens moral déjà corrompu lui-même, on donna un coup de ciseaux dans le soixante-deuxième chapitre, au bout du treizième distique, pour insérer dans cette coupure un discours de Lakshmana en

guise de consolation, évidente rapsodie, où ni le ton et la manière, ni le fonds et la forme ne caractérisent le *faire* de Valmiki, plus habile à trouver les cordes du cœur pour en tirer les notes vraies de la nature.

Les paroles débutent par une allusion à des principes, dont les raffinements et les subtilités n'ont fait école que dans un âge bien postérieur à ces temps de foi candide, où florissait Valmiki :

« De même que la vue des choses immobiles et mobiles n'est qu'une illusion : de même la vertu n'est aussi qu'un non-être ; voilà mon sentiment. »

Soit ! mais ce révoltant scepticisme ne répugne-t-il point à cette grande *entité* de Lakshmana, qui, étant une incarnation de Vishnou, doit conserver en lui des idées plus saines sur la morale et sur la foi ?

«.... Le vice est égal à la vertu et la vertu est comme le vice.... La vertu est donc inutile ! »

Et c'est un Dieu qui parle ce langage, non du ciel, mais de l'enfer ! Pas un mot du cœur, pas un mouvement de l'âme ! Aucun regret, pas le moindre souvenir donné à

cette pieuse épouse cruellement immolée ! il n'y a place dans cette consolation que pour la sécheresse, l'égoïsme et la pusillanimité :

« Si la vertu est devenue une qualité du fort, abandonne la vertu, et fais comme la vertu, tourne-toi vers la force ! »

Ce qui vient après ne remonte pas davantage à la source d'une âme touchée et d'un cœur ému : ce n'est qu'un jeu d'esprit ; c'est un badinage de tautologie ; c'est à peine une chanson de lieux communs, entonnée par un poète ambulancier, qui ramène à tout moment son archet sur une corde, dont la note au son d'or ne manque jamais son effet sur la fibre toute sensuelle du vulgaire :

« Celui, qui a des richesses, a des amis ; celui, qui a des richesses, a des parents ; celui, qui a des richesses, est dans le monde un homme de cœur ; celui, qui a des richesses, est un savant.

» Celui, qui a des richesses, est de la plus noble race ; celui, qui a des richesses, est doué de toutes les qualités ; celui, qui a des richesses, est un héros ; celui, qui a

des richesses , est rempli d'intelligence.

» Celui, qui a des richesses, a du savoir ; celui, qui a des richesses, jouit de la considération ; celui, qui a des richesses, est favorisé par l'amour : tout s'incline avec respect devant celui qui a des richesses.

» Il est impossible aux richesses de modérer leur marche pour l'indigent, qui désire atteindre les richesses : les richesses sont amenées par les richesses, comme les éléphants privés conduisent les éléphants sauvages dans les filets. »

La péroration a des paroles non moins assorties aux convenances de ce *positivisme* étroit, matérialiste et même athée :

« Amasse des richesses, Kakoutsthide ; la richesse est la racine du monde : je ne trouve aucune différence entre l'indigent et le mort.

» Le paria et le pauvre sont deux êtres égaux à mes yeux : en effet, on ne reçoit pas du paria et le pauvre ne donne pas. »

Péroration, avons-nous dit ; car le goût exigerait que le poète conclût ici logiquement cette allocution déjà longue ; mais elle se prolonge encore inutilement sur huit

ou neuf vers creux, faux, gonflés de vent et de jactance.

Ainsi, quand on est arrivé à ce chapitre soixante-deuxième, l'épurateur ou le critique peut hardiment sauter du treizième distique au premier çloka du chapitre suivant. Vous restez dans l'unité du sentiment ; vous allez de Lakshmana pleurant à Lakshmana, *noyé de larmes* (1), sans passer faussement par un Lakshmana, prononçant les yeux secs ce langage indigne d'un Dieu incarné parlant à un Dieu fait homme.

Mais, avant de quitter ce chapitre, nous avons encore à noter dans le discours de Vibhîshana une altération causée par le déplacement d'un çloka : c'est le quinzième, qu'il faut remettre logiquement sous le douzième, d'où la négligence des copistes l'a insoucieusement écarté. Cela fait, voyez ! Ici, tout devient clair, net, parfaitement lié ; et là, dans la traduction (2), le même passage est obscur, embronillé, décousu. La différence est énorme, et la cause en

(1) Çlokas 6 et 7.

(2) Pages 64 et 65.

apparence est assez légère ; un seul distique ôté ici de sa place et remis là dans son rang :

« Dans ce qu'est venu te raconter Hanoûmat d'un air consterné, il n'y a pas moins de fausseté, je pense, qu'il y en aurait dans cette nouvelle : « Toute la mer est à sec ! »

» Je sais, guerrier aux longs bras, quelles sont à l'égard de Sîtâ les résolutions de l'impie Râvana : il ne lui fera pas ôter la vie.

» En effet, ses parents lui ont dit, au nom de son intérêt, en même temps qu'ils parlaient au nom du devoir : « Abandonne la Vidéhaine ! » mais il n'a point écouté cette parole.

» Ni division, ni honneur, ni même largesses, à plus forte raison un autre moyen, n'est capable de procurer la vue de Sîtâ, ô le plus éminent des hommes, à nul autre des Rakshasas.

» Peut-être, désirant jeter ici un obstacle devant l'héroïsme des singes, n'a-t-il produit qu'un fantôme, obtenu par la vertu de quelque sacrifice.

» Il est un tchaïtya, nommé le Nikoum-

bhila : quand le Râvanide marche au combat, il ne manque jamais de venir à cette place et de s'y arrêter.

» Là, quand il a sacrifié une oblation au Feu, le vigoureux fils de Râvana est invincible dans une bataille à tous les Dieux, Indra même fût-il avec eux !.... Courons-y, Kakoutsthide, avec une armée, avant qu'il n'ait terminé le sacrifice ! »

Aussi rien ne fait-il mieux sentir qu'une lecture attentive du Râmâyana combien la gloire elle-même de l'incomparable Homère est redevable à tous ces hommes de goût, à ces diaskévastes, à cette foule de grammairiens, qui, depuis le temps où vécut Pisistrate jusqu'au siècle où naquit l'immortel Aristarque, ont travaillé sans relâche à nous préparer l'édition revue, corrigée, non augmentée, mais plutôt diminuée, qui est aujourd'hui l'honneur de toutes nos bibliothèques. Combien ne fallut-il point ajouter de transitions, supprimer de passages ou faux ou suspects de l'être, effacer de vers, qui s'opposaient à l'agencement des sutures, en replacer mieux d'autres qui avaient été mal placés, puisque, après ces

trois ou quatre siècles écoulés d'un travail continu, Aristarque en était encore à marquer d'une obèle dix, quinze ou vingt hexamètres de suite, qui n'étaient pas légitimement reconnus enfants d'Homère !

Nous avons nous-même une opinion toute semblable de vingt-six vers, insérés dans le quatre-vingt-quinzième chapitre et qui se trouvent là dans une flagrante contradiction avec la fin du chapitre quatre-vingt-treizième.

Ici, Vibhîshana pleure son frère expiré et Râma le console : « Celui, dont il déplore ainsi la perte, n'est pas anéanti, lui dit-il : car le guerrier, qui succombe hardiment au milieu des combats, voit s'ouvrir les portes du Swarga devant son âme toujours vivante. » Alors Vibhîshana d'exalter les côtés brillants de Râvana, son dévouement à ses amis, sa munificence, sa piété, ses mortifications, son étude continuelle des Védas, son héroïque courage. Il supplie Râma de permettre qu'on lui rende les devoirs funèbres en considération de ces éminentes qualités.

Là, tout au contraire, c'est Râma, qui

prend l'initiative ; il invite le frère à célébrer les obsèques de son frère et Vibhîshana refuse hautement, parce que Râvana fut impie, adultère, méchant, injuste. A son tour, le Kakoutsthide reprend avec douceur son ami et le rappelle aux sentiments de respect, qu'il doit au malheur et à l'aïnesse d'un frère si vaillant.

On pressent déjà quelle averse de reproches non mérités peuvent faire tomber un jour sur Valmîki de si choquantes disparates. Aussi faudra-t-il bientôt supprimer ici treize çlokaq entiers, du quarante-cinquième au cinquante-huitième inclusivement, et reporter le cinquante-neuvième immédiatement sous le quarante-quatrième, avec lequel ce distique est dans une parfaite consonnance. Gardons-nous bien d'imputer à notre Valmîki ces dissonnances importunes, blessantes, absurdes même ; car elles sont évidemment la faute d'un rapsode injudicieux, qui, voulant rehausser le héros du poème aux dépens de Valmîki dans une leçon de morale, n'a pas compris malheureusement qu'on ne pouvait le faire, à moins de s'insurger contre les lois de la

nature, des convenances et de la raison.

Nous avons dit que son dénouement assurait au Râmâyana une supériorité incontestable, en cette partie, du moins, sur l'Iliade elle-même. Une esquisse rapide suffira sans doute ici pour qu'on puisse juger si notre sentiment est juste ou si notre opinion est mal fondée.

Tous les généraux du monarque ennemi ont péri dans les batailles, il tombe enfin le dernier sous les coups de Râma. Ses femmes en deuil sortent éplorées du sérail et viennent épancher sur lui une douleur, qui s'exprime dans une variété de postures, où l'imagination du poète épargne d'avance à ses peintres à venir la peine d'inventer pour leur tableau de nouvelles attitudes. La première des épouses, Mandaudarî, exhale une plainte, où le sentiment égale ce que l'âme de la noble Andromaque a de plus touchant; et Râma, loin de soulever les cœurs avec la cruauté d'Achille, prend soin lui-même de louer son rival expiré dans les points de force, de courage, de hauteur d'âme, par où seulement Râvana peut être loué. L'Achille d'Ayodhyâ ordonne sans

peine qu'on rende à l'Hector de Ceylan tous les honneurs funèbres, qui doivent ouvrir à ses nobles mânes les portes du Swarga.

Les obsèques terminées et quand il a fait sacrer le nouveau souverain de Lankâ, il veut que Vibhîshana, à peine salué roi, s'en aille chercher Sitâ et l'amène parée dans une litière aux tapis somptueux. Sur la nouvelle que Râma est vainqueur, qu'elle peut commander en ces lieux, où elle était captive, que ses regards vont enfin revoir son époux bien-aimé, le saisissement lui ravit un moment la parole.

Cependant tous les peuples se portent, se pressent, s'entassent dans son passage, désirant voir de quelle beauté est *cette perle des femmes*, qui a causé la mort d'un monarque si puissant et pour laquelle trois grands peuples ont semé tous les champs de leurs mutuelles funérailles : sentiment, qui rappelle celui des anciens du peuple troyen, quand Hélène se présente à leurs yeux sur la tour, où Priam est assis au milieu d'eux.

Amenée sur le champ de bataille, Sitâ est annoncée à son époux ; il ordonne qu'elle

descende à l'instant de sa litière et vienne à pied jusqu'à lui ; car, et l'expression est digne ici de la pensée, « ce ne sont pas les maisons, dit-il, ni les vêtements, ni l'enceinte retranchée d'un sérail, ni l'étiquette d'une cour, ni tout autre cérémonial des rois, qui mettent une femme à l'abri des regards : le voile de la femme, c'est la vertu de l'épouse. »

Soudain les officiers du palais écartent à droite et à gauche les trois peuples, dont les ondes refluent bruyamment pêle-mêle en arrière sous le coup des bambous ; mais Râma indigné arrête aussitôt cette violence par un sentiment de politesse et d'affection : « Pourquoi vexes-tu ces gens, dit-il au roi de Lankâ ? Ne regardé-je pas chacun d'eux comme s'il était de ma famille ! »

Alors Sîtâ mécontente, voyant qu'il s'est occupé du peuple avant même de jeter sur elle un premier regard de ses yeux, en conçoit une secrète colère, et, femme, elle cache tout au fond de son cœur la joie si vive, que lui avait inspirée la vue de son époux après une longue absence : sentiment de coquetterie ou plutôt de fierté, qui est tout

à fait dans la nature. Il est finement observé; il est rendu même avec un art, qu'on aimerait à citer, à étudier, à faire admirer dans un vers de Virgile ou d'Homère.

Elle s'approche, le visage rougissant de timidité, les membres fléchissant de pudeur, et lui dit : « Mon époux ! » d'une voix, que son émotion rendait balbutiante. Mais Râma ne lui parle pas, il n'a pas un mot pour elle ; le soupçon, entré dans son cœur, a glacé toute parole sur ses lèvres. A la vue de cette révolution inattendue, qui s'est opérée dans son époux, Sîtâ fond en deux ruisseaux de larmes. Il s'irrite, — et ce trait même est encore une observation fine de la nature — en voyant ici tant de douleur se mêler à tant de beauté, et, baignant lui-même son visage de larmes, il dévoile ce qu'il tenait caché dans son cœur : il ne lui sied pas de reprendre une épouse, qui est restée si long-temps recluse dans le gynécée d'un monarque voluptueux. Le doute élève donc entre Sîtâ et lui un mur de séparation :

«.... Va, Djanakide, où il te plaira ! Voici les dix points de l'espace, choisis ! il n'y a

plus rien de commun entre toi et moi..... Je t'ai reconquise, il fallait cela pour sauver mon honneur ; mais il n'est plus en moi aucune affection pour toi. Va, dis-je, où il te plaît.... Mets ton amour à ton gré dans Lakshmana ou dans Bharata, dans Sougrîva, le monarque des singes, ou dans Vibhîshana le Rakshasa ! »

Néanmoins, au milieu de ces paroles outrageantes, l'amour, qu'on voit éclater dans ses larmes, on le retrouve encore dans ses derniers mots, où l'on sent une grâce amère et quelque chose d'une galanterie âcre et mordante :

« Place, comme il te plaira, ton cœur, Sîtâ ! car il n'est pas croyable que Râvana, t'ayant vue si ravissante et douée de cette beauté céleste, ait pu jamais trouver depuis aucun attrait dans nulle autre des jeunes femmes, qui habitent son palais ! »

A ce langage blessant, elle secoue sa timidité ; elle attache sur lui un long regard, où se peignent l'amour, la joie, la tristesse, l'étonnement, la colère et surtout le témoignage pur de sa conscience.

« Ensuite, essuyant son visage baigné de

pleurs, elle dit ces mots lentement et d'une voix bégayante à son époux :

« Tu veux me donner à d'autres, comme une bayadère, moi, qui, née dans une noble famille, roi des rois, fus mariée dans une race illustre ! Pourquoi, héros, m'adresses-tu, comme à une épouse vulgaire, un langage tel, choquant, affreux à l'oreille et qui n'a point d'égal ? Je ne suis pas ce que tu penses, guerrier aux longs bras ; mets plus de confiance en moi ; j'en suis digne, je le jure par ta vertu elle-même !.... »

Elle continue avec un ton aussi ferme des paroles aussi nobles ; mais Râma n'a plus que des larmes, il reste sans voix, sans regard, sans réponse. Désespérée alors, elle déclare qu'il ne lui reste plus qu'à se jeter au milieu des flammes et prie Lakshmana de lui construire un bûcher : « c'est le remède à mon infortune ! Frappée injustement par tant de coups, je n'ai plus la force de supporter la vie. »

Celui-ci incertain consulte son frère ; mais ici le poète habile a senti ce qu'il y avait de révoltant, et dans une telle demande, et dans une telle réponse, verbalement

exprimées : aussi ne les a-t-il mises l'une et l'autre que dans l'expression du regard.

Le bûcher allumé, la victime s'approche, et, dans sa prière, on reconnaît qu'il s'agit là d'une ordalie simplement, une de ces épreuves par le feu, que les peuples sortis des émigrations indiennes avaient importées dans nos coutumes du moyen âge :

« De même que je n'ai jamais violé, soit en public, soit en secret, ni en actions, ni en paroles, ni de l'esprit, ni du corps, ma foi donnée à mon époux :.... de même, toi, feu, témoin du monde, protège-moi de tous les côtés ! »

A ces mots, rassurée par sa conscience, elle entre dans le feu au milieu des sanglots, des pleurs, des gémissements du peuple et sous les regards des Immortels, dont les chars aériens varient le ciel mouvant de ce grand tableau.

Alors éclate une péripétie, dont la scène de l'Aulide, où Diane enlève Iphigénie au couteau du sacrificateur, n'est peut-être qu'une imitation affaiblie, une tradition modifiée par le temps et l'espace, ou même,

si j'ose le dire plus hardiment, un emprunt déguisé ; alors, dis-je , le feu s'incarne tout à coup dans une forme humaine, enlève dans ses bras celle qui devait être sa proie et s'élance avec elle hors du bûcher.

« Le Feu met de son sein dans le sein de Râma la jeune, la belle, la sage Vidéhaine aux bijoux d'or épuré, aux cheveux noirs bouclés, vêtue d'une robe écarlate, parée de fraîches guirlandes de fleurs et semblable au soleil enfant.

» Au même instant ce témoin incorruptible du monde , le Feu dit à Râma : « Voici ton épouse, Râma ; il n'existait aucune faute en elle. Cette femme vertueuse à la conduite sage n'a failli envers toi, ni de parole, ni de pensée, ni par l'esprit, ni par les yeux... Reçois la pure, sans tache : il n'existe pas en elle la moindre faute ; Raghouide, je t'en suis le garant. »

Râma confesse à ces derniers mots que le doute n'est jamais entré dans son cœur ; mais que, pour la gloire de Sîtâ, pour son honneur à lui-même, pour la dignité de leurs deux nobles races, il a dû ne point s'opposer à

cette périlleuse épreuve, sachant bien que la pureté de son épouse allait s'y manifester aux yeux des trois mondes.

Voilà , certes ! un tableau d'un haut intérêt, un acte éminemment dramatique ; pas d'emphase, rien d'exagéré : actions, gestes, attitudes, paroles, tout est simple, naturel, bien senti, bien rendu, bien rempli ; c'est un morceau d'étude et dont le goût épuré suffirait seul à mettre Valmiki au rang des poètes les plus corrects de Rome et d'Athènes.

La guerre finie et Sîtâ justifiée, Râma, impatient de revoir sa mère, son pays, ses frères et ses amis, fait appeler Poushpaka, et ce char vient, comme un chien docile : c'est un char intelligent, divin, qui se meut de lui-même, qui roule dans les airs et qu'on dirige, non avec les rênes, mais avec le seul mouvement de la pensée ; c'est moins un char qu'un palais et moins un palais qu'une cité. Râma s'y embarque avec son épouse et Lakshmana, avec tous les généraux et tous les rois, ses merveilleux auxiliaires ; il commande au char de partir, et le véhicule prend son essor ; de même que

Vulcain dans Homère commandait à ses divins soufflets d'allumer le feu, et soudain les outils intelligents versaient le vent sur les charbons, qui s'embrâsaient dans la forge pétillante. Encore, peut-être, une de ces imitations ou de ces ressemblances, dont le pli nous décèle un antique, mais ineffacé contact de l'Inde avec la Grèce.

Dans ce rapide voyage, Râma fait remarquer à Sitâ ces lieux au-dessous d'elle, qui furent témoins de leur vie solitaire, de leurs fatigues, de leurs chagrins ; mais ces douleurs sont passées, et les souvenirs sont maintenant des jouissances.

A la nouvelle de ces événements, Bharata, qui a mis les sandales de Râma sur le trône et qui n'a voulu prendre sous elles, pour ainsi dire, que la vice-royauté de ce vaste empire, s'avance joyeux au-devant de son frère avec des milliers de chevaux, de chars et d'éléphants. Il porte les vénérables sandales du roi sur sa tête; il est environné des ministres, des brahmanes, des savants, des généraux et de toutes les armées des corps d'ouvriers, des compagnies de citoyens, des notables marchands, des bardes royaux, des

improvisateurs, des bayadères, des musiciennes instrumentistes ou chanteuses : toutes les routes sont nivelées, sablées, arrosées d'essences, jonchées de fleurs, semées de grains frits, symbole de joie et d'abondance.

Enfin Poushpaka se montre à l'horizon des airs, comme l'astre des nuits à son lever ; un immense cri fend aussitôt les nues : « Voici Râma ! » On descend avec respect des chevaux, des éléphants et des chars ; toutes les mains se joignent aux tempes et forment l'andjali ; Bharata s'agenouille, mais Râma le relève et le serre contre son cœur ; il embrasse sa mère, il s'incline devant Soumitrâ, il rend un pieux hommage à Kêkêyî, la cause pardonnée de tous ses maux ; il se prosterne devant l'archi-brahme Vaçishta comme il se fût prosterné devant Brahma l'éternel, et rentre dans Ayodhyâ au milieu de ces multitudes, ivres de joie, parmi lesquelles on entend les femmes lui jeter dans son passage ces naïves et touchantes paroles :

« Les habitants de cette ville désiraient te voir, sire, avec leurs frères, avec leurs fils, et, par bonheur, les Dieux leur ont fait cette

grâce aujourd'hui. — Kâauçalyâ eut beaucoup de chagrin, Kakoutsthidè; elle souffrit de ton absence infiniment, elle et, dans la ville, tous les habitants d'Ayodhyâ, sans aucune exception. — Délaissée par toi, Râma, cette ville était comme un ciel, qui n'a point de soleil, comme une mer, à laquelle on a ravi ses perles, comme une nuit, où ne brille pas la lune. — Aujourd'hui que nous te voyons enfin de retour ici près de nous, Ayodhyâ, guerrier aux longs bras, est redevenue Ayodhyâ (1) aux yeux des ennemis, qui ambitionnent sa conquête! — Tandis que nous habitions loin de toi, confiné dans les forêts, ces quatorze années, Râma, ont coulé pour nous avec une lenteur de quatorze siècles! »

Quelle pompe! quel mouvement! quelle vérité de vie! quelle richesse! quelle variété! quel tableau! comme une affection ingénue respire dans ces paroles de la foule! Comme cette naïve sorte de piété filiale dans l'âme des sujets induit gracieusement, qui que l'on soit, auditeur ou lecteur, à

(1) Ce mot veut dire l'imprenable.

supposer une candide relation de sentiments tout paternels dans le cœur du monarque !

Bharata embrasse les principaux des rois, qui ont prêté à son frère le secours de leurs mains et de leurs armées, Soushéna, Djâmbavat, Angada et le roi de ces rois, Sougrîva lui-même, à qui il adresse ce compliment, qui serait une des plus jolies perles de l'Anthologie, si la muse grecque eût inspiré ce distique à Moschus, Anacréon, Théocrite ou Bion :

« Nous étions quatre frères, et toi maintenant, Sougrîva, tu fais le cinquième ; car un ami est, comme ses amis, un fils de l'amitié, et ses traits de famille sont les services, qu'il a rendus. »

Délicatesse de pensée et grâce d'expression : n'est-ce pas une définition à mettre près de ce mot si justement célèbre : « deux amis, c'est une seule âme en deux corps. »

Ensuite, s'adressant à son frère, il rend à Râma cette monarchie de la terre, que lui a donnée la tendresse aveugle de sa mère :

« Que ma mère n'en soit point offensée ! cet empire, qui me fut donné, je te le rends, comme ta majesté me l'avait elle-

même donné. — Ce timon, que suffira seul à porter le taureau plus vigoureux, qui l'a déposé sur moi, je ne peux, mauvais bœuf, que je suis, en porter le fardeau pesant. »

Ne sent-on pas que c'est ici le placide sourire de satisfaction dans le devoir accompli, et que ces fleurs du langage ennobliissent l'innocente raillerie, que l'orateur s'adresse ingénument à lui-même?

Nous avons loin de ce jour vécu nous-mêmes en des temps, où l'on eût bien remarqué, souvent cité et toujours admiré les vers suivants :

« Comme un pont, qui s'écroule, brisé par la grande furie des eaux, un royaume, dont la couronne n'est pas légitime, est, à mon avis, une charge bien difficile à porter. »

Ce qui vient après contient un mot, qui manque de noblesse en français ; mais, dans les bienséances du sanscrit, l'entrée de la poésie n'est pas interdite à cet âne, le cheval du pauvre, qu'Homère lui-même (1) n'a point repoussé de ses plus graves hexamètres :

(1) Iliade, chap. xi.

« Roi, de qui le bras sait dompter les ennemis, je ne puis marcher d'un pas égal avec le tien dans ta route, comme un âne ne peut suivre la course du cheval, ni un corbeau le vol du cygne. »

Naturellement, les comparaisons ne sont pas rares chez les poètes de l'Inde ; ordinairement, elles sont renfermées dans un ou deux mots ; rarement, elles s'étendent sur un vers entier. Voici le seul exemple dans tout le Râmâyana, où la similitude se prolonge à la manière d'Homère et se promène en deux ou trois çlokas. Nous avons essayé de traduire avec rigueur ; malheureusement, les mots nous ont manqué : *maitre* et *serviteur* expriment une simple corrélation de pouvoir et d'obéissance ; mais, dérivés en sanscrit d'une racine commune, BRI, *nourrir*, l'un est celui qui donne et l'autre celui qui reçoit la nourriture. Ainsi, la comparaison, qui est continuée ici par ces mots eux-mêmes, est brisée là fatalement :

« Tel qu'un végétal, qui, né ou planté dans l'intérieur d'une maison et devenu un grand arbre, au tronc élevé, aux branches

étendues et d'une cime difficile à atteindre, aurait couronné sa tête de fleurs, mais n'aurait pas donné de fruits et tromperait ainsi l'attente du maître, pour lequel jadis on l'avait semé ou planté : voilà, grand roi, une similitude, que j'appellerais ta fidèle image, si, aujourd'hui que tu es devenu maître ici et que tu fus honoré comme roi, je te voyais encore te refuser à nous faire manger le fruit de ton règne, à nous, tes serviteurs. »

Bharata conclut en invitant son frère aîné à se faire sacrer et lui souhaite un règne aussi long que durera la terre ; mais l'expression du poète est d'autant plus remarquable que son époque est plus reculée derrière nous. On reconnaît déjà sous le mot dans l'orient une découverte anticipée sur l'occident ; on voit avec étonnement que si Râma, qui florissait dans un siècle assez rapproché du temps où vécut Josué, avait dû, comme lui, arrêter la marche du jour dans ses combats, ce n'est point au soleil, mais à la terre, qu'il eût adressé le mot si fameux : « *Arrête-toi !* »

« Aussi long-temps que la terre, ton

empire, accomplira sa révolution : aussi long-temps exerce, toi ! la domination sur tout le globe ! »

Voilà, certes ! une digne allocution ; il n'y a rien de forcé ; il n'y a pas un mot, qui soit là de trop ou qui soit déplacé ; la parole est ornée, mais il n'y a rien dans la parure, qui ôte de la vigueur ou de la justesse à la pensée : la ciselure du style n'affaiblit pas la force des idées ; et, s'il nous est permis de reprendre ici, comme en rhétorique, notre langage de professeur, c'est un vrai discours de *Conciones*.

Râma cède aux paroles de son frère : aussitôt Sougriva donne quatre cruches d'or, incrustées de pierres fines, à quatre des rois ses vassaux et les envoie chercher de l'eau pour le sacre dans les quatre mers du globe. Ils partent d'un vol rapide ; ils se dispersent au nord, au midi, au levant, au couchant ; ils reviennent que l'aube n'a pas encore blanchi le manteau noir des cieux, les cruches pleines d'eau et parées chacune de rameaux et de fleurs cueillis au bord de la mer, où fut puisée son onde limpide et fraîche.

Tout est préparé maintenant pour la cérémonie, l'aube renaît sereine, l'astérisme Poushya est dans sa conjonction, le moment est propice. Sans tarder, le saint anachorète Vaçishta fait asseoir Râma sur un trône de pierreries, qui tourne le front à l'orient, et le sacre monarque du globe entier à la face des trois mondes, en présence de tous les Immortels rassemblés, aux bénédictions de toute la terre.

La constellation des sept rishis ou des sept patriarches (1) entonne un hymne en l'honneur de l'auguste souverain, les Dieux chantent eux-mêmes, les bayadères célestes dansent, la terre se couvre spontanément de moissons, les fruits ont plus de saveur, les bouquets de fleurs ont des senteurs plus exquises, toute la nature est ivre de joie ; car voici commencer un règne de paix, d'innocence et de bonheur, où les arbres sans cesse chargés de fleurs donneront des fruits sans relâche, où les vents n'auront pour souffler que des haleines caressantes, où les tempêtes seront

(1) La constellation de la Grande-Ourse.

bannies des mers, où le ciel versera le trésor des pluies suivant les besoins des champs, où la terre sans culture va nourrir les hommes dans la joie, sans infirmités, sans maladies, toujours vigoureux, à jamais brillants d'une jeunesse inaltérable, où vice, mensonge et vol ne seront plus que des mots vides de sens, oblitérés, sans application dans les choses actuelles de la vie, où toute la langue semblera, comme les actes, se résumer dans les seuls mots probité, candeur et vertu, où le devoir enfin, cette expression coutumière du poème, sera gravé en caractères ineffaçables dans tous les cœurs des sujets, comme il est écrit en lettres indélébiles dans la pensée du monarque.

Mais, au milieu de cette brillante narration et quand tout marche rapidement vers la fin, une main importune vient arrêter au bord des lèvres la coupe, où l'on savoure les dernières gouttes du livre, et s'en vient mettre sous vos yeux un chapitre, que l'on reconnaît aisément pour interpolé, dès qu'on sait retrouver le Valmiki pur dans ce qu'on suppose être le Valmiki primor-

dial. En effet, ce que raconte le chapitre n'est-il pas en contradiction avec les récits du poète? Et n'est-ce point à nous d'en apporter ici quelques preuves à l'appui du conseil, que nous donnons à nos lecteurs de sauter hardiment, une fois arrivés aux dernières lignes du chapitre cent-neuvième, par-dessus tout l'énoncé du suivant jusqu'à ces mots, par où commence le cent-onzième chapitre :

« Quand il eut ouï les paroles d'Hanoûmat, qui portaient en elles-mêmes un plaisir nompareil, Bharata joyeux donna cet ordre à Çatroughna. »

L'auteur, quel qu'il soit, du chapitre évidemment suspect, dit au quatorzième çloka :

« Ayant tué ce monstre au vaste corps, la bouche en bas, les pieds en haut.... »

On sent qu'il fait ici une confusion de Virâdha avec le torse Kabandha, qui avait la bouche placée au milieu du ventre.

En effet, si l'on joint au verbe suivant le composé qualificatif de cette manière :

« Ayant tué ce monstre au vaste corps, Râma le jeta dans une fosse, la tête en

bas, les pieds en haut, comme un éléphant, qui tombe en poussant des cris ; » on n'obtient pas une explication beaucoup plus concordante ; car ce fut à la prière du Rakshasa mourant, que Râma lui creusa une fosse pour l'inhumer, et, quand il y déposa les restes sans vie, l'âme expiée avait joyeusement quitté le corps et s'en était retourné dans les cieux sous la forme d'un beau Gandharva.

Koumbhakarna n'était pas *le fils de Râvana*, comme il est dit au çloka cinquante-cinquième ; il était son frère : il ne mourut pas sous les coups de Lakshmana, c'est encore là une erreur, mais sous la main de Râma.

Le cinquante-septième distique parle d'une grâce, qui fut accordée à l'époux de Sitâ par les anachorètes et son père : nous avons dû naturellement demander là quelle était cette grâce inconnue ; car Valmiki n'en a rien dit nulle part.

Enfin ce n'est pas demain, mais aujourd'hui même que Bharata en deuil aura le bonheur de revoir ses deux frères.

Ce redondant chapitre n'est donc pas

une faute, qu'il faille imputer à Valmiki ; il est reprochable seulement à ses compilateurs, qui, en recueillant ses admirables pages, ont, par mégarde, introduit au milieu d'elles un vulgaire feuillet, tombé des cartons de je ne sais quel rapsode.

Comme le héros du poème recommande au singe Hanoûmat, quand il envoie ce fils du Vent porter de ses nouvelles à Bharata, son frère, de lui raconter les événements, qui ont suivi leur séparation, le récitant ambulant s'est cru obligé à faire ce récit, qu'il n'avait pas trouvé dans le poète ou dans sa tradition, ne comprenant pas ce qu'exigeait l'art au nom du goût, c'est à dire, que ce récit déjà fait et même deux ou trois fois déjà répété fût sous-entendu, car tout lecteur pouvait bien se le faire à soi-même et le supposer dans l'intervalle des préparatifs pour le départ à la rencontre des quatre nobles frères. Mais Valmiki avait un sentiment de l'art trop exquis pour tomber dans cette faute et savait trop que souvent

« Le secret de tout dire est celui d'ennuyer. »

Tel est ce poème, sur lequel, assurément ! on ne peut guère porter un jugement définitif avant qu'on ne l'ait dégagé entièrement des interpolations, qui entravent sa marche ou voilent quelques-unes de ses beautés ; mais on peut dès ce moment affirmer qu'il gagnera toujours plus en admiration et s'approchera sans cesse davantage vers le point où trône l'inimitable Homère, à mesure que la critique osera tenter sur lui un travail analogue à ceux, que l'on fit sur l'Illiade depuis l'époque de Pisistrate jusqu'au temps d'Aristarque.

Et, puisque nous voici revenus à parler de l'un au sujet de l'autre, nous demandons, pour ajouter, surabondamment peut-être, à nos premiers aperçus, si toutes les personnes, qui ont lu maintenant les deux poèmes, ne trouvent pas une assez remarquable analogie entre le fait de Pandarus, qui blesse de son trait Ménélas près de vaincre Pâris en combat singulier, et l'action de Râma, qui frappe mortellement d'une flèche Bâli, déployant une force supérieure dans sa lutte avec Sougrîva.

Quand on a lu dans l'Illiade que le jour suprême, où va périr le grand Hector, les

Dieux, séparés en deux camps, courent aux combats, et que les Dieux combattent avec les Dieux, ne lit-on pas avec une certaine satisfaction de surprise dans le moment analogue, où Râvana et Râma engagent ce duel de sept jours, où l'un d'eux va succomber :

« Aussitôt les Démons et les Dieux rallument entre eux leur ancienne guerre, et, voyant ces épouvantables présages, ils entrecroisent des acclamations passionnées : « Victoire à toi, Décacéphale ! » s'écrient d'un côté les Démons. — « Victoire à toi, Râma ! » crient d'un autre les Dieux mainte et mainte fois (1) ? »

Les armes merveilleuses, que Vulcain lui-même a forgées pour la mort du vaillant Hector ; ou plutôt cette description de « la formidable égide, environnée de la Terreur et sur laquelle on voit la Discorde, la Force, l'inflexible Poursuite et la tête de la Gorgone, monstre hideux, épouvantable, signe funeste du courroux de Jupiter, » n'a-t-elle pas encore une ressemblance peu éloignée avec cette arme, que Brahma, le créateur

(1) Tome ix, page 245.

du monde, a travaillée de ses mains et qui doit porter le trépas au magnanime Râvana; flèche, *souillée de sang, arrosée de moëlle*, que le poète nous décrit en ces mots avec une imagination d'une ampleur incomparable nulle part ailleurs; car ce n'est jamais hors de l'Inde, qu'il faut aller, pour l'immense et le colossal, demander un point de comparaison :

« Elle avait dans sa partie empennée le vent : à sa pointe, le feu et le soleil ; dans sa pesanteur, le Mérrou et le Mandara, bien que son corps fût composé d'air. — Brahma fit asseoir dans ses nœuds les Divinités, qui portent la terreur, Kouvéra, Varouna, le Dieu, qui tient la foudre, et la Mort, un lasso dans sa main. — Le corps tout flamboyant, parée d'or, faite de la force de tous les êtres et de la splendeur même du soleil, embrasée comme l'astre du jour et revêtue de fumée comme le feu de la Mort, son action était rapide et, d'un même coup, elle perçait à la fois des multitudes d'hommes, d'éléphants et de chevaux (1). »

(1) Tome ix, page 276.

On ne peut faire au poème de Valmiki le reproche, qu'on adresse, non sans quelque raison, au poème d'Homère, et dire que, l'action du Râmâyana étant finie à la mort de Râvana, tout ce qui vient après n'est qu'une opulence superflue.

L'action de l'Iliade est complète au vingt-deuxième chant, il est vrai; le vingt-troisième et le vingt-quatrième, malgré toutes leurs beautés, ne sont pas des membres essentiels du poème. Des deux colères d'Achille, l'une est calmée, l'autre est assouvie, et la fortune de Troie est descendue dans la tombe avec Hector. Ces chants tiennent au poème, si l'on veut, mais par juxtaposition tout simplement. L'action n'exige pas leur présence pour se compléter, et leur absence n'empêcherait pas qu'elle ne fût complète.

Mais l'action du Râmâyana ne finit point à la mort de Râvana, car elle consiste dans le dégagement de la parole engagée sans réflexion par le vieux Daçaratha; ce que Râma n'a pu faire qu'en acceptant un habit d'anachorète pour vivre quatorze années dans un hermitage au fond des bois. Si Râ-

vana eût enlevé et que Râma eut repris Sitâ la septième année, cette victoire n'aurait pas affranchi de leur vœu ces deux nobles époux : et, comme ils auraient dû supporter encore la vie érémitique sept nouvelles années, la mort du puissant Démon n'aurait donc pas mis au poème son complément nécessaire.

L'action, pour être complète, n'exigeait-elle pas que la fin de notre épopée replaçât nos personnages dans la position, où le commencement avait dû les trouver ? Or, comme ils étaient dans Ayodhyâ, au moment du sacre et le pied déjà sur le seuil du trône, quand une péripétie inattendue a suspendu la cérémonie, dépouillé des habits royaux et vêtu Râma du costume des hermites, il faut que la quatorzième année révolue et la quinzième s'évoluant ramène les deux augustes bannis sous les toits de la patrie, abatte sous les ciseaux leur djatâ d'anachorète, et que le poème finisse de la manière qu'il a commencé par le sacre, non suspendu cette fois, mais solennellement accompli.

Le vingt-troisième et le vingt-quatrième

chants sont au poème d'Homère ce qu'est au Râmâyana son volume septième ou *l'Out-tarakânda*, c'est-à-dire, *le tome des choses arrivées postérieurement*. Ceux-là sont, comme celui-ci, en dehors de l'action.

On eût trouvé sans doute l'Iliade plus irréprochable, si les rassembleurs d'Homère avaient simplement, comme ceux de Valmiki, accolé à la suite, mais à part, du poème, en manière d'*appendice*, ces deux magnifiques chants, où l'apparition de Patrocle aux yeux d'Achille ne semble pas aux nôtres assez bien motivée.

En effet, tout ce jour les bûcherons et les mulets ont coupé et transporté le bois nécessaire au bûcher, la pile funèbre est déjà prête et le fils de Thétis se propose de célébrer les obsèques de son ami à la première aube du matin. Patrocle n'a donc rien à reprocher, comme il n'a rien à demander.

On concevrait mieux cette apparition, si l'ombre d'un homme, tant renommé pour sa douceur, venait déclarer à son ami qu'il est assez vengé, éteindre ce qui reste de ressentiment au cœur d'Achille et demander

lui-même noblement qu'Hector soit rendu aux larmes de sa famille et aux honneurs du bûcher.

L'unité de l'Iliade a pour sa base la colère d'Achille : c'est notre conviction.

Mais laquelle ? vient-on nous objecter ; car il y a deux colères.

L'une ressentie contre Agamemnon, l'autre allumée contre Hector ; celle-là, qui tient Achille éloigné des batailles, celle-ci, qui précipite le fils de Pélée aux combats ; la première, qui est funeste aux Grecs et favorable aux Troyens, la seconde, qui tue les Troyens et sauve les Grecs !

Cette objection est plus spécieuse que solide : c'est prestigieux, si l'on veut, à la première vue ; mais l'illusion se dissipe bien vite devant un regard plus attentif. Comme base, il n'y a qu'une seule colère dans l'Iliade, c'est le ressentiment d'Achille contre Agamemnon.

Dès son début, c'est là, sur elle avant tout et hors de tout, que le poème attache d'abord nos yeux, alors qu'il s'écrie dans l'Invocation, — qu'Homère en soit l'auteur ou non : — « Muse, chante la colère d'Achille ; »

et qu'il ajoute au vers suivant, pour en mieux préciser l'espèce, la conséquence et la relation ; « cette colère *inflexible*, qui causa tant de malheurs aux Grecs. »

Le ressentiment d'Achille contre Agamemnon est donc la trame, où se rattachent tous les fils du poème ; c'est la tonique elle-même, qu'il rappelle d'un chant à l'autre, au quatrième, au cinquième, au huitième deux fois, dans le neuvième tout entier, dans le dixième, dans le onzième trois fois, au douzième, au treizième, au quatorzième, au quinzième deux fois encore, au dix-huitième, en un mot, partout. Elle remplit tout, elle amène tout, elle inspire tout, c'est le nœud, auquel tout se relie du premier à ce dernier chant, c'est-à-dire, jusqu'au dénouement. La mort de Patrocle n'est elle-même qu'un des effets de cette colère d'Achille contre Agamemnon ; et, comme sa colère contre Hector, le meurtrier de son ami, n'est qu'un effet de cet effet, on peut dire que la seconde est contenue dans la première et que la colère contre Hector est en germe dans la colère contre Agamemnon, comme l'effet est contenu fatalement dans

sa cause, comme la conséquence est liée nécessairement à son principe.

Ainsi déjà, en tant que principe et cause, il y a dans toute l'Iliade, non dualité, comme le dit Wolff, mais radicalement unité de colère ; et de-là sort une conséquence, dont la force est ici d'une extrême importance. En effet, parti de cette dualité apparente, on s'avancait jusqu'à nier la personnalité d'Homère, n'ayant plus devant soi la chose, qui établit sans conteste, à notre avis, cette personnalité, c'est à dire, le plan régulier de son ouvrage ; car ce dessin ne put qu'avoir été conçu dans l'individualité du même esprit. L'unité du poème démontre à tel point l'unité du poète, qu'on nous permettra bien de prouver ici l'une et l'autre ou l'une par l'autre en peu de mots et d'une manière, qui nous est, croyons-nous, tout à fait personnelle.

Le poète, qui prit, soit dans la tradition, soit dans la fable, pour sujet d'une épopée la querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui fit écarter des batailles le fils de Thétis par la fougue de la colère, et baisser la balance des combats au désavantage des Grecs,

faute du poids, qu'auraient mis dans leur plateau le bras et les armes d'Achille, est nécessairement le même poète, qui ensuite imagina de faire députer vers lui trois délégués pour fléchir son ressentiment, ramener sa valeur dans les batailles et rétablir par sa présence la fortune des armes grecques.

Les combats, jetés entre ces deux points, ne sont que des transitions ou, pour dire mieux, des voies, qui mènent de l'un à l'autre, c'est-à-dire et déjà, remarquez bien, du premier à la fin du neuvième chant.

En second lieu, le poète, qui inventa de faire envoyer la déesse Thétis par Achille au roi des cieux pour obtenir de Jupiter qu'il versât une foule de maux sur les Grecs et réduisît *les Hellènes* à la nécessité de se voir immolés par Hector jusques sur la proue des vaisseaux et sur les rivages de la mer *aux pieds d'argent*, est naturellement le même poète, qui dut créer la série de combats heureux, qui amena les Troyens jusqu'aux marges du fossé, qu'ils remplissent, des murs, qu'ils renversent, des portes, qu'ils brisent, et des vaisseaux, sur lesquels

Hector commence à semer les premières flammes d'un incendie.

Entre ces quatre points angulaires, tous les épisodes, enfantés eux-mêmes par une imagination, dont il est aussi facile de reconnaître l'unité, ne sont que des ornements, attachés par la main du merveilleux sur le corps déjà construit de l'édifice.

Nous voici donc amenés par une rigoureuse unité jusqu'au dix-huitième chant et même au-delà, jusqu'à la naissance du fatal dénouement, où la mort de Patrocle détourne d'Agamemnon sur Hector la colère d'Achille, c'est-à-dire, jusqu'au moment où le poète, qui fit un ressort de la brouille, — pardonnez-moi ce mot trop vulgaire ici peut-être, — s'est proposé de faire intervenir dans un temps préfix la réconciliation.

Ainsi, l'unité de l'Iliade n'est pas artificielle et factice, comme le dit Artaud après Dugaz-Montbel et celui-ci d'après Wolff; elle est naturelle, elle est préconçue : elle n'est pas un produit ingénieux des arrangeurs; c'est elle-même, qui a produit cet arrangement. Démembrez toute l'Iliade, transposez à votre guise toutes ses parties : un homme sans lettres, mais judicieux,

en remettra de lui-même tous les membres à la place , où veulent qu'ils soient le but de la nature et les fonctions du corps.

Si l'auteur n'était pas un , s'il était multiple, si toute la Grèce avait contribué , comme le dit Vico, à la composition de l'Iliade, il ne fût pas arrivé que , par une simultanéité, j'ose dire, impossible, on se fût borné à ne chanter qu'un seul épisode dans un siège, qui dura obstinément une décade entière d'années. Les différents poètes , cédant à mille entraînements, à mille circonstances, à mille rapports individuels, fussent allés prendre quelque autre événement à chanter, les uns en deçà, les autres au-delà, ou ceux-là même à contre-sens de l'épisode homérique ; et les parties hétérogènes , qui en fussent résultées , n'auraient pu se rassembler, se coordonner, se recoudre en un tout si concordant.

Ceux, qui nient l'individualité d'Homère, jettent à l'encontre une nouvelle objection.

Au cinquième chant, le roi paphlagonien Pylémènes est tué ; au treizième , son fils Harpalion, ramené mort à Troie, est accompagné de Pylémènes vivant , *qui verse un torrent de larmes et n'a pas même eu la*

consolation de venger le trépas de son fils.
Évidemment, le poète, qui le fait vivre ici, n'est pas le poète, qui le fit mourir là : il y a deux auteurs distincts, qui travaillent sur des conceptions ou des notes différentes, si l'on n'aime mieux voir dans les deux cas, ce qui est en propre, il nous semble, notre sentiment, une simple transposition des éditeurs, facile à corriger, en faisant changer de place entr'eux à ces deux passages, c'est-à-dire, en mettant le premier plus bas, à l'endroit, où se trouve le second, et celui-ci plus haut, à l'endroit, où se trouve le premier.

Mais il est une autre chose, que l'on ne peut justifier aussi facilement et dont il nous semble également que la remarque n'a pas encore été faite avant nous. On voit dans l'Illiade, un même fait, raconté en deux chants avec des circonstances différentes, opposées, contradictoires : c'est la chute de Vulcain, « à Lemnos, où des Sinthiens le re-
» cueillirent vivant à peine », dit le chant premier ; « dans la mer, nous apprend le
» dix-septième, où Thétis lui donna un
» asile. »

Là, Vulcain raconte qu'il fut précipité des cieux par Jupiter lui-même, irrité qu'il eût pris la défense de sa mère. L'amour filial respire dans ses paroles, et l'on sent la bonne mère aux deux sourires, que Junon adresse au bon fils. Ici, au contraire, ces qualités ont disparu ; le fils est odieux à sa mère et la mère n'est plus aimée du fils ; car « c'est une marâtre ; » c'est elle, dit-il avec amertume, qui l'a précipité du ciel, honteuse d'avoir un fils disgracié de la nature.

Dans les autres parties du poème, l'épouse de Vulcain est nommée Aphrodite ; elle est appelée ici Charis, et cette différence d'un nom plusieurs fois répété n'est pas elle-même sans importance.

Enfin, on se demande si Thétis n'eût pas mieux fait de choisir pour sa visite un moment, où Vulcain n'eût pas chez lui sa blonde épouse, car elle venait demander au forgeron céleste une chose, qui ne pouvait que souverainement déplaire à Vénus, une armure invincible pour combattre ses chers Troyens, son Hector et son fils Énée, qui n'eût pas échappé lui-même à ces armes divines, si Neptune dans un moment

suprême ne fût accouru dérober sa vie aux coups de l'impitoyable Achille.

On sent qu'il y a ici deux auteurs bien distincts, qu'ils ont consulté deux légendes différentes et que le pays, où la première est adoptée, n'est pas le pays, où la seconde est en crédit. Il a donc pu entrer dans l'Iliade quelques morceaux écrits d'une autre main que celle d'Homère; et, par contre, il a pu exister des fragments, qui ne sont pas arrivés jusqu'au temps, où ces rapsodies ont été rassemblées, mises en ordre et recousues dans un même volume.

Ainsi, la délibération devant les portes du vieux Priam (1), où s'agite la question de rendre Hélène, est une pièce un peu fruste dans l'Iliade, si même ce n'est un de ces morceaux adultérins, par lesquels un rapsode avait, j'ose dire, l'impiété de remplacer un morceau légitime, qu'il ne trouvait pas dans son portefeuille; car faut-il appeler délibération une assemblée d'hommes, où l'on ne trouve ni discussion, ni arguments, ni passions! On n'y reconnaît pas le

(1) Chant VII.

divin génie, qui chanta en des vers inimitables la querelle d'Achille et d'Agamemnon ; et cependant il y avait là pour l'empire une fatale question de vie ou de mort.

N'était-ce pas là un sujet à la hauteur d'un génie comme celui d'Homère ? De quels traits n'eût-il pas représenté cette grande lutte des passions entre elles et de la raison avec elles , les intrigues d'Antimaque , les mouvements de Pâris , la vertu sévère du vaillant Hector , la Discorde en personne , qui sème dans l'assemblée mille opinions différentes , et Junon , Minerve , Neptune , qui , inconnus et mêlés avec la foule sous diverses apparences , font adopter enfin , malgré Vénus , Apollon , Diane et Mars , une résolution , que l'honneur des Grecs ne pouvait accepter. C'était un grand tableau , qui appelait un grand peintre. Homère dût répondre à l'appel , et si , au lieu d'un vaste dessin , nous trouvons à peine dans l'Iliade un sommaire pâle , froid , un peu sec , c'est que la tradition n'avait pas apporté dans Athènes ou peut-être n'y avait pas conservé intégralement cette rapsodie jusqu'au temps de Pisistrate.

Mais, quelque force que je pense trouver dans ces considérations, qui, je l'avoue, me sont toutes individuelles, leur puissance à mes yeux ne peut me faire abandonner ma croyance à la personnalité d'Homère, comme je n'ose rejeter sa vie par le pseudonyme d'Hérodote à cause de quatre ou cinq *analecta* peu dignes, il est vrai, de son génie, alors que j'ai pour garant de ce qui reste la simplicité du récit, qui est le sceau de la vérité, l'exclusion du surnaturel, l'absence du merveilleux; alors, en un mot, que je reconnais là, dans le miroir de cette époque, l'immuable nature aux mêmes traits, que je la distingue ici dans les hommes de mon temps.

On reproche au poème d'Homère la multiplicité un peu fatigante de ses combats, on pourrait aussi trouver qu'il y en a trop dans l'épopée de Valmiki; mais du moins il y respire un sentiment plus humain.

On n'y voit rien assurément, qui ressemble à cette action féroce du roi des rois, Agamemnon, qui tue froidement le malheureux Adraste sans défense, lui, à qui Ménélas accordait la vie, parce qu'il tombait en son

pouvoir, non les armes au poing , mais jeté la face contre terre hors de son char brisé par la fougue de ses coursiers ; ni à cet indigne rôle de Minerve, qui , voulant arrêter la fuite d'Hector, se présente à lui sous les formes de son frère Déiphobe et le ramène sous le fer d'Achille avec une fallacieuse promesse d'assistance, comme l'agneau avec une poignée d'herbe sous le couteau du boucher ; ni à cette barbarie implacable d'Achille , qui refuse outrageusement la triste faveur d'un bûcher, que sollicite Hector expirant à ses pieds, odieux refus, où il se complaît à mettre sous les yeux du mourant les affreuses images de son corps dévoré par la gueule affamée des chiens.

Non ! « Râma fait son bonheur de celui » des créatures ; *il aime jusqu'à ses ennemis* : » belles paroles à citer en exemple et d'où il est aisé de faire découler toute la morale chrétienne !

Enfin, n'est-ce point là, et même dans ce dernier tome du Râmâyana, que nous trouvons encore le plus beau chant , où l'antiquité religieuse ait consigné le symbole de sa foi ; cette grande allocution, que Brahma,

l'Être-existant-par-lui-même , adresse au divin époux, de qui la femme vient de s'élançer au milieu des flammes ; magnifique conception , qui ramène à la fin du poème vers les idées, qui en ont motivé le commencement, l'incarnation de Vishnou en Râma.

L'auteur de la traduction italienne semble pencher à l'opinion que ce morceau n'est pas de Valmîki ; car on peut le retrancher , sans que l'action souffre de la suppression. Oui ! mais le goût ne pourrait-il s'en plaindre ? Ce beau chapitre suspend un peu le dénouement inconnu de l'épreuve ; il arrête Sîtâ au milieu des flammes, il ajoute par là au merveilleux et l'impatience elle-même accroît l'intérêt. Si l'on passe immédiatement du cent-et-unième au cent-troisième chapitre , le dénouement est brusque et l'art semble moins satisfait.

Sans doute, le nom de Krishna , qu'on lit dans le treizième distique , appartient à des fables , dont l'âge est postérieur à l'époque de Valmîki ; mais, au fond, qu'y a-t-il dans cette objection ? Un seul mot dans un seul hémistiche bâtard , qui peut bien

s'être glissé dans un morceau légitime.

L'hymne célèbre, mis sous le nom d'Orphée (1) et dont ces mots de l'Évangile : « Je suis l'alpha et l'oméga, » traduisent le vers initial : « Jupiter, le maître de la foudre, est le premier et le dernier », prouve une fois de plus encore l'immigration des idées originellement indiennes chez les premiers sages de la Grèce ; car cette œuvre du vieil Orphée n'est-elle pas une imitation affaiblie du chant sublime de Valmiki ?

Ce vers : « Le soleil et la lune sont les » yeux de Jupiter, » n'est qu'une version littérale du poète indien. Ce mot : « Il est, et « Métis,... » c'est-à-dire, la Sagesse, n'est-il pas emprunté à ces paroles mêmes de Brahma : « Tu es l'intelligence, la pensée, » la patience, la répression des sens ? » Et cette fin de l'hexamètre : « et l'Amour, qui » charme tout », n'est-elle pas avec trop de sécheresse dans Orphée le résumé des idées, que Valmiki développe ainsi largement : « Ton » cœur, dit Brahma, c'est moi ; ta langue,

(1) Voyez *ORPHICA*,.... p. 139. *Lipsia*, 1829, *sumptibus et typis Car. Tauchnitzii*.

» c'est la Déesse Sarasvatî (1) !.... Tu es
» Çiva lui-même, et Vishnou, et Nârâyana?»

Mais il n'y a rien là, ni ailleurs, dans Orphée, ni dans nul autre, qui s'élève jusqu'à la beauté, la hauteur, la sainteté de ces paroles : « Tu es celui qui a été et celui qui sera ;... tu es le devoir le plus haut des mondes ;... tu es l'origine de tout et tu n'as pas de fin ;... tu es la demeure de la vérité ;... tu es vu au commencement et à la fin des mondes , mais on ne connaît de toi ni le commencement ni la fin : « Quelle est son essence ? » se dit-on.... Les Dieux étaient dans ta pensée , et rien de ce qui est n'est sans toi.... On dit que la lumière fut avant les mondes , on dit que la nuit fut avant la lumière ; mais ce qui fut avant ce qui était avant tout , on raconte que c'est toi, l'âme suprême ! »

Ainsi, dans l'antiquité, l'idolâtrie n'était qu'à la surface, l'unité de Dieu était au fond des choses ; le polythéisme était le culte des masses populaires, le monothéisme était la religion des âmes éclairées. C'était là cette

(1) La Déesse de l'éloquence.

grande énigme, dont les sages, ou ceux qui aspiraient à le devenir, couraient tous à l'envi chercher le mot dans les mystères d'Éleusis et de la Samothrace.

Singulière époque de l'humanité , où les temples avaient des prêtres mêmes pour enseigner aux intelligences d'élite que toutes ces fables ingénieuses, dont les prêtres en tous lieux amusèrent le peuple, étaient de simples jouets imaginés pour occuper les esprits du vulgaire ! Aussi, le premier philosophe platonicien converti au christianisme, Saint-Justin, décernait-il hautement à Socrate le titre encore nouveau de chrétien : aussi, le Sénat romain devait-il bientôt faire de Cicéron lui-même une sorte de chrétien posthume et, pour ainsi dire, une espèce de martyr , en condamnant au feu , suivant Arnobe, ses œuvres philosophiques, inépuisable arsenal, où nos chrétiens des temps primitifs s'en allaient tous chercher des armes invincibles pour attaquer, combattre et renverser la religion d'état.

MEAUX, 3 juin 1858.

RAMAYANA

POÈME SANSKRIT

DE

VALMIKI.

LIV.

A la suite *de cet événement*, Sougrîva, le resplendissant monarque des singes, fit part d'un grand dessein (1) au vaillant Hanoûmat et lui tint même ce langage : 1.

• Maintenant que la mort fut donnée à Koumbhakarna, aux koumâras, à leurs compagnons, et que nous voici tous résuscités du tombeau pour les combats, veuillez bien imposer le frein à Râvana : il est impossible que nous différions le

(1) Littéralement : *d'une chose.*

moment de venir le trouver *chez lui*. 2—3.

« Que les singes à la grande force, en qui la valeur abonde, prennent donc à la main des tisons et qu'ils donnent l'assaut à Lankâ de tous les côtés ! » 4.

Alors, dès que le soleil fut parvenu à son couchant et que la nuit eut enfermé toutes les choses dans son horrible gueule, les princes des quadrumanes se précipitèrent des torches à la main et le front tourné vers Lankâ. 5.

Aussitôt les Rakshasas aux yeux difformes, à l'œil injecté de sang, fuient de tous les côtés, poursuivis par ces troupes de singes, armés de tisons ardents. 6.

Ceux-ci, à l'envi l'un de l'autre, semaient le feu dans les portes de la ville, dans ses grandes rues, sur les hautes maisons et dans ses palais divers. 7.

Le feu allumé brûla donc par milliers les habitations de tous ces Rakshasas, accoutumés à rompre les armées des ennemis ; ces Rakshasas aux cuirasses d'or, tenant au poing des massues, des lances, des épées, jetant le cri de guerre et portant des armes enjolivées de bouquets et de rubans ; ces démons à la marche titubante d'ivresse, aux yeux troublés par les fumées du rhum, les uns pressant la main de leurs maîtresses, les autres assis dans les banquets et les

festins (1), *ceux-là* dormant sur des couches magnifiques, *se réveillant*, et, dans leur détresse, poussant avec leurs amantes de longs hélas ! hélas ! 8—9—10—11.

Le feu consuma dans cette nuit dix milliers des Rakshasas, qui habitaient cette ville, et la flamme s'accrut de plus en plus. 12.

Alors, au milieu de Lankâ incendiée, on entendit les cris des femmes Rakshasis, qui regrettaient des fils, des frères, des époux, ou qui, tremblantes, s'enfuyaient de tous côtés, leurs enfants dans les bras. D'entre ces milliers de kotis des citadins Rakshasas, qui, les mains armées de lances, d'arcs et d'épées, couraient et poussaient des cris, il s'éleva un bruit immense, pareil au tonnerre des nuages. 13—14—15.

Les grandes et riches maisons brûlèrent de toutes parts dans la ville, comme *on voit* des cîmes de montagnes brûler dans la chaude saison.

De tous côtés le feu, redoublant ses flammes, dévora les opulents, les précieux, les magnifiques, les resplendissants palais d'or aux yeux-de-bœuf marquetés de pierreries ; ces palais, qui, incrustés de perles et de corail, excitaient, pour ainsi dire, l'envie du soleil. 16—17—18.

Le feu consuma toutes ces demeures, dont les

(1) Textuellement : *mangeant et même dévorant*.

échos troublés résonnaient aux cris des ardées et des paons, aux sons des grelots qui gazouillent à la ceinture des femmes. 19.

Allumées par la flamme, resplendirent les portes en arcade : telles, sur les pas de l'été, sont les masses de nuées, enceintes d'éclairs. 20.

Au milieu du sommeil, surprises par l'incendie au sein de leurs palais, les dames tremblantes embrassaient leurs époux et jetaient à grands cris des hélas ! hélas ! 21.

Alors, dévorés par le feu, les palais eux-mêmes de tomber, comme les cîmes d'une grande montagne, frappées par le tonnerre du Dieu qui tient la foudre. 22.

Embrasés par le feu, ils resplendissaient au loin, tels que les sommets tout enflammés de l'Himalaya. 23.

Par ses palais aux faîtes ardents, aux bases flamboyantes, tout Lankâ dans cette nuit brillait comme un bois de kinçoukas en fleurs. 24.

Les chameaux détachés, les éléphants hors des liens, les chevaux eux-mêmes lâchés faisaient de Lankâ une image de la mer à la fin du monde, quand les monstres aquatiques vaguent de tous les côtés. 25.

A la vue du cheval en liberté, l'éléphant part d'une course impétueuse, et le cheval, effrayé à la vue de l'éléphant, revient sur ses pas. 26.

Dans un instant les singes eurent mis la ville en feu : telle soudain la terre s'enflamme, quand ce monde arrive à son horrible fin. 27.

Mêlés au bruit des hommes et des femmes, les cris échappés des bouches, comme le tonnerre des nuages, se firent même entendre jusqu'à dix yodjanas. 28.

A l'aspect des Rakshasas, qui sortent, le corps brûlé, sur leur champ de bataille, tout à coup les terribles simiens poussent de violentes clameurs. 29.

Le rugissement des singes et le bruit des Rakshasas fit retentir les dix points cardinaux, et l'Océan, et la terre. 30.

Les deux Raghouides à la splendeur enflammée sortent *du camp* et s'avancent avec tous les nombreux capitaines à la force épouvantable, dont le premier est Hanoûmat. 31.

Entrés dans la ville, ces deux héros magnanimes, Râma et Lakshmana, les plus habiles des archers, empoignent aussitôt leurs *invincibles* arcs. 32.

Râma ensuite de brandir son arc immense : tel, dans sa colère, l'auguste Çiva, quand il voulut tuer Kratou (1). 33.

(1) Ou, peut-être mieux : quand il voulut tuer *Daksha*, célébrant le sacrifice.

Puis, dans un effort suprême, ce noble roi des hommes inonda le ciel et la terre des averses de ses flèches, comme Indra les inonde avec ses pluies. 34.

Le son de la corde tonnante à son arc, les cris jetés par les Rakshasas et le bruit des singes remplirent alors tous les dix points de l'espace. 35.

Brûlée par le feu et battue par les flèches, qui volent de son arc, la porte de la ville croule çà et là sur la terre. 36.

Cela fait, quand ils virent les flèches de Râma tomber sur leurs palais, tomber au milieu des maisons, un cri confus s'éleva, jeté par les princes des Rakshasas. 37.

Blessés par les dards et brûlés même par le feu, les noctivagues courent çà et là, perdent la tête, poussent des cris, s'envolent dans les airs.

C'était une nuit pleine de tumulte par les cris de souffrance aux atteintes du feu et par les cris de guerre de tous les chefs Rakshasas. 38—39.

Arrivés à la porte de la ville, les quadrumanes, impatients de combattre, s'arrêtent à l'ordre de Sougrîva, le magnanime roi des singes. 40.

« Si, dans cette nuit de combats, leur dit-il, quelqu'un désobéit sciemment (1) à nos ordres,

(1) Littéralement : *abhisampraikshya*, c'est-à-dire, les ayant vus ou connus.

qu'on punisse de mort ce réfractaire à la parole de son roi ! » 41.

. Quand il vit, marchant à la volonté de Sougrîva, les principaux des singes arrivés sur le seuil et maîtres de la porte, Râvana fut saisi de colère. 42.

L'âme bouleversée par le courroux et par la tempête des ressentiments, il semblait que la colère elle-même eût pris une forme dans la personne de ce terrible Démon. 43.

Dans sa fureur, le monarque des Rakshasas fit marcher au combat Nikoumbha et Koumbha, fils l'un et l'autre de Koumbhakarna, l'invincible Vidyounmâlî, le noctivague Oulkâdjihva, Viroû-pâksha au nom fameux et l'inaffrontable Çata-danshtra. 44—45.

Rugissant comme un lion irrité, il jeta son ordre en ces mots à tous ces Rakshasas d'une immense vigueur : « Allez vite ! » 46.

A son injonction, tous alors ils sortent de Lankâ, portant des armes flamboyantes, pleins de colère, mugissants et dans l'ivresse anticipée des combats. 47.

On aurait dit une flamme, à voir cette armée résonnante par des centaines de clochettes, ombragée d'étendards et pavoisée de drapeaux. 48.

Quand elle vit s'avancer, bruyante comme le tonnerre des grands nuages, cette épouvantable armée de Rakshasas, décorée de ses parures

militaires, pleine de charriots, d'éléphants, de chars, d'ânes et de chevaux terribles, remplie de formidables héros, portant des maillets d'armes, des harpons, des épées, des massues, des lances ardentes, brandissant de longs javelots et maniant des arcs encochés de leurs flèches, l'armée quadrumane s'ébranla et poussa des cris intenses. 49—50—51.

Empoignant de grands arbres et levant de grandes masses de rochers, ils se tenaient de pied ferme, *dans un ordre* invincible, disputant à qui mieux ferait là son devoir (1). 52.

De son côté, la puissante armée des Rakshasas accourt rapidement et s'élance contre l'armée des ennemis, comme des sauterelles dans un brasier. 53.

Les foudres, sous forme de flèches, que décochent leurs bras, excités par une immense colère, tombent par milliers dans l'héroïque armée des singes. 54.

Les simiens rapides à la force épouvantable, tous avides de combats, s'élancent d'un vol léger et, s'abattant soudain, ils frappent les plus éminents des Rakshasas avec leurs poings levés, avec les plus grands des arbres, avec les plus lourds des rochers. 55—56.

(1) Littéralement : *invicem contentione facta*.

Broyés sous la force de ces poings, qui écrasaient comme le choc de la foudre, les chefs Yâtavas tombaient, pareils à de grands arbres secoués et cassés par le vent. 57.

Dans cette mêlée, l'un frappait l'autre, qui frappait ; celui-ci renversait celui-là au même instant qu'il renversait ; celui-là prenait celui-ci, qui voulait prendre, et tel mordait tel autre, qui mordait. 58.

Les uns étaient frappés d'un coup, le visage enflammé de menaces : les autres blessaient en même temps qu'ils étaient blessés, chacun de son côté. 59.

Ce combat de singes et de Rakshasas, plein d'une immense épouvante, s'agitait dans un pêle-mêle d'épées, de lances étincelantes et de grands harpons levés. 60.

« Rends-toi ! » criait l'un ; « Je me rends, » disait un autre ; celui-ci : « Avance contre moi ! » celui-là : « Avec quoi frappe-t-il ? Tiens bon ! » Telles étaient les seules paroles, qu'ils s'adressaient mainte et mainte fois de l'un à l'autre dans cette mêlée. 61.

Les Rakshasas eux-mêmes, suivant la renommée, abattaient d'un seul coup dix-sept quadrumanes ; et les singes, dit-on, renversaient à la fois dix-sept Rakshasas. 62.

S'approchant des Rakshasas, qui avaient rejeté

leurs vêtements, quitté leurs armes et déposé leurs cuirasses *pour le sommeil*, quelques singes *hardis* s'emparaient d'eux ; et les Rakshasas irrités, semblables à des possédés, capturant les singes à leur tour, ils faisaient tous de cette bataille une extrême confusion. 63—64.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-quatrième chapitre,
Intitulé :
UNE MÊLÉE.

LV.

Angada , tandis que cette mêlée tournoyait ainsi pour la mort des plus vaillants héros, en vint aux mains sur le champ de bataille avec *le Démon Vadjrakantha*. 1.

Défié avec colère au combat et frappé de sa massue , Angada fut d'abord tout ébranlé du coup. 2.

Mais , à peine eut-il recouvré la connaissance, qu'il jeta sur l'ennemi le sommet d'une montagne : écrasé par la chute du mont , Vadjrakantha tombe sur la terre. 3.

Ce Démon tué par le magnanime Angada , Sankampana, voyant son frère étendu mort sur le champ de bataille, se précipita d'une course

rapide avec son char et dissipa devant lui ces armées de singes aux pieds légers. 4—5.

Ensuite, il courut avec vitesse pour engager un combat et, monté sur le char, il fondit impétueusement sur Angada. 6.

Alors, d'une main rapide, le Rakshasa de blesser Angada avec de nombreux dards, avec des traits barbelés, avec une foule de flèches aiguës.

Quoiqu'il eût ses membres percés de blessures, l'auguste fils de Bâli eut bientôt dans cette bataille rompu le char, les chevaux et l'arc même de l'ennemi. 7—8.

Aussitôt aidé par sa fortune, Sankampana abandonne rapidement son magnifique char et s'élance à terre lestement, armé de son épée et d'un bouclier. 9.

Sans balancer, il se jette d'un vol léger au sein des airs ; mais Angada le suit avec vitesse, l'étreint dans un clin d'œil entre ses deux bras, lui arrache son arme de la main, pousse un cri et plonge l'épée même du Rakshasa dans sa gorge. 10—11.

Çonitâksha, le guerrier à la grande force, saisit alors une massue toute de fer, et, poussant un éclat de rire, l'en frappa sur le champ de bataille. 12.

En ce moment Pradjangha, héros vigoureux et conseiller d'Yoûpâksha, s'avance avec colère et

monté sur son char contre le fils de Bâli à l'immense vigueur. 13.

Au milieu de ces deux ennemis (1), celui-ci brillait tel que la pleine-lune, placée entre les deux *étoiles* Viçâkhas. 14.

Angada fit tomber par terre l'épée de Pradjangha, et, quand il vit gisante à ses pieds cette arme semblable au lapis-lazuli, le Démon aux vastes forces, à l'éminente splendeur, leva son poing, pareil au tonnerre, et le déchargea sur le front du vigoureux Angada. Le prince des simiens chancela et perdit connaissance ; mais, quand il eut recouvré l'usage des sens, l'auguste fils de Bâli dans sa colère cassa d'un coup de poing la tête de Pradjangha.

Aussitôt qu'il vit d'un œil noyé de larmes son oncle étendu mort, Yoûpâksha descendit précipitamment de son char et saisit au même instant un cimenterre. A la vue du Rakshasa, qui fondait sur lui, le royal singe irrité le frappa dans la poitrine et d'une force invincible il saisit Yoûpâksha.

Quand il vit son frère dans les mains de l'ennemi, Çonitâksha à la grande vigueur, à la splendeur éminente, frappa dans la poitrine

(1) Le texte en répète ici les noms : *Çonitâksha et Pradjangha*.

Dwivida, qui chancela mainte et mainte fois sous la force du coup. (*Du 15° au 22° çloka.*)

Mais, comme le Rakshasa levait de nouveau sa massue, le singe tout à coup l'arracha de ses mains.

Les deux rapides guerriers, Yoûpâksha et Çonitâksha, livrèrent un violent combat aux deux singes, en se tirillant et s'arrachant les uns les autres avec acharnement.

Dwivida, bouillant de colère, écrase de sa massue Çonitâksha, et Maînda laboure cruellement de ses ongles Yoûpâksha lui-même (1).

(1) N'y a-t-il point dans ce passage un peu de confusion, produite, ce nous semble, par quelque petite lacune? Peut-être faut-il en appeler des manuscrits, où l'on trouve ce texte, aux manuscrits plus corrects, que l'avenir sans doute viendra bientôt nous offrir? En effet, Çonitâksha, au vingtième çloka, est prisonnier d'Angada. Comment est-il sorti de ses mains? car nous le voyons maintenant libre et combattant : le texte ne le dit pas. Ensuite, le fils de Bâli, qui seul occupait la scène héroïquement, s'est effacé complètement et sans aucune raison. Il ne reparait plus qu'implicitement au vingt-sixième çloka, dans une mention collective : *trayandm*, « de trois, sous-entendu, singes ». Enfin, nous avons cru logique de traduire ce vingt-quatrième çloka, comme s'il était écrit de cette manière :

*Çonitâkshan dwivida tou nishpipaisha tcha roshaina,
Vidaddra nakhais bhriçan maînda yoûpâksham aivatcha;*

Et non, suivant le texte de notre édition :

« Dwivida cruellement déchire Çonitâksha de ses

Là, ces deux singes se tenaient l'un près de l'autre, se disputant à qui donnerait la mort.

22—23—24.

Les Rakshasas, armés de flèches, de massues et d'épées, marchèrent à l'encontre des quadrumanes héroïques *aux cœurs* exaltés, aux grands corps, aux vastes forces (1). 25.

Dans cette bataille, où ces trois chefs de singes étaient si étroitement serrés par ces trois noctivagues, on eût dit qu'ils s'étaient fondus, pour ainsi dire, ensemble, pour ne former des six qu'un seul individu. 26.

Ceux-là d'une vigueur infinie empoignaient des arbres, qu'ils jetaient sur les Démons ; mais Pradjangha d'une force immense les tranchait avec son épée. 27.

Ceux-là de lancer dans le combat des arbres, des rochers et des montagnes ; mais Yoûpâksha

ongles ; Maïnda et Dwivida même le broient avec colère.»

Effectivement, celui des singes, qui déchire avec ses ongles, ce doit être Maïnda, car il n'a que ses armes naturelles ; ce ne peut être Dwivida, car il est armé d'une massue : c'est lui seulement, qui peut frapper, écraser, broyer, *nishpipaisha*, à grands coups de cette arme, qu'il vient, et non Maïnda, son frère, d'arracher aux mains de son terrible ennemi.

(1) Est-ce bien ici la vraie place de ce distique ? N'aurait-il pas été mieux placé quelque part dans le précédent chapitre ?

de les couper avec ses flèches aux ornements d'or.

La grêle d'arbres, que faisaient pleuvoir de tous côtés Dwivida et Maînda, était brisée d'une main rapide à coups de massue par l'auguste Çonitāksha. 28—29.

Levant sa grande épée, qui déchire les articulations des ennemis, Pradjangha fond d'une course précipitée sur le fils de Bâli. 30.

Quand il se vit arrivé à portée du robuste et noble singe, le Démon à la vigueur sans mesure déchargea sur lui son épée avec force et vitesse. 31.

Mais l'intrépide simien frappa du poing le bras, qui tenait le cimenterre, et lui fit tomber du coup ce membre sur la terre. 32.

Maînda, le roi d'un peuple simien, Maînda, bouillant de colère, accable Yoûpāksha sous la pesanteur de ses deux bras, et celui-ci tombe, assommé sur la terre. 33.

La mort de ces éminents héros mit le trouble dans l'armée du monarque des Rakshasas, et, tournant le dos à *l'ennemi*, elle porta son pied en arrière jusqu'au point, d'où s'avancait vers eux le fils de Koumbhakarna. 34.

Dès qu'il vit son armée reculer de son côté rapidement, Koumbha, de qui la valeur inspirait les résolutions, harangua ses gens pour les rassurer. 35.

Koumbha, le fils resplendissant de Koumbha-karna, s'élance d'une course impétueuse et signale son bras dans cette bataille par les hauts faits les plus ardues (1). 36.

Excellent archer, il banda son arc avec un grand soin, et se mit à décocher des flèches, habituées à déchirer les corps et pareilles à des serpents. 37.

Alors, tout saisi de colère, Maïnda, le pasteur des troupeaux simiens, inonda ce champ de bataille avec des grêles de rochers. 38.

Dans ce combat, Maïnda et le Rakshasa firent pleuvoir l'un sur l'autre, comme deux nuages, celui-là des averses de pierres, celui-ci des averses de flèches. 39.

L'arc immense du Rakshasa brillait, armé de sa flèche, tel qu'on eût pensé voir au milieu du ciel un second arc d'Indra même, enveloppé d'éclairs. 40.

***Tout à coup* le Démon frappe Maïnda avec une flèche, revêtue d'ailes aux plumes d'or et lancée d'une corde, qu'il tire jusqu'à son oreille. 41.**

Alors Maïnda, tremblant sous l'atteinte du coup, agité, souffrant une violente douleur, les

(1) Littéralement : *fecitque in pugna factum difficultimum factu.*

membres déjoins, tomba comme la cime d'une montagne. 42.

A la vue de son frère, le corps brisé dans ce grand combat, Dwivida saisit une roche énorme, fondit rapidement sur le Rakshasa et lui jeta cette masse aux formes *toutes* flamboyantes ; mais Koumbha en riant la trancha de sept flèches.

43—44.

Il encoche une autre flèche bien empennée, semblable à un serpent, et, plein de force, il en frappe Dwivida dans la poitrine. 45.

Blessé par ce coup dans les articulations, le roi simien tombe évanoui sur la terre. 46.

A l'aspect de son oncle étendu sur la face du sol, Angada irrité court d'un pied rapide sur Koumbha. 47.

Mais le Rakshasa de frapper avec deux flèches, comme on frappe un éléphant avec deux tisons ardents, le singe, qui fondait sur lui d'une grande impétuosité, furieux et tenant une roche levée. 48.

Angada, de sa droite, essuya ses yeux baignés de sang, et, d'une seule main, il empoigna complètement un shorée à la cime resplendissante. 49.

Ensuite, levant cette masse et visant de loin son ennemi, le simien vigoureux lance rapidement sur lui cet arbre, semblable au drapeau d'Indra. 50.

Mais soudain, avec neuf dards aigus, habitués à fendre les corps, le fils de Koumbhakarna met en morceaux le tronc *énorme*, que lui jette le singe, fils de Bâli. 51.

Alors, d'une main prompte, il décocha dans le poitrine du noble enfant de Bâli ses flèches d'une grande vitesse et pareilles à la flamme du feu. 52.

En proie à la fougue de ces dards, Angada, blessé par ces traits aux ornements d'or, au toucher comme celui du tonnerre et de la foudre, tomba et s'évanouit. 53.

Quand ils virent leur compagnon étendu comme un éléphant, qui s'est affaissé *sous la charge*, les plus vaillants des singes fondirent sur Koumbhakarna, qui tenait son arc levé, et défendirent le prince héréditaire couché sur le champ de bataille. Soushéna, Djâmbavat et le quadrumane Végadarçi s'élancent avec colère sur le héros, fils de Koumbhakarna. Mais à peine eut-il vu fondre sur lui ces rapides chefs des singes, le Rakshasa de les écarter avec le torrent de ses flèches, comme le vent dissipe les nuées orageuses. Arrivés dans la voie de ses dards, les Indras magnanimes des singes ne purent *donc* s'approcher, comme les grandes vagues se brisent avant qu'elles atteignent le rivage.

Dès qu'il vit tous les singes noyés dans une

averse de flèches, Sougrîva se mit devant son neveu Angada, tombé dans un grand combat, et, tel qu'un lion impétueux se précipite sur un éléphant, hôte journalier des plateaux d'une montagne, il courut sur le champ de bataille contre le fils de Koumbhakarna. Il arracha maint arbre divers, qu'il envoya sur le Rakshasa ; mais celui-ci de trancher en mille morceaux avec des flèches variées cette inaffrontable pluie d'arbres, dont le ciel était voilé. (*Du 54° au 62° çloka.*)

Ces arbres, que Koumbha d'une vitesse admirable couvrait de ses flèches acérées, flamboyaient telles que d'épouvantables çatagnis.

Quand il vit l'adroit Koumbha lui trancher sa grêle de flèches, le roi magnanime et fortuné des singes n'en fut aucunement troublé. 62—63.

En butte à ces dards et percé coup sur coup (1), il fendit et brisa dans la main de Koumbha son arc pareil à l'arme d'Indra. 64.

Aussitôt qu'il eut accompli cet exploit bien difficile, il s'abattit d'un vol léger et dit avec colère à ce Rakshasa, devenu tel qu'un éléphant, de qui la défense est brisée : 65.

« Frère aîné de Nikoumbha, ta force et ta valeur sont une grande merveille ; tu égales

(1) Littéralement : *vulneratus citò hasque tolerans sagittas.*

Indradjit en vigueur, ou même tu es, quant à la puissance, au niveau de Râvana. 66.

» Tu brises *en tes ennemis* l'orgueil, que leur inspirent la force et la supériorité ; tu es habile dans les œuvres du courage, et de la magie : seul *de ta famille*, tu es né même beaucoup plus fort que ton père. 67.

» En effet, tu es plein de vigueur ; une flèche à la main, tu broies *les bataillons*, et, dans ta colère, tu as triomphé même des Tridaças sur un champ de bataille. 68.

» Ton oncle, abusant des grâces, qu'il a reçues, afflige les Dânavas et les Dieux ; Koumbhakarna employait sa force à tourmenter les Souras et les Asouras. 69.

» Guerrier aux vastes forces, tu es l'égal de Koumbhakarna pour la vaillance ; tu égales Indradjit pour l'adresse à manier l'arc et Râvana pour la majesté. 70.

» D'un courage incomparable, tu es *sans doute* le plus brave, toi, héros, qui seul au milieu des Rakshasas oses affronter le combat vis-à-vis de moi. 71.

» Que tous les êtres dans la bataille, qui va s'allumer entre nous, contemplent une fureur immense pour détruire, comme dans cette lutte, où Çakra fit mordre la poussière à Sambara ! 72.

» Certes ! tu nous as fait voir avec des traits

divers la vitesse de tes projectiles, et sous tes coups sont déjà tombés mes plus éminents héros, pleins de vigueur, à la vaillance épouvantable. 73.

« Si je ne t'ai pas encore tué, c'est par la crainte du blâme ; tant d'exploits, héros, ont dû te fatiguer ; mais te voici délassé : vois donc à présent ma force ! » .74.

Ce langage, rempli de fierté, blessa au vif le Démon et redoubla son ardeur, comme celle du feu, quand on y verse une oblation de beurre clarifié. 75.

Le prince des Rakshasas, le front tourné vers l'ennemi, s'avança pour engager le combat : alors Koumbhakarna et Sougrîva de s'affronter dans une bataille. 76.

Poussant maint et maint soupir, comme deux éléphants d'une furieuse ivresse ; les bras enlacés, ceux de l'un avec ceux de l'autre, ils s'entretenaient mutuellement. 77.

De leurs visages transsudait par la fatigue une flamme, accompagnée de fumée ; la terre, enfoncée sous leurs pieds, était, pour ainsi dire, submergée par la sueur. 78.

L'onde, habitation des monstres marins, en fut elle-même agitée d'une tempête.

Dans ce moment, Sougrîva lance Koumbha dans les flots salés, envoie tomber là rapidement le Démon et lui fait voir le fond de la mer. La

chute de Koumbha soulève une montagne d'eau, qui s'écoule de tous côtés, semblable aux mont Vindhya ou Mandara.

Ensuite Khoumba, revenu à la surface de l'onde, s'approche de Sougrîva et furieux le frappe dans la poitrine avec son poing, rapide comme le tonnerre.

De son corps brisé, le singe répand un ruisseau de sang. 79—80—81—82.

Ce poing d'une grande vitesse rebondit sur le coffre des os, et l'impétuosité du choc en fit jaillir une grande et flamboyante lumière : telle, sous la chute de la foudre, on voit la flamme s'allumer dans le mont Mérou. A cette rude atteinte, Sougrîva, le monarque vigoureux des singes, arrondit son poing, enveloppé de flamme et de splendeur, semblable au disque du soleil et rapide comme le tonnerre ; puis, il en déchargea le coup dans la poitrine de Koumbha.

Tout ébranlé par ce choc et mortellement blessé, Koumbha tombe sur le champ de bataille en vomissant des flammes et du feu, comme Lohitânga (1) aux rayons enflammés tombe spontanément des airs. 83—84—85—86—87.

L'aspect de Koumbha, quand il s'affaissa, brisé par ce coup de poing asséné dans sa poitrine,

(1) La planète de Mars.

était comme l'aspect de Paçoupati même assailli par Içwara. 88.

Après que le monarque des singes eut immolé dans le combat ce guerrier d'un ordre si élevé, la terre avec ses montagnes, avec ses fleuves, fut agitée d'un tremblement, et les Rakshasas furent saisis d'une extrême épouvante. 89.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-cinquième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE KOUMBHA.

LVI.

A peine eut-il vu son frère immolé par Sougrîva dans la bataille, Nikoumbha, pour ainsi dire, s'enflamma de colère et poussa rapidement ses chevaux. 1.

Le héros saisit une massue de fer, attachée avec des liens de fer, embellie de rubans et de bouquets, festonnée d'or en guirlandes, pareille à une cime du mont Indra ou semblable au sceptre d'Yama et sur laquelle cinq doigts figuraient un insigne ; massue épouvantable, mais qui repoussait la crainte au loin des Rakshasas.

2—3.

Alors Nikoumbha, ce guerrier à la vaste énergie, fait vibrer son arme avec une grande vitesse

et, roulant sa bouche, il en fait sortir un effroyable son. 4.

Avec ses bracelets circulant autour des bras, avec son niskha, tombant sur la poitrine, avec ses deux girandoles étincelantes, avec son bouquet de fleurs bien variées, avec sa longue massue et ses parures, Nikoumbha brillait comme la nuée, encinte de foudres et d'éclairs, où se peint l'arc d'Indra. 5—6.

Ce magnanime rompait avec le bout de sa massue le nœud des vents ligüés : Nikoumbha resplendissait comme le feu même, quand il est accompagné de sa flamme. 7.

La crainte empêchait le cœur de battre dans le sein des Rakshasas et des singes ; mais le vigoureux Hanoûmat, étalant sa poitrine, se tint de pied ferme vis-à-vis de lui. 8.

Le Démon aux bras semblables à des massues *fondit sur le Mâroutide*, et fort il fit tomber dans la poitrine du fort sa grande, son effroyable massue. 9.

Déchargée dans la vaste poitrine du simien, elle s'y rompt en cent morceaux, qui volent épars et brillants comme une centaine de météores ignés dans les airs. 10.

Le grand singe chancela sous le choc et fut secoué par ce coup de massue, comme une montagne dans un tremblement de terre. 11.

Hanoûmat frappé arrondit et lève son poing, égal en vitesse à la foudre ; puis, le robuste chef des singes, plein de force et de splendeur, en assène un coup rapide dans la poitrine de Nikoumbha : tel Indra lance un tonnerre sur une montagne. 12—13.

La cuirasse du Rakshasa fut brisée, le sang coula ; une flamme jaillit sous le poing, comme un éclair, qui s'échappe *de la nue*. 14.

La force du coup lui fit ouvrir la bouche par maint et maint bâillement ; mais, s'étant remis bientôt, il étreignit Hanoûmat dans ses bras. 15.

A l'aspect du singe enlevé par ce Nikoumbha, dont ils désiraient le triomphe, tous les habitants de Lankâ poussent à l'envi un immense cri *de victoire*. 16.

A cette vue, d'autres alors de rapporter vite aux dames Rakshasis : « L'incendiaire, que vous savez, le voici prisonnier de Nikoumbha, qui fut plus fort que lui ! » 17.

Mais, quoique étreint dans les bras du fils de Koumbakharna, le fils du Vent le frappa de son poing, rapide comme la foudre. 18.

Hanoûmat le mordit au flanc, le moulut dans ses mains, et, s'étant délivré soi-même, s'élança par terre. 19.

Le Mâroutide vigoureux de troubler Nikoumbha par de vives attaques ; puis, d'un saut rapide,

il fondit sur la poitrine de son ennemi. Hanoûmat le saisit dans ses deux bras, lui entourra le cou de ses deux mains et soudain arracha la tête du Rakshasa, hurlant avec des cris épouvantables.

20—21.

Après que le fils du Vent eut renversé au milieu du champ de bataille Nikoumbha malgré ses hurlements, toute l'armée entière du grand Daçarathide fut transportée dans une joie suprême.

22.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-sixième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE NIKOUMBHA.

LVII.

A la nouvelle que Nikoumbha est tué et Khoumbha renversé mort, Râvana, flamboyant comme le feu, s'alluma de la plus ardente colère. 1.

Tout rempli de ces deux sentiments, le chagrin et la colère, long-temps ce Nairrita aux dix têtes roula ses pensées dans son esprit. *Il appelle enfin* le fils de Khara, Makarâksha aux grands yeux : « Va sur mon ordre, lui dit-il, va, mon fils, environné d'une puissante armée. 2—3.

» Immole ces quadrumanes hôtes des bois, et Lakshmana, et Râma lui-même : appuyé sur ton courage, extirpe-moi promptement l'ennemi !

» Indradjit, ce guerrier formidable, va suivre tes pas : ta bravoure infinie te rend l'égal de Khara. 4—5.

« Tu es un héros, qui sais manier les armes divines : n'es-tu pas versé dans une centaine de magies ? »

Ces mots dits au guerrier, il se leva de son trône avec empressement et l'honora de sa main avec des présents de parfums, de fleurs et de vêtements. A peine eut-il entendu ce langage de Râvana : « J'obéis (1) ! » répondit plein d'ardeur ce fils de Khara, le noctivague Makâraksha, en qui respirait la fierté des héros. Il incline son corps devant le monarque aux dix têtes, il décrit autour de lui son pradakshina, et, sur l'ordre de Râvana, il sort à pas lents du superbe palais.

Dehors, le vigoureux fils de Khara enjoint cette commission à l'intendant suprême des armées : 6—7—8—9.

« Qu'on amène promptement un char ! Qu'on rassemble au plus vite une armée ! »

A ces mots, l'intendant noctivague des armées amena près de lui un char et même une armée.

Le coureur de nuit monta sur le char, après qu'il eut décrit autour du véhicule un pradakshina. 10—11.

« Conduis-moi rapidement ! » dit-il, excitant son cocher ; puis, s'adressant à tous les Rakshasas : 12.

(1) *Vadham*, avec le *v* aspiré célebral, *bene, ita*.

« Marchez devant moi, Rakshasas ! Nous allons vous suivre ! Aujourd'hui que Râvana, le magnanime roi des Rakshasas, m'a donné l'ordre de tuer dans un combat les deux frères Daçarathides, j'abattrai sous mes flèches invincibles et Râma, et Lakshmana, et le quadrumane Sougrîva, et les singes. A peine arrivé devant eux, je vais à cette heure même consumer sous les coups de ma lance la grande armée des singes, comme le feu dévore le bois sec. »

Alors, ces paroles entendues, les héros noctivagues aux grands corps, aux cheveux flottants, aux longues dents saillantes, aux yeux fauves ; ces Démons épouvantables, qui pouvaient changer de forme à volonté, s'approchent du vigoureux fils de Khara, et, l'ayant tous environné, ils s'avancent d'un pas, qui fait trembler la terre, munis d'armes variées, pleins d'ardeur et poussant des cris comme des éléphants.

Alors s'éleva de tous les côtés un fracas immense de conques sonnées et de timbales frappées à milliers, dans le bruit desquelles était mêlé celui des grincements de dents et des battements de mains.

Monté sur un char céleste, lumineux comme la flamme du feu, richement décoré (1), plein de

(1) Textuellement : *orné d'or*.

toutes les armes de guerre, attelé de grands coursiers au poil brillant à l'égal de l'or, l'Yâton, autour de qui se reflétaient sa cuirasse, sa cotte de mailles, ses flèches, son épée et ses bracelets d'or, l'héroïque Yâton resplendissait, tel qu'un nuage embrassé par les rayons du soleil. (Du 13^e au 23^e çloka.)

Environné de Rakshasas vigoureux, héros d'un aspect épouvantable, il sortit, plein d'une belliqueuse jactance, impatient de visiter les palais d'Yama. 23.

Alors son cocher laisse échapper l'aiguillon, qu'il tenait à la main, et le drapeau de son char tombe subitement *sur la terre*. 24.

La force manqua soudain aux coursiers attelés au char du héros ; ils allaient d'une marche aux pieds troublés et leur visage sillonné de larmes.

Soulevant la poussière, le vent souffla d'une haleine impétueuse dans cette sortie de l'insensé, mais terrible Makarâksha. 25—26.

Néanmoins, sans faire nulle attention aux prodiges, qui s'offraient à leurs yeux, ces Rakshasas, honorés pour la vaillance, sortirent et s'avancèrent tous là où étaient Lakshmana et Râma. 27.

Ici finit le cinquante-septième chapitre,

Intitulé :

LA SORTIE DE MAKARAKSHA.

LVIII.

Aussitôt qu'ils voient sortir Makarāksha, les plus éminents des singes accourent d'un pied rapide et se tiennent *devant lui* résolument, désireux de combattre. 1.

Ensuite, il s'éleva une tumultueuse, une horripilante bataille de singes et de noctivagues : tel fut jadis le combat des Dieux contre les Dânavas.

Les Rakshasas et les quadrumanes de s'écraser alors mutuellement sous la chute des arbres et des lances, sous la chute des rochers et des massues. 2.—3.

Les noctivagues firent un grand carnage des généraux simiens avec des leviers, des cimenterres, des massues, des lances, des piques en fer, des haches, des pattiças, des traits à sarba-

cane, des harpons, des maillets d'armes et des bâtons, sous un ouragan de fer et sous une averse de flèches, tombant de tous les côtés.

4—5.

Frappés sans relâche par le fils de Khara avec les dards lancés par la sarbacane, avec des grêles de flèches, tous les singes de fuir, l'âme pleine de trouble. 6.

Et, transportés à la vue de cette fuite des sylvi-
coles, tous les Rakshasas, victorieux dans le combat, de pousser des rugissements, comme des lions. 7.

Mais, tandis que les singes couraient çà et là de tous les côtés, Râma d'arrêter les Rakshasas avec une pluie de ses flèches. 8.

Quand il vit cet obstacle jeté devant ses troupes, Makarâksha, le héros à la grande force, enflammé par le feu de la colère, tint alors ce langage : 9.

« Où est-il ce Râma, l'insensé (1), par qui naguère fut tué mon père avec sa cour et son armée dans le Djanasthâna ? 10.

» Aujourd'hui, noctivagues, je vais l'anéantir, immoler tous ses amis sur le champ de bataille et mettre fin à cette guerre : puis, quand j'aurai

(1) Exactement : *SODDOURBOUDHIS*, *valde insanus*, *multum demens*.

tué Râma l'insensé et Lakshmana le plus vil des hommes, je ferai la cérémonie de l'onde aux Mânes avec les ruisseaux mêmes de leur sang. »

11—12.

A ces mots, le noctivague aux longs bras, impatient d'engager une bataille, promena les yeux sur l'armée entière des ennemis, dans le désir de voir l'aîné des Raghouides. 13.

Défié par des singes robustes et doués de courage, le guerrier à la vive splendeur n'en voulut pas un autre que Râma pour le combat. 14.

Alors ce rôdeur vigoureux des nuits, à la recherche de Râma, se mit à parcourir cette armée dans son char bruyant comme la nuée d'orage. 15.

A peine eut-il vu debout, non loin de lui, Râma et Lakshmana à la grande vigueur, il provoqua de sa main armée d'une flèche le rejeton d'Ikshwâkon et lui tint ce langage : 16.

« Râma, arrête ! Donne-moi un instant de combat singulier, et mon arc, décochant ces dards aigus, va t'arracher la vie ! 17.

• Ma colère déborde au souvenir de la mort, dont tu frappas mon père dans la forêt Dandaka, forfait, qui reste à jamais ton ouvrage ! 18.

» Raghouide scélérat, le regret, que je n'aie pu te voir à cette heure-là dans la grande forêt, me brûle ici les membres en cet instant même !

» Mais te voici, par bonheur ! toi, Râma, que j'ai impatiemment désiré, te voici venu sous mes yeux sur un champ de bataille, comme une gazelle (1) à portée d'un lion, que tourmente la faim. 19—20.

» A cette heure, jeté par la fougue de mes flèches dans l'empire du roi des morts, à cette heure même tu vas dormir avec les héros, immolés par tes mains. 21.

» Qu'est-il besoin de parler ici davantage ? Écoute néanmoins cette parole de moi ! Que les mondes entiers nous contemplent, toi, Râma, et moi dans ce champ de bataille ! 22.

» Que ce grand combat ait lieu pour moi avec les mêmes armes, que tu choisiras pour toi-même, ou les flèches, ou la massue, ou seulement la force des bras ! 23.

» Attaque-moi donc, si tu es né dans une noble race ? Aujourd'hui, les carnassiers vont traîner ton cadavre, tout percé de mes flèches, baigné de sang, souillé de la poussière du combat, et les membres tombés. Maintenant que te voici venu à la portée de ma flèche, tu vas périr ! »

24—25.

A ces mots, Râma le Daçarathide lui jeta en riant ces paroles, vive réplique à son discours :

(1) *Itaras*, ajoute le texte : « comme une autre gazelle. »

« J'ai tué dans la forêt Dandaka, et Doûshana, et Triçiras, et ton père, et quatorze milliers de Rakshasas. 26—27.

» Si tu n'ignores pas cet exploit, comment se fait-il, insensé, que tu oses crier maintenant si fort ? Je vais t'immoler à l'instant même, si tu affrontes ce combat ! 28.

» Les corbeaux, les chakals, les vautours, les bêtes armées de serres, de griffes et de becs aigus vont tout-à-l'heure se rassasier de ta chair succulente. 29.

» Le bec ensanglanté, les ailes teintes de sang, on verra de tous côtés les oiseaux du ciel accourus joyeux sur la terre. 30.

» Insensé, pourquoi te vanter inutilement avec un flux de paroles inconvenantes ? On ne peut vaincre à la guerre sans combattre et par la seule force des paroles. » 31.

A ces mots, le fils noctivague de Khara verse dans ce champ de bataille les torrents de ses flèches sur le noble fils de Raghon. 32.

Mais Râma les brise en plus d'un morceau avec une avetse des siennes : ces dards, empennés d'or, tranchés dans leur vol, tombent par milliers sur la terre. 33.

Ce fut un combat épouvantable que cette lutte, où le fils du Rakshasa et le fils du roi Daça-

ratha avaient mis leurs forces aux prises l'un avec l'autre. 34.

Au son rendu par la surface de leur corde tirée, on eût pensé deux nuages, qui tonnaient au milieu des airs : on entendait par tout le champ de bataille le mugissement des flèches envoyées par les deux arcs. 35.

Les grands Ouragas, les Kinnaras, les Gandharvas, les Démones et les Dieux, venus par la voie du ciel, se tinrent là, désireux de contempler ce merveilleux spectacle. 36.

L'un échangeant avec l'autre (1) dans ce champ de bataille une blessure *donnée ou reçue*, ils frappaient ainsi des membres de l'un aux membres de l'autre (2) deux coups réciproques.

Toutes les régions du ciel et les plages intermédiaires étaient voilées par une multitude de flèches : la terre elle-même en paraissait couverte de tous les côtés. 37 — 38.

Le Rakshasa de couper avec ses flèches les traits épouvantables, que Râma lui décochait ; et Râma de trancher avec ses dards en plusieurs morceaux les flèches, envoyées par le Rakshasa.

Saisi de colère, ensuite le Raghouide aux bras puissants rompit avec ses traits l'arc de son en-

(1—2) *Anyonyam anyanyagâtraïçou.*

nemi, et perça le cocher avec huit flèches de fer.

39—40.

Quand il eut brisé le char de ses *invincibles* dards, il trancha les liens, qui retenaient les coursiers attelés au véhicule (1), et le noctivague sans char se tint de pied sur la terre. Enflammé de la plus ardente colère, Makarâksha empoigne une lance, effroi de toutes les créatures, arme éclatante comme le feu à la fin d'un youga.

41—42.

Le noctivague fait vibrer et furieux il envoie sa pique flamboyante au Raghouide dans ce grand combat. 43.

A peine eut-il vu ce trait lumineux partir de la main du fils de Khara, le Raghouide soudain le tranche avec trois flèches au milieu des airs.

Brisée dans son vol en plusieurs morceaux, cette arme, embellie d'un or céleste, s'éparpilla comme un grand météore de feu sous le coup violent de ce *triple dard*. 44—45.

Aussitôt qu'ils voient *tomber* cette lance, que le Raghouide a frappée d'un exploit merveilleux : « Bien ! bien ! » de s'écrier les Dieux au milieu des airs. 46.

Dès qu'il a vu son projectile manquer le but, Makarâksha lève son poing, et : « Attends !

• (1) Littéralement : *curru disjunxit* ou *separavit equos*.

attends ! » dit-il au Kakoutsthide. Mais, à l'aspect du noctivague qui fond sur lui, le rejeton de Raghou se met à rire ; puis, il encoche à son arc la flèche du Feu. 47—48.

Atteint de ce trait lancé par le magnanime Kakoutsthide, le Démon, percé au cœur, tombe et rend là son dernier soupir. 49.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-huitième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE MAKARAKSHA.

LIX.

A la nouvelle que Râma venait de terrasser Makarâksha dans un combat, Indradjit, enflammé de la plus ardente colère, s'enfonça au plus épais de la bataille. 1.

Ensuite, recommença entre les Rakshasas et les singes, ambitieux de s'enlever mutuellement la victoire, un tumultueux et bien grand combat. 2.

Les héros des Rakshasas alors de tuer les simiens dans cette bataille à coups de lances, de pattiças, de maillets d'armes, de piques en fer, d'épées, de bhoushoundis, de traits à sarbacane, de haches, de pilons, de massues, de cimenterres, de leviers, de moushalas et de nombreuses flèches acérées. 3—4.

« Fends ! pourfends-le ! brise ! » disaient les uns ; « Tue ! mets en fuite ! » disaient les autres. Tels étaient les cris , que poussaient en combattant les deux armées de Rakshasas et de singes. 5.

On combat ici un contre un ; là, deux contre deux ou trois avec trois ; un plus grand nombre jonché la terre d'un nombre plus grand. 6.

Promenant alors sa vue sur les noctivagues, le Râvanide irrité : « Que vos excellences, dit-il, combattent avec ardeur, animées par le désir de tuer ces quadrumanes ! » 7.

Aussitôt tous les Rakshasas, impatients d'arracher la victoire, inondent en rugissant les simiens des plus épouvantables averses de flèches. 8.

Mais soudain les singes, maltraités dans le combat, de s'armer avec des arbres et de fondre sur les Démon à la vaillance formidable. 9.

Les uns empoignent des cîmes de montagne, d'autres levant leur poing assomment les Rakshasas dans cette mêlée. 10.

Frappés à deux genoux par les singes, on voyait des Rakshasas pirouetter sur eux-mêmes, la connaissance perdue, comme des gens ivres, sous l'empire du vin. 11.

Ceux-ci blessés gisaient sur la terre avec le dos, les jambes et les cuisses brisées ; ceux-là gémissants, les oreilles et les mâchoires enlevées,

ou la tête fendue, répandaient leur sang à grands flots sur le sol, comme des montagnes embrasées, qui versent le métal de l'or *en fusion*. 12—13.

Ces noctivagues tués, blessés, tombant, poussant les plus pitoyables gémissements, faisaient du champ de carnage un horrible spectacle.

Là, beaucoup de Rakshasas, que les singes avaient blessés dans le combat, fuyaient, abandonnant le champ de bataille et désertant même Lankâ. 14—15.

Cette ville fut ébranlée de tous les côtés par la course des fuyards.

Mais Indradjit à la vive splendeur, à la grande force, Indradjit irrité, de mettre en pièces les corps des simiens avec ses flèches acérées.

Il perce d'un seul trait dans sa colère, cinq, sept ou neuf singes, et ses coups réjouissent les Rakshasas. Héros bien difficile à vaincre, il abat les simiens dans le champ de bataille avec ses flèches aux ornements d'or et semblables au soleil. Quand il eut percé Gandhamâdana avec dix-huit traits, il blessa de neuf dards Nala, qui se tenait au loin. Ensuite, le Démon à la grande force atteint Nila de sept dards, qui tranchent les articulations ; il frappe Gaya dans cette bataille avec cinq traits et blesse d'autres singes avec d'autres flèches, adressées individuellement à chacun d'eux. (*Du 16^e au 22^e çloka.*)

Alors tous les héros simiens, le corps déchiré, l'âme égarée, s'enfuient éperdus, baignés de sang. 22.

¶ Ceux-ci, percés dans le combat, poussent des cris de souffrance ; ceux-là, tués par les flèches du Rakshasa, tombent, leur âme exhalée, *sur la terre*. 23.

En proie à ces torrents de flèches, envoyées dans la guerre par *la main de cet ennemi*, les singes de fuir à tous les points du ciel , comme des *nuées de sauterelles*. 24.

Les uns de grimper sur des arbres, les autres de gravir sur des montagnes, ceux-là d'une course rapide vont se plonger dans une forêt. 25.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-neuvième chapitre,
Intitulé :
LE COMBAT D'INDRADJIT.

LX.

Quand Indradjit, victorieux dans la guerre, eut mis l'armée des singes en déroute, il revint du combat et rentra dans la ville. 1.

Mais bientôt, saisi d'une grande colère au souvenir mainte et mainte fois renouvelé des Rakshasas, tombés morts *sous les coups des singes*, le héros prit de nouveau le chemin de la sortie. 2.

Dès qu'il eut franchi d'un pied rapide le seuil de la porte occidentale, le puissant noctivague résolut de mettre en œuvre la magie pour fasciner les quadrumanes hôtes des bois. 3.

Le cruel fit donc par la vertu de sa magie un fantôme de Sitâ, montée dans son char : puis, guerrier habile en l'art des combats, il s'avança

dans le champ de bataille, la face tournée vers les singes. 4.

A peine ont-ils vu le Rakshasa venir de la ville, ceux-ci, brûlants de combattre, s'élancent, enflammés de colère et les mains pleines de rochers. 5.

Devant eux marchait le noble (1) Hanoûmat, tenant levé un faite de montagne, sommet immense et d'un poids accablant (2). 6.

Il vit, montée sur le char d'Indradjit la Sîtâ, plongée au fond de la tristesse, les cheveux renoués dans une seule tresse et le corps exténué de jeûnes. 7.

A cette vue de la Mithilienne, assise dans le char, l'air consterné et les membres souillés d'impuretés, son âme se troubla et des larmes noyèrent son visage. 8.

A peine eut-il vu la Sîtâ morne, pleine de méfiance, amaigrie de privations, déchirée par le chagrin et montée sur le char du Râvanide : 9.

« Quel est son dessein ? » pensa le grand singe ; et là-dessus il fondit avec les plus vaillants des quadrumanes sur le fils de Râvana. 10.

(1) Littéralement, cette expression mille fois répétée çà et là, *simiorum dux gregum*.

(2) *Douravañan*, DIFFICILE VECTU, comme on dit souvent *dourâsadan*, DIFFICILE ADITU.

Rempli de colère en voyant l'armée des singes, le Râvanide tire son glaive du fourreau et pousse un bruyant éclat de rire. 11.

Quand il se fut armé de cet excellent cimeterre, il saisit par son épaisse chevelure ce fantôme de Sîtâ, qui appelait à grands cris : « Râma ! Râma ! » 12.

Alors qu'il vit appréhender la Sîtâ, Hanoûmat, le fils du Vent, tomba dans un profond abattement et versa de ses yeux l'eau, dont la source est dans la douleur. 13.

Au comble de la colère, il dit au Râvanide avec menace : « Ame ignoble, méchante et vile, insensé, de qui la scélératesse inspire les résolutions, 14.

» Il n'est pas séant à toi de faire une chose telle, basse, ignominieuse !

» Comment veux-tu ôter la vie à cette Mithilienne, enlevée à sa demeure, à son royaume, aux mains de Râma, innocente de toute injure et sans défense ? De quelle offense cette dame s'est-elle rendue coupable envers toi, que tu veuilles ici la tuer ? 15—16.

» Après que tu auras immolé Sîtâ, il ne s'écoulera pas un temps bien long avant que tu ne perdes ta vie bien-aimée ; car cette action digne de mort te fait tomber dans mes mains ! 17.

» Exhalant ici ton âme, tu iras là-bas jouir de

ces mondes, assignés aux meurtriers des femmes, aux meurtriers mêmes des êtres, dont il faut respecter la vie ! » 18.

A peine eut-il articulé ces mots sur le champ de bataille, Hanoûmat, plein de colère, fondit, environné des singes, sur le fils du monarque des Rakshasas. 19.

Mais le Démon aux faits épouvantables refoula dans un rapide combat cette formidable armée des orangs-outangs (1), qui se ruaient contre lui.

Indradjit avec mille dards sema le trouble dans l'armée des simiens ; puis, adressant la parole au Mâroutide, le plus vaillant des singes :

20—21.

« Moi, qui te parle (2), dit-il, je tuerai sous tes yeux, à l'instant même, cette Mithilienne, pour laquelle Sougrîva, toi et Râma, vous êtes venus ici. 22.

« Une fois la vie arrachée à Sîtâ, je donnerai la mort à Sougrîva, à Râma, à Lakshmana, à toi, singe, et au lâche Vibhîshana. 23.

« On doit respecter la vie des femmes, dis-tu : je te réponds qu'on a droit, singe, de faire ce qui peut causer de la peine à l'ennemi. » 24.

Indradjit à ces mots frappa de son glaive au

(1) *Vandaukasas*, dit le texte, c'est-à-dire, les habitants des bois.

(2) *ISMAS*, ille ego.

taillant acéré ce fantôme de Sîtâ, versant des larmes. 25.

Tranchée par lui comme un fil, tombe alors sur la terre cette belle anachorète à la ravissante personne. 26.

Aussitôt qu'Indradjit l'eut immolée de sa main : « La voici, tuée par moi, singe, dit-il à Hanoûmât, cette belle épouse de Râma ! » 27.

Quand il eut tué Sîtâ de cette manière, le fils de Râvana, Indradjit, poussa du char, où il était monté, un effroyable cri. 28.

Mais les singes à l'ouïe de cet horrible son, qui jette l'épouvante chez tous les êtres animés, restent de pied ferme et brûlent d'engager un combat. 29.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixantième chapitre,

Intitulé :

INDRADJIT TUE LA FAUSSE SITA, PRESTIGE
ENFANTÉ PAR SA MAGIE.

LXI.

1

A peine eurent-ils entendu ce bruit horrible et pareil au tonnerre de Çakra, les généraux simiens de courir çà et là, scrutant des yeux tous les points de l'espace. 1.

Le fils du Vent, Hanoûmat dit à tous les singes terrifiés, la face consternée, fuyant, aiguillonnés par la peur, chacun de son côté (1) :

« Singes, pourquoi fuyez-vous, troublés, le visage abattu, l'ardeur éteinte pour les combats ? Où s'en est allée votre âme héroïque ! 2—3.

(1) Les deux premiers çlokas, par lesquels débute ce chapitre LXI, n'impliquent-ils pas une contradiction avec le dernier çloka du précédent chapitre ? N'y aurait-il pas quelque part une meilleure leçon pour celui-ci ?

» Suivez-moi par derrière, je marche en avant au combat ! car il ne sied pas de fuir à des héros nés en de nobles races. » 4.

Il dit ; et les singes, dont ces mots raniment le courage, d'empoigner aussitôt des cîmes de montagnes ou des arbres nombreux et divers.

Les princes simiens, poussant des cris, s'avancent contre les Rakshasas ; ils environnent Hanoûmat et le suivent dans un grand combat.

5—6.

Entouré de tous côtés par les chefs quadrumanes, Hanoûmat, resplendissant comme le feu, consumait l'armée des ennemis. 7.

Environné par l'armée simienne, le puissant Mâroutide, semblable à Yama, le noir destructeur, fit alors un *immense* carnage de Rakshasas. 8.

Pénétré de colère et de chagrin, le grand singe Hanoûmat envoya tomber sur le char du Râvanide un pesant rocher. 9.

Mais, à peine voit-il arriver cette masse, le cocher détourne bien loin du coup son char, attelé de coursiers dociles. 10.

Arrivé sur la place, où avaient été le char et les chevaux, Indradjit et son cocher, le granit, sans toucher le but, rompit la terre et s'y plongea. 11.

La chute du rocher mit le trouble dans l'ar-

mée Rakshasî; et les singes par centaines de se ruer sur elle, en poussant des cris. 12.

Les simiens aux corps démesurés, à la vigueur épouvantable, de lancer dans le combat des arbres et des cîmes de montagnes au milieu des ennemis. 13.

Meurtris à grands coups d'arbres par ces quadramanes géants, les noctivagues aux horribles formes se roulaient sur la face de la terre. 14.

Observant que son armée était battue par les singes, Indradjit en colère saisit alors ses armes et s'avance, le visage tourné vers les ennemis.

Le Râvanide, environné de son armée, répandit sur eux des torrents de flèches et tua une foule de héros simiens. 15—16.

D'un côté (1), ses compagnons immolaient dans ce combat les singes à coups de lances, de patikas pareils à des foudres, de marteaux et de maillets d'armes. 17.

D'un autre (2), les singes furieux se précipitaient, armés de roches, d'arbres et de montagnes sur les Rakshasas aux corps démesurés. 18.

Les singes combattaient d'une grande fougue avec les Rakshasas, et les Rakshasas avec les singes, comme jadis les Dieux avec les Dânavas.

(1—2) Valeur implicite de l'adverbe *api* répété.

Hanoûmat à la grande force, à la bravoure épouvantable, fit un carnage *immense* de Rakshasas à coups de roches, à coups de sâlas aux troncs branchus. 19—20.

Abattus dans la bataille par ce guerrier aux terribles exploits, les Démons s'enfuient tous par centaines du combat, *n'aspirant plus qu'à* sauver leur vie. 21.

Quand il a refoulé ainsi l'armée des ennemis :
« Revenez, crie Hanoûmat aux singes, revenez en gens de cœur ! Que notre armée ne périsse pas ! 22.

» Sacrifiez tous votre vie par la *seule* envie *maintenant* de faire une chose agréable à Râma, car la fille du roi Djanaka, pour laquelle nous combattons, a cessé de vivre. 23.

» Annonçons la mort de cette dame à Râma et à Sougriva : ce que tous deux auront décidé, nous ensuite, nous le ferons ! » 24.

Ces paroles dites aux plus vaillants des singes, en même temps qu'il mettait une digue aux Rakshasas dans la bataille, Hanoûmat, l'âme intrépide, ramena peu à peu son armée *sur le terrain, qu'elle avait perdu*. 25.

Les membres couverts de blessures, les Yâtou-dhânas cessèrent de combattre à la vue du grand singe, qui marchait pour se rallier aux deux Raghouides. 26.

Dès qu'il eut vu le Mâroutide se porter en avant, Indradjit, plein de joie, s'était approché du lieu destiné à consumer les victimes; et le Râvanide offrit là un sacrifice au *brûlant* Agni. 27.

Le Feu, que ce Démon invoquait suivant les rites avec des oblations aux Mânes, des offrandes aux Dieux et des prières à voix basse, flamboya sur la place des sacrifices. 28.

Une flamme, présage de victoire, s'élance du brasier, accompagnée d'un halo et resplendissante comme le soleil, parvenu à son couchant.

29.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-et-unième chapitre ,
Intitulé :
LA FUITE DES SINGES.

LXII.

Dans ce temps le Raghouide, qui entendit le fracas de cette bataille rallumée entre les singes et les Rakshasas, dit ces paroles à Djâmbavat :

« Mon ami, est-ce qu'Hanoûmat livre *en ce moment* un grand combat ? car j'entends un bruit d'armes immense et bien épouvantable.

1—2.

» Va donc, roi des ours, va ! prête-lui ton aide, entouré de ton armée : sois-lui au plus vite un *puissant* auxiliaire ! » 3.

Aussitôt le roi des ours s'avance au milieu de son armée vers la porte occidentale, où était le singe Hanoûmat. 4.

Il vit celui-ci venir dans sa route, environné

des singes, qui respiraient de leurs fatigues au sortir du combat. 5.

Dès qu'Hanoûmat vit se hâter vers lui ce prince des ours aux formes semblables à celles d'une sombre nuée, il s'approcha du monarque et reprit avec lui de compagnie le chemin, d'où celui-ci était venu. 6.

Arrivé bientôt avec son armée en la présence du magnanime Râma, Hanoûmat lui tint avec douleur ce langage : 7.

« Fils de Raghon, tandis que nous combattons de tous nos efforts, le Râvanide a frappé de son épée sous nos yeux Sîtâ versant des pleurs.

» Consterné, l'âme troublée, je l'ai vue de mes yeux *gisante*, dompteur des ennemis, et, l'esprit enveloppé d'épaisses ténèbres, je suis venu t'en apporter la nouvelle. » 8—9.

A peine le Raghouide eut-il ouï ces paroles du singe, que, suffoqué par la douleur, il tomba sur la terre, son âme troublée et sa connaissance évanouie. 10.

Alors qu'il vit, couché *sans mouvement* ce Raghouide semblable à un Dieu, Lakshmana, plein d'une vive affliction, courut à lui promptement et le prit *dans ses bras*. 11.

Djâmbavat, Maînda, Hanoûmat, Nala et le singe Nîla, tous les princes simiens s'élancent vers lui, accourant de tous les côtés. 12.

Avec des eaux bien parfumées de lotus et de nélumbos, ils arrosent le héros, consumé par d'immenses douleurs, comme un vaste bois d'arbres secs est consumé par le feu. 13.

Lakshmana, après qu'il eut serré entre ses bras l'infortuné Râma, lui adressa hardiment ce discours, tissu dans la substance du raisonnement : 14.

« Ainsi l'inutile devoir n'a pu te sauver des malheurs, toi, noble *caractère*, qui avais dompté en toi-même les organes des sens et qui marchais sans écart dans une voie de pureté ! 15.

» De même que la vue des choses immobiles et mobiles n'est qu'une illusion ; de même la vertu n'est aussi qu'un non-être : voilà mon sentiment. 16.

» En effet, s'il y avait dans la vertu quelque réalité, ce n'est pas toi, qu'on aurait vu plongé dans l'infortune malgré ces vertus, dont ta personne est douée ; c'est Râvana, qui fût tombé *justement* au milieu des enfers. 17.

» Aussi, le voyant affranchi de malheurs et te voyant assiégé par l'infortune, ce que j'en conclus, c'est que le vice est égal à la vertu et que la vertu est comme le vice. 18.

» Si les pécheurs ne pouvaient se dérober aux effets du péché, et que rien ne pût ravir les conséquences de la vertu aux hommes, qui sont

dévoués à la vertu, les uns et les autres goûteraient ainsi le fruit, qu'ils ont mérité. 19.

» Mais ceux, au cœur de qui se tient l'injustice, croissent toujours en biens, et ceux, en qui réside la vertu, n'éprouvent que des revers : la vertu est donc inutile ! 20.

» Si les hommes de bonnes œuvres succombent sous la main du méchant, si le vice terrasse la vertu, à quoi bon cette vertu, qu'on immole ? 21.

» Quoi qu'on fasse (1), elle est vaincue par le méchant et tue l'homme qui la cultive : arrangement, qui jette sur le Créateur comme une tache de mauvaise action. 22.

» Si l'on ne voit pas briser l'œuvre du méchant, comment se peut-il faire, immolateur des ennemis, que la vertu atteigne à la perfection (2) ? 23.

» Si le bien est toujours au milieu des bons et que le mal n'y soit jamais, on n'a pas vu cependant naître ici le bien, puisque tu subis une si cruelle infortune ! 24.

» Et si, abandonnant le faible, la vertu suit les pas du fort, le faible ne mérite plus aucun égard, puisqu'on renverse impunément ses bornes ! Voilà mon sentiment. 25.

(1) *Athavā*, ATTAMEN.

(2) Littéralement ; *ad summum*.

» Si la vertu est devenue une qualité du fort, abandonne la vertu, ô toi, qui donnes l'honneur, et fais comme la vertu, tourne-toi vers la force ! 26.

» Si la vérité dans les paroles est regardée justement comme la plus haute expression du devoir, pourquoi n'as-tu pas empêché ton père de manquer à sa parole ? 27.

» Et, s'il est juste de penser : « La vertu, c'est la libéralité ! » n'as-tu pas, Raghouide, coupé la racine de la vertu, en abandonnant ton royaume ? 28.

» En effet, n'est-ce pas des richesses accrues, amassées de çà et de là, que dérivent toutes les cérémonies du culte, comme les fleuves découlent des montagnes ? 29.

» Telle que les ruisseaux dans la brûlante saison, la source de toutes les cérémonies est tarie pour l'homme à l'intelligence étroite, qui n'a point amassé de richesses (1). 30.

» L'homme, dédaigné par la richesse, est bien malheureux, s'il aime à savourer le plaisir : son indigence est un entraînement au péché, car sa pauvreté lui fait naître la haine des sacrifices.

(1) Textuellement :

Divitiis orbati hominis exigua mente

Omnes exarescunt caeremoniae, tanquam in aestu rivuli.

» Celui, qui a des richesses, a des amis ; celui, qui a des richesses, a des parents ; celui, qui a des richesses, est dans le monde un homme de cœur ; celui, qui a des richesses, est un savant.

» Celui, qui a des richesses, est de la plus noble race ; celui, qui a des richesses, est doué de toutes les qualités ; celui, qui a des richesses, est un héros ; celui, qui a des richesses, est rempli d'intelligence. 31—32—33.

» Celui, qui a des richesses, a du savoir ; celui, qui a des richesses, jouit de la considération ; celui, qui a des richesses, est favorisé par l'amour ; tout s'incline avec respect devant celui qui a des richesses. 34.

» Il est impossible aux richesses de modérer leur marche pour l'indigent, qui désire atteindre les richesses : les richesses sont amenées par les richesses, comme les éléphants *privés* conduisent les éléphants sauvages (1) dans les filets. 35.

» Ces malheurs, que produit le délaissement des richesses, je te les ai prédits, héros ; mais tu n'y as point songé le jour, que tu abandonnas ton royaume. 36.

» La vertu, l'amour, la fierté, la joie, la colère, le plaisir, la jeunesse, toutes ces choses découlent assurément de la richesse. 37.

(1) Littéralement : *les grands éléphants*.

» C'est elle, qui fait marcher ce monde ; mais, à cause de la vertu, on ne voit pas marcher avec toi les richesses, comme on ne voit pas les astres luire dans les tempêtes ! 38.

» Amasse des richesses, Kakoutsthide ; la richesse est la racine du monde : je ne trouve aucune différence entre l'indigent et le mort.

» Le Tchandâla (1) et le pauvre sont deux êtres égaux à mes yeux : *en effet*, on ne reçoit pas du Tchandâla et le pauvre ne donne pas.

» Après que tu fus parti pour l'exil et que ton père eut quitté la vie, un Rakshasa te ravit Sîtâ, qui t'est plus chère que le souffle même de l'existence. 39—40—41.

» Aussi vais-je retirer de toi par l'œuvre *de mon bras* cette épouvantable, cette insupportable douleur, qu'Indradjit te cause : relève-toi donc, fils de Raghou ! 42.

» Lève-toi, prince aux yeux de lotus, aux longs bras, aux vœux inébranlables ! Ne penses-tu pas que tu as une âme sage et magnanime ? 43.

» Certes ! à l'instant même, seigneur, je vais pour te plaire, moi, qui ai vu périr la fille du roi

(1) Homme de la plus abjecte condition : il n'appartient à aucun des quatre ordres légitimes ; son père est un çoudra, et sa mère une brahmanl.

**Djanaka, renverser Lankâ violemment sous mes
flèches avec ses chars, ses éléphants, ses coursiers
et son monarque des Rakshasas ! » 44.**

Ici, dans l'Youddhakânda,
**Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-deuxième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE LAKSHMANA:**

LXIII.

Tandis que Lakshmana, frère dévoué, s'occupait à rendre le sentiment à Râma, Vibhishana revint d'inspecter les troupes et de leur assigner des postes. 1.

Ce général était environné de ses héroïques Rakshasas, tels que des éléphants ou semblables à de grands nuages et munis de projectiles variés.

Le héros aux vastes forces, s'étant approché de *l'infortuné* Raghouide, vit les singes consternés, en même temps que Sougrîva, en même temps que Lakshmana. 2— 3.

Il vit aussi le Raghouide à la grande vigueur, joie de la race d'Ikshwâkou, tombé dans l'évanouissement et soutenu sur le sein de Lakshmana.

A la vue de Râma sans force et consumé par

le chagrin : « Qu'est-ce ? » dit Vibhîshana, le cœur affligé d'une peine intérieure. 4—5.

Lakshmana, voyant Vibhîshana plongé dans ses réflexions et la tête baissée : « Héros, lui dit-il, noyé dans ses larmes, ce prince vient d'apprendre à l'instant par la bouche d'Hanoûmat qu'Indradjit a tué Sîtâ, et soudain il est tombé dans cet évanouissement.... » 6—7.

Mais Vibhîshana, interrompant le Soumitride au milieu de son récit, adresse à l'évanoui, revenu à la connaissance, ces paroles éminemment consolantes : 8.

« Dans ce qu'est venu te raconter Hanoûmat d'un air consterné, il n'y a pas moins de fausseté, je pense, qu'il y en aurait dans cette nouvelle : « Toute la mer est à sec ! » 9.

» Je sais, guerrier aux longs bras, quelles sont à l'égard de Sîtâ les résolutions de l'impie Râvana : il ne lui fera pas ôter la vie. 10.

» En effet, ses parents lui ont dit, au nom de son intérêt, en même temps qu'ils parlaient au nom du devoir : « Abandonne la Vidéhaine ! » mais il n'a point écouté cette parole. 11.

» Ni division, ni honneur, ni même largesses, à plus forte raison un autre moyen, n'est capable de procurer la vue de Sîtâ, ô le plus éminent des hommes, à nul autre des Rakshasas. 12.

» Mais il est un tchaïtya, nommé le Nikoum-

bhila : quand le Râvanide marche au combat, il ne manque jamais de venir à cette place et de s'y arrêter. 13.

» Là, quand il a sacrifié une oblation au Feu, le vigoureux fils de Râvana est invincible dans une bataille à tous les Dieux, Indra même fût-il avec eux ! 14.

» Peut-être, désirant jeter ici un obstacle devant l'héroïsme des singes, a-t-il obtenu ce charme en vertu de quelque sacrifice. 15.

» Sans aucun doute, il sacrifie *maintenant* sur le Nikoumbhila (1) : courons-y, Kakoutsthide, avec une armée, avant qu'il n'ait terminé le sacrifice ! 16.

» Secoue, tigre des hommes, secoue ce désespoir, qui est tombé sur toi sans raison ; car toute l'armée va perdre courage, en te voyant la proie du chagrin. 17.

» Reste, immolateur des ennemis, reste ici, le cœur sans inquiétude ; envoie seulement avec nous, marchant à la tête de nos armées, *ton frère* Lakshmana. 18.

» C'est lui, tigre des hommes, ce guerrier aux nobles exploits ; c'est lui, de qui les flèches acérées sauront bien forcer dans le combat ce Râvanide à quitter le séjour des vivants. 19.

(1) La place destinée à brûler les victimes.

» Ses dards furieux, ailés, vêtus avec les plumes du héron, s'en vont aller, comme des oiseaux hideux, abreuver leur pointe aiguë au sang du Rakshasa. 20.

» Enjoins donc tes ordres, guerrier aux longs bras, dompteur des ennemis, à Lakshmana, doué de signes heureux, ainsi qu'à nous, pour la mort de ce Rakshasa. 21.

» Ne diffère pas le moment, ô le plus excellent des enfants de Manou ! Il nous est facile de tuer l'ennemi dans ce terrible sacrifice : prononce donc un mot pour sa mort, comme le puissant Indra jadis pour l'extermination des plus grands Asouras. 22.

» En effet, déjà très-difficile à vaincre dans les batailles, le fils de Râvana, s'il peut achever la cérémonie, en sera devenu invincible : une fois le sacrifice accompli, ce héros, altéré de combats, mettrait les Dieux mêmes dans un immense péril ! » 23.

Ici, dans l'Youddhakânda ,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le soixante-troisième chapitre,

Intitulé :

DISCOURS DE VIBHISHANA.

LXIV.

Râma, plongé dans la tristesse de ses pensées, avait bien entendu ces paroles, que le Rakshasa venait de prononcer, mais son *âme distraite* ne les avait pas comprises. 1.

Il dit ensuite lentement, lentement (1) ces mots à Vibhîshana : « Resplendissant monarque des Naïrritas, ce discours, que tu viens de prononcer (car dans le trouble de mon esprit, je n'ai pu saisir le sens de tes paroles), je désire l'entendre une seconde fois : répète donc ce que tu m'as dit. » 2—3.

A ces mots, que le Raghouide articulait d'un air profondément affligé, Vibhîshana lui réitére

(1) *Mandamandan.*

avec empressement les paroles qu'il avait dites :

« A peine me l'avais-tu commandé, héros aux longs bras, que j'avais déjà posté les corps de troupes, conformément aux ordres, que j'avais reçus de toi. 4—5.

» J'ai distribué les forces et toutes les armées de tous les côtés ; j'ai placé les plus habiles généraux, comme il était convenable, par divisions. 6.

» Veuille entendre une seconde fois maintenant ce que j'ai à t'apprendre ; car mon âme est peinée de ce que tu t'affliges sans raison.

» Abandonne, ô *mon* roi, ce chagrin né d'une fausse nouvelle tombée dans tes oreilles : la scène, qu'Hanoûmat t'a racontée, Indradjît l'avait produite au moyen de sa magie. 7—8.

» Quitte donc ces *tristes* pensées, qui remplissent de plaisir tes ennemis ; fais, héros, fais un effort *sur toi-même* et rouvre ton cœur à la joie. 9.

» Si tu veux reconquérir Sîtâ, si tu veux immoler ton ennemi, approuve, guerrier aux longs bras, cette parole vigoureuse de moi. 10.

» Allons, ô le plus grand des hommes ! Que le vaillant Soumitride au grand arc vienne avec nous au Nikoumbhila tuer ce fils de Râvana. 11.

» Ce Rakshasa, par la vertu de ses pénitences, a mérité une grâce : l'Être-existant-par-soi-

même lui accorda le trait, nommé la Tête-de-Brahma, et les plus excellents des coursiers, que la volonté seule transporte où ils veulent. 12.

» L'auguste Seigneur, le divin Architecte des mondes, a statué que rien ne pourra donner la mort à cet être, enflammé d'une splendeur exubérante, si ce n'est une plus éminente splendeur.

» Telle est donc cette loi, à laquelle est soumis le moyen de porter la mort à cette âme cruelle. Hâte-toi pour sa destruction, comme jadis le roi des Dieux pour celle de Prânmaya. 13—14.

» C'est à toi, Râma, qu'il sied d'être la cause de la mort donnée au *redoutable* Indradjit ; en effet, lui mort, sache que c'en est fait de Râvana et de tous ses amis ! » 15.

A ces paroles de Vibhîshana : « Je connais, dit le Raghouide à Lakshmana, cette magie du terrible et cruel Démon. 16.

» Ce grand opprobre des Rakshasas, mon ami, sait manier les armes célestes ; il renverse dans un combat les Dieux sans connaissance, Indra fût-il avec eux ! 17.

» S'il chemine au sein des airs avec son char, on ne peut distinguer sa route, comme on ne voit pas, fléau des ennemis, la voie du soleil dans le cercle des nuages. 18.

» Immole, dompteur des ennemis, immole donc avec tes flèches ce guerrier à l'immense

vigueur, qui n'atteignit jamais à l'unification ! Accomplis ce haut fait, ô toi, de qui la valeur est infailible ! 19.

» Environné de toute l'armée, qui obéit au roi des ours, va, Lakshmana, avec le roi Djâmbavat, avec ce brave Hanoûmat, et tue le fils du monarque des Yâtoudhânas, ce guerrier plein de fureur dans les combats, ce vainqueur du Dieu, qui tient le tonnerre dans sa main ! 20-21.

» Ce magnanime frère puîné de Râvana, à qui le pays est connu, te suivra par derrière avec ses quatre ministres. » 22.

A ces mots de Râma, Lakshmana, ce terrible meurtrier des héros ennemis, Lakshmana au courage épouvantable saisit un arc affreux à voir, le plus excellent des arcs. 23.

Revêtu de son armure, le Soumitride, tenant ses flèches, portant son épée, couvert de sa cuirasse et rayonnant d'une grande quantité d'or, toucha les pieds de Râma et lui dit, plein de joie : 24.

• Dans un instant, après qu'ils auront percé le Râvanide, ces traits, décochés par mon arc, vont se précipiter sur Lankâ, tels que des cygnes dans un étang de lotus. 25.

» Dans un instant ces dards, lancés par mon arc, vont dévorer le corps de ce terrible Démon, comme le feu consue un tas d'herbes sèches. »

Il dit, et, sur ces mots prononcés en face de son frère, Lakshmana joyeux sortit, brûlant de tuer le Râvanide dans un combat. 26—27.

Aussitôt Hanoûmat, environné par de nombreux milliers de singes, et Vibhîshana, escorté de ses ministres, suivent le frère de Râma. 28.

Après qu'il a marché une longue route, Lakshmana, *l'invincible* meurtrier des héros ennemis, voit de loin une multitude arrêtée : c'était l'armée du monarque des Rakshasas. 29.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante - quatrième chapitre,
Intitulé :
LA SORTIE DE LAKSHMANA.

LXV.

Dans ce moment, le frère puiné du monarque aux dix têtes adresse à Lakshmana ce discours funeste pour les ennemis, mais utile à ses propres desseins : 1.

• Fils de Soumitrâ, emploie tes efforts à rompre cette armée ; car, une fois rompue, elle doit mettre à découvert le fils du monarque des Rakshasas. 2.

» Entame-la rapidement avec tes flèches pareilles au tonnerre et lancées par centaines ; ensuite, précipite-toi dans cette brèche avant qu'il n'ait achevé le sacrifice ! » 3.

A peine eut-il entendu ces mots du transfuge, Lakshmana transporté fit tomber une bien épou-

vantable averse de flèches au milieu des Rakshasas. 4.

Les ours et même les singes, armés de rochers, d'arbres et de montagnes, fondirent joyeux sur l'armée en halte. 5.

Et les Rakshasas de courir et de se hâter sans relâche contre les singes, qu'ils brûlaient de tuer avec des lances aigües, des épées, des patikas et des flèches. 6.

Cette bataille des quadrumanes et des Rakshasas fut tumultueuse, acharnée ; et le bruit, semblable au fracas des nuées tonnantes, en fit résonner tout Lankâ. 7.

Les javelots, les arbres, les traits de maintes sortes et les montagnes soulevées rendaient le ciel affreux à voir. 8.

Les Démons, semant les flèches au milieu des rois simiens, le visage et les bras déchirés, sillonnaient leurs corps de bien profondes blessures. 9.

De leur côté, quelques singes vigoureux abattaient pleins d'ardeur les chefs des Yâtavas sur le champ de bataille à coups d'arbres, tout revêtus des branches. 10.

Malmenés par les principaux des ours et des singes aux grands corps, à la grande vigueur, une froide épouvante saisit les Rakshasas (1).

(1) *Rakshasarum ingens timor nascebatur.*

A la vue de son armée dans le trouble et maltraitée par les ennemis, Indradjit se leva soudain, n'ayant pas même terminé le sacrifice. 11—12.

Portant comme une flèche *dans son cœur* le ressentiment de la cérémonie inachevée, le Râvanide s'avança pour défendre son armée rompue.

Ce héros vigoureux sortit du sacrifice célébré sous l'obscurité des arbres et monta dans son char céleste, attelé de coursiers resplendissants comme l'or. 13-14.

Irrité, semblable à une montagne de noir collyre, tenant un arc épouvantable, le visage enflammé et les yeux rouges, il semblait un second *exemplaire de la Mort*. 15.

Quand l'armée des singes vit cet ennemi, debout sur le char, apparaître dans le champ de bataille, elle s'élança pour le combattre. 16.

Au même instant Hanoûmat aux vastes forces d'arracher un arbre énorme, beaucoup plus haut *que tous les autres* et pareil à une montagne. 17.

Armé de cette masse, le grand singe consuma les troupes des ennemis, comme le feu dévore un bois aride, et s'ouvrit un chemin vers Indradjit au milieu des Rakshasas. 18.

Mais ceux-ci par milliers assiégent de toutes parts le fils du Vent, qui terrassait l'ennemi sous des coups rapides. 19.

D'héroïques Rakshasas, maniant des lances

aiguës, serraient de tous côtés et frappaient le singe, aussi haut qu'une montagne, avec des piques de fer, des harpons, des pattiças, des haches épouvantables et des bipennes acérées, avec des traits à sarbacane, des arcs, des massues, des flèches et des maillets de fer, avec des cataghnis par centaines, avec des poings écrasants comme la foudre, avec des mains tonnantes comme les nuages, avec les dents et les ongles de héros, qui se battent, animés par le désir de la victoire; mais Hanoûmat, tout bouillant de colère, fit d'eux un effroyable carnage. 20-21-22-23.

Levant de toute sa hauteur des arbres et des cîmes bien épouvantables de montagne, il en frappait cinq, six, sept, huit et même dix Rakshasas à la fois. 24.

Tel que la mort, sa verge à la main, il abattait vingt ou trente guerriers d'un seul coup.

Indradjit aperçut, moissonnant ses bataillons, ce fils du Vent, le plus vaillant des quadrumanes, ce *terrible* meurtrier des ennemis, et, s'adressant à son cocher : « Approche-toi du grand singe ! lui dit-il. 25—26.

» Car, si les Rakshasas n'y prennent garde, il va causer notre perte ! »

Le cocher à ces mots de s'en aller vers le singe et de porter sur le char au milieu du combat Indradjit, difficile à vaincre au plus haut degré. Quand il fut à portée du simien, le Râvanide

invincible envoya tomber sur sa tête des flèches épouvantables, des pattiças, des épées, des haches. Le fils du Vent reçut le coup de ces armes terribles, et, saisi de la plus ardente colère, il dit ces paroles :

« Combats, si tu es un héros, fils insensé de Râvana ! 27— 28—29—30.

» Tu ne t'en iras point la vie sauve de la visite, que tu fais au fils du Vent ! Combats de tes deux bras, si tu viens ici pour combattre ! 31.

» Insensé, soutiens donc ma fougue, et tu pourras alors te dire le plus vaillant des Rakshasas ! »

Dans le moment qu'Indradjit, tous ses membres pleins d'un superbe dédain, le visage ondulé par la contraction des sourcils et son arc levé, n'aspirait qu'à tuer Hanoûmat : « Le voilà, ce fils de Râvana, dit Vibhîshana, le montrant à Lakshmana ; le voilà ce héros, qui fut victorieux d'Indra ! C'est l'homme, qui, monté dans ce char, brûle de tuer Hanoûmat. 32—33—34.

» Inonde, Soumitride, inonde ce guerrier aux incomparables exploits de tes flèches acérées, puissantes, exterminatrices des ennemis et qui brisent à jamais l'existence ! » 35.

Ici, finit le soixante-cinquième chapitre,

Intitulé :

**LAKSHMANA MET LE TROUBLE DANS LE SACRIFICE
D'INDRADJIT.**

LXVI.

.
.
.

1—2—3—4—5—6—7—8 (1).

Alors, s'adressant au Râvanide, plein de l'ivresse
des combats : « Je te porte, lui dit Lakshmana,

(1) Nous avons quitté Râma ; nous étions arrivés sur le terrain d'un nouveau champ de bataille : nous avons en face de nous Indradjit, qui, abandonnant le sacrifice interrompu, s'était précipité furieux sur les interrupteurs ; mais tout à coup un copiste inintelligent nous saisit brusquement, nous fait tourner le dos à ce côté du théâtre, où le doigt de Vibhishana tenait fixés nos yeux ; et, à peine entrés sur la scène, nous en fait sortir aussitôt pour nous y ramener par une seconde entrée inutile, déplacée, obscure. Indradjit, quand on nous a séparés de lui si mal à propos, était défié par Hanoûmat : il s'apprêtait à combattre le vaillant Mâroutide. Où trouve-t-on ce com-

un défi sur le champ de bataille ; accorde-moi, héros, mon ami, un combat *avec toi !* » 9.

A ces mots, le guerrier à la grande énergie dans les batailles, ce fils de Râvana, qui voyait là Vibhîshana, de lui jeter ces outrageantes paroles : 10.

« Te voilà donc ici devant mes yeux, toi, qui es grand par ta naissance, toi, qui es le frère de mon père ! Comment, noctivague, es-tu l'ennemi de son fils, toi, qui es mon oncle ? 11.

bat ? A-t-il eu lieu ? Alors, quelle en fut l'issue ? S'il n'eut pas lieu, quelle en fut la cause ? Mais, si l'on supprime les huit premiers çlokas du chapitre suivant, tout s'unit et s'enchaîne logiquement ; ce combat n'eut pas lieu, parce que Lakshmana, personnage plus important qu'Hanoûmat, — car il est une partielle incarnation de Vishnou, — détourne aussitôt l'attention du Râvanide, en lui portant son défi.

Évidemment, il y a une interpolation dans ce commencement du chapitre ; il est visible que ces huit premiers çlokas du soixante-sixième ne font pas suite aux derniers çlokas du soixante-cinquième.

Ils semblent appartenir à une récitation différente, qui peut-être menait par un autre chemin à la scène du combat.

Nous avons donc ici deux obligations, celle du traducteur et celle du critique ; nous les avons remplies, croyons-nous, toutes les deux ; l'une, en traduisant intégralement tout ce que nous trouvions dans le texte imprimé ; l'autre, en jetant ici dans une note ce qui nous semble une intercalation adultérine :

• Mais il n'est pour toi, ni parenté, ni lien fraternel, ni naissance, ni mesure, ni amitié, ni devoir, corrupteur insensé du devoir ! 12.

• Tu es pour les gens de bien un objet de mépris ou de pitié, toi, insensé, qui as répudié ta famille pour te mettre dans la domesticité d'un ennemi. 13.

• Ton esprit aveugle ne sait pas distinguer ces deux choses bien opposées : ne vois-tu pas, vil

Ces mots dits à la hâte, Vibhishana prit Lakshmana, qui tenait son arc à la main ; puis, entré dans un grand bois, après une marche des plus rapides, le frère puîné de Râvana fit voir le Rakshasa au frère puîné de Râma. 1—2.

Le radieux Vibhishana indique à Lakshmana ce héros, qui, placé à l'entrée d'un nyagrodha, ressemblait au nuage ténébreux. 3.

« Après qu'il aura célébré là, dit-il, une oblation en l'honneur des êtres, le robuste fils de Râvana doit retourner aux combats. 4.

• Mais, l'offrande achevée, le Rakshasa en devient invisible à toutes les créatures : il tue dans les combats ou lie ses ennemis avec des flèches incomparables. 5.

• Détruis donc avec tes dards aigus, avant qu'il ne soit entré sous le nyagrodha, ce terrible fils de Râvana, et son cocher, et son char, et ses coursiers ! » 6.

A ces mots, le resplendissant héros, qui ajoute sans cesse à la joie de Soumitrâ, sa mère, se tient posté là, son arc au poing. 7.

Bientôt ce fils de Râvana, le vigoureux Indradjit se montra de nouveau dans son char couleur de feu, avec sa cuirasse, son épée et son étendard. 8.

Démon, quelle différence c'est d'habiter chez un ennemi ou de vivre chez un parent, et comme un ennemi vertueux n'est pas la même chose qu'un parent même sans vertus ? Un parent, fût-il sans vertu, vaut toujours mieux ; car un ennemi n'est jamais qu'un ennemi ! 14 — 15.

» Au point où ce manque de tendresse en est tombé chez toi, noctivague, tu rends impossible dans ta famille ou la gloire ou les plaisirs. 16.

» Si mon père t'a jamais adressé quelques paroles choquantes, le respect ou l'amour n'ont-ils pas du moins adouci ta blessure ? 17.

» Insensé Démon, si un gourou laisse échapper de sa bienveillance même une parole, qui vous fait de la peine, bientôt, n'y songeant plus, il vous en console. 18.

» Un *sujet* vertueux couvre pour l'effacer *dans son maître* ce qu'il y a d'ennemi par ce qu'il y a d'affectueux : il négligera *ses défauts pour ses qualités*, comme un tas de stérile gazon placé tout près d'un monceau de riz (1). 19.

(1) Voici le distique rendu en latin, comme il est en sanscrit, les deux premiers hémistiches dans un seul mot avec l'omission des rapports marqués par les désinences. Cette version bizarre donne une idée sensible de certaines difficultés, qu'un traducteur peut rencontrer ; et, d'ailleurs, on y voit comment il peut aisément ou différer avec un

« Exilé de Lankâ, sans doute sa vue seule te fait sécher de langueur, comme un homme, qui aime et voit son amante serrée dans les bras d'un héros. » 20.

Le frère puiné de Râvana, cet oncle, auquel Indradjit, son neveu, adressait avec colère ce discours blessant, Vibhîshana lui répondit en ces termes : 21.

« Pourquoi, vil enfant du monarque des Rakshasas, pourquoi, dépouillant ta gravité, me parles-tu donc ainsi dans ce langage injurieux aux formes inconvenantes, comme si tu ne connaissais pas mon caractère ? Le vice t'a ravi la science, opprobre de la race de Poulastya, et tu ne sais pas ce qui est défaut ou qualité.

22—23.

« Si je suis né, moi aussi, dans la race des Rakshasas aux actions méchantes, j'ai *du moins l'humanité, qui est la première qualité des hommes*, et mon caractère n'est point rakshasa. 24.

« Un règne aux œuvres scélérates et qui inspire la terreur ne me plaît aucunement : je

autre ou se tromper, tout en possédant bien la connaissance littéraire et syntaxique du sanscrit :

Virtupræditvamicudeletiocausdinimicumsubtegitur,

Oryzacumulupropinquitastantem herbamut illum relin-
quet.

ne puis aimer un frère à l'âme cruelle, au caractère inégal. 25.

» Ravir le bien des autres, faire violence aux épouses d'autrui, se méfier de ses amis : voilà trois fautes, qui nous poussent à la ruine. 26.

» Le meurtre impie des grands saints, la guerre déclarée à tous les Dieux, la colère, l'orgueil, la haine, l'injustice, ces vices, destructeurs de la puissance et de la vie, souillent ton père et voilent ses qualités, comme les nuages couvrent les montagnes. 27—28.

» Voilà pour quels vices j'ai quitté la cause de ton père, quoiqu'il fût mon frère : c'en est fait maintenant de Lankâ, cette belle cité ! c'en est fait de toi-même ! c'en est fait de ton père ! 29.

» Orgueilleux, téméraire, présomptueux Rakshasa, tu peux me dire tout ce que tu veux, car déjà la mort t'a lié de son lacet ! 30.

» (1) Il est impossible que tu rentres dans ce nyagrodha, ô le plus vil des Rakshasas ! Après que tu as offensé le Kakoutschide, il est impossible même que tu vives ! 31.

» Combats dans un duel contre Lakshmana, ce roi des hommes ! Tu ne rentreras plus dans

(1) Avec les huit çlokas, par lesquels débute ce chapitre, ne pourrait-on supprimer ici le 31^e et le 32^e, qui semblent porter le même cachet ?

Lankâ : combien moins aujourd'hui sous le nyagrodha ! 32.

» Fais-nous voir ta force ! Déploie tes plus grands efforts ! Fais une large dépense de traits et de toutes les armes ! Mais il est sûr qu'à cette heure, où Lakshmana te voit arrivé à la portée de sa flèche, tu ne t'en iras point vivant avec ton armée ! » 33.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-sixième chapitre ,
Intitulé :
UN DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

LXVII.

Ces paroles de Vibhîshana entendues, le Râvanide, plein de fureur, lui répond avec des invectives, et, semblable au noir Trépas, il s'avance impétueux, monté dans son char, bien décoré, spacieux, hérissé d'armes et de cimenterres, attelé de chevaux noirs. 1—2.

Le héros à l'épouvantable (1) vigueur leva son arc épouvantable (2), rapide, grand, solide, aux vastes dimensions, et ses flèches pareilles à des serpents. 3.

Ensuite, quand il eut promené ses regards sur tous, et sur le Soumitride, et sur Vibhîshana, et

(1—2) *Dhanourbhitmabalau bhîman.*

sur les principaux des singes : « Voyez ma force ! s'écria dans la plus ardente colère le puissant Râvanide aux longs bras.

» Tâchez maintenant de supporter dans cette guerre l'insupportable averse des flèches, que va lancer mon arc, comme une pluie versée au milieu des airs. Qui tiendra pied devant moi, criant d'une voix semblable au tonnerre du nuage et semant d'une main prompte sur le champ de bataille les multitudes de mes flèches ? Envoyées par ce grand arc, mes flèches vont tout à l'heure dévorer vos membres, comme le feu consume un tas d'herbes sèches ! Tout à l'heure, sous les coups de mes pattiças, de mes épées, de mes traits à sarbacane, je vous plongerai tous, percés de mes flèches aiguës, dans la noire habitation d'Yama ! »

A peine eut-il entendu cette jactance du prince des Yâtavas, Lakshmana, plein de colère, lui répondit alors en ces mots, prononcés d'une voix, que la peur ne troublait pas :

« On aborde aisément avec la langue au rivage des faits ; mais le propre du sage, ô le plus vil des Rakshasas, c'est de prendre terre avec un acte à cette rive ultérieure des actes. Toi, néanmoins, insensé, tu n'ignores pas que tu as tenu sur toute chose ce langage du libertin, que son âme vile inspire ; et tu t'écries : « J'ai touché au but. »

» Tu as pu, c'est vrai ! te rendre invisible et tromper *nos yeux* dans un combat ; car la route hantée du voleur n'est pas fréquentée du héros.

» Si maintenant que tu es arrivé dans le chemin de nos flèches, tu veux combattre, ô le plus vil des Rakshasas, nous verrons ta bravoure dans la bataille. Pourquoi employer ta langue à des injures ? Moi, au contraire, sans dire un seul mot injurieux, sans te mépriser, sans me vanter même, je vais t'arracher le jour : vois la différence de mon courage !

» Le feu brûle sans parler et le soleil chauffe en silence ; le vent brise les arbres, sans leur jeter un seul mot d'outrage. »

Le puissant héros, à qui ce langage était adressé, Indradjit, habitué à vaincre dans les combats, saisit un arc épouvantable et se mit à lancer des flèches acérées.

Décochés par le guerrier vigoureux, ces dards, pareils au poison des serpents, atteignent Lakshmana et continuent leur vol (1) en sifflant comme des reptiles.

Le rapide et le plus vaillant des Rakshasas, Indradjit en colère blessa de ces traits à la grande

(1) *Samprāpya lakshmanam paitous* : le commentaire de ces mots est dans le 29^e śloka du chapitre LXVIII, et dans le seizième distique du soixante-dixième chapitre.

vitesse le Soumitride aux signes heureux ; et, tous ses membres percés par cette multitude de flèches, le beau Lakshmana, baigné de sang, brillait alors sous la couleur d'un feu sans fumée.

Indradjit, admirant son exploit, s'enorgueillit, jeta au loin un immense cri et tint ce langage :

« Aujourd'hui mes flèches aiguës aux rapides ailes, envoyées par mon arc ; ces dards, qui brisent l'existence, arracheront l'âme à ton corps ! Aujourd'hui les troupes de chakals, les volées de faucons et les vautours, Lakshmana, vont accourir vers toi, privé de vie, étendu mort sous mon bras !

» Aujourd'hui le kshatrya, ton parent, ce vil Râma, le plus grand des insensés, te verra tué ici par mes coups, toi, son frère si dévoué !

« Frappé de mes flèches, tu vas rester ici gisant, tes membres supérieurs déchirés, les sens troublés, ta cuirasse tombée sur la terre et ton arc en morceaux échappé de ta main ! »

Au fils de Râvana, à qui la colère avait dicté ces mots outrageants, Lakshmana répondit en ces termes convenables et pleins de raison :

« Pourquoi viens-tu, Rakshasa, te vanter ici, n'ayant rien fait encore ? (*Du 4^e au 27^e çloka.*)

» Commence par faire ce dont tu te vantes, afin que je puisse le croire !

« Mais c'est moi, qui, sans t'avoir dit une seule injure, sans me vanter, ni mépriser ta

valeur, te ferai mordre la poussière à cette heure même, ô le plus vil des Rakshasas ! »

A ces mots, Lakshmana d'une grande vitesse plongea dans le fils de Râvana une flèche à cinq nœuds, lancée d'une corde tirée jusqu'à son oreille.

Atteint par ce trait, le Râvanide en colère de blesser à son tour Lakshmana avec trois dards bien décochés.

Le conflit de ces deux lions des Rakshasas et des hommes, animés par un désir mutuel de se donner la mort dans cette bataille, était plein de tumulte et glaçait d'épouvante. Tous deux pleins de force, doués l'un et l'autre de courage, l'un et l'autre difficiles à vaincre au plus haut degré, tous deux remplis d'une sublime énergie, ces deux héros à la grande vigueur se battirent, tels qu'un lion avec un tigre. (*Du 27^e au 33^e çloka.*)

Semant des multitudes de flèches au tranchant acéré et toutes de fer, ces deux lions des Rakshasas et des hommes combattaient de pied ferme, transportés d'une bouillante ardeur. 33.

Ici, dans l'Youddhakânda,

Sixième volume du saint Râmâyana,

Finis le soixante-septième chapitre,

Intitulé :

LE DÉDAIN COMBATTU PAR LE DÉDAIN.

LXVIII.

Ensuite, soufflant comme un serpent, le Daçarathide en colère, ce *terrible* fléau des ennemis, arma son arc d'une flèche, qu'il envoya au prince des Rakshasas. 1.

Le fils de Râvana ne put soutenir le bruit, qui éclatait à la surface de cette corde : la pâleur couvrit son visage, et *stupéfait* il regarda le Soumitride. Alors Vibhîshana (1), remarquant la face consternée du Rakshasa, tint ce langage à Lakshmana, tout rempli de colère : 2—3.

« D'après les gestes, que j'observe dans ce fils de Râvana, poursuis le combat, tigre des

(1) *Frère puiné de Râvana*, lisons-nous encore ; superfluité du texte, que nous avons cru pouvoir supprimer dans la traduction.

hommes, car voici que le noctivague est déjà brisé ! » 4.

Encochant à son arc des flèches semblables à des reptiles, le Soumitride alors de lancer au Démon ces dards aigus et comme des serpents au venin subtil. 5.

Atteint par ces traits d'un toucher pareil à celui du tonnerre de Çakra, Indradjit, les organes des sens troublés, perdit un moment l'esprit. 6.

Ensuite, quand, après un instant, il eut recouvré la connaissance et repris l'usage des sens, il vit le héros Daçarathide ferme devant lui sur le champ de bataille. 7.

Les yeux enflammés de colère, il s'avança vers lui et, dès qu'il se fut approché, le Rakshasa de nouveau lui jeta des paroles outrageantes : 8.

« Ne te rappelles-tu point, insensé, quelle fut ma vigueur dans la première bataille et de quelle manière, terrassé avec ton frère, vous vous débattiez l'un et l'autre dans la poussière ? 9.

» Certes ! n'êtes-vous pas restés alors tous les deux couchés sans connaissance, vous et vos généraux, abattus sous mon bras par mes flèches égales au tonnerre de Çakra ! 10.

« Ou tu n'en as point gardé le souvenir, ou tu as envie, c'est évident ! de visiter le séjour d'Yama, puisque tu désires te mesurer avec moi !

» Si tu n'as pas vu dans la première bataille

ce qu'était ma vigueur, je vais te le montrer à l'instant même : tiens ferme à cette heure vis-à-vis de moi ! » 11—12.

Il dit et perce Lakshmana, son ennemi, de sept flèches ; Hanoûmat, avec dix traits infailibles, au tranchant acéré. 13.

Ensuite, les yeux doublement rouges de *sa nature et par sa* colère, ce noctivague à la main rapide implanta une centaine de flèches dans le corps de Vibhishana. 14.

A la vue de cet exploit, dont Indradjit avait signalé son bras, le frère puiné de Râma, sans arrêter là sa pensée, dit en riant : « Ce n'est rien ! » 15.

Lakshmana irrité arrache ces terribles flèches et, d'un visage intrépide, ce prince né de Raghon jette alors dans le combat ces mots au Râvanide :

« Ce tir, noctivague, n'est pas celui des héros, une fois arrivés sur un champ de bataille ; car ces flèches, venues de ta main, sont légères et n'ont pas une grande force. 16—17.

» Voici de quelle manière dans un combat tirent les héros, qui désirent la victoire ! »

Le guerrier à ces mots le perça cruellement de ses flèches. 18.

Brisée par les dards sur le sein du noctivague, sa vaste cuirasse d'or tombe çà et là sur le fond du char, comme on voit filer dans le ciel une multitude d'étoiles. 19.

Sa cotte de mailles enlevée par les flèches de fer, le héros Indradjit, tout sanglant de ses blessures, parut aux yeux dans la bataille comme un kinçouka en fleurs. 20.

Tous les membres hérissés de flèches, ces deux héros à la grande vigueur combattirent, inondés par leur sang de tous les côtés et respirant d'un souffle haletant. 21.

A l'aspect de ces deux guerriers aux terribles exploits, ardents à lancer des flèches de fer, on eût pensé voir deux sombres nuages de la destruction, qui se heurtent dans la saison (1) *des orages*.

Tandis que ces deux héros, les plus habiles entre ceux qui savent manier l'arc, se faisaient voir mutuellement leur talent à décocher une flèche, un temps bien long s'écoula dans leur *épouvantable* combat. 22—23.

D'une terrifiante vigueur, ils cherchaient de tous leurs efforts à triompher l'un de l'autre.

Les membres alors tout couverts par des multitudes de flèches, les étendards et les cuirasses déchirés, le sang coulait de leurs blessures, comme l'eau coule des ruisseaux : ils frappaient *avec des traits* au milieu des cieux les traits aux formes diverses. 24—25.

(1) Textuellement : *intrati in tempore*, sous-entendu, *per spatia cæli*.

L'homme et le Démon exposaient aux yeux dans ce combat leur terrible vigueur : de l'un à l'autre passait une ardeur à détruire légère, variée, sûre. 26.

Les deux combattants frappaient, chacun de son côté, les oreilles avec un bruit immense de corde d'arc (1), horrible son, qui faisait trembler, épouvantable comme une trombe de vent.

Le fracas de ces deux héros, enivrés de leur combat, éclatait en ce moment à l'égal des tonnerres, que vomiraient deux nuées des plus effrayantes. 27—28.

Les traits, empennés d'or, envoyés dans leurs membres, en sortaient oints de sang et volaient dans cette bataille se plonger au sein de la terre. 29.

Le ciel était labouré de leurs flèches entremêlées ; leurs dards à milliers brisaient et fendaient les airs. 30.

Les deux corps de ces magnanimes brillaient, couverts de blessures, comme deux nishpatras en fleurs, comme deux colonniers heptaphylles ou deux kinçoukas fleuris. 31.

(1) *Tala*, c'est un mot un peu vague. Est-il ici pour *djyátala*, qu'on a vu plus haut dans une image tout à fait analogue ? C'est notre sentiment. Doit-on l'expliquer par le mot *planta*, sous-entendu, *pedis*, ou par le mot *palma*, sous-entendu, *manûs* ? C'est moins naturel.

Ces lignes, que dessinaient les flèches de fer, implantées dans leurs membres, ressemblaient aux lignes, que tracent les constellations, quand elles se lèvent dans un ciel pur. 32.

L'un et l'autre, ils savaient manier les plus grands des arcs ; l'un et l'autre, ils étaient habiles à lancer un javelot : tous deux, ils s'approchèrent mainte et mainte fois pour se mêler ensemble dans une confuse union. 33.

Ils avaient beau se porter l'un à l'autre des coups mutuels, Lakshmana irrité au Râvanide et le Râvanide en courroux à Lakshmana, ils n'en vinrent jamais à sentir la fatigue. 34.

A voir ces deux vigoureux et rapides guerriers couverts par les multitudes de traits plongés et fixés dans leurs corps, on eût pensé voir deux montagnes ombragées d'arbres. 35.

Hérissés largement de flèches, tous leurs membres éclataient du sang, dont ils étaient arrosés, comme des feux tout rayonnants de flammes.

Un long espace de temps s'écoula, tandis que ces deux rivaux se disputaient ainsi la victoire dans cette lutte, sans détourner leur visage du combat, sans même éprouver de fatigue. 36-37.

Ici finit le soixante-huitième chapitre,

Intitulé :

UN COMBAT SINGULIER.

LXIX.

(1) Ayant vu l'homme et le Démon combattre avec acharnement, comme deux éléphants rivaux d'amour, enflammés par un désir mutuel de se

(1) Voici encore un passage, sur lequel nous commençons par appeler de nouveau l'attention des critiques. Les çlokas de 1 à 30 dans ce chapitre ne sentent-ils pas un peu l'intrusion ? Ils divisent l'attention, ils entravent le mouvement, le style est un calque, le discours de Vibhishana est une redite, une énumération sèche, un membre hors de sa place. Ces mots du 29^e çloka : « *Alors qu'Indradjit eut livré une bataille à son oncle,* » nous parlent d'un combat, et tout ce combat est sous-entendu, et tout ce distique ne semble fait lui-même que pour remettre Lakshmana en scène ou rentrer dans la narration originale.

Que nos lecteurs dans un second parcours sautent donc,

donner la mort, le héros à la grande vigueur, frère de Râvana, la main armée d'un arc excellent, se tint là sur le champ de bataille, désirant les observer dans cette lutte. 1—2.

Ensuite, de pied ferme, il banda son grand arc et se mit à lancer des flèches à la pointe aiguë, à l'empennure faite avec les plumes du paon. 3.

Dirigés avec attention, les dards au toucher brûlant comme le feu, tombent et déchirent les Rakshasas, tels que des tonnerres fendent les arbres. 4.

Dans ce combat, les quatre suivants eux-mêmes de Vibhîshana, ces héros, les plus grands des Rakshasas, taillèrent en pièces les Rakshasas à coups d'épées, de lances et de pattiças. 5.

Alors, environné de ces guerriers, Vibhîshana resplendissait, tel qu'un éléphant superbe au

sans trop de gêne, de la fin du précédent chapitre au 31^e çloka de celui-ci, marqué en tête avec cet astérisme *.*: ils sentiront que l'attention n'est plus contrainte à se partager et que le jeu plus facile des ressorts maintient dans une régulière unité le mouvement, et par conséquent la vie, c'est-à-dire, la chaleur et l'intérêt.

Nous le répétons : ce n'est pas sur Valmiki lui-même, que nous invitons à porter une main profane, mais sur des additions étrangères, qui nous semblent gâter ou plutôt déshonorer son œuvre de génie.

milieu des troupes d'éléphants inférieurs. 6.

Il excita les singes, armés avec des arbres et fiers de leurs combats ; habile à distinguer les circonstances, ce prince éminent des Rakshasas dit à propos ces paroles : 7.

« Ce guerrier est maintenant l'unique et suprême ressource du monarque des Yâtavas ; il ne reste plus que cette armée à Râvana : ainsi, tenez bon, habitants des bois ! 8.

» En effet, ce Rakshasa impie une fois immolé sur le champ de bataille, il faut de toute nécessité que Râvana périsse ; car sa *plus* grande force est en lui. 9.

• Sont déjà tombés le héros Prahasta, Nikoumbha aux vastes forces, Koumbhakarna, Makarâksha et le Rakshasa Dhoûmrâksha, Djamboumâlî, Mahâpârçwa, Açaniprabha à la foudroyante vitesse, Souptaghna, Yadjnakopa et le Démon Vadjradanshra, Sanhrâdî, Vikata et ce Tapanâ, qui était comme la mort (1), Praghâsa et Prâghâsa lui-même, Djangha et Pradjangha, Agnikétou l'invincible et Raçmikétou le vigoureux,

(1) Ou : 1° « Tapanâ et cet illustre Kâla ; » mais il n'a paru sur la scène des combats précédents aucun guerrier de ce nom ; 2° « Vikata et Tapanâ dans le même temps ; » si l'on voit ici dans *kâla* un locatif *kâlai*, par la suppression de l'i devant la diphthongue *ai* de *aita*, qui vient après.

Vidyoudjdjihva et Dwidjihva, le Rakshasa Sou-ryatchakshous, Akampana, Soupârçwa et l'Yâton Tchakramâulî. Avec eux ont péri ces deux guerriers sublimes et remplis de courage Dêvântaka et Narântaka, Atikâya à la grande force et Triçiras à la colère débordante.

» Si vous avez déjà terrassé dans les combats ces nombreux héros des Yâtavas ; si, aidés de vos bras seulement, vous avez pu traverser la mer, il est facile à vous maintenant de franchir un *bout de terre*. C'est là, singes, la seule difficulté, qui vous reste encore à surmonter. (*Du 10° au 17° çloka.*)

» Il ne sied pas, je vous l'accorde aisément, que je conspire à la mort de mon neveu ; mais il n'existe rien sur la terre, que je ne doive immoler à la satisfaction de Râma. 17.

» Que je tue ou que j'en montre les moyens, ce sont là deux choses, où la faute est égale de l'un comme de l'autre côté : néanmoins, puisqu'elle assure le triomphe du Raghouide, *mon allié*, il faut nécessairement que j'en prenne sur moi la souillure. 18.

» Aussi, pour le bien de Râma, dépouillant ma pitié, vais-je ravir le jour au fils de mon frère.... Mais... au moment, où je veux lancer ma flèche, je sens naître en mon cœur un trouble insurmontable d'esprit... 19.

» Je laisserai donc Lakshmana aux longs bras lui ôter la vie. Que les singes de concert tuent les serviteurs, qui marchent à ses côtés ! » 20.

Il dit ; et, ranimant leur vaillance, les principaux des singes, excités par cette harangue du Rakshasa à la haute renommée, sont transportés d'une bouillante ardeur. 21.

Enflammés d'un nouveau courage à l'aspect de Vibhishana sur le champ de bataille, les héros simiens de remuer leurs queues à l'envi. 22.

Djâmbavat lui-même, environné par ses troupeaux d'ours, se mit à déchirer les Rakshasas avec des pierres, les ongles et les dents. 23.

Mais *bientôt*, secouant la crainte, les Rakshasas aux vastes forces de harceler, armés de toutes manières, ce roi des ours, qui les chargeait de coups. 24.

Dans ce combat, les Rakshasas avec des haches terribles, avec les traits aigus de la sarbacane, frappaient à l'envi sur Djâmbavat, qui frappait sur l'armée Rakhasî. 25.

Il naquit alors une mêlée tumultueuse de singes et de Rakshasas, non moins épouvantable que fut jadis la bataille des Dieux irrités avec les Asouras en fureur. 26.

Armé d'un shorée arraché d'une montagne, Hanoûmat bouillant de colère, fit dans ce combat un carnage épouvantable de Rakshasas. 27.

Vibhîshana à la grande vigueur, flanqué de ses quatre ministres, Vibhîshana en colère, un arc à sa main, fit dans cette journée-là mordre aussi la poussière à des foules de Rakshasas. 28.

Alors qu'Indradjit eut livré une tumultueuse bataille à son oncle, il s'élança de nouveau sur Lakshmana, l'immolateur des héros ennemis. 29.

Aux prises l'un avec l'autre dans une seconde lutte, ces deux héros, Lakshmana et le Rakshasa, font pleuvoir des averses de flèches et s'entre-frappent mutuellement. 30.

* * Mainte et mainte fois ces robustes guerriers disparurent aux yeux sous les grêles de leurs projectiles, comme le soleil et la lune, quand ils sont voilés par les grandes nuées à la fin de l'été. 31.

Ni pour bander, ni pour empoigner, ni pour ajuster l'arc, ni pour tirer du carquois, ni pour encocher, ni pour décocher les flèches, ni pour diriger le poing sur la mire, ni pour toucher le but, on ne vit jamais là ces deux combattants manquer de vitesse dans l'agilité des mains.

32 — 33.

Bientôt on n'en vit plus même les formes des corps se dessiner au milieu de l'atmosphère, voilée de tous les côtés par les nuées de flèches, que leurs arcs envoyaient avec impétuosité. 34.

Le ciel, encore tout couvert des ténèbres de

la nuit (1), en était plus épouvantable : le vent avait cessé de souffler et le feu même de flamboyer. 35.

Les rishis du plus haut rang, les Gandharvas et les Tchâranas, s'étant réunis là tous : « Que le bonheur t'accompagne ! » dirent-ils, joyeux au Soumitride. 36.

Tantôt Lakshmana touchait le Râvanide et tantôt le Râvanide touchait Lakshmana : aussi régnait-il dans cette lutte de l'un avec l'autre une effrayante instabilité. 37.

Enfin Lakshmana de percer avec quatre dards les quatre chevaux noirs aux ornements d'or, qui traînaient ce lion des Rakshasas. 38.

Ensuite le héros irrité, fils de Soumitrâ, saisit une flèche de fer étincelante, signalée, meurtrière des ennemis et telle qu'un serpent. 39.

Lancée par son arc, comme le tonnerre par un nuage, elle ravit le jour au cocher cette flèche (2), qui résonne au bruit du but, qu'elle atteint. 40.

Celui-ci mort, le Râvanide à la splendeur écla-

(1) Voyez, au chapitre LXXII, le huitième çloka.

(2) Lancée par l'arc-nuage, cette flèche-tonnerre, dit le texte avec une intraduisible vigueur d'ellipse et de concision.

tante perdit son arrogance dans la bataille et fut consterné. 41.

Transportés de la plus vive allégresse à l'aspect du guerrier le visage abattu, les chefs des troupes simiens assaillent à l'envi son char.

Aussitôt Krathana, Pramâtî, Gandhamâdana et Çarabha, ne pouvant se contenir, s'élancent tous les quatre d'une impétuosité sans égale.

42—43.

Ces quadrumanes à l'immense vigueur s'élèvent d'un vol rapide et s'abattent, remplis de force, sur les quatre excellents chevaux du Rakshasa. 44.

Foulés par les simiens, pareils à des montagnes, les coursiers vomissent de leurs bouches le sang à flots épais. 45.

Après qu'ils ont tué les chevaux et brisé le timon du char, les singes de nouveau s'élancent rapides au milieu des airs et volent se ranger aux côtés de Lakshmana. 46.

Mais, voyant son attelage sans vie et son cocher mort, le Râvanide se jette à bas du char et fait pleuvoir sur le Soumitride une averse de flèches. 47.

Alors, semblable au grand Indra même, Lakshmana d'arrêter vigoureusement avec des centaines de flèches le guerrier aux chevaux massacrés,

qui, forcé de combattre à pied, semait dans le champ de bataille ses traits formidables, acérés, invincibles. 48.

Ici, dans l'Youddhakānda,
Sixième volume du saint Rāmāyana,
Finit le soixante-neuvième chapitre,
Intitulé :
LES SINGES BRISENT LE CHAR D'INDRADJIT.

LXX.

Plein de la plus vive colère à la vue de ses chevaux égorgés, de son cocher tué et de lui-même jeté *honteusement* à pied sur la terre, Indradjit flamboyait de fureur. 1.

Ces deux éminents archers, s'affrontant de près, impatients de se donner la mort l'un à l'autre, semblaient deux éléphants rois, que l'ivresse de rut met aux prises dans une forêt. 2.

Ces deux seigneurs des Rakshasas et des quadrumanes, se chargeant à l'envi d'invectives et courant çà et là, semaient de rudes coups dans le champ de bataille. 3.

Irrité et par la colère de son oncle et par le massacre de ses coursiers, Indradjit empoigne

son arc et fatigue Lakshmana de ses flèches. 4.

Mais le dompteur des ennemis, sans se troubler, met une digue à ce torrent de flèches vaste, irrésistible au plus haut point, que le Démon fait tomber sur lui. 5.

Indradjit et Lakshmana, ces deux héros à la grande force, au grand courage, à la terrible énergie, s'entreblessaient mutuellement avec des projectiles acérés. 6.

Ces deux robustes guerriers, acharnés à la mort l'un de l'autre, se livraient à l'envi ce combat épouvantable, où s'entremêlaient des multitudes de flèches. 7.

Indradjit, ayant brisé d'abord la cuirasse imbrisable de Lakshmana, lui plante trois dards bien empennés au milieu du front, en homme, de qui la main est rapide. 8.

Harcelé à coups de flèches par son ennemi, le Soumitride alors de lever ses traits épouvantables contre le fils de Râvana. 9.

Lakshmana, déployant sa valeur, eut bientôt fiché cinq dards acérés dans le visage irrité d'Indradjit aux boucles d'oreilles faites d'or. 10.

Ces deux héros, Indradjit et Lakshmana, les membres souillés de sang, ressemblaient dans cette bataille à deux kinçoukas en fleurs. 11.

L'un et l'autre habiles archers, l'âme déterminée à la victoire, s'étant mis à portée, ils se frap-

pèrent de coups mutuels dans tous les membres avec des flèches épouvantables. 12.

Ensuite le Râvanide, enflammé de la plus ardente colère, blessa de trois dards Vibhîshana dans son radieux visage ; et, quand il eut percé le transfuge de ces traits à la pointe aiguë, imitant le bec du passereau (1), il frappa chacun d'une flèche tous les chefs des troupeaux quadrumanes. 13—14.

A son tour, Vibhîshana irrité envoya de son arc solide au Rakshasa démonté (2) trois dards aigus, au toucher pareil à celui du tonnerre. 15.

De son corps, qu'elles avaient transpercé, les flèches, empennées d'or, sortirent, souillées de sang, comme de grands serpents rouges. 16.

Irrité par le coup de son oncle, Indradjit encoche à son arc le trait du Feu, et Vibhîshana de son côté lui jette, sans perdre un moment, la flèche de Çiva. 17.

Les deux horribles dards, semblables au soleil, se rencontrent au milieu des airs, s'entrechoquent mutuellement et tombent comme de grands météores de feu. 18.

Plein de courroux à la vue de son arme bri-

(1) C'est la traduction du nom même donné à cette espèce de flèche, appelée *tchatakâmoukha*.

(2) Littéralement : *cujus equi fuerant occisi*.

sée, le Râvanide à la vive splendeur, ce héros, le plus vaillant des Rakshasas, tire de son carquois dans ce grand combat la flèche d'Yama, trait sublime, divin, habitué à déchirer les corps des ennemis, semblable au tonnerre de Çakra et tel qu'un brasier flamboyant. 19—20.

Aussitôt qu'il vit le prince des Yâtavas se mettre à charmer ce trait, Lakshmana saisit un autre dard, plus terrible sur la terre que celui du Rakshasa. 21.

C'était Kouvéra lui-même, ce Dieu à l'âme infinie, qui, dans un songe, lui avait donné cette arme invincible, à la force de laquelle ne pouvaient résister, ni les Asouras, ni les Dieux, Indra fût-il avec eux ! 22.

Les deux excellents arcs, encochés de leurs flèches, empoignés et déchargés avec vigueur par ces deux rivaux, crièrent alors, tels que des hérons 23.

Lancées par le nerf de l'arc, ces deux flèches, s'illuminant l'une l'autre, se heurtent pointe contre pointe avec force et tombent sur terre.

S'étant rompues dans leur choc l'une l'autre en cent morceaux, ces deux grandes flèches tombent, semblables à deux immenses planètes.

24—25.

Quand ils virent sur le champ de bataille leurs dards brisés dans cette rencontre, Indradjit et

Lakshmana en furent tous deux remplis de colère et de confusion. 26.

Aussitôt le Soumitride irrité, d'encoher un trait bien épouvantable, et le vaillant Râvanide de lancer dans ce combat la flèche des Asouras.

Alors, les Bhoûtas, ces *pieux* habitants des airs, environnent Lakshmana dans cette bataille si tumultueuse et glaçant l'âme de terreur. 27—28.

Tandis que cette affreuse lutte de Rakshasas et de singes éclatait d'un bruit épouvantable, le ciel parut tout rempli (1) de Bhoûtas frappés d'étonnement. 29.

Les Rishis, les Mânes, les Dieux, les Gandharvas, Garouda et les Ouragas, tous, Indra mis à leur tête, défendirent Lakshmana dans cette bataille. 30.

Ensuite, le frère puiné du Raghouide encocha une seconde flèche excellente, bien faite, céleste, insurmontable, irrésistible, rayonnante de splendeur, aux nœuds droits, au toucher pareil à celui du feu ou mortel comme celui des serpents et qui portait au corps une incurable destruction.

31—32.

(1) *De nombreux*, dit le texte ; mais l'équivalent est dans le mot *tout* ajouté au participe *rempli*.

Est-ce bien ici la place de ces deux vers ? Ne serait-ce pas encore une transposition de copiste ?

Jadis, combattant avec cette arme dans la guerre des Asouras et des Dieux, l'auguste Indra, cette puissante divinité aux coursiers fauves, extermina les Dânavas. 33.

Ce fut donc cette flèche, présent d'Indra, ce trait, invaincu dans les guerres et le plus excellent des traits, que le Soumitride, le plus excellent des hommes, encocha au plus excellent des arcs (1). 34.

Ce dard encoché, il tira d'une main impatiente de tuer, comme la Mort à la fin du monde, son arc invincible et qui savait dompter un ennemi.

Ce trait encoché au meilleur des arcs, Lakshmana, le protégé de Lakshmî, prononça, en tirant la corde, ces mots utiles pour le succès de lui-même : 35—36.

« Aussi sûr que Râmâ le Daçarathide est une âme vertueuse, un cœur attaché à la vérité, un guerrier, qui n'a point son égal pour le courage dans un combat singulier, tue ce Rakshasa ! 37.

» Aussi sûr qu'il fut dévoué à son père, qu'il est une grâce accordée aux Dieux, que c'est un jeu pour lui de lutter contre une multitude de héros, qu'il aime tous les êtres et compâtit à leurs peines, tue ce Rakshasa ! » 38.

(1) *Çaraçraishtham dhanou:çraishthai naraçraishthau
'bhisandadhai.*

Ces mots dits, l'héroïque Lakshmana tire dans le combat jusqu'à son oreille et décoche au vaillant Démon sa flèche, qui va toujours droit au but. 39.

Elle fait tomber violemment du corps d'Indradjit sur le sol de la terre sa tête épouvantable, armée de son casque et parée de ses pendeloques flamboyantes. 40.

On vit sur la terre cette grande tête du Râvanide, semblable à l'or, baignée de sang et tranchée des épaules. 41.

Puis, le fils de Râvana tout à coup s'affaissa lui-même sur la terre, où gisaient épars son casque, son arc et sa flèche. 42.

Alors, ce Démon tué, tous les singes et Vibhishana avec eux poussent des cris simultanés de joie : tels acclamèrent les Dieux à la mort de Vritra. 43.

Dans ce moment éclate au sein des airs un battement de mains, applaudissement des Bhoûtas, des magnanimes Rishis, des Gandharvas et des Apsaras elles-mêmes. 44.

A peine eut-elle appris sa mort, la grande armée des Rakshasas, maltraitée par les singes victorieux, se dispersa dans tous les points de l'espace. 45.

Après qu'ils ont envoyé une volée de traits, les Rakshasas tournent la face vers Lankâ, et, battus

par les simiens, ils fuient, poussant des cris et la tête perdue. 46.

Malmenés par les singes, les uns entrent dans Lankâ tout tremblants, ceux-là se jettent dans la mer, ceux-ci gravissent les montagnes. 47.

A la vue d'Indradjit couché mort sur le champ de bataille, il n'y eut pas un seul homme parmi ces milliers de Rakshasas, qui osât tenir de pied ferme. 48.

De même que les rayons du jour ne restent point ici, quand le soleil est descendu à l'endroit, où il se couche : de même, une fois ce héros tombé, les Rakshasas de s'en aller, fuyant à tous les points cardinaux. 49.

Tel qu'un soleil aux rayons éclipsés, tel qu'un foyer aux charbons éteints, ce guerrier aux longs bras gisait dans le champ de bataille, son âme exhalée. 50.

Aussitôt que le fils du monarque des Rakshasas fut tombé, le souffle impétueux du vent se calma ; le monde perdit son inquiétude et prit un aspect souriant. 51.

Aussitôt que ce Démon aux œuvres méchantes eut succombé, l'auguste Indra se réjouit avec tous les principaux Dieux ; les cieux et les eaux deviennent purs ; les Dânavas et les Dieux se félicitent. Une fois mort cet impie, qui portait l'épouvante dans tous les mondes, les Gandharvas,

les Dieux et les Dânavas marchent de compagnie et proclament joyeux : « Que les Brahmes désormais se promènent sans inquiétude, leur ennemi n'est plus ! » 52—53—54.

De leur côté, les chefs des troupeaux quadrumanes, ayant vu frapper de mort dans le combat ce prince des Rakshasas, doué d'une irrésistible vigueur, poussent à l'envi des cris de joie. 55.

Hanoûmat, Vibhishana et Djâmbavat, le monarque des ours, se répandent en acclamations de victoire et comblent même Lakshmana d'éloges. 56.

Se balançant, jetant des cris, se glorifiant, tous les singes s'étaient approchés et formaient un cercle autour du rejeton vaillant de Raghou, qui avait si bien touché le but. 57.

Remuant leurs queues, battant des mains, ils criaient à l'envi ces mots : « Victoire à Lakshmana ! » 58.

L'âme remplie de joie et s'embrassant les uns les autres, ils échangeaient entre eux différentes histoires concernant ce noble frère de l'aîné des Raghouides. 59.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dixième chapitre,
Intitulé :
LA MORT D'INDRADJIT.

LXXI.

Les membres arrosés de sang, le guerrier puissant, frère puiné du Raghouide, avait eu le corps sillonné de blessures dans ce combat par le terrible Rakshasa. 1.

Le vigoureux Lakshmana à la vive splendeur, étant retourné avec tous les singes vers Hanoûmat et Djâmbavat, s'en revint, l'âme dans la joie, appuyé sur Vibhishana et sur le singe Hanoûmat au lieu, où l'attendaient Râma et Sougriva. 2—3.

Ensuite, s'étant approché du Raghouide et s'étant incliné devant lui, le Soumitride se tint non loin de son frère, comme Vrihaspati se tient près de l'auguste Indra. 4.

« Qu'est-il arrivé ? » dit Râma, interrogeant Lakshmana, son frère. Alors, comme s'il en avait

perdu le souvenir, ce héros ne raconta point lui-même la mort d'Indradjit au magnanime Raghouide. « Mais la tête du Râvanide fut coupée, dit Vibhîshana, par l'intrépide Lakshmana ! » Et, joyeux, le noble transfuge exposa toute l'affaire.

A cette nouvelle que son héroïque frère avait terrassé Indradjit, le Raghouide à la grande vigueur en conçut une joie sans égale et prononça même ces mots : « Bien, Lakshmana ! je suis content : tu as fait une chose très-glorieuse !

5—6—7—8.

« Comprends cette vérité : Sa mort est la perte de Râvana ! »

Puis, voyant avec douleur que des flèches avaient blessé cruellement son frère, le Raghouide alors fut près de s'évanouir, partagé qu'il était entre la joie et le chagrin. Il baisa sur la tête ce héros, donné pour l'accroissement de sa fortune et fit asseoir Lakshmana malgré lui et rougissant au milieu de sa cuisse. Après qu'il eut posé dans son sein le Soumitride avec amour, le Raghouide l'embrassa : il tourna mainte et mainte fois ses regards vers ce frère bien-aimé, le baisa au front une seconde fois et toucha doucement ses blessures. 9—10—11—12.

Alors ce Raghouide, le plus éminent des hommes, parle en ces termes à Lakshmana :

« Cet exploit difficile, que tu viens d'accomplir, est heureux au plus haut degré. 13.

» Aujourd'hui, je pense, Râvana, ce monarque impie des Rakshasas, a perdu la vie ! Aujourd'hui la mort, dont tu frappas *Indradjit*, cet ennemi à l'âme cruelle, me donne la victoire ! 14.

» Tu as coupé dans ce combat, ô bonheur ! le bras droit lui-même de ce criminel Râvana ! En effet, héros, cet *Indradjit* était son *dernier* azyle !

» Sur la nouvelle que son fils a mordu la poussière, Râvana, de qui tu as tué ce fidèle ami, sortira donc aujourd'hui avec une nombreuse foule de troupes ! 15—16.

» Moi alors, m'approchant du monarque à la tête de mon armée, quand il sortira, le cœur affligé par la mort de son fils, je tuerai mon ennemi dans une bataille. 17.

» Grâce à toi, mon *noble* défenseur, ni la conquête de Sitâ, ni celle de la terre, n'est plus une chose difficile pour moi, Lakshmana, aujourd'hui que cet *Indradjit* à la vigueur infinie est tombé sous tes coups. » 18.

Ensuite, ayant ranimé son frère et l'ayant serré dans ses bras étroitement, Râma, s'adressant à Soushéna, debout à son côté, lui parla en ces termes : 19.

« Tu vois percé de flèches ce fils de Soumitrâ,

la joie de ses amis : veuille donc bien procurer, singe à la grande science, un remède, qui le rende à la santé. 20.

» Que le Soumitride et Vibhishana avec lui soient délivrés au plus tôt de ces flèches ! Que tous les autres mêmes, qui, dans les armées des ours et des singes, héros combattant avec des arbres et généraux simiens, furent blessés dans ce combat-ci, obtiennent, grâce à ton zèle, une complète guérison. » 21—22.

A ces mots du Raghouide, Soushëna, le roi des singes, mit sous les narines de Lakshmana le simple fortuné, sublime, né sur l'Himâlaya et nommé l'Extracteur-des-flèches. A peine celui-ci en eut-il respiré le parfum, que tous ces dards glissèrent du corps au même instant. 23—24.

Ses douleurs s'éteignirent et ses plaies furent cicatrisées.

Ensuite, à la voix de Râma, le singe opéra la cure de ses amis, de Vibhishana le premier et des capitaines ours et singes.

Le Soumitride, la joie de ses amis, revient à son état naturel et voit dans un instant ses flèches retirées, sa fatigue dissipée et ses douleurs éteintes. Alors tous les singes, à la vue de Lakshmana guéri, sont remplis d'une ivresse égale aux joies des Immortels, quand il eurent obtenu l'am-

broisie ; et chacun d'eux sentit doubler en ce moment l'énergie dans sa bravoure et dans sa force. 25—26—27—28.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-et-onzième chapitre,
Intitulé :
RAMA SE FAIT RACONTER LA VICTOIRE
DE LAKSHMANA.

LXXII.

Entrés dans la ville de Lankâ, les noctivagues, reste échappé de l'armée détruite, s'en vont, éperdus, consternés, la cuirasse déchirée et le corps accablé de fatigue sous les coups, au palais de Râvana et lui annoncent que le Râvanide a succombé dans la bataille sous le fer de Lakshmana. 1—2.

« Grand roi, tous les Rakshasas n'ont pu empêcher ton fils de périr dans cette affaire sous la main de Lakshmana, secondé par Vibhishana.

» Héros (1), le héros (2), ton fils, s'est mesuré avec le héros (3) Lakshmana, et celui-ci l'a tué, ce guerrier, qui fit toujours face à l'ennemi dans

(1—2—3) *Çôûras sangamya çôûraina... çôûra...*

les guerres et qui devait son nom au Dieu Indra vaincu par lui. 3—4.

» Il s'en est allé dans les mondes supérieurs, après qu'il eut rassasié Lakshmana de flèches. » 5.

A peine eut-il appris cette affreuse nouvelle, la défaite si épouvantable de son fils dans ce combat, le cruel monarque tomba dans un profond accablement ; et, consumé de chagrin par la mort de son fils Indradjit, il céda au pouvoir de la colère. 6—7.

Le despote aux longs bras s'évanouit ; hors de lui-même, il perdit le sentiment ; et, quand la connaissance lui fut revenue long-temps après, ce roi, que la perte de son fils torturait de chagrin, ce monarque suprême des Rakshasas, gémit, consterné et dans le trouble des sens :

« Hélas, mon fils ! Indradjit aux vastes forces, toi, le plus formidable des armées Rakshasis, comment aujourd'hui as-tu subi le joug de Lakshmana ? N'aurais-tu pas brisé dans ta colère avec tes flèches, pareilles à la mort exterminatrice, la cime du Mandara lui-même ? à plus forte raison, Lakshmana dans la guerre !

» Yama est un Dieu, que désormais j'estimerai davantage, lui, par qui tu fus attelé, mon ami, sous le grand joug de la mort ! *Hélas !* c'est le chemin battu des héros, dans les troupes mêmes, où tout guerrier est un immortel. (*Du 7° au 12° çloka.*)

« *Mais, s'il a sacrifié sa vie pour son maître, l'homme au cœur mâle entre aussitôt dans le Swarga.*

» Aujourd'hui tous les chœurs des Dieux, les gardiens du monde et les Rishis vont dormir, sans crainte, d'un paisible sommeil, après qu'ils t'auront vu mort sur le champ de bataille. Pour moi, au contraire, les trois mondes et la terre, où manque seul Indradjit, la terre entière avec ses forêts, tout paraît aujourd'hui comme vide à mes yeux !

» Aujourd'hui, je vais entendre au milieu du gynécée les cris des jeunes Rakshasis, comme un troupeau d'éléphantes, qui gémissent dans les forêts d'une montagne !

» Abandonnant, et l'hérédité du trône, et Lankâ, et l'empire même des Rakshasas, et ta mère, et moi, et ton épouse, où t'en es-tu allé, après que tu nous eus tous délaissés ! N'était-ce pas à toi, héros, de célébrer mes funérailles, alors que je serais descendu au séjour d'Yama ? Et les rôles sont ici renversés !

» Quand Sougrîva, quand Lakshmana vit encore avec son frère, comment peux-tu quitter la vie, sans m'avoir ôté cette flèche *douloureuse* ? »

Tandis qu'il gémissait ainsi, les yeux baignés de larmes, il tomba en défaillance. (*Du 12^e au 19^e çloka.*)

Mais sur le trône même, où il s'était évanoui, Râvana, le roi puissant des Rakshasas, fut saisi d'une violente colère, dont la source était dans l'infortune de son fils. 19.

Le feu du courroux allumé rendit son aspect, naturellement épouvantable, aussi difficile à soutenir que l'aspect de Çiva irrité. 20.

Rouges de leur nature, ses yeux, enflammés d'une rougeur doublée par le feu de la colère, ses yeux inspiraient une profonde épouvante. 21.

Tels que les gouttes enflammées du sésame tombent des lampes allumées, tels des pleurs tombaient en gouttes flamboyantes des yeux du monarque. 22.

De sa bouche ouverte par des bâillements de colère, on voyait sortir, comme de la gueule de Vritra, un feu, accompagné de flamme et de fumée. 23.

On entendait le bruit de ses dents, s'entrechoquant avec ses dents, tel que celui de la grande machine (1) mise en mouvement par les Dânavas. 24.

En quelque lieu que tournât ses regards le despote, rempli d'une fureur égale à celle de la

(1) Le mont Mérou entouré du serpent Vâçouki, employés l'un et l'autre en guise de corde et de baratte, pour faire crêmer la mer de lait.

mort, les genoux se dérobaient sous les Rakshasas, tremblottants de terreur. 25.

Ensuite Râvana, le puissant monarque, au plus haut point de la colère, dit à tous les Nairritas pour leur donner cœur dans le combat : 26.

« J'ai soutenu plusieurs milliers d'années une accablante pénitence, et, dans chacune des phases de mes austérités, j'ai mérité la faveur de l'Être-existant-par-soi-même. 27.

» En récompense de ces mortifications et par la grâce de Brahma, il n'est rien, que je doive jamais craindre, ni des Asouras, ni des Dieux.

» Dans mes guerres avec les Démons ou les Dieux, cette cuirasse, qu'il m'a donnée, pareille au nuage, ne fut jamais rompue sous le poing même de la foudre. 28—29.

» Qui, fût-ce Indra lui-même en personne (1), oserait aujourd'hui m'aborder et combattre ici corps à corps avec moi, revêtu de cette cuirasse et monté sur mon char ? 30.

» Apportez avec sa flèche ce grand arc, que, par la plus insigne faveur, m'a donné l'Être-existant-par-soi-même dans *mes* guerres avec les Asouras et les Dieux ; apportez maintenant, pour la mort de Râma et de Lakshmana dans le plus terrible combat, ce grand arc, que rendent

(1) Littéralement : *Quel Indra même...?*

épouvantable des centaines de clochettes (1) ? »

31—32.

Le héros, affligé par la mort de son fils, Râvana, en proie à la plus vive douleur, tourna les regards de sa pensée vers Sîtâ et résolut de lui ôter la vie. 33.

Le monarque à l'aspect épouvantable fixa de la manière la plus effrayante ses yeux rouges sur tous les Rakshasas et dit, l'âme submergée dans la tristesse : 34.

« Mon fils, pour fasciner les singes, leur fit voir avec le secours de la magie un fantôme de même taille et de même figure ; puis, l'ayant tué, s'écria : « La voici, votre Sîtâ ! » 35.

« Moi, au contraire, je veux pour mon plaisir faire de cette illusion une réalité ; je tuerai cette Vidéhaine, trop fidèle au kshatrya, son époux !

Il dit ; et le monarque eut à peine articulé ces mots adressés aux ministres, qu'il dégaina son épée de bonne trempe, éclatante comme un ciel sans nuage. 36—37.

Il sortit promptement du palais à pas rapides, suivi de ses ministres et dans le trouble profond du chagrin, où l'avait jeté cette mort de son fils.

(1) *Toḍṛya*, c'est-à-dire, suivant Bopp : *quodvis instrumentum musicale*. Il est évident que le poète ici prend ce mot dans le sens de *clochette*.

Quand ils virent le Démon furieux marcher d'un pied hâté, son épée à la main, vers ce lieu où était la Mithilienne, les Rakshasas de pousser à l'envi un cri de guerre. 38—39.

Ils s'embrassent l'un l'autre et s'entredisent en voyant sa colère : « Le roi va broyer tout à l'heure dans un combat les deux Raghouides. 40.

» Car il a vaincu dans sa colère les quatre gardiens du monde et fait mordre même la poussière dans ses guerres à beaucoup d'autres ennemis. » 41.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Râvana de courir, gonflé de ressentiment, vers la Vidéhaine, qui se promenait alors dans le bocage d'açokas. 42.

Malgré plusieurs amis aux âmes bonnêtes, qui essayaient de l'arrêter, il se précipitait furieux, comme Râhou dans le ciel pour avaler Robini. 43.

Tout rempli de chagrin par la mort de son fils, il marchait rapidement, bien résolu de tuer la femme ; et chaque pied, qu'il posait en colère sur le sol, ébranlait toute la terre. 44.

La vertueuse Mithilienne, confiée à la garde des Rakshasas, aperçut Râvana, qui venait en fureur et tenant à sa main un excellent cimeterre. 45.

Quand elle vit armé de son glaive *nu* le Démon, retenu vainement par ses ministres, la fille con-

tristée du roi Djanaka se mit à rouler ces pensées dans son esprit : 46.

« S'il court lui-même, plein d'une colère débordante, c'est qu'il a, cette âme vicieuse, envie de me tuer, moi, qui avais un protecteur et qui maintenant suis comme une abandonnée.

» Mainte fois n'a-t-il pas voulu me détourner de ma fidélité conjugale ? « Sois donc mon épouse ! » disait-il ; mais je l'ai constamment repoussé.

» Sans doute, mon refus de céder à ses désirs l'a jeté dans le désespoir, et, brûlant de colère en même temps que d'amour, il vient pour me tuer ! 47—48—49.

» On peut-être il sait déjà que son Indradjit a péri dans la bataille sous les coups de Lakshmana, et, torturé du chagrin, que lui cause la mort de son fils, il vient ici pour me tuer (1). 50.

» Ou peut-être, à cause de moi, ce vil Démon a-t-il fait mordre la poussière dans un combat aux deux nobles frères Râma et Lakshmana, ces deux augustes rois des hommes ! 51.

» Car j'entends à l'instant même un bruit tumultueux dans Lankâ, comme d'une foule nombreuse, à qui la joie fait pousser des cris.

(1) D'après le texte sanscrit, ce distique est numéroté 52 : nous l'avons mis, pour la suite logique des idées, avant le 50^e, qui, baissé d'une place, devient ici le 51^e.

» Honte à moi, hélas ! qui ai causé la mort de ces deux nobles princes ; car je n'ai pas voulu suivre, ignoble femme, la parole d'Hanoûmat.

52—53.

» Si, comme il me l'offrit alors, je m'étais enfuie, montée sur son dos, aujourd'hui reposant, vertueuse épouse, sur le sein de mon époux, je n'aurais pas à déplorer sa mort. 54.

» Le cœur de ma belle-mère sera déchiré, je pense, quand elle, mère d'un fils unique, elle saura que ce fils a perdu la vie dans un combat.

» Alors, elle se rappellera en pleurant la naissance, l'enfance, l'adolescence, les œuvres conformes au devoir et la beauté de cet enfant magnanime. 55—56.

» Désespérée et la tête perdue à la nouvelle que son fils n'est plus, ma belle-mère sans doute montera sur le bûcher ou se laissera mourir d'inanition. 57.

» Honte soit donc à la Mantharâ, cette bossue vicieuse, l'image du péché, elle, à cause de qui va fondre une telle douleur sur Kâauçalyâ ! » 58.

Elle dit ; et c'est ainsi que la chaste Mithilienne gémissait alors, comme Rohini, séparée de Lunus, son époux, et tombée sous la puissance de Râbou. 59.

Dans ce même instant, un conseiller bonnête, judicieux et doué de science, Avindhya tint ce

langage au monarque des Rakshasas, *mal* contenu par ses ministres : 60.

« Comment donc, toi, en qui nos yeux voient un fils de Viçravas, peux-tu, sans manquer à ta dignité, égorger la Vidéhaine dans ce moment, où la colère te fait oublier ce qui est le devoir ? Toi, qui es entré dans le bain, symbole du noviciat terminé et de la science acquise des Védas, comment, Râvana, peux-tu vouloir te souiller par le meurtre abominable d'une femme ?

» Tuer une femme est une action, qui ne te sied d'aucune manière, à toi, né dans la plus éminente famille, recommandé par la célébration des sacrifices et distingué surtout par ta *haute* sagesse.

» Regarde cette Vidéhaine, douée de toute beauté et si charmante à voir ; puis, va dans cette bataille même décharger ta colère allumée sur le Raghonide !

» Lève-toi pour un combat et sors pour une victoire, environné de tes armées, ce jour de la nouvelle lune, qui vient après le quatorze de la double quinzaine obscure. (1).

» Armé de la flèche, revêtu de la cuirasse et

(1) Les Indiens partagent le mois en deux quinzaines, appelées *quinzaine éclairée* et *quinzaine obscure*, de la nouvelle lune à la pleine et de l'opposition à la conjonction.

monté sur ton char, une fois que tu auras tué dans un combat, il n'y a nul doute, Râma le Daçarathide, sa Mithilienne retombera de nouveau dans tes mains. »

A ces mots, le vigoureux Démon retint le monarque malgré lui et réussit à l'emmener hors de la présence de Sîtâ.

Le tyran à l'âme cruelle abaissa un long regard sur la beauté de sa captive, ornée de toutes les perfections, et sa colère s'éteignit au même instant. Il retourna donc à son palais et rentra dans la salle du conseil, environné de ses amis.

(Du 60^e au 69^e et dernier çloka.)

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-douzième chapitre,
Intitulé :
ON EMPÊCHE RAVANA DE TUER SÎTA.

LXXIII.

Quand le roi consterné et dans une extrême agitation d'esprit fut entré dans la salle, il s'assit, soufflant comme un lion irrité, sur un siège très-éminent. 1.

Alors, joignant ses mains en coupe, Râvana, que déchirait la mort d'Indradjit, tint ce langage à tous les principaux de son armée, qui étaient venus se placer au-dessous de lui : 2.

« Que toutes vos excellences, environnées par tout ce que j'ai d'éléphants et de chevaux, sortent, appuyées, et sur mes foules de chars, et sur les masses de mes fantassins ! 3.

» Que de tous côtés de tous leurs efforts, instruites dans le métier de la guerre, elles fas-

sent pleuvoir des averses de flèches, comme les nuées grosses de pluie versent l'eau ! 4.

» Moi, sur vos pas, déchirant avec mes dards aigus notre ennemi dans un terrible combat, j'abattrai sous mes flèches Râma sur la poussière aux yeux du monde entier. » 5.

Il dit ; et, ces paroles du monarque à peine entendues, les Démons rassemblés s'empressent de sortir avec des chars et différentes armées. 6.

Ils sortirent comme des lions ivres de fureur, ces héroïques chefs des Yâtavas, munis de haches, d'épées, de leviers en fer et tenant à leurs mains des lances ou des massues. 7.

Cette bataille des singes et des Rakshasas, engagée vers l'heure où se levait le soleil, fut horrible, tumultueuse ; et le poil s'en hérissait d'épouvante. 8.

Les noctivagues à la grande vigueur et poussant des cris immolaient dans ce combat les quadrumanes à coups de haches, d'épées, de harpons ou de massues diverses. 9.

Et les singes de précipiter dans le séjour d'Yama les Rakshasas, qu'ils frappaient avec leurs poings, leurs dents, les arbres, les rochers et les cimes des montagnes. 10.

Telle était la multitude des morts, qu'il fut impossible, soit alors, soit après, de supputer le

nombre des héros simiens et noctivagues, qui furent tués dans cette bataille. 11.

Roulant des masses de cadavres, il y coula des fleuves de sang, qui avaient des étendards au lieu d'arbres *sur les deux rives*, des flèches pour leurs poissons, des éléphants et des chars en guise de ortues. 12.

Répétant mainte et mainte fois leurs attaques rapides, les héros simiens déchiraient les coursiers et les drapeaux, brisaient les chars, les boucliers et les projectiles aux formes variées.

Les singes fendaient, arrachaient, crevaient, avec leurs ongles aigus et leurs dents, les nez, les cheveux, les oreilles et les yeux des Rakshasas.

Les généraux quadrumanes, pleins de vigueur, fondirent chacun sur une centaine de Rakshasas dans cette bataille, comme une volée d'oiseaux, qui s'abat sur un arbre. 13—14—15.

Et, pareils à des montagnes, les Rakshasas eux-mêmes de frapper les singes dans ce conflit à coups de lourds pilons, de pattiças et de massues. 16.

Ensuite Râma, le héros vigoureux à la vive splendeur, empoigne son arc, se plonge dans l'armée Rakshasi et fait pleuvoir une averse de flèches. 17.

Entré au milieu de ces masses, il ressemblait au soleil, environné de nuages ; mais aucun des Rakshasas n'osait alors s'approcher du héros, qui

incendiait l'armée des ennemis avec la flamme de ses flèches. 18.

Les rôdeurs *impurs* des nuits virent le Daçarathide accomplir dans ce combat des exploits divers, bien épouvantables, causes de tristes larmes (1). 19.

Ils voyaient les grands chars culbutés et les armées ébranlées ; mais ils ne voyaient pas Râma, qui les ébranlait et qui les culbutait, comme on ne voit pas le vent courir au milieu des airs. 20.

Ils voyaient leurs bataillons déchirés, fendus, abattus çà et là, rompus, blessés par lui à coups de flèches ; mais ils ne voyaient pas Râma, de qui la main semait ces blessures. 21.

Tels que les créatures ne voient pas l'âme des animaux circuler dans les organes des sens ; ainsi, les noctivagues ne voyaient pas le Raghouide envoyer ses traits dans les corps des guerriers.

Le voici, qui tue les armées d'éléphants ; le voici, qui brise les grands chars ; le voici, qui perce de ses dards aigus les cavaliers (2) en même temps que les fantassins. 22—23.

Là encore, c'est lui, ce Râma à la grande énergie, qui, par la vertu de son trait affolant, ravit

(1) Littéralement : *res non bene facientes*.

(2) Textuellement : *les chevaux*, métonymie de l'animal, qui porte, pour l'homme, qui est porté.

le discernement aux Rakshasas, qui combattent dans ce champ de bataille. 24.

Devenus fous et la connaissance perdue, ce monde paraissait à leurs yeux s'être changé en Râma ; et, partant, ils se frappaient l'un l'autre dans le combat. 25.

Les héros Yâtoundhânas, parce qu'ils ressemblaient tous au Raghouide, se chargeaient de coups mutuels, enflammés de colère, avec des haches, des lances, des piques en fer. 26.

Aliénés par sa flèche gandharvique, souveraine et magnanime, ils ne voyaient pas le Kakoutsthide, qui cependant massacrait l'armée sur le champ de bataille. 27.

Tantôt, les noctivagues voyaient des milliers de Râma dans cette mêlée ; tantôt, ils ne voyaient plus qu'un seul Râma dans cette grande bataille.

Ils voyaient tournoyer dix millions de son magnanime arc d'or, semblables à la roue dessinée par un tison ardent, *que l'on fait tourner dans les airs.* 28—29.

Ils voyaient tomber de l'arc du Raghouide un réseau de flèches, tel que se répand au milieu du ciel un filet de rayons, nés dans le disque du soleil. 30.

Mais lui, ils ne purent le voir, ce guerrier céleste, qui, brillant comme le soleil en plein midi, s'avavançait dans tous les points de l'espace au mi-

lieu de la riche lumière, que répandaient les mille rayons de ses flèches ; ni ce tchakra de Râma, qui volait dans les airs comme un second tchakra de la Mort ; ni son arc céleste, arme infailible, grande, flamboyante par ses flèches, terrifiante par le bruit du gantelet, épouvantable par le son de la corde, arme lumineuse, d'une splendeur égale à des faisceaux d'éclairs, et qui, grâces à la vertu de ce trait divin, renversait les Rakshasas dans le combat (1). 31—32—33.

Seul, Râma, dans la huitième partie d'un jour, abattit sous des flèches semblables à la flamme du feu une armée contenant dix milliers de chars, aussi rapides que le vent, dix-huit mille chevaux avec leurs cavaliers et deux cent milliers complets de fantassins Rakshasas, qui pouvaient changer de forme à volonté.

Leurs chevaux tués, leurs chars en pièces, leurs étendards jonchant la terre, les noctivagues, échappés au carnage, s'enfuirent, accablés de fatigue, vers la cité de Lankâ.

Par ses cadavres épars de fantassins et de coursiers, le champ de bataille ressemblait au parc de Çiva, quand il en a tué les animaux dans sa colère.

(1) Dans ce passage, on n'a pas cru devoir s'attacher trop servilement à la construction littérale, qui d'ailleurs offre ici quelque peu de confusion et d'ambiguïté.

Ensuite, les Rishis du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas et les Dieux s'écrient :
« Bien ! bien ! » applaudissant tous à l'envi ce *brillant* exploit de Râma.

Alors et sans délai, celui-ci dit à Sougrîva :

(*Du 34° au 40° çloka.*)

« Voilà, mon ami, quelle est cette puissance, ou de mon trait, ou du trait de Çiva ; mais il n'en existe pas un troisième, ô le plus éminent des singes, entre les mains de qui que ce soit au monde ! » 40.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-treizième chapitre,
Intitulé :
RAMA COMBAT AVEC LA FLÈCHE DES GANDHARVAS.

LXXIV.

Ces milliers d'éléphants et de chevaux avec leurs cavaliers, de chars couleur de feu avec leurs étendards ; ces milliers de Rakshasas, vêtus de la cuirasse, combattants avec des pilons et des massues, héros aux drapeaux d'or, comme les cottes de maille, et qui pouvaient changer de forme à volonté ; ces armées, qui avaient marché à la voix de Râvana, elles avaient péri sous les flèches aiguës, aux ornements d'or épuré, que leur avait décochées Râma, ce guerrier aux infatigables exploits. 1—2—3.

Là, avaient succombé le héros Dwidjihva et le noctivague Sanhrâdî, Vimardana, Koumbbahanou et le Rakshasa Kharakétou, Vidâlâksba, Haya-griva, Çankoukarna, Pratardana et Hastikarna à

la grande vaillance : ces dix généraux avaient reçu la mort. 4—5.

Les Rakshasas, échappés au carnage, l'avaient ouï-dire ou vu avec émotion.

Consternées et plongées dans leurs tristes pensées, les Rakshasis veuves, celles à qui les batailles avaient ravi des fils, ou qui avaient à pleurer d'autres parents, s'étant rassemblées entre elles et réunies avec ce reste des Rakshasas, elles se mirent, brisées par la douleur, à pousser des cris et jeter ces lamentations : 6—7.

« Comment Çourpanakâ osa-t-elle se montrer dans la forêt aux yeux de Râma, elle, blessée par une flèche de l'amour, cette vieille aux dents saillantes, au ventre bombé ! 8.

» Quand elle vit ce beau et magnanime jeune prince, qui se complait dans le bonheur de toutes les créatures ; quand elle le vit semblable à un gardien du monde, comment a-t-elle pu l'aimer ? »

» Comment cette Rakshasi mal-propre, en cheveux blancs, s'est-elle éprise d'amour, sans aucun égard à l'infortune de cet homme, pour ce Raghonide à la grande vigueur : elle, d'un si hideux visage, pour lui d'une si charmante figure ; elle, dépourvue de toutes les qualités, pour lui rempli de toutes les vertus ? C'était une chose inconvenante, ridicule, blâmée du monde entier.

9—10—11.

» Elle fit, cette vieille aux formes repoussantes, elle fit violence au Raghouide pour la perte des Rakshasas, de Doûshana et de Khara. 12.

» C'est elle, qui fut cause de cette guerre, qui apporte ici la ruine de Râvana ; car l'impie n'a ravi Sitâ que pour sa mort à lui-même. 13.

» Sitâ ne pouvait aimer en idée, encore moins le pouvait-elle en réalité, ce monarque aux dix têtes : le Râvana, malgré sa force, allumait donc ici une guerre éternelle. 14.

» Cependant il voyait tuer Virâdha, qui avait désiré la Vidéhaïne : cette mort, que lui infligeait Râma dans sa colère, n'était-ce pas un exemple suffisant ? 15.

» Quatorze milliers de Rakshasas aux faits épouvantables abattus dans le Djanasthâna par ses dards flamboyants comme le feu ; Khara, Doûshana et Triçiras tués dans la bataille par ses flèches semblables à des serpents, n'était-ce pas un exemple suffisant ? 16—17.

» Kabandha, le buveur de sang, aux bras longs d'un yodjana, immolé par ce fils de Raghou dans le Bois-des-ardées, n'était-ce pas un exemple suffisant ? 18.

» Il avait arraché la vie sur la terre au vigoureux Bâli d'une si grande force et d'un si grand courage, Bâli, ce fils du Dieu aux mille regards et ce roi des rois simiens ; puis, il avait donné

son trône vacant à Sougrîva, qui habitait sur le mont Kishyamoukha, toutes ses joies brisées et dans la tristesse *de l'exil* : n'était-ce pas encore là un exemple suffisant ? 19—20.

» Râvana, dans son égarement, n'a-t-il pas rejeté, et les paroles convenables de Vibhîshana, et ce langage salulaire de tous les Rakshasas au nom de son intérêt joint à son devoir ? 21.

» Si le frère puiné du Dieu, qui dispense les richesses, avait suivi les conseils de Vibhîshana, cette ville de Lankâ en proie à la douleur ne fût pas devenue un cimetière ; 22.

Et Râvana n'aurait pas à pleurer maintenant la nouvelle que son frère Koumbhakarna et son bien-aimé fils Indradjit ont péri sous la main du rejeton magnanime de Raghou ! » 23.

Ensuite, les yeux rougis par la chute des larmes versées à larges ondes, celles des Rakshasis, que les premières infortunes avaient respectées, se mirent de leur côté à jeter ces lamentations (1) :

« Mon fils, mon frère, mon époux fut tué dans le combat ! »

(1) On pourrait, à la rigueur, joindre ce çloka aux premières lamentations, que nous terminons avec le 23^e distique, et traduire en conséquence comme il suit : « Par suite de son aveuglement, on vit se lamenter des Rakshasis, qui jusqu'alors n'avaient pas connu l'infortune. »

Disaient-elles ; et, dans chaque maison, les Yâtavas frappaient encore les oreilles avec le bruit de ces plaintes : 24—25.

» Râma, le héros, a détruit par centaines de mille dans cette bataille, et les chars, et les chevaux, et les éléphants, et les fantassins Rakshasas.

» Le guerrier, qui nous tue sous les apparences de Râma, c'est, ou Çiva, ou Vishnou lui-même, ou le grand Indra aux cent sacrifices, ou la Mort inaffrontable ! 26—27.

» Nos plus vaillants héros ont péri en grand nombre, nous avons perdu toute espérance dans la vie, et, ne voyant plus aucun terme à nos infortunes, nous gémissons, abandonnés sans appui. 28.

» En effet, ce grand héros aux dix têtes, qui a reçu de Brahma une *sublime* faveur, ne sent pas qu'il nous est né un immense, un épouvantable danger. 29.

» Ni les Rakshasas, ni les Gandharvas, ni les Asouras, ni les Dieux ne sont capables de sauver ce puissant monarque, assailli par Râma lui-même ! 30.

» Oui ! dans chaque bataille des Rakshasas, on a vu se manifester des prodiges ; et le fruit

Mais nous préférons de beaucoup l'autre manière de fermer les guillemets.

certain, qu'ils mûrissent, c'est la mort par la main de ce héros, destiné à tuer Râvana. 31.

» Brahma supplié daigna lui accorder l'invulnérabilité dans la guerre contre les Yakshas, les Dânavas et les Dieux ; mais Daçagrîva (1) ne demanda rien à l'égard des hommes. 32.

» Le voici donc aujourd'hui, qui fond sur nous, déchaîné par un homme, ce terrible danger, qui doit mettre fin à la vie des Rakshasas et de Râvana lui-même ! 33.

» Car les Dieux, opprimés tous par ce vigoureux Démon, qui abusait de la grâce obtenue, ont embrassé les plus ardentes macérations en l'honneur du père suprême des créatures. 34.

» Alors l'antique ayeul des mondes, Brahma à la grande splendeur, à l'invincible puissance, dit ces mots pour le salut des Immortels : 35.

» Écoutez, vous tous, Divinités, cette parole sublime, que je vais prononcer : les êtres, qui vivent dans les mondes, seront désormais affranchis de la crainte ! 36.

» Et les Rakshasas marcheront à leur tour ici-bas en proie à la terreur ! »

Ensuite le grand Dieu *par excellence*, le saint meurtrier de Tripoura, l'Immortel, de qui le drapeau a pour insigne un taureau, Çiva à l'é-

(1) *Le décacéphale*, un des noms de Râvana.

blouissante splendeur, sollicité par tous les Dieux réunis, Indra même à leur tête, répondit aux divins suppliants ces paroles d'un visage plein de sérénité : 37—38.

« Il naîtra une femme pour votre sécurité ; elle apportera la mort à ces Rakshasas ! »

« Eh bien ! cette femme, suscitée par le Destin pour nous dévorer d'une bouche affamée, nous, Râvana et ses Démons, qui est-ce ? si non Sitâ elle-même, cette fille du roi Djanaka !

« Ce sont les déportements de l'orgueilleux, de l'insensé Râvana, qui ont amené sur nous cette épouvantable douleur, ce nuage tonnante de la destruction. Et nous ne voyons personne au monde, qui puisse nous être secourable, assaillis que nous sommes par le Raghouide, comme par la mort à la fin d'un youga ! » 39—40—41.

C'est ainsi que, torturées par le chagrin et la crainte, les femmes des noctivagues, s'embrassant l'une l'autre d'une étreinte convulsive, poussaient des cris déchirants et prononçaient à haute voix les plus horribles paroles. 42.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-quatorzième chapitre.
Intitulé :
LAMENTATIONS DES FEMMES RAKSHASIS.

LXXV.

Râvana entendit dans chaque maison toutes ces touchantes plaintes des Rakshasas et des Rakshasis désolées. 1.

Il avait déjà vu son armée complètement détruite, la foule de ses amis immolés, et ses fils eux-mêmes d'un courage égal à celui d'Indra moissonnés dans les batailles : il poussa de longs, de brûlants soupirs, et demeura un instant absorbé dans ses pensées ; il en sortit, bouillant de colère et l'aspect épouvantable. 2—3.

Mordant sa lèvre supérieure de ses dents, les yeux rouges de colère, emporté comme le feu de la mort, l'aspect difficile à soutenir par ses courtisans mêmes et, pour ainsi dire, les brûlant de son regard, le monarque des Yâtavas dit aux

Rakshasas debout près de lui et plongés dans la crainte, aux deux frères Matta et Ounmatta d'une immense énergie et au Démon Viroûpāksha :

« Que les Rakshasas sortent promptement, aussitôt cet ordre sorti de ma bouche ! » 4-5-6.

Les généraux, saisis de crainte, à peine ont-ils entendu ces mots, transmettent avec empressement aux Rakshasas les volontés du roi. 7.

« Qu'il en soit ainsi ! » répondirent tous les Démons à l'aspect épouvantable ; et, quand on eut célébré sur eux les bénédictions pour un bon retour, ils s'avancèrent tous, la face tournée vers le monarque. 8.

Là, après qu'ils ont rendu au maître les honneurs exigés par l'étiquette, ils se tiennent, les mains réunies en coupe, devant lui, faisant tous des vœux pour sa victoire. 9.

Râvana à la vive splendeur dit, rempli de colère, aux deux frères Matta et Ounmatta d'une immense énergie et au Démon Viroûpāksha : 10.

« Qu'on sorte promptement, suivant mon ordre, au son des instruments de musique ! Revenez, après que vous aurez tué Râma, Lakshmana et Sougrîva. 11.

« Aujourd'hui sous les flèches, parties de mon arc et semblables au feu dans la fin d'un yoga, j'enverrai le Raghouide et son frère dans le séjour d'Yama ! 12.

» Moi-même aujourd'hui je ferai expier à l'ennemi par sa mort celle de Khara, de Koumbharkarna, de Prahasta et d'Indradjit. 13.

» Ni la mer, ni les fleuves, ni les points cardinaux du ciel, ni l'atmosphère elle-même ne seront plus visibles, enveloppés avec la multitude de mes projectiles. 14.

» Aujourd'hui les flots gonflés des flèches, vomies par la mer de mon arc, vont entraîner par division les compagnies des principaux singes.

» Aujourd'hui je vais entrer, comme un superbe éléphant, au milieu de ces lacs d'armées, dont les nymphæas sont des singes au visage de lotus épanoui, au poil couleur des filaments du lotus.

» Aujourd'hui je vais percer cent par cent d'une seule flèche envoyée dans la bataille ces quadrumanes ivres de la fureur des combats et qui manient des arbres en guise d'armes.

» Aujourd'hui je vais essayer par la mort de l'ennemi ces larmes des femmes, qui ont eu, les unes un frère, les autres un époux, celles-ci un fils tué dans la guerre. 15—16—17—18.

» Aujourd'hui je veux couvrir ça et là cette terre avec les cadavres épars des singes, l'âme exhalée dans le combat et le corps fendu par mes flèches ! 19.

» Aujourd'hui je veux souler de la chair des ennemis, abattus sous mes dards, les chakals, les

vautours et toutes les autres bêtes, qui se repaissent de chair ! 20.

» Qu'on prépare mon char au plus tôt ! Que mes guerriers s'apprêtent sans délai ! Que tout ce qui reste des Rakshasas me suive dans le combat ! » 21.

A peine eut-il entendu ces mots : « Presse vite le rassemblement d'une armée ! » dit Viroûpâksha à l'intendant même des armées, qui se trouvait alors dans la salle. 22.

L'intendant se hâte aussitôt et parcourt Lankâ avec une vigueur pleine de légèreté, stimulant de maison en maison tous les Rakshasas. 23.

Rugissant et poussant des cris, les Yâtoudhanas à la bravoure épouvantable sortent à l'instant, munis d'armes et de traits variés. 24.

Bientôt, suivant les injonctions de Râvana, l'intendant conduit au monarque ces guerriers, les mains chargées de pattiças, d'épées, de lances, de massues, de moushalas, de piques en fer, de maintes et maintes flèches, de marteaux pesants, de maillets d'armes, de traits à sarbacane, de çataghnis et même d'autres armes. 25—26.

On lui amena son char, gouverné par un cocher, traîné par un attelage de huit chevaux, garni d'un siège d'or, embelli de colonnettes en lapis-lazuli, décoré de pierreries, pavoisé d'étendards, illuminé par un drapeau d'or, qui mon-

trait aux yeux une tête d'homme *pour insigne*. Dans ce char enflammé monta rapidement ce Râvana, qui, flamboyant de sa propre lumière, faisait, pour ainsi dire, se courber la terre sous la hauteur de son orgueil. 27—28—29.

Alors, avec le congé du roi, montent aussi dans leurs chars les deux noctivagues Matta et Ounmatta, et l'invincible Viroûpâksha. 30.

Tous les héros, pleins d'ardeur, ayant déjà fait en eux-mêmes le sacrifice de leur vie, sortent de compagnie en rugissant, et leurs cris fendent en quelque sorte la terre. 31.

Après eux, tenant levé son arc et semblable à Yama, le noir Destructeur, sort pour le combat ce resplendissant monarque, environné d'une troupe *choisie* de ses Rakshasas. 32.

Ensuite, monté dans son char, attelé de chevaux rapides, l'éminent héros sortit de la ville par cette porte même, que tenaient investie Râma et Lakshmana. 33.

Aussitôt le soleil éteint sa lumière, les plages du firmament sont enveloppées d'obscurité, les nuages mugissent avec un bruit épouvantable et la terre chancelle. 34.

Une pluie de sang tombe du ciel, les coursiers bronchent dans leur chemin, un vautour s'abat sur son drapeau, et des chakals hurlent d'une manière sinistre. 35.

Son œil gauche tressaillit, un frémissement courut dans son bras gauche, la couleur de son visage s'effaça et sa voix faiblit un peu. 36.

Tandis que le Rakshasa aux dix chefs entrait dans le champ de bataille, on vit encore naître ces nouveaux présages annonçant que la mort attendait Râvana dans le prochain combat. 37.

Un météore de feu tomba des cieux avec le bruit épouvantable d'un ouragan : on entendit le chant des oies rouges se mêler à celui des corneilles. 38.

On vit une troupe de vautours, qui volaient en cercle autour du roi magnanime ; on vit enfin les coursiers réunis dans son attelage verser eux-mêmes des larmes. 39.

Mais, sans même penser à ces prodiges souverainement épouvantables, Râvana, que la mort poussait en avant pour sa ruine, sortit, aveuglé par sa folie. 40.

Cependant, au roulement des chars de ces Rakshasas, impatients de combattre, l'armée des singes eux-mêmes s'était avancée pour accepter la bataille. 41.

Alors, voilà que s'élève un bien grand tumulte de singes et de Rakshasas, qui se défiaient les uns les autres avec colère et désiraient tous également la victoire. 42.

Soudain les terribles simiens de frapper les

Démons sur le champ de bataille avec des arbres et des montagnes, sous les yeux mêmes du monarque aux dix têtes. 43.

Mais bientôt Râvana dit avec colère à ses noctivagues : « Que vos excellences combattent *donc* avec *plus d'énergie*, animées par le désir de tuer les singes ! » 44.

A ces mots, tous les Rakshasas, poussant des cris et brûlant d'obtenir la victoire, font pleuvoir sur tous les singes des averses de flèches. 45.

Ils frappent les simiens dans la bataille avec des maillets d'armes, des piques en fer, des lances, des pilons, des moushalas, des leviers, des massues, des harpons et des flèches. 46.

Enfin, Râvana fit tomber lui-même de tous côtés sur les quadrumanes une pluie de flèches en fer, de vatsadantas (1) et d'adjâmourkhas (2), traits non barbelés aux tranchants de rasoir. 47.

Maltraités dans cette bataille, les singes, armés de grands arbres, fondent tous à la fois sur le Démon si terrible par son courage. 48.

Mais, enflammé de colère, le monarque aux vastes forces, à la vaillance éminente, déchire les

(1—2) Espèces de traits, appelés suivant la forme de l'armature : *vatsadanta*, « la dent-du-veau, » et *adjâmourkha*, « la bouche-de-chèvre. » Voyez encore au chapitre LXX, le 14^e çloka et la note au bas de la page.

corps des simiens par des grèles de flèches. 49.

Ce héros perçait d'un seul trait dans le combat cinq, sept ou neuf singes à la fois ; et ses coups réjouissaient les Rakshasas. 50.

L'invincible guerrier abattait les singes dans la bataille avec ses dards aux ornements d'or et flamboyants comme le feu. 51.

Le corps transpercé de flèches, en proie à la douleur, tous les membres déchirés, les simiens tombaient dans ce combat, tels que jadis les Asouras sous les coups des Dieux. 52.

Il s'avavançait dans le champ de bataille, comme le soleil dans les plaines du ciel, et, dardant ses flèches, telles que des rayons épouvantables, il courait furieux sur les généraux des singes. 53.

Hors d'eux-mêmes, agités par la crainte, le corps sillonné de blessures, les simiens alors de s'enfuir çà et là, tout baignés de leur sang. 54.

Mais bientôt les singes vaincus, faisant à la cause de Râma le sacrifice de leur vie, reviennent au combat, armés de roches et poussant des cris. 55.

Ils fondirent avec des arbres, avec leurs poings, avec des cîmes de montagne sur le fier Démon, qui les reçut de pied ferme dans le combat. 56.

L'inébranlable guerrier à la vive splendeur écarta cette grande et meurtrière pluie de rochers et d'arbres. 57.

Ensuite, avec des flèches pareilles au feu ou semblables à des serpents, le tyran se mit à percer dans le combat les armées des singes. 58.

Gandhamâdana blessé de huit et même dix flèches, il frappe avec dix traits Nala, qui se tenait plus loin. 59.

Maînda au grand corps percé avec sept dards bien épouvantables, il en met cinq dans Gaya sur le champ de bataille. 60.

Hanoûma reçoit vingt, Nîla dix et Gavâksha vingt-cinq flèches ; il frappe Çakradjânou avec cinq, Dwivida avec six, Panasa avec dix, Koumouda avec quinze et Djâmbavat avec sept traits.

61—62.

Il déchire Angada, le fils de Bâli, avec quatre-vingt flèches et perce Çarabha d'un seul trait dans la poitrine. 63.

Trois dards vont de sa main se loger dans Târa, huit dans Vinata ; il fiche trois zagaies dans le front de Krathana ; 64.

Et, tournant de nouveau sa rage sur les armées des singes, Râvana les dévaste dans une grande bataille avec ses flèches rayonnantes comme le soleil et qui tranchent les articulations. 65.

Les uns tombaient sur la terre, gémissants et la tête fendue ; les autres gisaient, privés de souffle ; plusieurs étaient percés dans les flancs ; beaucoup avaient les bras coupés ; ceux-ci, les yeux crevés ;

ceux-là, les membres hérissés de flèches par ce Râvana, qui les surpassait tous en vigueur.

66—67.

Le Rakshasa vit au comble de sa joie l'armée quadrumane baignée de sang et troublée jusqu'à la folie par la multitude infinie de ses dards. 68.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-quinzième chapitre.
Intitulé :
LA SORTIE DE RAVANA.

LXXVI.

La terre fut donc alors couverte de singes, qui, le corps sillonné de blessures, gisaient épars là, où le monarque aux dix têtes les avait jetés dans la guerre. 1.

Le terrible souverain moissonnait les simiens aux grands corps avec la rapidité de l'ouragan impétueux, qui renverse les enfants de la terre à la fin d'un youga. 2.

Les singes ne pouvaient guère plus résister à la chute irrésistible de ses flèches, que les sauterelles ne peuvent supporter les atteintes du feu.

En proie à ses dards aigus, ils fuyaient, poussant des cris, çà et là, comme des éléphants assaillis dans une grande forêt par les flammes d'un incendie. 3—4.

Le Démon s'avancait dans ce champ de bataille, dispersant avec ses flèches les armées des singes, tel que le vent dissipe les grands nuages. 5.

Alors qu'il eut fait avec rapidité ce carnage des *quadrumanes* habitants des bois, le monarque hâta sa marche, désirant s'approcher du vaillant Râma. 6.

Mais Sougrîva, à la vue des singes rompus et fuyants sur le champ de bataille, confia son corps d'armée à Soushêna et tourna sa pensée vers le combat. 7.

Quand il eut remis le commandement à ce héros égal à lui-même, il partit, armé d'un arbre, le front tourné vers l'ennemi. 8.

A ses côtés et derrière lui marchaient tous ses capitaines, ayant tous empoigné de hautes montagnes ou d'immenses et d'énormes arbres. 9.

Le grand Sougrîva de pousser dans la bataille un cri d'un vaste son, et, renversant les uns, mettant les autres en fuite, de frapper les plus élevés entre les Rakshasas. 10.

Les yeux rouges de colère, sa lumière naturelle augmentée d'un nouvel éclat, le monarque géant des singes écrasait les Démons. 11.

Il fit pleuvoir une averse de rochers sur les armées des Rakshasas : telle dans la forêt tombe de la nuée une pluie de pierres sur les troupes des oiseaux. 12.

La tête cassée par ces grêles de rochers, dont les inondait ce monarque des singes, les Raksas tombèrent, comme des montagnes écroulées.

Tandis que les Yâtavas brisés, abattus par Sougrîva, hurlaient et périssaient de tous côtés, le Démon Viroûpâksha, tenant un arc à la main proclama son nom, s'avança dans son char vers le noble quadrumane et fit crever sur lui un nuage de flèches. 13—14—15.

Mais Sougrîva, sans même penser à ces dards semblables au tonnerre et partis d'un arc solide, resta, faisant face à l'ennemi dans le combat. 16.

Le singe d'une bravoure égale à celle d'Indra même s'avança d'une grande vitesse et s'approcha du char, où Viroûpâksha le vit à pied, déjà près du timon. 17.

Aussitôt, jetés hors du véhicule, assailli par le roi simien, ses coursiers tombent morts par terre, le cou rompu et les yeux sortis de la tête.

Dès qu'il fut arrivé près du char, le héros, qui tenait un arbre en guise de bâton, assomma le cocher ; mais soudain Viroûpâksha de s'esquiver.

18—19.

Il s'était à peine dérobé que les ministres de Sougrîva, héros simiens, qui avaient la vitesse du vent, mettaient en pièces le char avec rapidité.

Viroûpâksha, de qui le char était brisé, mais qui, tenant son arc et portant son carquois, était

revêtu de sa cuirasse, perça le monarque des singes avec plusieurs flèches de fer ; 20—21.

Et vite le héros monta sur un grand éléphant, que Râvana lui-même avait coutume de monter (1) et qui se trouvait muni de nombreux projectiles. 22.

Quand il se vit porté sur le proboscidien, Viroûpâksha à la grande vigueur, à la voix épouvantable de tonnerre, poussa un cri et fondit sur les singes. 23.

Le noctivague lança des flèches épouvantables dans le corps de Sougrîva, le couvrit de ses dards et mit la joie au cœur de tous les Rakshasas. 24.

Viroûpâksha, habitué à broyer ses ennemis dans les guerres, blessa mainte fois Sougrîva de ses traits, pareils à des serpents. 25.

Cruellement percé de ses dards aigus, le monarque des singes en fut irrité et, dans une bouillante colère, il tourna son esprit à la mort du Rakshasa. 26.

Ensuite, levant son poing d'une pesanteur écrasante comme la foudre, il s'approcha et soudain l'abattit sur le muffle du grand éléphant. 27.

Frappé du coup de poing, assené par l'Indra des singes, le pachyderme géant recula une lon-

(1) Ou peut-être : un éléphant, présent de Râvana lui-même.

gueur d'arc et tomba, poussant des cris. 28.

Mais, au moment qu'il s'affaissait, le noctivague à la grande vigueur, s'étant jeté précipitamment à bas de son éléphant, saisit du même temps son épée et son bouclier imbrisable. 29.

De son côté le monarque des quadrumanes, Sougrîva, le tigre des singes, ramasse une longue épée et un bouclier tombés sur la terre. 30.

Alors, bouillants de colère, ces deux héros, instruits dans l'art des batailles, se précipitent au combat en rugissant et tenant leur épée haute. 31.

Enflammés par un désir mutuel de victoire, ils décrivent furieux l'un à la droite de l'autre un cercle d'un pied rapide. 32.

Ils se frappent de coups réciproques et tombent de compagnie sur la terre ; il se relèvent d'un mouvement prompt et se frappent de nouveau mutuellement. 33.

Puis, Sougrîva, plein du plus violent courroux, saisit une vaste roche, semblable à un nuage, et la jeta sur Viroûpâksha. 34.

Mais le prince des Rakshasas, qui vit cette roche fondre sur lui d'un vol léger, s'esquiva rapidement et riposta bravement au singe en lui dardant son épée. 35.

Irrité par le jet de ce glaive en guise de javelot, Sougrîva lui fendit sa cuirasse à la face des

armées et lui fit mesurer la terre de toute sa longueur (1). 36.

Le guerrier tombé se relève et décharge sur le roi quadrumane un coup de sa main, écrasante comme le tonnerre et d'un bruit épouvantable.

Le monarque simien, frappé de ce coup par le Rakshasa, envoie lui-même d'une grande vitesse un coup de sa main sur Viroûpâksha. 37—38.

Mais le Démon se dérobe adroitement au choc de cette main levée par Sougrîva et le frappe de son poing dans la poitrine. 39.

A la vue de son coup si habilement esquivé par ce Rakshasa, le singe n'en fut que plus irrité dans le combat. 40.

Il saisit un moment, où son ennemi se découvre, et lui fait tomber sa grande main à l'endroit, où s'arrondit l'os du front. 41.

Sous la chute de cette main, semblable au tonnerre de Mahendra, le Rakshasa tombe sur la terre et vomit le sang à flots rapides. 42.

Les singes virent alors, baigné de sang et roulant ses yeux dans l'agonie, ce Viroûpâksha lui-même, à qui la mort donnait un regard encore plus hideux (2). 43.

(1) Textuellement : *et illum prosternit humi.*

(2) Littéralement : *Les singes virent alors Viroûpâksha*

Ils virent ce Démon gémissant beaucoup d'une manière lamentable, palpitant, se roulant sur la terre et noyé dans le sang. 44.

encore plus viroûpáksha ; jeu de mots sur le nom de ce Démon, qui signifie deformes habens oculos, c'est-à-dire, l'individu aux yeux difformes.

Ici, dans l'Youddhakânda ,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-seizième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE VIROUPAKSHA.

LXXVII.

Les deux armées se détruisant l'une l'autre, chacune individuellement, furent bientôt comme deux eaux, que la grande chaleur a taries dans un étang. 1.

La défaite de son armée et la mort de Viroû-pâksha allumèrent une colère double au cœur de Râvana, le monarque des Rakshasas. 2.

Voyant son armée battue, anéantie par les singes, son âme se troubla ; car il sentit que le Destin se prononçait contre lui dans la guerre. 3.

Aussitôt il dit à Matta, debout près de lui :
« Dans ce temps *malheureux*, guerrier aux longs bras, c'est maintenant sur toi que reposent mes espérances de victoire. 4.

» Extermine l'armée des ennemis ; montre-lui,

héros, ta vaillance : c'est le moment pour les âmes fidèles d'offrir le gâteau à leur maître ! » 5.

« Qu'il en soit donc ainsi ! » répondit Matta au monarque à la vive splendeur ; puis, il entra dans l'armée de l'ennemi, comme un requin dans la mer. 6.

Stimulé par ce langage du maître et sa propre vaillance, le resplendissant et vigoureux Démon fit un horrible carnage des singes. 7.

A peine eut-il vu la grande armée des simiens rompue dans le combat, Sougrîva, sans perdre un instant, fondit sur Matta. 8.

Il saisit une vaste, une épouvantable roche, pareille à une montagne, et le grand singe à la grande splendeur la jeta pour la mort du Rakshasa. 9.

Mais soudain le général des Yâtavas, ne laissant pas l'inaffrontable roche arriver à son but, la trancha dans son vol avec des traits acérés. 10.

Brisé en mille fragments par les multitudes de ses flèches, le bloc énorme tomba comme une troupe de vautours s'abat du ciel sur la terre.

Enfin, saisi de courroux à la vue de sa roche cassée avant qu'elle ait porté coup, Sougrîva arrache et lance un shorée, que l'autre coupe encore en plus d'un morceau. 11—12.

Et, *cela fait*, le Rakshasa déchire avec ses dards le monarque des singes. Celui-ci dans le

même temps voit une massue tombée à terre ; il prend vite cette arme, il pare avec elle les flèches de l'ennemi, et, d'un bond terrible, il en frappe les coursiers du char. 13—14.

Aussitôt le héros à l'immense vigueur, de qui le monarque avait tué les chevaux, saute à bas de son grand char et saisit lui-même une massue.

Les mains armées de la massue et du pilon, nos deux héros engagent un nouveau combat, en poussant des cris, tels que deux taureaux ou comme deux nuées grosses de tonnerres.

15—16.

Ensuite, le noctivague en colère de lancer à Sougrîva dans cette grande bataille sa massue flamboyante et lumineuse à l'égal du soleil. 17.

Le monarque des simiens envoya son pilon frapper la massue du Rakshasa, et le pilon brisé par cette massue tomba sur la terre. 18.

Alors, l'invincible roi des singes prit sur le sol de la terre un moushala (1) de fer épouvantable, partout enrichi d'or. 19.

Sougrîva lève ce trait, qu'il adresse au Rakshasa et le Démon à son tour lui jette une seconde massue : les deux armes se brisent dans un choc mutuel et tombent à la fois sur le sol de la terre.

Les deux engins de guerre s'étant ainsi rompus,

(1) *Pistillum, teli genus.* (Bopp, au mot cité.)

ils continuent ce combat à coups de poing, remplis l'un et l'autre de force et d'énergie, tels que deux brasiers excités jusqu'à la flamme.

20—21.

Les deux héros se frappent mutuellement, ils rugissent mainte et mainte fois, ils se choquent rudement avec les mains, ils tombent de compagnie sur la face de la terre, ils se relèvent soudain, ils se chargent de nouveaux coups et jettent leurs bras dans l'air avec un désir mutuel de s'arracher la vie. Mais le Rakshasa à la grande force, à la grande vitesse, voit alors, non loin de lui un cimenterre, qu'il ramasse avec un bouclier ; et Sougrîva, de son côté, prend un bouclier avec une épée, tombés sur la terre ; puis, enveloppés de colère, ils fondent l'un sur l'autre avec des rugissements. 22—23—24—25.

Habiles dans l'art des combats, nos deux guerriers, tenant haut leurs glaives, décrivent l'un à la droite de l'autre un cercle à pas rapide sur le champ de bataille. 26.

Enflammés d'une colère mutuelle, ils ont tous deux pour but la victoire : doués également de courage, ils ont une égale envie de se donner la mort. 27.

Enfin Matta, d'une grande vigueur et d'une grande vitesse, Matta, renommé pour sa vaillance,

décharge un coup mal combiné (1) de cimeterre sur le grand bouclier du monarque des singes ; mais, au moment qu'il veut relever son arme engagée dans l'écu, Sougrîva de son épée lui abat la tête, rayonnante dans la tiare, dont elle était couronnée. 28—29.

Aussitôt que le tronc séparé du chef fut tombé sur le sol de la terre, toute l'armée du souverain des Yâtavas s'enfuit aux dix points de l'espace.

Le singe, qui avait tué ce fier Démon, poussa joyeux un cri de victoire avec ses *phalanges* quadrumanes ; le tyran aux dix têtes s'irrita et Râma fut dans la joie. 30—31.

(1) *Dourmatis.*

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dix-septième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE MATTA.

LXXVIII.

Après la mort de Matta, le noctivague Ounmatta jeta le trouble avec ses flèches dans l'épouvantable armée d'Angada. 1.

Sa colère abattit les plus grands corps entre les principaux des singes, comme le vent fait tomber les fruits *mûrs*. 2.

« Moi vivant, dit-il, et ce langage réjouit les Rakshasas, moi, le destructeur des ennemis, ces héros simiens ne vivront pas, brisés dans mon irrésistible armée ! »

A ces mots, bouillant de colère, il coupa aux uns les bras avec ses flèches, il perça le flanc à d'autres ; et tous les singes, en proie à cette grêle de traits lancée par Ounmatta, les singes cons-

ternés, hors d'eux-mêmes, tournent le dos au combat.

A la nouvelle du trouble, que les coups du Rakshasa mettent dans son armée, Angada à la grande vitesse déploie son impétuosité, comme la mer aux jours de nouvelle ou de pleine lune. Alors, empoignant une massue de fer, resplendissante à l'égal des rayons du soleil, ce héros, le plus vaillant des singes, en décharge tout le poids sur Ounmatta. Celui-ci tombe sous le coup avec son cocher à bas du char sur la terre, privé de sentiment et la pensée éteinte.

Semblable à une masse de noir collyre, le monarque vigoureux des ours s'élance hors de son armée, pareille aux nuages ; et, saisissant avec colère un vaste rocher, piton, qui surmontait la cîme d'une montagne il assomme rapidement les chevaux et brise le char du Rakshasa.

Revenu bientôt à la connaissance, le prince des Yâtavas, Ounmatta de frapper Angada avec cinq dards au milieu des seins et de blesser Djâmbavat aux deux bras avec trois flèches. (*Du 3° au 13° çloka.*)

Il perce encore de traits nombreux le roi des ours et Gavâksha.

Angada, voyant Gavâksha et Djâmbavat hérissés de flèches, empoigne, saisi de courroux, une épouvantable massue.

L'impétueux Angada prend à deux bras dans sa colère, fait pirouetter *sur sa tête* et lance au Rakshasa éloigné cette massue toute de fer, immense et qui s'abat avec le choc du tonnerre.

13—14—15.

Envoyée au Démon par le singe vigoureux, elle frappe son arc encoché d'une flèche et fait tomber son casque. 16.

L'auguste fils de Bâli s'approche de lui rapidement et le frappe soudain avec la paume de sa main à la racine de l'oreille, où se balancent ses pendeloques. 17.

Irrité de ce coup, le Démon à la grande vitesse, au grand effort, empoigne d'une seule main une hache énorme ; 18.

Et, bouillant de colère, il fait tomber sur le fils de Bâli cette arme vaste, bien fourbie, ointe avec l'huile du sésame et qui renfermait en elle toute la force d'une montagne. 19.

Déchargée vigoureusement d'une main irritée, la hache s'abattit rapidement sur Angada et l'étourdit un instant. 20.

Mais celui-ci, qui avait une vigueur égale à celle de son père, Angada furieux arrondit son poing, semblable au tonnerre ; 21.

Et soudain, versé comme il était dans la connaissance des articulations, il asséna près du sein *gauche* et contre le cœur de l'Yâtou un coup de

ce poing au toucher pareil à celui de la foudre, que lance Indra même. 22.

Brisé dans ce grand combat sous la chute de ce poing vigoureux, le cœur se rompit en éclats, et le Rakshasa tomba mort sur la terre.

L'armée des ennemis se troubla, quand elle vit son général étendu sur le sol, et Râvana même s'enflamma d'une brûlante colère sur le champ de bataille. 23—24.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dix-huitième chapitre,
Intitulé :
LA MORT D'OUNMATTÀ.

LXXIX.

Quand il vit Matta et Ounmatta, ces deux resplendissants héros, tués, et Viroûpâksha l'invincible gisant avec son armée sur le champ de bataille, la colère saisit l'auguste prince aux dix têtes, à la grande vaillance, à la vive splendeur, qui avait obtenu une grâce de Brahma et brisé dans les combats l'orgueil des Démons et même des Dieux. 1—2.

Ce brillant monarque, dans lequel était réuni l'éclat de mille soleils, stimula son cocher et lui tint ce langage : 3.

« Aujourd'hui je trouverai dans la mort de Lakshmana et de Râma la fin du carnage de mes conseillers et du siège de ma ville. 4.

• En effet, ces deux frères sont les racines du

mal ; Sougrîva et les autres chefs des singes ne sont que les branches de Râma et de Lakshmana. 5.

» La racine morte, tout l'arbre meurt : je vais donc les tuer dans la guerre ! »

A ces mots de son maître, le cocher, rempli de joie, fit rouler son char et sema l'épouvante au milieu des singes. Râvana, l'éminent héros, s'avancait rapidement contre le fils de Raghou au vaste bruit de ce char, qui fit résonner au loin toutes les plages du ciel.

Pleine de cet effroyable son, toute la terre en trembla avec ses forêts, ses montagnes et ses fleuves : les quadrupèdes et les volatiles en furent épouvantés.

Râvana, coiffé de sa tiare, paré de ses pendeloques et brandissant un grand arc, jeta un cri, poussa un rugissement et proclama son nom. Il remplit et le ciel et la terre avec ce rugissement du lion, avec ce cri de son grand nom, avec ce roulement de son char : tel jadis Vishnou, quand il mesura ses trois pas, qui devaient causer la ruine de tous les Daîtyas. (*Du 6° au 12° çloka.*)

A la vue de l'Indra même des Rakshasas, les simiens aussitôt de penser, l'âme tremblante, à se réfugier dans l'azyle, qu'ils trouvent sous la protection du plus grand des hommes. 12.

Alors, voyant Râvana, qui, semblable à une

montagne et rugissant comme un nuage destructeur, s'avancait, monté dans son char et brandissant un arc épouvantable ; voyant, dis-je, ce terrible monarque, Râma aux yeux de lotus saisit le plus excellent des arcs et dit ces paroles :

13—14.

« Oh ! bonheur ! le despote insensé des Nair-
âtas vient s'offrir à mes yeux ! je vais donc
engager un combat avec lui et goûter enfin le
plaisir de lui ôter la vie ! » 15.

Il dit, bande son arc, et, tirant la corde jusqu'à son oreille, décoche un trait, que le monarque irrité des Rakshasas lui coupe avec trois bhallas.

Quand il vit la flèche de son frère mise en quatre morceaux, Lakshmana à la grande vigueur, saisi d'une violente colère, fit résonner la corde de son arc et terrifia les Rakshasas. 16—17.

Au bruit affreux et glaçant d'épouvante, que le Soumitride avait tiré de son arme, Râvana à la splendeur éclatante resta d'abord stupéfait, malgré sa force immense. 18.

Puis, s'irritant de voir Lakshmana devant sa route, il choisit une flèche bien aiguisée et lui jeta ces paroles : 19.

« Tiens bon ! mais renonce à la vie ; tu vas tomber dans le séjour d'Yama ! Vois mes dards aigus ; ils brisent la fierté d'un ennemi. 20.

« Semblables à des serpents, qu'aurait lancés mon arc, ces flèches perçantes, bien acérées,

brillantes, aux ornements d'or, vont aller boire ton sang, comme un roi des quadrupèdes boit dans sa fureur le sang d'un roi des éléphants. Décoche contre moi tes flèches avec toute la *vigueur* de ton âme ; ensuite, tu me laisseras ta vie ! » 21—22.

Après qu'il eut ouï ce langage, que le Démon accompagnait de son arrogance accoutumée dans la guerre, le fils des rois, qui avait une âme ferme, ne s'en irrita point dans le combat, et, *toujours* magnanime, il répondit en ces termes :

« Montre ce que tu es par un exploit et cesse de te vanter ; car il ne sied pas de se vanter à un homme, qui est doué de courage. 23—24.

» L'arc au poing, monté sur le meilleur des chars et muni de toutes les armes, fais-nous voir ta bravoure, soit avec les flèches, soit avec les javelots. 25.

» Ensuite j'abattrai sous mes dards tes dix têtes sur le champ de bataille, comme le vent fait tomber de l'arbre les fruits, que la saison a mûris.

» Tout à l'heure mes flèches aux ornements d'or épuré boiront, comme l'ambroisie des Dieux (1), le sang, dont la source va ruisseler de ton corps ! » 26—27.

A ces mots de Lakshmana, où la vigueur se

(1) Ou peut-être mieux : *comme les Dieux boivent l'ambroisie.*

montrait accompagnée de la raison, le Rakshasa de lancer, bouillant de colère, une flèche des plus terribles. 28.

Mais le Soumitride avec les siennes de couper le trait dans son vol en trois morceaux. Alors, enflammé du courroux le plus violent, Râvana fondit sur lui avec une averse de flèches. 29.

^{2^e} Ensuite, après qu'il eut couvert de mille dards Lakshmana dans ce combat, il se précipita sur Vibhishana, Sougrîva et les autres singes. 30.

Quand le monarque aux longs bras eut porté la terreur dans l'armée des singes avec ses grêles de flèches, il courut, armé de traits pareils à la flamme du feu sur *l'invincible* Râma lui-même.

Mais soudain celui-ci aux bras non moins puissants de recevoir avec des flèches, non moins ressemblantes à la flamme du feu, cet assaut du plus grand des Rakshasas. 31—32.

Alors un de ces combats épouvantables, acharnés, qui mettent fin à la vie, s'éleva entre ces deux héros, animés par un désir mutuel de la victoire. 33.

Le Rakshasa ne s'en émut pas, car il vit quelle était sa propre légèreté à décocher le trait, à briser le dard, à repousser la flèche ennemie. 34.

Cependant Râma, de qui ce combat excitait la colère, Râma à la force immense perce le noc-

tivague avec des centaines de traits aigus, qui vibrent dans la blessure. 35.

Mais le monarque aux dix têtes, à la grande vigueur, s'avance irrité et décoche le trait des ténèbres, dard bien formidable et qui glace de la plus horrible épouvante. 36.

Le projectile envoyé brûle de tous côtés les singes : aussitôt, rompus et fuyants, les simiens font lever sur le sol un nuage de poussière. 37.

Ils ne furent pas capables de supporter ce trait, que Brahma lui-même avait fabriqué.

A la vue de toutes les armées rompues par centaines sous les faisceaux de flèches, que semait le monarque ennemi, Râma de courir çà et là, *retenant les troupes débandées.*

Dans ce moment, le Démon victorieux voit Râma, qui l'attend de pied ferme à côté de Lakshmana, son frère : tel Vishnou près duquel est Indra.

Il vit devant lui ce Kakoutsthide, qui, appuyé sur un grand arc, semblait effleurer de sa tête la voûte du ciel ; et, poussant avec rapidité son char sur le champ de bataille contre ce noble enfant de Raghou, il blessa, *chemin faisant*, beaucoup de singes. 38 — 39 — 40 — 41.

Voyant les simiens rompus dans la bataille et Râvana, qui fondait sur lui, Râma, tout horri-

pilé de colère, empoigne son arc par le milieu ;

Et, brandissant cet arc immense, il défie au combat son ennemi à la grande fougue, à la voix tonnante, qui déchirait, pour ainsi dire, le ciel et la terre de ses cris. 42—43.

Au bruit des sagettes, que Râvana décoche, et de cet arc, que Râma fait vibrer, les Rakshasas par milliers tombent, *frappés d'épouvante*. 44.

Arrivé dans le chemin des flèches de ces deux nobles fils de roi, Râvana fut alors comme Râhou (1) près du soleil et de la lune. 45.

Lakshmana, qui désirait lui porter le premier coup avec ses dards aigus, courba son arc et lui décocha ses flèches, pareilles à la flamme du feu.

Mais à peine l'excellent archer les avait-il envoyées au milieu des airs, soudain l'éblouissant Râvana d'arrêter les flèches avec des flèches ;

Et de couper, montrant la légèreté de sa main, un trait de Lakshmana avec un dard, trois avec trois, dix avec dix. 46—47—48.

Quand le monarque, habitué à triompher dans les combats, eut vaincu le Soumitride, il s'approcha de Râma, qui se tenait là, immobile comme une montagne. 49.

Dès qu'il fut arrivé non loin du Raghouide sur le champ de bataille, le souverain des Rak-

(1) Le Démon de l'éclipse.

shasas, les yeux rouges de colère, fit pleuvoir sur lui des averses de flèches. 50.

A peine eut-il vu ces multitudes de zagaies partir de son arc et venir à lui d'une aile rapide, soudain l'aîné des Raghouides saisit des bhallas (1), avec le fer aigu desquels ce héros au grand arc trancha ces volées de traits enflammés, épouvantables et tels que des serpents.

51—52.

Les deux guerriers firent crever l'un sur l'autre des nuages de flèches dans ce combat, le Raghouide sur Râvana et Râvana même sur le Raghouide. 53.

Attentifs à s'observer mutuellement et décrivant mainte évolution l'un autour de l'autre, tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, ces deux héros, jusqu'alors invaincus, dirigeaient d'une manière habile et variée la fougue de leurs projectiles. 54.

Les Bhoûtas eux-mêmes tremblèrent au vol des flèches de ces deux terribles guerriers aux

(1) « *Sorte de flèches*, » dit l'Amara-Kosha : « *sagittæ genus*, » répète Bopp au mot *bhalla*, traduisant l'explication de l'interprète sanscrit, si toutefois c'est une explication ; mais, d'après ce passage et plusieurs autres, que j'aurais pu noter, il paraît que le *bhalla* était une flèche armée d'un fer en forme de croissant.

prises l'un avec l'autre et semblables tous deux à Yama le destructeur. 55.

Tels que les nuages couvrent le ciel au temps, où la saison brûlante a disparu, tels ces divers projectiles acérés le voilaient de ténèbres, sillonnées par la flamme des éclairs. 56.

Les deux héros étendirent alors dans le combat une épouvantable obscurité de flèches, comme deux nuages, qui s'élèvent dans les cieux à l'heure, où le soleil est descendu vers son couchant. 57.

Le combat de ces deux rivaux, animés par le désir mutuel de s'arracher la vie, fut acharné, glaçant d'effroi, tel que l'esprit même ne peut s'en faire une idée, tel enfin que fut jadis cette lutte, où l'auguste Indra fit mordre la poussière au Démon Vritra. 58.

Tous deux armés des arcs les plus grands, tous deux versés dans l'art des combats, tous deux les plus adroits entre ceux, qui savent lancer une arme de jet, tous deux ils se livrèrent un combat furieux. 59.

L'un et l'autre semblait un océan, qui fait rouler des vagues de flèches, comme des flots épouvantables, battus par le souffle du vent sur deux mers ennemies. 60.

Enfin Râvana, la cause des larmes du monde, Râvaná, d'une main vigoureuse, planta un bou-

quet de flèches de fer dans le front du vaillant Daçarathide. 61.

Mais celui-ci, portant sur la tête, comme une guirlande faite de lotus azurés, cette *hideuse* couronne, lancée d'un arc terrible, n'en ressentit aucune émotion. 62.

Ensuite, récitant à voix basse la mystique formule, qui a la vertu (1) d'envoyer le trait de Çiva, le Raghouide, saisi de colère, encoche des flèches à son arc. 63.

Alors, ce héros à la vive splendeur tire à soi le nerf de sa corde et lance à Râvana dans le combat ses flèches, pareilles à la flamme du feu. Mais, décochés par la *main vigoureuse* du Raghouide, ces dards tombent sur la cuirasse

(1) Ceci ne vient-il pas en confirmation du point, que nous avons cherché à établir dans une note, page 403 de notre huitième volume ? L'*astra* mystique était, comme il apparaît ici, non pas un arc, ni une flèche, à proprement dire ; mais un charme, soit récité, soit écrit. D'ailleurs, les çlokas 69, 70, 72, 73 et 74 du présent chapitre, avec les çlokas 2, 3, 4, 6 et 7 du chapitre LXXX, rapprochés des çlokas 29, 30, 31, 32, 33 et 34 du LXXXVI^e chapitre, nous semblent prêter surabondamment eux-mêmes de nouveaux moyens pour décider la question. L'*astra*, comme on le voit dans ces trois chapitres, était, non pas un trait, mais une vertu, qui donnait à la flèche une puissance surnaturelle, ou qui tirait de l'arc un arsenal de toutes les sortes d'armes les plus variées.

imbrisable du monarque des Yâtavas, sans lui faire de blessure. 64—65.

De nouveau, Râma à la grande vigueur envoya un second trait, celui des Gandharvas mêmes, frapper le tyran, debout sur son beau char. 66.

Mais le Démon arrête ces dards, qui soudain, quittant leurs formes de flèches, entrent dans la terre en sifflant, comme des serpents à cinq têtes. 67.

Quand Râvana, plein de colère, eut vaincu le trait du Raghouide, il en choisit lui-même un autre, bien fait pour inspirer une insurmontable épouvante, celui des Asouras. 68.

Irrité et soufflant comme un serpent, le monarque à la vive splendeur lance à Râma des flèches terminées en mufles de tigres et de lions, en becs de hérons et de corbeaux : celles-ci ont une tête flamboyante de vautour ; celles-là, un museau de chakal ; les unes ont des gueules de loup ; les autres, des hures de sanglier ; il en est avec des bouches effroyablement béantes ; en voici d'autres, qui ont chacune cinq têtes, altérées de sang à lécher : tels sont les dards aigus et d'autres encore *non moins terribles*, que Râvana déchaîne contre son ennemi par la vertu de ses enchantements. 69—70—71.

Assailli dans le combat par le trait des Asouras, le Raghouide à la grande énergie riposte avec

le trait du feu, arme céleste et souveraine. 72.

Il décoche maintes flèches différentes : celles-ci ont une face toute flamboyante de feu et ressemblent au soleil ou à la foudre ; celles-là ont des langues pareilles à des éclairs ; les unes ont pour chef une étoile ou une planète ; les autres ont pour tête une lune, soit pleine, soit demi-pleine : telles ont pour fer un grand météore igné, telles autres sont à l'image d'une comète. 73—74.

Le trait du Raghouide ayant rompu le charme, les dards formidables de Râvana s'évanouissent alors par milliers au sein des airs ; 75.

Et les singes, habiles à revêtir les formes, qu'ils veulent, de pousser à l'envi un cri de joie, en voyant s'évaporer ces armes, dont Râma aux travaux infatigables a brisé la vertu. 76.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le soixante-dix-neuvième chapitre,
Intitulé :
LE COMBAT DE RAMA ET DE RAVANA AVEC DES
TRAITS ENCHANTÉS.

LXXX.

Quand Râvana vit que le trait de son rival avait anéanti son trait, son courroux augmenta et devint sur le champ deux fois ce qu'était auparavant sa colère. 1.

Le monarque à la grande vigueur se mit donc à lancer contre ce noble fils de Raghon le trait épouvantable de Çiva, que lui avait composé Maga le magicien. 2.

Alors on voit partir en masse de son arc, et les harpons, et les massues, et les moushalas enflammés, au tranchant de tonnerre. 3.

On en voit sortir, impétueux et divers, les marteaux de guerre, les maillets d'armes, les cimcterres et les foudres allumées, comme les vents sortent *des nuages* à la retraite de l'hiver.

Mais soudain, le plus habile entre ceux qui savent lancer une flèche, le Raghouide à la splendeur éclatante de frapper le trait de Râvana avec un trait supérieur, celui des Gandharvas. 4—5.

A la vue de son trait vaincu par le magnanime Râma, le monarque tout flamboyant de lumière en décocha un autre, le Piçâtchide. 6.

Aussitôt les tchakras (1) vastes, embrasés, à la fougue épouvantable, s'envolent de l'arc du Rakshasa aux dix têtes. 7.

Le ciel était rempli de ces armes ignées, qui se ruaient toutes à la fois : on aurait dit que le soleil, la lune et les planètes tombaient des mondes du Swarga. 8.

Mais soudain Râma de trancher à la face des armées ces disques terribles et les armes diverses, que lui adresse le vigoureux Démon. 9.

A peine eut-il vu surmonter la puissance de son trait, le monarque des Yâtavas blessa le Raghouide avec dix flèches dans tous les membres. 10.

Cruellement percé de ces dards aigus en tout le corps, ce guerrier d'une céleste vigueur n'en fut pas même ébranlé quelque peu. 11.

Sa colère en fut excitée au plus haut point, et ce héros, accoutumé à vaincre dans les batailles,

(1) Arme de guerre, disque au contour acéré.

ficha des traits aigus dans tous les membres du terrible Démon. 12.

Tel que, dans la saison des pluies, un nuage répand une averse d'eau ; tel Râma aux longs bras fit pleuvoir une averse de flèches. 13.

Dans cette conjoncture le frère puiné du Raghouide, ce puissant Lakshmana, qui tue les héros ennemis, prit avec colère sept flèches et, d'une main vigoureuse, il envoya ces dards à la grande fougue trancher le drapeau du resplendissant monarque, dans le champ duquel une tête d'homme se détachait pour insigne. 14—15.

Puis, avec un seul trait, ce héros fortuné fit tomber à bas du char de ce roi magnanime la tête de son cocher, parée de ses pendeloques flamboyantes ; 16.

Et, dans le moment que le souverain des Rakshasas courbait son arc, semblable à une trompe d'éléphant, Lakshmana le rompit *dans ses mains* avec cinq et cinq flèches. 17.

De son côté, Vibhîshana d'assommer sous les coups de sa massue, au timon du char même de son frère, les bons coursiers pareils à des montagnes et couleur des sombres nuages. 18.

Ses chevaux tués, le rapide monarque saute légèrement à bas de son grand char et s'enflamme d'une colère violente contre le héros son frère. 19.

Aussitôt l'anguste souverain saisit et lance à Vibhîshana une longue pique de fer, qui flamboyait comme la flamme du feu. 20.

Mais Râma de la briser avec trois flèches avant qu'elle ait touché le but : cette lance, autour de laquelle s'enroulait une guirlande d'or, tombe cassée en trois morceaux. 21.

A la vue de cette arme, que le magnanime Raghouide avait rompue dans ce grand combat, un immense cri *de victoire* s'éleva au milieu des singes. 22.

Râvana s'arme d'une autre lance de fer, luisante, inaffrontable, rayonnante d'une lumière innée et plus redoutée que la mort elle-même (1).

Balancé dans la main du vigoureux et magnanime Démon, cette pique d'une impétuosité nompareille flamboya au milieu du ciel, comme un éclair. 23—24.

Mais soudain l'héroïque Lakshmana de s'élancer au même instant près de Vibhîshana, exposé au danger de sa vie. 25.

Ce vaillant guerrier bande son arc et inonde avec une pluie de ses flèches Râvana, sa pique à la main et près de la darder en guise de javelot.

Submergé dans cette averse de traits décochés

(1) Littéralement : *plus estimée*, sous-entendu, « pour la destruction, » que la mort elle-même.

par ce magnanime, le tyran ne pensa plus à diriger sa lance contre Vibhîshana et sa colère fut contrainte à se détourner de lui. 26—27.

Voyant que son frère était sauvé par Lakshmana, il tourna sa face vers le Soumitride et lui tint ce langage : 28.

« Puisque c'est toi, qui sauves de la mort ce Vibhîshana, si renommé pour sa force, *eh bien !* ma lance épargne le Rakshasa ; mais elle va tomber sur toi ! 29.

» Jetée par mon bras, semblable à une massue, cette pique de fer, décorée avec les plumes ocellées du paon, va briser ton cœur et t'arracher le souffle de la vie ! 30.

» Souviens-toi de ton père et de ta mère, de ton épouse et de tes amis ; tu ne tarderas guère à quitter le monde des vivants pour aller dans celui des morts ! » 31.

Il dit ; et, *brandissant* à ces mots sa lance au grand bruit, aux huit clochettes, au coup toujours sûr, meurtrière des ennemis et flamboyante d'une splendeur innée, Râvana, bouillant de colère, vise Lakshmana, lui darde sa pique, ouvrage enchanté de Maga le magicien, et pousse un cri. 32—33.

Enveloppée d'une lumière égale à celle de la foudre même de Çakra, cette pique, envoyée

d'une effroyable vitesse, fondit sur le Soumitride au front de la bataille. 34.

Tandis que volait cette arme de fer, soudain Râma de lui adresser ces paroles à elle-même : « Que la fortune sauve Lakshmana ! Sois vaine ! N'arrive pas à ton but ! » 35.

Il dit ; mais, pendant cette pensée du magnanime Raghouide, le trait à la grande (1) splendeur et flamboyant comme la langue du roi des serpents, s'abattit avec une grande (2) fougue sur la grande (3) poitrine de Lakshmana. Celui-ci tomba sur la terre, le cœur fendu sous le coup de cette lance, que le bras impétueux du tyran avait enfoncée bien profondément.

A peine, Râma, qui se trouvait à ses côtés, l'eut-il vu dans ce *déplorable* état, que son cœur en fut tout rempli de tristesse par le vif amour, qu'il portait à son frère ; il demeura un instant absorbé en lui-même, les yeux troublés de larmes ; mais bientôt, flamboyant comme le feu à la fin d'un youga :

« Ce n'est pas le moment de se laisser abattre ! » pensa le Raghouide avec un redoublement de colère. 36 — 37 — 38 — 39 — 40.

L'héroïque Daçarathide, impatient d'arracher

(1—2—3) Le texte porte ainsi trois fois ce mot répété.

la vie au Démon, recommença contre lui un combat des plus tumultueux avec des flèches bien aiguisées. 41.

Son grand arc à la main, il eut bientôt accablé d'une grêle de flèches le tyran aux dix chefs : il remplit dans cette bataille tout le ciel de ses dards ; et le monarque en fut assailli au point qu'il en perdit la tête. 42.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le quatre-vingtième chapitre,
Intitulé :
LE BRISEMENT DE LA PIQUE DE FER.

LXXXI.

Contemplant de nouveau son frère, que cette lance de fer avait brisé dans la bataille, Râma vit le sang, qui serpentait sur lui, comme des reptiles, qui rampent sur une montagne. 1.

Sougrîva, Hanoûmat, Angada et les autres, qui étaient les plus robustes des singes, ne purent de tous leurs efforts arracher de sa plaie cette lance, que lui avait dardée la main plus vigoureuse de Râvana. Ce démon à la main prompte les harcela dans ce travail avec les multitudes de ses flèches. 2—3.

Ensuite Râma, d'empoigner à deux mains cette effroyable pique de fer. Le héros vigoureux la brisa dans sa colère ; mais toute sa force ne réussit pas à l'arracher. 4.

Tandis qu'il s'efforçait de retirer l'arme, le puissant monarque aux dix têtes lui enfonça dans tous les membres des flèches massives de fer à la pointe enflammée. 5.

Mais Râma, sans tenir compte de ces dards, ayant relevé son frère : « Environnez Lakshmana et restez là, généraux des singes, dit ce puissant guerrier à Sougrîva et Hanoûmat. Il faut veiller sans négligence autour de ce héros à la grande vigueur. 6—7.

» Le voici enfin arrivé ce moment d'énergie, que j'ai si long-temps désiré ! Ce criminel Râvana aux pensées coupables et qui est le crime incarné, il ose m'affronter ici dans le combat, rugissant avec le bruit de la nuée à la fin de la saison brûlante. Contemplez donc notre bataille, comme les tchâtakas (1) voient avec délices le combat des nuages. 8—9.

» A cette heure même, je vous promets une chose, qui ne sera point démentie : vous verrez, chefs des singes, que ce monde n'aura plus avant peu, soit Râvana, soit Râma ! » 10.

A ces mots du Raghonide, les généraux simiens à la grande force environnent Lakshmana

(1) *Cuculus melanoleucus*, cet oiseau, qui, dans les fictions de l'Inde, est supposé ne boire que les gouttes de la pluie, humées dans leur chôte, avant qu'elles n'aient touché la terre.

et tiennent pied d'abord en face de Râvana ; néanmoins, en butte à la grêle de ses flèches, bientôt, abandonnant le héros blessé, de s'écouler tous çà et là. 11—12.

Mais Hanoûmat, et Angada, et Sougrîva, et Nîla, le général des armées, et Djâmbavat, auquel obéissent les troupesaux *d'ours*, ne voulurent pas lâcher pied. 13.

« N'ayez pas de crainte, guerriers, fléau des ennemis ! leur dit Râma, ce héros à la grande sagesse. Écoutez ma parole, expression de la vérité : ce que je vous promets ne sera point un mensonge. 14.

» Ma chute du trône, mon habitation dans la forêt Dandaka, mes courses errantes, l'outrage fait à ma Vidéhaine, mes combats avec les Démons, ces douleurs si affreuses et ces tristesses égales à celles de l'enfer, j'effacerai tout avec le sang du Rakshasa, abattu sous mes coups dans un combat. 15—16.

» Je tuerai dans un instant ce Râvana, à cause de qui j'ai conduit ici l'armée des quadrumanes et mis Sougrîva sur le trône ! 17.

» Le voici donc arrivé dans le rayon de mes yeux ce scélérat, à cause duquel une chaussée fut construite dans la mer et l'Océan traversé !

» Il est impossible qu'il vive, maintenant que le voici entré dans l'horizon de ma vue : tel un

malheureux, tombé sous les yeux du serpent, dont le regard est un poison ! 18—19.

» Que les chefs invincibles des simiens nous regardent, tranquillement assis au sommet de ces montagnes, combattre ici, Râvana et moi.

» Que les trois mondes avec les Gandharvas, les Tchâranas et le grand Indra lui-même, contemplent aujourd'hui l'agréable spectacle, que Râma va leur donner ici dans cette bataille !

20—21.

» Aujourd'hui j'accomplirai une œuvre, dont les Dieux et les mondes avec les choses immobiles et mobiles aimeront à s'entretenir aussi long-temps que la terre subsistera ! » 22.

A peine eut-il articulé ces mots, Râma, engageant aussitôt le combat, de frapper le monarque aux dix têtes avec des flèches aiguës, bien visées, aux ornements d'or bruni. 23.

De son côté, Râvana inonde Râma de traits enflammés et de moushalas, en aussi grand nombre que le nuage verse les gouttes de la pluie. 24.

C'était un bruit tumultueux de flèches heurtant les flèches, envoyées de part et d'autre et se brisant l'une l'autre dans leur vol. 26.

Lancés par ces deux rivaux, les traits à la pointe enflammée tombaient du ciel, rompus, épars çà et là sur le sol de la terre. 26.

Le son du gantelet (1) de Râma et de Râvana sur le nerf des arcs, ce bruit, effroi de toutes les créatures, ressemblait dans cette bataille à quelque chose de merveilleux. 27.

(1) *Talan*, espèce de manique ou garde en cuir pour le bras de l'archer. •

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-et-unième chapitre.
Intitulé :
LE COMBAT SINGULIER DE RAMA ET DE RAVANA.

LXXXII.

Après que le noctivague eut livré cette terrible bataille au Raghouide, il s'écarta un peu du combat, fatigué de cette lutte, et se reposa. Alors, mettant à profit ce moment de répit, que lui donnait la retraite de son ennemi, Râma dit à Sougrîva : 1—2.

« Voici Lakshmana, qui se tord, comme un serpent sur la terre, où l'a renversé un coup de cette lance de fer ; et la vue de ce héros souffrant me cause une vive douleur. 3.

« Où puis-je maintenant trouver en moi de la force pour combattre, quand mon âme est troublée de voir là, tout baigné de sang, ce guerrier, qui m'est plus cher que la vie ? 4.

« En effet, si mon frère aux signes heureux,

s'il a reçu la mort, ce héros vanté pour ses combats, qu'ai-je besoin encore de la victoire ou même de la vie ? 5.

» Ma vigueur est comme submergée, mon grand arc m'échappe en quelque sorte, ma respiration est suffoquée, mes yeux tombent sous la puissance des larmes, ma pensée est pleine d'amertume, et la vue de mon frère expirant sur le champ de bataille fait naître en moi le désir de la mort. 6—7.

» Je n'ai donc plus affaire, ni de combat, ni de la vie, ni même de Sîtâ, puisque j'ai vu Lakshmana, mon frère, étendu mort, couvert de poussière. 8.

» Que m'importe le combat ? Que m'importe la vie ? Il n'y a pas lieu de combattre ici, puisque Lakshmana, frappé de mort, gît à côté de moi ! 9.

» Aussi vais-je quitter aujourd'hui cette vie, qui jadis m'était chère !

Ce disant, le Raghouide, ayant relevé dans son sein la tête de son frère, se mit, plein de tristesse, à pleurer d'une manière touchante son Lakshmana aux signes heureux :

« Hélas, mon frère ! toi que j'aimais d'un amour infini ! Hélas, mon frère ! toi, qui étais ma vie ! 10—11.

» Renonçant à tous les plaisirs, tu m'avais

suivi dans la forêt. Là, inspiré sans cesse par la tendresse fraternelle, tu fus toujours mon consolateur, quand le malheur fondit sur moi, quand le rapt de Sîtâ m'eut rempli de chagrin : « Je vaincrai, *disais-tu*, le monarque des Rakshasas et je ramènerai ta Mithilienne ! » 12—13.

» Où t'en es-tu allé, Soumitride aux longs bras, si dévoué à ton frère !

» Je n'ai plus affaire, ni de combats, ni de la vie, ni même de Sîtâ à cette heure, où je te vois évanoui sous le coup de cette lance de fer, que le Démon a plongée dans ta *poitrine* !

» Que répondrai-je à Soumitrâ, cette mère, si tendre pour son fils, *quand elle me dira* :

14—15.

« Mon fils Lakshmana est parti avec toi et je ne le vois pas ! Tu nous reviens seul ! Où donc est allé mon fils ! » 16.

Où t'en es-tu allé, Soumitride aux longs bras si dévoué à ton frère ? Vois comme je suis dans les convulsions de la douleur et comme je pousse des soupirs redoublés ! » 17.

Quand ils virent pleurer ce Raghouide à la vigueur immense, le visage de tous ces quadrumanes à la grande force se couvrit de tristesse.

Sougrîva, Angada, Koumouda et Kéçarî, Nîla, Nala, Soubhéna, Soumâlî et Gandhamâdana, Virabâhou, Soubâhou, Gavâksha et Çarabha,

tous, Vibhishana à leur tête, restent plongés dans leurs méditations. 18 —19—20.

Ensuite le monarque des simiens, Sougrîva à la grande science, réunissant les mains en coupe, dit ces mots à Râma, noyé dans sa douleur : 21.

« Ne conçois pas d'inquiétude à l'égard du Soumitride ; abandonne, guerrier aux longs bras, abandonne ce chagrin, et ne te laisse pas abattre.

» En effet, il est un médecin, nommé Soushéna ; qu'il vienne examiner le fils de Soumitrâ, ton frère bien aimé... » 22—23.

Ces paroles de Sougrîva à peine entendues, Râma donne cet ordre : « Qu'on amène au plus vite Soushéna, le médecin, pour le succès de la cure ! » 24.

Celui-ci venu parle ainsi, joignant les mains : « Que ferai-je, prince aux longs bras ? Quels sont tes ordres, seigneur ? » 25.

« Qu'on examine le blessé ! commanda le Raghouide. Si Lakshmana vit, je retournerai dans la ville de mon père. 26.

» Mais la mort de Lakshmana sera la mienne : il n'en sera pas autrement ! »

Alors Soushéna se mit à examiner Lakshmana de tous les côtés. 27.

Puis, quand il eut observé ses yeux et sa bouche, ses dents et ses ongles, ses pieds et ses mains, son cou et son cœur ; quand il eut pro-

mené son examen sur tous les membres et sur les sens intimes du malade, Soushéna tint ce langage à l'aîné des Raghovides : 28—29.

» Chasse, tigre des hommes, cette idée, qui met le trouble dans ton âme ; bannis cette pensée, mère du chagrin et qui ressemble à ces dards lancés au front d'une armée. 30.

» Ce Lakshmana, *de qui l'existence* accroît ta prospérité, n'a point quitté la vie : en effet, sa couleur n'a pas changé et son teint n'est pas devenu livide. 31.

» Examinez son visage : il est clair et brillant ; les paumes de ses mains ont la rougeur des lotus ! Voyez reluire ses yeux ! 32.

» Les morts n'ont pas de telles apparences, héroïque monarque des hommes : ne t'abandonne pas au chagrin, dompteur des ennemis ; ton frère vit encore. 33.

» Vois ! tandis qu'il dort, ses membres bien posés sur le sol de la terre, la respiration agit, le cœur bat avec des mouvements réguliers. 34.

» La dissolution des cinq éléments ne se fait pas encore dans ton frère : ainsi, dépose, Raghovide aux longs bras, ton chagrin à l'égard de Lakshmana. 35.

» On reconnaît un homme mort à des signes différents ; sache que celui-ci respire ; ses mem-

hres sont *frais*, dispos, comme au sortir du sommeil. 36.

« Que l'ordre soit donné d'apporter ici le simple du Gandhamâdana ! Il croît à une grande distance dans la partie septentrionale de l'espace. 37.

« C'est là que naît, prince aux longs bras, dans un lieu pur, sur le mont Gandhamâdana, cette grande panacée, herbe souveraine, céleste, fortunée, qui extrait les flèches des blessures, qui éteint les maladies et qui fut créée pour la santé des êtres animés. 38—39.

« Qu'un homme blessé voie cette plante, c'est assez pour qu'il soit guéri de ses blessures. Ainsi, que les singes prennent leur vol sans tarder et qu'ils s'en aillent rapidement la chercher ! »

Les paroles de Soushéna entendues, Râma tint ce langage : « Sougriva, confie cette mission au vigoureux Hanoûmat, et *laisse-moi lui dire* :
40—41.

« Va, héros à la grande science, va au mont Gandhamâdana ! car je ne vois pas un autre homme, aussi capable de nous apporter cette panacée. 42.

« Tu es mon ami, tu m'es cher ; donne-moi ici, quadrumane sans péché, la richesse et la vie *par le salut de mon frère* ! C'est toi, héros, qui

portes ici pour nous le fardeau le plus lourd de cette guerre. 43.

« Ta gracieuse obligeance est toujours dévouée au secours de tes amis, tombés dans l'infortune ; mais, pour tes amis, qui sont ici, ta vaste grandeur imite la grandeur même de la terre. 44.

« Le monde court après une amitié, quand il y trouve son intérêt ; mais toi, prince illustre des singes, tu es un ami désintéressé ! » 45.

Il dit ; à ces mots, le fils du Vent, habile dans l'art de manier le discours, Hanoûmat répondit en ces termes au noble fils de Raghou : 46.

« Si le sacrifice de ma vie pouvait rendre la vie à Lakshmana, je subirais volontiers la mort pour lui ; à plus forte raison, la fatigue d'un voyage. » 47.

A peine le plus vaillant des singes eut-il parlé ainsi, que Sougrîva lui répondit en ces termes : « Élève ton vol au-dessus de la mer, et dirige-toi, héros à la grande vigueur, à la vaste science, vers le mont Gandhamâdana ? Explore ces lieux, où croît la plante fortunée, qui fait tomber les flèches des blessures. 48—49.

« Là, sont deux rois Gandharvas, nommés Hâhâ et Hoûhoû. Trente millions de guerriers Gandharvas à la force immense habitent cette montagne délicieuse, couverte de lianes et d'arbres variés. Il te faudra soutenir contre eux, on

ne peut en douter, un combat épouvantable.

» Dis, héros aux longs bras, dis promptement adieu à Râma, à Vibhîshana, qui sait le devoir, à Djâmbavat et Angada, à Virabâhou et Soubâhou, à Kéçari, à Gandhamâdana, à Souhêna et Koumouda, au vigoureux Panasa, à Nala, à Nila, à Gavâksha et Sinhanâda, le quadrumane. Approche-toi de tous, et courbe-toi devant chacun d'eux suivant l'ordre. (*Du 50^e au 55^e çloka.*)

» Aussitôt que Râma et le prudent Sougriva t'en auront accordé le congé, pars, ô le plus aventureux des singes, et reviens promptement nous apporter la divine panacée. » 55.

« Qu'il en soit ainsi ! » répondit le fils du Vent, et ses révérences faites, il partit.

Alors Souhêna, le regardant aller, adresse au voyageur ces paroles : 56.

« Les Rakshasas vont t'opposer mainte et mainte forme d'obstacles ; tu auras à t'en défendre, seul contre tous, de toutes tes forces et d'un cœur magnanime. 57.

» Va donc rapidement, héros aux vastes forces, tandis que la nuit règne encore. Il te faut marcher avec vigueur dans la plaine des airs par le chemin du vent. 58.

» Une fois arrivé sur la montagne charmante, une fois cueillie l'herbe souveraine, tu ne dois

mettre aucun délai à ton retour ; veuille bien revenir au plus vite. 59.

» Les signes, que j'offre à tes yeux, sont les caractères de ce *merveilleux* végétal : ses fruits sont verts, ses feuilles ont la teinte de l'orpiment jaune. 60.

» Cette plante divine est de la famille des lianes ; elle ressemble au santal rouge ; ses fleurs ont la couleur du cuivre : tels sont les traits, seigneur, auxquels tu dois reconnaître les simples.

» Va ! que ta route soit heureuse ! Fais une prompte traversée ! »

Le fils du Vent les salua, ses mains en coupe, et se mit en chemin. 61—62.

Le héros Hanoûmat qui voyageait par la cinquième voie (1), ce prince *illustre* des simiens passa donc intrépidement au-dessus de Lankâ.

Mais Râvana, car il aperçut le Mâroutide en sa course aérienne, tint alors ce langage à Kâlânémi, insurmontable Démon, le plus difficile à vaincre de tous les Rakshasas, monstre aux quatre faces, aux quatre bras, aux huit yeux, et de qui la seule vue inspirait la terreur :

« Écoute ici mes paroles, noctivague éloquent !

63—64—65.

(1) L'éther : les quatre autres sont la terre, l'eau, le feu, l'atmosphère.

» Le héros Hanoûmat, que tu vois là-haut (1), va au Gandhamâdana, où croît le simple fortuné, qui extrait les flèches et guérit les blessures. 66.

» Cette plante est la cause de son voyage : il te faut jeter, prince des Rakshasas, un obstacle devant cet héroïque Hanoûmat, le fils du Vent.

» Si tu réussis à l'arrêter, je te donne la moitié de mon royaume. Construis donc un hermitage avec le secours de la magie et prends la forme d'un saint anachorète. 67—68.

» Une fois élevée cette délicieuse retraite, embellie de lianes célestes et des fruits de maint arbre divers, endosse un habit d'écorce et tiens-toi là, affublé d'un valkala. 69.

» Puis, quand tu verras Hanoûmat près d'arriver au Gandhamâdana : « Sois le bien venu ! » lui diras-tu ; car il te faut édifier ton hermitage non loin de cette montagne, à l'endroit, où un lac se répand sur l'étendue d'un nalva ou de quatre cents coudées. Il est couvert par des moissons de lotus ; il est plein de nymphæas bleus et rouges, il est rempli de canards et de cygnes ; les oies rouges y nagent et le décorent ; il est peuplé de grues et de hérons ; ses bords sont comme revêtus de jacanas (2). 70—71—72.

(1) *Aisha*.

(2) Oiseaux échassiers, qui vivent dans les étangs : mais

» C'est au milieu de ses ondes qu'habite Grahî (1), la ravisseuse de toutes les existences. Étudie-toi à manœuvrer de telle sorte qu'Hanoûmat descende sur la rive. 73.

» A peine le pied mis sur le bord, Grahî aussitôt de happer le singe ; et rien de ce qu'elle a saisi une fois n'a pu jamais lui dérober sa vie.

» Il sera pris et sera tué, il n'y a aucun doute. Grahî a dévoré des Gandharvas et même des Dieux : à plus forte raison, peut-elle avaler ce fils du Vent ! 74—75.

» Une telle ruse mise en œuvre doit conduire au tombeau ce roi des singes : la mort d'Hanoûmat entraîne celle de Lakshmana ; la mort de Lakshmana ôte la vie à Râma ; la mort de Râma tue Sougrîva lui-même ; la mort de Sougrîva force les singes à retourner dans leur ville ; et partant, c'est à moi que reste la victoire : il n'y a là nul doute ! 76—77—78.

» Réfléchis donc à ces conséquences de ta mission, et va rapidement, héros à la grande force ! »

« Qu'il en soit ainsi ! » répondit au roi le noctivague Kâlanémi. 79.

ils ne peuvent nager ; ils courent avec rapidité dans l'eau et sur les plantes aquatiques.

(1) Ce nom, comme il est écrit ici avec la terminaison du féminin, signifie *la Crocodile*, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Après qu'il eut exalté son maître avec des vœux pour la victoire, il ajouta ces mots : « Quelle crainte peut m'inspirer Hanoûmat ou l'Indra même des simiens en personne ? 80. »

Il dit et se hâte vers le mont Gandhamâdana. Parvenu là, ce noctivague à la grande force bâtit dans un clin d'œil par la vertu de sa magie un délicieux hermitage, où ne manquaient ni les offrandes au feu, ni les sacrés tisons allumés, ni les habits d'anachorète faits d'écorce. 81—82.

Il se trouve au même instant revêtu avec le costume des hermites, les cheveux renoués dans une gerbe sainte, les ongles et la barbe longs, le ventre amaigri par le jeûne, un chapelet à sa main et des prières sur ses lèvres murmurantes. Quand il se fut donné ces traits sous les apparences d'une forme, qui n'était pas la sienne, il se tint là, attendant l'arrivée du singe. 83—84.

Pendant ce temps, le sage Hanoûmat s'avancait d'une vigueur immense, afin de rapporter ce divin remède, qui devait rendre la vie à Lakshmana. 85.

Les deux bras étendus à travers le ciel, ce héros aux longs bras nageait dans les airs bien au-dessus de la mer avec des mouvements accélérés. 86.

On aurait dit Garouda lui-même, précipitant son vol au milieu du firmament, après qu'il eut dérobé l'ambrosie ; et Râma, voyant sa vitesse, pensa que la vie de Lakshmana était déjà sauvée.

Après qu'il eut abandonné la mer, le fils du Vent dirigea son vol en face du mont Kishkindhya ; puis, ayant traversé la forêt Dandaka, le Djanasthâna et le sommet de la *chaîne orientale des montagnes, qui enclosent la région du milieu*, Hanoûmat, porté dans le ciel et se drapant avec le ciel, nagea par le Madhyadéça même vers le pays de Koçala et passa au-dessus de la ravissante Ayodhyâ, cette ville capitale de Râma.

Sa pensée, à la vue de Nandigrâma, se tourna vers le fils de Kêkényî : et Bherata, qui avait mis sa résidence à Nandigrâma, eut lui-même cette pensée à la vue d'Hanoûmat, qui s'avavançait, comme un autre *Vinatide* (1), le monarque des volatiles : « Qui peut donc être cette merveilleuse créature, qui vient, surpassant dans sa marche le roi des oiseaux, le vent et même la pensée ? » 87—88—89—90—91—92.

Alors, il banda son arc et saisit une flèche lumineuse, car cette idée lui vint dans l'esprit : « Il faut que je l'abatte du ciel sur la terre ! »

A ces mots, le Raghouide encoche rapidement le trait à son arc ; mais au même instant le Mâroutide songe à l'empêcher d'envoyer ce dard, comme il voulait : 93—94.

(1) *Vainatéya*, nom patronymique de Garouda, dérivé du nom même de sa mère Vinata, épouse de Kaçyapa.

Ce frère puiné de Râma, se dit-il, est égal à Râma lui-même ; il faut que je le prie de ne pas m'être un obstacle. » 95.

Aussitôt, joignant ses deux mains en coupe, il tient ce langage à Bharata : « Oh las ! oh las ! retiens cette flèche, frère puiné de Râma, ô toi, monarque aux bras puissants ! 96.

» Je suis le messenger de ton frère aîné ; je suis un singe, ministre de Sougrîva ; je voyage pour le service de Lakshmana ; sache que je suis Hanoûmat. 97.

» Râvana dans une bataille a frappé l'héroïque Soumitride avec une lance de fer ; je vole chercher un simple pour sa blessure : ainsi, ne mets point ici obstacle au voyage, que je fais pour lui. »

Ces paroles entendues, Bharata, ce frère puiné du Raghonide, le cœur brisé comme par une lance de fer, questionna l'envoyé sur une matière d'un si haut intérêt : 98—99.

« Pourquoi, singe, Râma est-il en guerre ici-bas avec Râvana ? Comment s'est donc formée cette association de singes et d'hommes ? 100.

» Dis-moi cela, sans rien omettre, singe ; je désire entendre ce récit. » A cette demande, Hanoûmat se mit à raconter : 101.

« Les cérémonies funèbres en l'honneur de ton père étant célébrées et ta majesté partie sur l'invitation de Râma, celui-ci d'abord se tint sur

le Tchitrakoûta ; puis, il entra dans la forêt Dandaka. 102.

» Tandis qu'il habitait la Pantchavati et s'occupait avec ardeur à défendre les solitaires, Çourpanakhi fut cause elle-même qu'il ôta la vie à *ses deux frères*, Khara et Doûshana. 103.

» La furie alla trouver le monarque aux dix têtes et lui apprit la mort de ses Rakshasas, tués sur le champ de bataille dans le Djanasthâna. Le cruel Démon à cette nouvelle attache les pas de Râma et de Lakshmana à la poursuite d'une gazelle, fantôme suscité par la magie, et profite de leur absence pour enlever Sîtâ. 104—105.

» Ton frère, pleurant son épouse dérobée, errait avec Lakshmana sur les rives de la Pampâ, quand il vint au mont Rishyamoukha. 106.

» Sougrîva le singe, à qui Bâli avait enlevé son trône et ravi son épouse, habitait alors avec nous cette montagne sublime. 107.

» Râma, de qui l'âme était comme folle de chagrin depuis le rapt de son épouse, fit alliance avec lui, en prenant d'abord le feu à témoin.

» Puis, ayant tué Bâli, il donna son trône à l'auguste Sougrîva, et se mit *avec lui* à la recherche de Sîtâ. 108—109.

» Ensuite de ces investigations, les singes ont bâti une chaussée dans la mer. C'est alors que le frère du roi, qui tient le sceptre à Lankâ, Vibhî-

shana, le devoir en personne, n'ayant plus espérance *il y ramener son frère* et traité d'ailleurs avec mépris, vint demander un azyle à Râma.

» Les frères et les fils de Râvana sont tombés sous les coups du Raghouide, sous les nôtres, sous les coups de Sougrîva, notre chef; mais il a blessé ton frère puiné dans un combat singulier avec une lance de fer. 110—111—112.

» Un simple merveilleux, nommé l'Extracteur-des-flèches, nous fut enseigné par Soubhêna, le médecin, beau-père de Sougrîva. 113.

» C'est lui, que j'ai reçu l'ordre de rapporter, et c'est pour lui, noble Raghouide, que je hâte ma course. Adieu ! la félicité descende sur toi ! je vais achever cette mission, comme le désirent *ceux qui m'ont envoyé.* » 114.

A peine eut-il ouï ces paroles épouvantables, écrasantes comme la chute de la foudre, Bharata s'affaissa tout à coup sur la terre : tel un arbre sapé tombe dans la forêt. 115.

« Hélas, Râma, mon ami ! s'écria-t-il ; hélas, Lakshmana ! hélas, Sîtâ, fille du roi Djanaka ! Et toi, qui as maintenant le Swarga pour demeure, fils d'Ajua, ô mon père. 116.

» Honte à Kêkéyî ma mère, qui a commis cette criminelle action ! Honte à moi-même ! car je suis la cause, par qui Râma fut jeté au milieu de ces dangers ! 117.

» Honte au monarque, esclave d'une femme !
Honte à moi, fils d'une mère injuste ! Honte au
conseiller, qui poussa notre famille au milieu des
périls ! 118.

» Si Kâauçalyâ, qui porte à son fils tant
d'amour, venait à connaître ces malheurs, nul
doute qu'elle ne voudrait plus supporter l'exis-
tence. Honte à moi, cause de ces infortunes ! 119.

» Emmène-moi, sans tarder, fils du Vent !
Qu'as-tu besoin du simple ? Je me donnerai la
mort, aussitôt que j'aurai vu Râma et Lakshmana.

» Le sacrifice de ma vie expiera cette souillure,
dont m'a taché le crime de Kêkêyi, en forçant
mon frère à l'exil et mon père à la mort.

» Ah ! loin de moi cette infamie, que la faute
de Kêkêyi a fait rejaillir sur mon front ! Que
ferai-je ? Où irai-je ? Que puis-je faire, qui soit
une bonne œuvre ! 120—121—122.

» Oui ! que ferai-je, Hanoûmat ? Daigne ici
me conseiller ? »

Alors celui-ci, le plus vertueux des quadru-
manes, se mit à consoler ce frère puiné de Râma,
ce Bharata, qui répandait sa douleur en ces la-
mentations :

« Relève-toi, monarque issu de Raghou ! La
félicité descende sur toi, frère puiné de Râma !

» Tu verras avant peu ce héros, suivi de Laksh-
mana, revenir, accompagné de Sîtâ, son épouse,

et rentrer, victorieux de son ennemi, dans la ville des rois de Koçala, escorté de Sougrîva et de Vibhîshana. Heureux donc ce Râma, qui a dans toi un frère aimé des gens de bien !

123—124—125—126.

» Mais plus heureux toi-même que Râma, toi, Bharata, qui as dans lui un tel frère aîné ! Adieu, frère puîné de Râma ! Salut à toi, frère aîné de Lakshmana ! à toi, qui verras bientôt Râma, sa guerre et son exil terminés, rétabli enfin dans sa ville capitale ! »

Ses ministres et ses conseillers joignirent leurs consolations à celles, que lui donnait ce magnanime Hanoûmat ; et Bharata, ce frère si tendre, ainsi consolé par eux, se releva et, s'inclinant, il serra dans ses bras le fils du Vent. Après cet embrassement, Hanoûmat, impatient de suivre sa route, se courbe devant Bharata et lui dit ces paroles, accompagnées de modestie :

« Héros, fils de Kêkêyî, je vais continuer mon voyage, afin de rapporter cette panacée, qui doit procurer la guérison de Lakshmana. Veuille bien me donner congé. »

A ces mots, Bharata, l'ami des affligés, tourna sa pensée vers le Raghouide et répondit au fils du Vent : « Volontiers ! Mais, à ton retour, commence par t'incliner devant Râma et rapporte-lui ces paroles de ma bouche :

« Veuille bien te souvenir de moi, noble Raghouide ! Les souffles de ma vie, ô la plus vertueuse des âmes, qui sont revêtues d'un corps, se meuvent dans le mien, caressants et paisibles au souvenir de toi, Râma, comme les jeunes petits des tortues ! »

« Hâte-toi pour Lakshmana, singe aux bras puissants, à la grande vitesse ! Rapporte lestement cette panacée ! Ma vie dépend elle-même de ta mission (1). Mais il est de toute nécessité que Râma voie se lever ici l'astre d'un succès complet ; car, dans une affaire confiée à des hommes tels que ta grandeur, il n'y a jamais rien de négligé. » (*Ilu 125° au 139° çloka.*)

Quand il eut reçu congé en ces termes, le fils du Vent décrivit un pradakshina autour de Bharata, et, cette révérence faite, il continua sa route.

Immédiatement après que fut parti ce dompteur invincible des ennemis, ce quadrumane, le plus vertueux des singes, l'auguste Bharata, se mit à faire une chose de haute importance, il envoya des courriers au sage Kâçéya.

Il dépêcha vite des estafettes au magnanime Djanaka ; il expédia des messagers vers son oncle maternel dans le pays des Kêkâyains ; il adressa même d'autres envoyés à d'autres rois pour accé-

(1) Textuellement : *hæc res salus est mea*

lérer la victoire de Râma et la mort de Râvana.

Ensuite le héros aux longs bras, meurtrier des ennemis, Hanoûmat parvint avec la rapidité du vent au mont Gandhamâdana. 140—141—142.

Il aperçoit là un hermitage céleste, enveloppé d'arbres variés. L'anachorète, voyant arriver Hanoûmat, se lève et vient à sa rencontre : 143.

« Sois le bien venu, tigre (1) des simiens !
Sois le bien venu, taureau (2) des quadrumanes !
Voici la corbeille de l'hospitalité, voici de l'eau
pour laver tes pieds, voici un siège ! Assieds-toi !

» Repose-toi à ton aise dans mon hermitage,
ô le plus excellent des singes. »

A ces mots du solitaire, Hanoûmat répondit
en ces termes : 144—145.

« Écoute les paroles, que je vais dire, ô le plus
saint des hermites.

» Peut-être, mon ami, le nom de Kishkindhâ
est-il parvenu à tes oreilles, Kishkindhâ, cette
ville douée richement de tous les avantages, où
règne le puissant monarque des singes, nommé

(1—2) On nous pardonnera, je pense, de rendre ici
littéralement cette métaphore, si commune chez les poètes
de l'antiquité indienne qu'elle revient peut-être quinze ou
dix-huit cents fois, si ce n'est plus, dans le cours du Râ-
mâyana. La supprimer toujours et partout, n'eût-ce pas
été, pour ainsi dire, effacer complètement la couleur du
temps et la teinte du pays ?

Sougrîva. Un héros aux longs bras, aux vastes forces, Râma, nom célèbre dans le monde, entra dans l'alliance de ce lion des simiens.

» Râma, conduit par le ressentiment, que le rapt de son épouse lui avait inspiré, vint assiéger Râvana dans sa capitale ; et, *sous les murs*, une sanglante bataille fut livrée entre ces deux rivaux.

• L'homicide Râvana a blessé dans la poitrine avec une lance de fer un grand héros, nommé Lakshmana, qui est le frère de Râma.

• Je vais donc au Gandhamâdana à cause d'un simple merveilleux, qui naît sur la montagne et qui s'appelle Extracteur-des-flèches : j'ai mission d'en rapporter pour lui cette herbe souveraine, que le médecin a prescrite. (*Du 145° au 150° çloka.*)

» Je ne puis m'arrêter ; j'ai ordre de me hâter (1).

» Je suis le serviteur du monarque des singes en grand honneur à cause de ses vertus : j'ai pour mère l'épouse de Kéçarî ; mais c'est le Vent, l'âme du monde, qui fut mon père. »

« Si même il en est ainsi, éminente personne, répondit celui, qui d'un hermite n'avait que

(1) Littéralement : *nulla facienda est mora; festinanter adveni*. Peut-être ce vers serait-il plus convenablement à sa place, s'il était lu tout à la fin des paroles d'Hanoûmat ; il amènerait là naturellement les mots, par lesquels débute la réponse.

l'habit, tu peux néanmoins t'asseoir ici un moment. Tu es un hôte venu dans ma chaumière ; accepte, héros, mes dons hospitaliers.

152—153—154.

» J'ai obtenu ce lac céleste par la vertu d'une cruelle pénitence. Que je boive un peu de son eau, c'est assez pour apaiser ma faim. » 155.

A ces mots du perfide, Hanoûmat, qui avait une force égale à celle du vent, descendit vers ce lac, couvert de nymphæas rouges et de lotus bleus. 156.

Mais, tandis qu'il y boit de l'eau, soudain la crocodile (1) happe le singe. Tout saisi qu'il était par elle, Hanoûmat, le chef à la vigueur immense, tira le monstre hors des ondes rapidement et, levant la Grâhî dans ses bras, il se mit à la déchirer avec ses ongles. 157—158.

Alors, se pâmant au milieu de l'air, voici que la crocodile tient ce langage : « Écoute, tigre des singes, Hanoûmat, fils du Vent. 159.

» Sache que je suis une Apsara, nommé Gandhakâlî. Un jour que, montée dans un char, couleur du soleil, resplendissant d'or épuré, je m'en allais par l'air au palais de Kouvéra, je ne vis pas, tant ma course était rapide, un saint her-

(1) On nous excusera de prêter un féminin à ce mot, qui n'en a point dans notre langue : c'est encore là une nécessité de cette traduction.

mite, occupé à mortifier sa chair. 160—161.

» Cet anachorète à l'éminente splendeur avait nom Yaksha. Mon char dans ce moment, noble singe, heurta le pénitent, ceint des armes de la malédiction. 162.

» Alors, de son nimbe radieux (1), le solitaire aux violentes macérations me jeta ces mots :

« Il est dans la plage du septentrion une montagne, qui se nomme le Gandhamâdana. Près d'elle, à son côté méridional, est un grand lac : tu vivras dans ses ondes sous la forme d'un crocodile, ravisseur de tout ce qui a vie. »

163—164.

» Aussitôt je tombai, foudroyée par cette malédiction, sur le sol de la terre ; et l'anachorète, se laissant fléchir à mes prières, conclut ainsi l'anathème : 165.

« Mais au temps, où le héros Hanoûmat viendra au mont Gandhamâdana, tu obtiendras, n'en doute pas, la délivrance de cette métamorphose. »

» Mon histoire t'est connue maintenant, quadrumane sans péché ; je te l'ai racontée entièrement : c'est à toi, héros, que je dois ma délivrance ; adieu ! je retourne au palais de Kouvéra ! 166—167.

» Que le bonheur t'accompagne, singe aux

(1) *Mahâtaidjâs*.

bras puissants !.... Mais tu reviendras, couronné du succès ; les êtres, qui mettront un obstacle à ton voyage, tomberont là sous tes coups ! » 168.

A ces paroles de la nymphe, Hanoûmat répondit ces mots : « Va donc avec une pleine assurance ! je suis heureux, Apsara, de ce que j'ai brisé ta chaîne ! » 169.

Quand il eut affranchi de sa métamorphose la bayadère céleste, le fils du Vent, Hanoûmat s'en alla au charmant hermitage, où se tenait le Démon. 170.

Aussitôt que le Rakshasa, déguisé en hermite, le voit arriver, il prend des racines et des fruits : « Mange ! » lui dit-il. 171.

Le chef quadrumane vit cette forme d'emprunt, et resta un moment à cette vue plongé dans ses idées et dans ses réflexions : 172.

« Je ne vois pas chez les saints hermites des apparences telles que je les trouve en celui-ci, pensa-t-il. Cette différence nécessairement doit avoir sa cause ; et d'ailleurs les gestes de cet homme remplissent *malgré soi* d'épouvante. 173.

« Ses traits même ont quelque chose du Rakshasa : on s'aperçoit qu'il a changé de forme. Ne voit-on pas ces Démons, qui excellent dans la magie, circuler par le monde sous quelque forme, qu'ils veulent ? 174.

« Évidemment, c'est un émissaire, qui vient

ici, envoyé par le monarque des Yâtavas pour me donner la mort : je tuerai donc ce Démon à l'âme cruelle, qui veut m'ôter la vie ! » 175.

Puis, s'adressant au Rakshasa :

« Tiens bon, scélérat, noctivague de mauvaises mœurs ! Je sais maintenant qui tu es ! »

A ces mots d'Hanoûmat, le Démon Kâlanémi démasqua sa forme naturelle, repoussante, affreuse à voir, et fit trembler le Mâroutide :

« Où iras-tu, singe ? lui dit-il. 176—177.

« Oui ! c'est le magnanime Râvana, qui m'envoie ici pour satisfaire son envie de t'arracher la lumière. Ma force en magie est considérable et je m'appelle Kâlanémi. 178.

« Je vais aujourd'hui, singe, dévorer ta chair jusqu'à la satiété ! »

A ces paroles, Hanoûmat sentit doubler son courage et, les sourcils contractés sur le front, il défia Kâlanémi au combat. Aussitôt le singe et le Démon se prennent à bras le corps, une lutte s'engage ; ils se frappent des bras ou des poings, de la queue ou des talons. L'un et l'autre d'une grande force, tous deux épouvantables, l'un et l'autre d'une effroyable valeur, ils ne laissèrent dans ce lieu, ni une roche, ni un arbre debout. Enfin le fils du Vent étreint dans le câble de ses bras le terrible Démon, qui, privé de souffle et la respiration supprimée, tombe sur

la terre, pousse un vaste cri et descend au séjour d'Yama. 179—180—181—182—183.

Cette clameur du Rakshasa fit trembler tous les Gandharvas à la grande force et les trente millions des gardes vigoureux, *campés* sur la montagne. 184.

Ici, dans l'Youddhakānda,
Sixième volume du saint Rāmāyana,
Finit le quatre-vingt-deuxième chapitre,
Intitulé :
LA MORT DE KALANÉMI.

LXXXIII.

Après qu'il eut donné la mort à l'inaffrontable Kâlanémi, le héros monta sur la céleste montagne, enrichie de métaux divers. 1.

Quand ils virent monter Hanoûmat, les Gandharvas lui dirent : « Qui es-tu, toi, qui es venu, sous la forme d'un singe, au mont Gandhamâdana ? » 2.

A ces mots : « Il est, répondit le Mâroutide, une ville, nommé Kishkindhâ, embellie de bois et de jardins royaux. 3.

» Là, règne le monarque des simiens, gloriifié sous le nom de Sougrîva. Un héros aux longs bras, aux vastes forces, Râma, nom fameux par tous les mondes, est entré dans son alliance. Râma, conduit par le ressentiment, que le rapt

de son épouse lui avait inspiré, vint assiéger Râvana dans sa capitale, et, sous les murs, une sanglante bataille fut livrée entre ces deux rivaux.

» L'homicide Râvana a blessé dans la poitrine avec une lance de fer un grand héros, nommé Lakshmana, qui est le frère de Râma. C'est à cause de lui, que je viens au mont Gandhamâdana chercher une plante salutaire, née dans ces lieux et nommée l'Extracteur-des-flèches.

» Je suis le serviteur du monarque des singes, en grand honneur à cause de ses vertus.

» Je suis le fils aîné de Kéçarî ; on m'appelle Hanoûmat.... Mais je ne connais pas le simple fortuné, qui est nommé l'Extracteur-des-flèches.

4—5—6—7—8—9.

» Mon désir est que vous me l'indiquiez, héros ; veuillez m'accorder votre bienveillance. Dans la terre de Râma à la vigueur infinie, le souverain des hommes, il sied à vos excellences de montrer un esprit tout à fait bienveillant et docile aux volontés de ce puissant monarque. Ainsi, veuillez bien, héros, m'indiquer l'Extracteur-des-flèches pour faire une chose, qui soit agréable à Râma et non moins à Sougrîva même. »

— « Dans la terre de qui ? répondent à ces paroles entendues les Gandharvas à la grande force. Et de quel autre que de Hâhâ et de Houhoû, ces deux magnanimes Gandharvas,

sommes-nous les serviteurs ? 10—11—12—13.

» Qu'on mette donc à mort, sans délai, ce singe lui-même, le plus vil de sa race ! » A ces mots, les vigoureux Gandharvas l'envirourent, et, remplis de fureur, le chargent de coups avec les poings et les pieds, avec des massues et des épées.

Battu par ces Génies, orgueilleux de leurs forces, Hanoûmat, sans penser à leurs coups, s'enflamma de colère et les mit en désordre aussi vite que le feu dévore une meule d'herbes sèches.

14—15—16.

Alors, s'éleva un *terrible* combat entre les Gandharvas et le grand singe. Il sillonna les membres des uns avec ses ongles, il déchira les autres avec ses longues dents ; ceux-ci, frappés à coups de talons, tombaient, le corps tout meurtri sur la terre ; ceux-là, fouettés par sa queue, poussaient des cris épouvantables. 17—18.

Il tua dans un clin d'œil tous ces trente millions de robustes guerriers.

Ensuite, après qu'il eut immolé dans ce combat les Gandharvas à la grande force, le singe, fils du Vent, parcourut à la recherche du simple cette montagne céleste, remplie d'arbres et de lianes, séjour des tigres et des lions. 19—20.

Il eut beau chercher, tout rempli d'impatience, il ne put trouver cette plante salutaire. Enfin, il

vint cette pensée au fils du Vent, qui avait une force égale à celle de son père : 21.

« Je n'irai pas aujourd'hui à cette cîme méridionale de la montagne ; cependant, c'est là que doit naître le simple, qui rend la santé. 22.

» Je le pense d'après une induction, que je tire des paroles mêmes de Soushéna. Mais, si je m'en retourne, sans rapporter avec moi l'Extracteur-des-flèches, j'aurai commis une faute dans la perte inutile du temps et je mettrai les miens dans une grande affliction. »

A la suite de ces réflexions, Hanoûmat descendit sur le sol de la terre. 23—24.

Le noble singe entourra de ses bras et déracina, comme en se jouant, l'inébranlable plateau de cette montagne, large de cinq et longue de sept yodjanas sur dix en hauteur ; retraite aimée par toutes les sortes de volatiles, embellie de la présence des Kinnaras, enrichie de métaux variés, ombragée d'arbres différents et chargés de fleurs ; cette montagne, pleine de lions et de gazelles, hantée des éléphants et des tigres, qui versait partout dans ses grottes une eau semblable à des perles, qui se couronnait de maintes et maintes fleurs, qui prêtait çà et là des sièges aux Vidyâdharas et aux Génies Ouragas, où des lianes s'enroulaient à l'entour des arbres divers, où maint oiseau s'ébattait dans toutes les variétés du vol.

Au moment qu'il arracha le plateau, les sommets du mont s'écroulèrent. 25-26-27-28-29.

Déracinée avec tant de vigueur par l'auguste fils du Vent, la montagne pleura et des larmes de métaux coulèrent de ses yeux. 30.

Hanoûmat, qui possédait la force du vent, saisit à la hâte cette montagne, dont les échos répondaient aux cris des plus magnifiques animaux, *ses habitants*, de chaque espèce ; il s'élança lestement avec elle au milieu des airs et partit avec rapidité. 31.

A l'aspect du singe, volant ainsi chargé dans les airs, les Pannagas, les Vidyâdharas, les Gandharvas et les Dieux s'entredirent stupéfaits : 32.

« Nous n'avons pas encore vu dans les trois mondes un grand fait aussi merveilleux ! Le héros, capable d'accomplir un exploit tel : tuer dans un combat les Gandharvas et déraciner une montagne, quel autre peut-il être que Hanoûmat lui-même ? Gloire à toi, héros aux longs bras, qui possèdes une telle vigueur ! 33—34.

Tu as libéré Gandhakâlî de sa malédiction, tu as exterminé les gardes (1) du Gandhamâdana,

(1) *Rakshas*. Nous prenons le sens plutôt dans sa racine *RAKSH*, *défendre, garder*, que dans la signification habituelle du mot ; car ce que les Dieux applaudissent ici, il est évident que c'est une chose actuelle, présente, et

tu as déraciné la montagne et tu voles avec elle, portée dans tes bras ! 35.

» Certes ! les œuvres, qui ont aujourd'hui signalé ta vigueur, sont égales aux œuvres mêmes des Immortels. »

Hanoûmat, tenant son agréable cîme de montagne, Hanoûmat aux longs bras, à la grande force, arriva en peu de temps à Lankâ. Troublés à la vue du singe, une montagne dans ses mains, aussitôt les Rakshasas, qui habitaient cette ville, de courir, agités par la crainte. Alors ce valeureux fils du Vent, chargé de sa grande alpe, descendit près de Lankâ.

Là, ce héros d'une force égale à celle du vent, Hanoûmat, déposant la riante montagne, peinte de ses différents métaux, s'avance d'un air modeste et recueilli, ses mains réunies en coupe à ses tempes. 36—37—38—39—40.

Il rendit compte de sa mission à Sougriva, Râma et Vibhîshana : « Je n'ai pas trouvé sur le Gandhamâdana cette plante salutaire. 41.

» J'ai donc apporté ici la cîme entière de cette montagne. J'ai brisé dans un combat les puissants obstacles, qui furent jetés devant moi. 42.

» Là, j'ai tué Kâlanémi, géant noctivague, tra-

non pas une autre, qui est plus éloignée de temps et de lieu : *ses victoires sur les Rakshasas.*

vesti sous les formes d'un hermite, et j'ai délivré l'Apsara Gandhakâli. 43.

» J'ai fait mordre la poussière à de nombreux milliers de Gandharvas : ces affaires m'ont causé du retard, et c'est pourquoi je ne suis pas revenu avec assez de célérité. 44.

» Daignez m'accorder votre indulgence pour le temps, qui fut inutilement perdu. J'ai égaré dans la vitesse de ma course les signes, que l'on m'avait donnés pour distinguer la panacée. 45.

» Veuillez tous la chercher vous-même : c'est pour cela que j'ai apporté ici la montagne. »

Aussitôt ces paroles entendues : « Bien ! *fort bien !* » fut-il répondu au Mâroutide. 46.

Le noble Raghouide s'empresse alors de louer Hanoûmat à la grande force : « L'œuvre, que tu as faite, héros des singes, est égale aux actions des Dieux mêmes. 47.

» Mais il faut reporter cette montagne aux lieux, où tu l'as prise ; car c'est le théâtre, où les Dieux viennent toujours s'ébattre à chaque nouvelle ou pleine lune. » 48.

Après lui, Sougrîva à la vive splendeur tint joyeux ce langage au Mâroutide : « Gloire à toi, héros, à toi, éminente personne, en qui réside une telle vigueur ! » 49.

Puis, ce monarque à la haute renommée : « Administre sans tarder, prince, dit-il à Sou-

shéna, l'herbe souveraine à Lakshmana. »

A peine son beau-père eut-il entendu ces paroles, qu'il se mit à marcher d'un pied hâté. Il contempla d'un regard étonné cette montagne, riche de racines et de fruits, ombragée par des lianes et des arbres divers, couverte par ses différents arbustes ; il monta sur la céleste montagne, parée avec toutes les espèces de métaux. Arrivé sur la cime, il aperçut l'herbe salulaire. Aussitôt vu, il arracha le simple fortuné, le recueillit avec empressement et descendit au pied de la montagne.

Soushéna, le plus habile des médecins, macéra ce végétal dans une pierre et le fit respirer avec le plus grand soin au guerrier blessé. L'héroïque meurtrier des héros ennemis, Lakshmana en eut à peine senti l'odeur, qu'il fut délivré de ses flèches et guéri de ses blessures. A l'instant même, il se releva de la terre, où il était couché.

Le voyant libre des flèches, Râma fut comblé de joie : (*Du 50^e au 57^e çloka.*)

« Viens ! viens ! » dit-il à son frère ; et, les yeux noyés de pleurs, il serra étroitement le Soumitride avec amour dans ses bras, le baisa au front, versa des larmes de plaisir, l'embrassa une seconde fois et lui dit : 57—58.

« Héros, je te vois donc, oh bonheur ! ressuscité de la mort ! »

Les singes de s'écrier joyeux à la vue de Lakshmana, qui s'était remis debout sur le sol de la terre : « Bien ! bien ! » Ils rendent à l'envi des honneurs à Soushëna, le plus habile des médecins ; Sougrîva le comble de louanges, et le Kakoutsthida à la grande splendeur lui dit en souriant : « Grâce à toi, je revois Lakshmana *vivant*, ce frère bien-aimé ! » 59—60—61.

Ici, dans l'Youddhakânda ,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-troisième chapitre,
Intitulé :
LA CURE AU MOYEN DU SIMPLE, NOMMÉ
L'EXTRACTEUR-DES-FLÈCHES.

LXXXIV.

A la vue de Lakshmana debout, libre de ses flèches et sans blessures, les singes poussèrent de tous les côtés un cri de victoire (1). 1.

L'aspect de cette montagne, qu'ils n'avaient pas encore vue là jusqu'à cette heure, excite leur curiosité ; et tous, joignant les mains, ils s'approchent de Sougrîva. 2.

Ils ont un grand désir, *lui disent-ils*, de visiter cette montagne ; et le magnanime roi d'en accorder à tous la permission. 3.

Alors, montés sur le Gandhamâdana, ils y voient des aiguières célestes de saints anachorètes et des fruits de toutes les sortes. 4.

(1) Textuellement : *le rugissement du lion, ou le cri de guerre.*

Ils se baignent dans les sources de la montagne; ils mangent ses fruits et, dans un instant, les singes eurent consommé tout ce qu'il y avait de fruits et de racines. 5.

Puis, leur faim apaisée avec ces racines et ces fruits variés, leur soif étanchée dans ces ondes fraîches, les simiens descendent au pied de la montagne. 6.

Quand Râma les vit descendus : « Héros, dit-il à Sougrîva, donne tes ordres au fils du Vent. Qu'il remporte cette montagne et qu'elle soit remise à la même place, d'où elle fut arrachée. »

Aussitôt Sougrîva de parler au Mâroutide un langage conforme à celui de Râma : et le fils du Vent, à cet ordre de son magnanime souverain, Hanoûmat à la grande force, à la grande énergie, s'incline devant les chefs quadrumanes, enlève dans ses bras la montagne sublime et s'élance avec elle rapidement au milieu des airs.

7 — 8 — 9 — 10.

Le monarque aux dix têtes vit passer la montagne, emportée dans le ciel ; et, s'adressant aux Rakshasas, que leur force enivrait d'orgueil, à Tâladjangha, le Démon très-épouvantable, à Sinhavaktra, de qui le ventre s'arrondissait en cruche, à Oulkâmonkha d'une force immense, à Tchandralékha, à Hastikarna aux longs bras et au noctivague Kankatounda :

« Que le singe Hanoûmat, leur dit-il à cette vue, soit arrêté au plus vite par la vertu de vos enchantements ! 11—12—13.

» En récompense, ô les plus terribles des Rakshasas, vous recevrez de moi un honneur, au-dessus duquel il n'est rien de supérieur. »

A ces mots de Râvana, les noctivagues se couvrent tous les membres de leurs cuirasses, prennent à la main des projectiles variés et s'élancent tous au milieu des airs. 14—15.

Quand ils virent l'inaffrontable Mâroutide voyageant, sa montagne à la main, les Rakshasas vigoureux lui adressèrent tous ce langage : 16.

« Qui es-tu sous les formes d'un singe, toi, qui marches, tenant une montagne ? Ne crains-tu, ni les Rakshasas, ni les Daityas, ni les Dieux mêmes ? 17.

» Qui peut te sauver de nos mains à cette heure, où te voilà pris ? Tu vois en nous Brahma, le grand Çiva, Yama, Vishnou, Kouvéra et Indra, tout rayonnant de splendeur, qui viennent ici, conduits par le désir de t'arracher la vie ! »

Aux paroles de ces Démons, le fils du Vent répondit en ces termes : 18—19.

» Fussiez-vous les trois mondes, qui viennent, secondés par les Asouras, les Pannagas et les Dieux, je vous tuerai tous, m'appuyant sur la seule force de mon bras ! » 20.

Ce disant, Hanoûmat, sachant bien qu'il avait affaire à des courtisans de Râvana, fit tête aux six Rakshasas, unissant leurs efforts contre lui.

Ne pouvant user de ses bras, qui portaient la montagne, et réduit à combattre avec les pieds seulement, le singe à la grande vigueur maltraita les Démons à la grande force. 21—22.

Il écrasa les uns avec le coup de sa poitrine, les autres avec le coup de son genou ; il frappa ceux-ci avec ses pieds, ceux-là avec ses dents. 23.

D'autres, liés dans le câble de sa queue par le magnanime singe, porteur de la montagne, pendaient au sein des airs ; et ces Démons robustes, ondulants au milieu du vide, semblaient un collier de grands saphirs bleus, entrelacés dans un fil d'or. 24—25.

Après de violents efforts Tâladjangha, entouré de la formidable queue, parvint avec beaucoup de peine à se dégager de la chaîne et prit la fuite.

Quand le vigoureux fils du Vent eut tué les Rakshasas, il continua son chemin, tenant sa montagne et resplendissant au milieu du ciel.

Alors tous les Dieux avec les Gandharvas, les Vidyâdharas et les 'tchâranas de lui jeter cette acclamation : « Gloire à toi, Hanoûmat, qui nous montres une telle vigueur ! 26—27 —28.

» Où verra-t-on jamais un autre que toi,

capable d'accomplir un exploit tel avec une puissance infinie (1) et d'exterminer les Rakshasas dans les airs, sans quitter cette montagne ! » 29.

Au milieu de ces applaudissements, il arrive au Gandhamâdana et remet sa montagne à la même place, d'où elle fut arrachée. 30.

Cependant le noctivague Tâladjangha, qui s'était enfui, vint tout tremblant au palais du magnanime Râvana et lui raconta sa défaite avec émotion : 31.

« Écoute, auguste monarque, comment tes Rakshasas furent tués par le singe, qui portait cette montagne et qui prudemment n'a pas voulu s'en décharger un instant. 32.

» Les uns ont péri sous les coups de sa queue, il a déchiré les autres à belles dents : moi seul, j'ai pu revenir vivant avec beaucoup de peine en ta présence ! » 33.

Quand il eut appris de Tâladjangha cet exploit nompareil d'Hanoûmat, le monarque puissant des Rakshasas demeura plongé dans ses pensées :

« Puisqu'Hanoûmat a tué ce qui nous restait de Rakshasas à la terrible force, à la grande magie, *se disait-il*, nous voici donc réduits à n'avoir plus de chefs ! » 34—35.

(1) ATYUGRAM, *supra modum atrox, horrificum*.

Et d'autres judicieux noctivagues s'entredisaient : « Combien est prodigieuse, hélas ! cette vigueur du cruel singe ! » 36.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-quatrième chapitre,
Intitulé :
TALADJANGHA ÉCHAPPE AU DANGER, OU
PÉRISSENT SES COMPAGNONS.

LXXXV.

Après qu'Hanoûmat, le fils du Vent, eut remis la montagne à sa place, ce prince resplendissant des singes prit de nouveau son essor au milieu des airs. 1.

Le quadrumane à la haute renommée revint, comblé des éloges, que lui adressaient joyeux les Tchâranas, les Siddhas, les Gandharvas, les Dieux et les Apsaras elles-mêmes. 2.

Le fils de Mârout fut bientôt arrivé par-dessus Lankâ aux lieux, où étaient Sougrîva, Lakshmana et l'ainé des Raghonides. 3.

Voyant Hanoûmat de retour, celui-ci en ressentit du plaisir : « Sois le bien-venu, ô le plus vaillant des singes ! lui dit-il. Sois le bien-venu, invincible dompteur des ennemis ! 4.

» Oh ! bonheur ! te voici revenu, comme tu es allé, sous d'heureux auspices. C'est grâce à la vigueur de ton excellence, ô le plus grand des singes, que je revois Lakshmana aux signes heureux. 5.

» Si la mort aujourd'hui m'avait enlevé mon Lakshmana, je n'aurais plus que faire, ni de la victoire, ni de la Mithilienne, ni de la vie. » 6.

Il dit ; et Lakshmana, qui avait ouï son frère tenir ce langage, lui répondit en ces termes d'une voix encore affaiblie : 7.

» O toi, de qui la force ne s'est jamais démentie, tu as fait naguère une promesse ; il ne te sied donc pas de parler ainsi, en homme léger et sans aucune consistance. 8.

» Car les gens vertueux, sire, ne font pas de leur parole un mensonge : la fidélité à sa promesse est le cachet de la grandeur. 9.

» Loin de toi donc ce désespoir, où te jeterait ma perte ! Accomplis en ce jour la promesse par la mort de Râvana ! 10.

» Maintenant qu'il est arrivé dans la route de tes flèches, le scélérat ne doit pas s'en aller vivant, comme un grand éléphant, que son malheur conduit sous les griffes acérées d'un lion rugissant. 11.

» Tout mon désir est que ce criminel reçoive promptement la mort, avant que la révolution

accomplie du soleil n'ait ramené son orbe au couchant. 12.

» De même que l'astre aux mille rayons tue la nuit par ses rayons de lumière ; de même tue Râvana par tes rayons de flèches bien aiguës. J'ai hâte de contempler dans la joie de mon âme le visage du tyran couché mort sur le front de la bataille. • 13.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le quatre-vingt-cinquième chapitre,
Intitulé :
LA MONTAGNE REMISE A SA PLACE.

LXXXVI.

Dès qu'il eut ouï ce langage tenu par son frère, le noble Râma de fixer aussitôt la pensée de son esprit judicieux et magnanime sur la mort de Râvana. 1.

Cependant le monarque aux dix têtes s'était retiré à l'écart et, par la vertu de sa magie, il avait créé un char éblouissant, pareil au feu, muni complètement de projectiles et d'armes, aussi épouvantable à voir, qu'Yama, le trépas et la mort. Des coursiers à face humaine et d'une vitesse nompareille s'attelaient à ce char fortuné, au bon moyen, aux bonnes roues, solidement cuirassé, enrichi d'or partout, et conduit par un habile cocher, *quoiqu'il* se mût à la seule pensée de l'esprit. 2—3—4.

Monté dans ce char, le roi décacéphale, *visant d'un œil* attentif, assaillit Râma sur le champ de bataille avec les plus terribles dards, semblables au tonnerre. 5.

« Il est inégal, dirent les Gandharvas, les Dânavas et les Dieux, ce combat, où Râma est à pied sur la terre et Râvana monté dans un char ! »

A ces paroles des Immortels, Çatakratou (1) d'envoyer sur le champ à Râma son char, conduit par son cocher Mâtali. 6—7.

On vit descendre aussitôt du ciel et s'approcher du Kakoutsthide le char fortuné du monarque des Dieux avec son drapeau à la hampe d'or, avec ses parois admirablement incrustées d'or, avec son timon fait de lapis-lazuli, avec les cent zones de ses clochettes ; véhicule *nompareil*, tel que l'astre adolescent du jour, que traînaient de bons coursiers au poil fauve, semblables au soleil même, ornés avec une profusion d'or, agitant *sur le front* des panaches d'or et *secouant sur le corps* des chasse-mouches blancs. 8—9—10.

Quand ils virent ce char descendu des cieux, Râma, Lakshmana, Sougrîva, Hanoûmat et Vibhîshana furent tous saisis d'étonnement. 11.

« Il arrivera quelque chose ! se dirent l'un à l'autre émerveillés Sougrîva, Angada, Kéçari,

(1) Indra.

Panasa, Djâmbavat, Lakshmana et Râma. Sans doute, ceci est une ruse, que le tyran cruel des Rakshasas, ce Râvana, qui est armé d'une magie puissante, met en jeu pour nous tromper. »

A ces mots des précédents, Sougrîva tint ce langage : 12—13—14.

« Visitons, nous tous, char, attelage et cocher ! »

Mais, à la vue des chevaux, qui se tenaient sur la terre, prêts au combat et rapides comme la pensée : « Héros, dit Vibhîshana à la grande science, monte sans crainte, avec une pleine confiance, dans ce char. 15—16.

« Je connais toute la magie des Rakshasas, qui sont ici : il n'existe, meurtrier des ennemis, aucun char de cette espèce chez le monarque des Rakshasas. 17.

« Et de plus je vois ici de ces présages, qui annoncent le succès. »

Alors Mâtali, cocher de l'Immortel aux mille yeux, tenant son aiguillon et monté dans le char, s'approche du Kakoutsthida à la vue même du monarque aux dix têtes, et, les mains réunies en coupe, il adresse à Râma ces paroles : 18—19.

« Mahendra, ce Dieu aux mille regards, t'envoie pour la victoire, Kakoutsthida, ce char fortuné, exterminateur des ennemis, et ce grand arc, fait à la main d'Indra, et cette cuirasse

pareille au feu, et ces flèches semblables au soleil, et ces lances de fer, luisantes, acérées. 20—21.

» Monte donc, héros dans ce char céleste, et, conduit par moi, tue le Démon Râvana, comme jadis, avec moi pour cocher, Mahéndra, fit mordre la poussière aux Dânavas ! » 22.

Râma, saisi d'une religieuse horreur, se mit à la gauche du char et décrivit autour de lui un pradakshina ; il fit ses révérences à Mâtali, et, songeant qu'il était un Dieu, il honora les Dieux avec lui. Cet hommage rendu, le héros, instruit à manier les traits divins, monta pour la victoire dans ce char céleste ; et, quand il eut attaché autour de sa poitrine la cuirasse du grand Indra, il rayonna de splendeur à l'égal du monarque même, qui règne sur les gardiens du monde. 23—24—25.

Mâtali, le plus habile des cochers, contint d'abord ses coursiers ; puis, les fouetta de sa pensée au gré du héros, qui savait dompter les ennemis. 26.

Alors s'éleva, char contre char, un terrible, un prodigieux combat entre le Raghouide aux longs bras et le puissant Râvana. 27.

Le Daçarathide, versé dans l'art de lancer un trait surnaturel, paralysa tous ceux du roi ennemi, le gandharvique avec le gandharvique, le divin avec le divin. 28.

Le monarque aux dix têtes, bouillant de colère, saisit un nouveau dard souverain, épouvantable, et décocha au Raghouide le trait même des Nâgas.

Soudain, transformées en serpents au venin subtil, les flèches aux ornements d'or, que Râvana lance de son arc, fondent sur le Kakoutsthide.

29—30.

Affreux, apportant avec eux la terreur, la tête en feu, la gueule béante, vomissant la flamme de leurs bouches, ils assaillent Râma lui-même. 31.

Toutes les plages du ciel étaient remplies, toutes les régions intermédiaires étaient couvertes de ces reptiles flamboyants au poison mortel, au toucher pareil à celui de Vâsouki. 32.

Quand Râma vit ces hideux serpents voler de tous les côtés, il mit en lumière un épouvantable trait, le dard terrifiant de Garouda. 33.

Les flèches aux ornements d'or et brillantes comme le feu, décochées par le grand arc de Râma, dévoraient, comme autant de Garoudas, les dards des ennemis transformés en serpents.

Irrité de voir son trait anéanti, le monarque des Rakshasas fit alors tomber sur Râma d'épouvantables averses de flèches. 34—35.

Quand il eut rempli de mille dards ce prince aux infatigables exploits, il perça Mâtali avec une foule de traits. 36.

Après qu'il eut abattu le drapeau d'or sur le

fond du char, Râvana de blesser avec la rapidité de ses flèches les coursiers mêmes d'Indra. 37.

A la vue du Raghouide accablé par son ennemi, les Dânavas et les Dieux tremblèrent avec les Gandharvas, les Tchâranas, les Siddhas et les Rishis du plus haut rang. 38.

La terreur saisit tous les rois des singes et Vibhishana avec eux, en voyant la lune de Râma, que dévorait le Râhou même de Râvana. 39.

Bouddha (1), qui trouve du plaisir dans le mal des créatures, avait envahi la constellation de Pradjâpati et se tenait alors chez Rohini, la *riante* épouse de Lunus. 40.

La mer, pour ainsi dire, toute en flammes, enveloppée de fumée, ses flots bouleversés, montait avec fureur dans les airs et touchait presque au flambeau du jour. 41.

Le soleil avec des rayons languissants apparaissait horrible, couleur de cuivre, collé en quelque sorte contre une comète et le sein maculé. 42.

Angâraka (2) se tenait au milieu du ciel, foulant à ses pieds l'astérisme Djyesthâ et les deux Viçâkas mêmes, constellations des rois de Koçala, chères à la divinité du feu. 43.

Le monarque aux dix têtes, aux vingt bras,

(1—2) Mars et Mercure.

son arc à la main, se montrait alors inébranlable comme le mont Maïnaka. 44.

Et Râma lui-même, refoulé par le terrible Daçagrîva, ne pouvait arrêter le torrent de ses flèches sur le champ de bataille. 45.

Enfin, les sourcils contractés sur le front et ses yeux rouges de colère, il entra dans la plus ardente fureur, consumant de sa flamme, pour ainsi dire, le puissant Démon. 46.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-sixième chapitre ,
Intitulé :
LES DEUX CHARS.

LXXXVII.

A la vue de ce visage irrité du sage Râma, la peur fit trembler toutes les créatures, la terre fut ébranlée ; 1.

La montagne, repaire de tigres et de lions, fut secouée avec ses arbres ; l'Océan, roi des fleuves, agita ses vagues troublées. 2.

Des nuages menaçants, hideux, roulèrent de tous côtés avec un rugissement sinistre, faisant éclater par le tonnerre de funestes augures. 3.

A l'aspect de Râma en colère et de ces présages si épouvantables, la peur fit trembler, *dis-je*, toutes les créatures et saisit Râvana lui-même.

Alors montés sur des chars, les Dieux, les Gandharvas, les grands Ouragas, les Dânavas, les Daityas et les Génies, escortés des vents,

circulent dans les airs, virent les deux héros, armés de traits variés, se livrer un terrible combat, semblable à une destruction du monde.

Aussitôt les Asouras et les Dieux rallument entre eux leur *ancienne* guerre, et, voyant ces épouvantables présages, ils entrecroisent des acclamations passionnées (1) : « Victoire à toi, Daçagrîva ! » s'écrient d'un côté les Asouras.

« Victoire à toi, Râma ! » crient d'un autre les Dieux mainte et mainte fois. 4—5—6—7—8.

Dans ce moment Râvana à l'âme vicieuse, Râvana irrité, qui désirait lancer un *nouveau* coup au Raghonide, mit la main sur un long projectile. 9.

Enflammé de colère, pour ainsi dire, il saisit une lance épouvantable, sans pareille, insurmontable, effroi de toutes les créatures, au tranchant de diamant, à la grande splendeur, exterminatrice de tous les ennemis, inaffrontable pour Yama lui-même et semblable au trépas. 10—11.

Sur le champ de bataille, où l'environnaient de nombreux héros Yâtavas, telle était cette lance, que le vigoureux Démon tenait pour le combat, tout rempli de colère. 12.

L'Indra puissant des Rakshasas lève son arme, il pousse un grand cri épouvantable, il ébranle

(1) *Samāhitās.*

de cet horrible son la terre, le ciel, les points cardinaux et les plages intermédiaires. Au rugissement affreux du monarque aux terribles exploits, tous les êtres de trembler, la mer de s'agiter et les plus hauts rishis de s'écrier : « Dieu vueille sauver les mondes ! » 13—14—15.

Après que le monarque aux vastes forces eut pris cette grande lance et qu'il eut jeté cette clameur, il tint à Râma cet amer langage : 16.

« A l'instant, cette lance au tranchant de diamant, que je lève dans ma colère, va t'arracher la vie, Râma, toi, à qui s'est allié mon *lâche* frère ! 17.

« A l'instant même, remportant la gloire du combat, je vais essuyer avec ta mort ces larmes, que firent couler tant de vaillants Rakshasas, immolés par ta main à la face des armées. 18.

« Tiens bon maintenant, Raghouide ! Mais cette lance va trancher ta vie. »

Et le monarque à ces mots lui darde sa lance.

A la vue de cette arme flamboyante et d'un aspect épouvantable, le Raghouide vigoureux, levant son arc, envoie contre elle ses dards aigus. 19—20.

Il frappa cette lance au milieu de son vol avec des torrents de flèches, comme la mer combat avec les torrents de ses ondes le feu, qui s'élève *pour* la destruction du monde à la fin d'un youga. 21.

Mais, tel que le feu dévore les sauterelles, la grande pique de l'Yâtou consuma les traits, que lui décochait l'arc de son rival. 22.

En voyant ses dards brisés au milieu des airs et réduits en cendres au seul toucher de cette lance, le Raghonide fut saisi de colère. 23.

Ce héros, l'orgueil et la joie de Raghon, saisit dans une ardente fureur la pique de fer, que Mâtali avait apportée et qu'Indra lui-même estimait grandement. 24.

A peine eut-il *d'une main vigoureuse* élevé cette arme, bruyante de ses *nombreuses* clochettes, que le ciel en fut tout illuminé, comme par le météore de feu, qui incendie le monde à la fin d'un youga. 25.

Il envoya cette pique frapper la grande lance du monarque des Yâtavas, qui, brisée en plusieurs morceaux, tomba, ses clartés éteintes. 26.

Ensuite Râma de lui abattre ses coursiers aussi rapides que la pensée avec des traits acérés, perçants, à la grande vitesse, au toucher pareil à celui du tonnerre. 27.

Cela fait, le Raghonide blesse Râvana de trois flèches aiguës dans la poitrine, et lui fiche de toutes ses forces trois autres dards au milieu du front. 28.

Le corps tout percé de flèches, le sang ruisse-

lant de ses membres, l'Indra blessé des Rakshasas paraissait alors comme un açoka en fleurs planté au milieu des armées. 29.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-septième chapitre,
Intitulé :
UN PREMIER ÉCHEC DE RAVANA.

LXXXVIII.

Vaincu par le Raghouide dans ce grand combat, Râvana, transporté d'impatience, fut saisi d'une bouillante colère. 1.

Les yeux enflammés de fureur, le vigoureux Démon prit son arc et, d'une main irritée, il fatigua son ennemi dans un nouveau combat. 2.

Tel que, versant la pluie dans les cieux, un nuage emplit un étang, tel Râvana le héros de remplir aussi le Raghouide avec des milliers de flèches (1). 3.

Inondé par cette nuée de traits, vomis de son

(1) Littéralement :

Guttis sagittarum millibus ille autem, ut nubes in caelo, Raghuidem Ravana heros, ut lacum, replevit.

arc dans cette bataille, Râma, inébranlable comme une grande montagne, n'en fut nullement ému. 4.

Ce vigoureux monarque des hommes prit à son tour des flèches épouvantables au plus haut point, et qui semblaient des rayons de lumière dérobés au soleil. 5.

Mais le noctivague à la main prompte de plonger avec colère un millier de zagaies dans la poitrine du Raghouide magnanime. 6.

A voir le sang, dont il fut tout souillé, ce frère aîné de Lakshmana, on eût dit alors un immense arbre kinçouka (1) fleuri au milieu d'une forêt.

Irrité par les coups affreux de ces dards, le Kakoutsthide prit avec la plus grande vitesse des flèches, dont la splendeur égalait celle du feu destructeur à la fin d'un youga. 7—8.

Si épaisses étaient les ténèbres *causées par la multitude infinie* des flèches, que ces deux guerriers, bouillants de colère, ne se voyaient pas l'un l'autre dans leur combat. 9.

Ensuite l'héroïque Daçarathide, tout brûlant de courroux, se mit à rire et tint ce langage mordant à Râvana : 10.

« En châtiment de ce que tu entraînas du Djanasthâna ici mon épouse contrainte, tu vas

(1) Voyez la note 3, page 231, du huitième volume.

perdre la vie, ô le plus vil des Rakshasas ! 11.

» Abusant d'un moment, où j'avais quitté ma Vidébaine, tu me l'as ravie, triste, violentée, sans égard à sa qualité d'anachorète (1), et tu penses : « Je suis un héros ! » 12.

» Tu exerces ton courage sur des femmes sans défense, ravisseur des épouses d'autrui ; tu fais une action d'homme lâche, et tu penses : « Je suis un héros ! » 13.

» Tu renverses les bornes⁴, Démon sans pudeur, tu désertes les bonnes mœurs, tu prends la mort comme par orgueil, et tu penses : « Je suis un héros ! » 14.

» En effet l'action, que tu as faite, sied à un héros, au frère du Dieu, qui dispense les richesses, à un monarque heureux et puissant ; elle est grande, elle est glorieuse, et tu peux t'en vanter ! 15.

» Parce que des Rakshasas faibles (2), tremblants, t'honorent comme d'un culte, tu penses en ton orgueil et ta hauteur : « Je suis un héros ! » 16.

» Tu m'as ravi mon épouse au moyen de la magie, qui fit paraître à mes yeux ce fantôme de gazelle : c'était bien montrer complètement

(1) Textuellement : *magnā versantem in sylvā*.

(2) Littéralement : *protectore destituti*.

ton courage et tu fis là un exploit merveilleux !

» Homme vil, qui inspires le dégoût et de qui les œuvres ont mérité le blâme, comment peux-tu donc te vanter, toi, qui mènes une telle conduite ? 17—18.

» Je ne dors, ni la nuit, ni le jour, noctivague aux actions criminelles ; non ! Râvana, je ne puis goûter de repos, tant que je ne t'aurai pas arraché de ta racine ! 19.

» J'ai passé tous ces mois, sans cesser un instant de penser à ta mort : tu as mérité de mourir, et la Mort ouvre ici pour toi la porte du trépas ! 20.

» Recueille en ce jour, à cette place, le fruit bien amer de ton action, justement blâmée et insolemment présomptueuse ! 21.

» Tu te connais, insensé, et néanmoins tu dis : « Je suis un héros ! » mais il n'est aucune pudeur en toi, qui m'as enlevé Sitâ, comme un voleur ? 22.

» Si tu avais enlevé de force Sitâ en ma présence, tué alors de mes flèches, tu serais allé *chez les morts* visiter Khara, ton frère ! 23.

» Mais, par bonheur ! tu viens t'offrir, insensé, dans le rayon de mes yeux, et tout à l'heure mes dards aigus vont t'envoyer dans le séjour d'Yama. 24.

» Aujourd'hui, les carnassiers vont traîner ça

et là ta tête aux pendeloques flamboyantes, la tête, coupée de mes flèches et gisante dans la poussière du champ de bataille. 25.

• Jeté mort sur la terre, les vautours abat-tront leur vol dans ta poitrine et boiront joyeux, Râvana, le sang, ruisselant de tes blessures au milieu des javelots et des flèches. 26.

• Qu'ici donc aujourd'hui même, de ton corps percé de mes dards et abattu sans vie, les oiseaux du ciel tirent les entrailles, comme Garouda tire les serpents ! • 27.

A ces mots, l'héroïque meurtrier des ennemis, Râma d'inonder avec les averses de ses flèches Râvana, qui se tenait dans la foule de ses *Rakshasas*. 28.

La colère avait doublé en ce guerrier aux travaux infatigables dans la guerre son courage, sa force et son ardeur pour le combat. 29.

La vertu de ses astras (1) fut elle-même doublée dans son impatience d'arracher la vie à son ennemi. Les mystiques formules se dévoilaient toutes sans effort à l'esprit du sage Râma. 30.

S'il décochait une flèche, le resplendissant héros avait la main plus légère, le choc était plus fort, le coup allait plus loin. 31.

(1) Voyez les notes, pages 403 du huitième volume et 478 de celui-ci.

Quand il sentit venir d'eux-mêmes ces fortunés signes *de victoire*, Râma de presser le monarque des Rakshasas avec une ardeur encore plus grande. 32.

En butte aux averses de flèches, que décochait Râma, aux pluies de pierre, que jetaient les singes, le trouble envahit le cœur du monarque aux dix têtes. 33.

Il ne commençait plus son astra, il ne bandait plus son arc d'une manière convenable, sa vigueur ne savait plus rendre le coup pour le coup, tant son âme était pleine de trouble. 34.

Toutes les flèches, tous les javelots divers lancés par lui, ne suffisaient plus aux nécessités du combat ; tant il marchait rapidement vers l'heure fixée pour sa mort ! 35.

Aussitôt que le cocher, par qui ses coursiers étaient gouvernés, le vit tombé dans un tel affaïssement, il se mit, troublé lui-même, à tirer peu à peu le char de son maître hors du champ de bataille. 36.

Ici, dans l'Youddhakânda,

Sixième volume du saint Râmâyana,

Finit le quatre-vingt-huitième chapitre,

Intitulé :

LE COMBAT SINGULIER SUR LES DEUX CHARS.

LXXXIX.

Irrité jusqu'à la démence, aveuglé par la puissance de la mort, Râvana, saisi de la plus ardente colère, dit à son cocher : 1.

« Pourquoi, sans tenir compte de mon désir et me traitant avec mépris, comme un être faible, timide, léger, sans âme, comme un homme de force vile, dépourvu de courage et destitué d'énergie, ta grandeur fait-elle sortir mon char du milieu des ennemis ? 2—3.

» Mon courage, ma confiance, ma renommée, ma splendeur, tout ce que j'ai acquis avec beaucoup de temps, vil Démon, tu le détruis en un moment ! 4.

» Tu fais de moi, qui suis avide de combats, tu fais de moi un lâche, à la vue d'un ennemi

renommé pour sa vaillance et qu'il faut aborder avec audace. 5.

» Toi, qui détournes mon char du combat pour le conduire ailleurs, la conséquence, que j'en tire, insensé, est toute évidente, c'est que tu fus gagné par l'ennemi ! 6.

» En effet, cette action n'est pas d'un véritable ami, qui désire ma gloire : ce que tu fais là ressemble à ce que ferait un ennemi. 7.

» Fais vite retourner le char, avant que mon ennemi ne soit retiré, si tu n'es pas un rebelle. ou si tu n'as point mis en oubli ce que sont mes qualités. » 8.

A ce langage amer, que le monarque insensé adressait au judicieux cocher, celui-ci répondit avec respect ces paroles salutaires : 9.

« Je ne crains pas, je ne suis pas frappé de folie, je n'ai pas été séduit par l'ennemi, je ne suis point insoucieux, je ne suis pas sans amitié pour toi, et je n'ai pas oublié tes grandes qualités.

» Cette action, qui te déplaît, je l'ai faite par attachement pour toi et par dévouement : « Elle doit plaire, » *me suis-je dit*, inspiré que j'étais par l'amour de ton bien et le désir de sauver ta renommée. 10—11.

» Ne veuille donc pas, grand roi, penser injustement que je sois un cœur lâche ou léger en quelque chose dans cette affaire, moi, qui trouve

mon bonheur dans ce qui est utile ou agréable à toi. 12.

» Écoute ! Je vais te dire pour quel motif ce char fut détourné par moi du combat, comme un fleuve impétueux serait détourné de la mer.

» Je pense, héros, que le grand travail de cette journée t'a causé de la fatigue : en effet, je ne te vois plus la même ardeur, ni l'air aussi dispos. 13—14.

» A force de traîner ce fardeau, les coursiers du char sont couverts de sueur ; ils sont abattus, accablés par la fatigue, comme si une tempête du simoun les avait tourmentés. 15.

» Ce sont là des signes, qui se manifestent à mes yeux complètement, et je conjecture qu'on ne peut tirer de ces marques-ci un bon augure.

» Le cocher, qui épie l'occasion, que peut lui prêter l'ennemi, doit savoir discerner le temps et le lieu, les signes et les gestes, la non-chalance, ou l'ardeur, la fatigue, le fort ou le faible du guerrier, monté sur le char. Il faut qu'il observe si le terrain a des creux ou des éminences, s'il est uni ou raboteux : c'est à lui de saisir le moment de s'arrêter, l'instant de la charge ou celui de la retraite, s'il y a lieu d'avancer ou de reculer. Le héros, qui s'escrime sur le char, et le cocher, qui dirige ses rênes, ont besoin de savoir démêler toutes ces *différentes circonstances*.

16—17—18—19.

» J'ai fait ce qui était convenable pour suspendre un instant ce combat entre vous et le procurer du repos, à toi et même aux coursiers du char. 20.

» Ce n'est donc point un simple caprice de ma volonté, qui a détourné ton char du combat ; je l'ai fait pour ton bien, moi, que remplit, sire, le dévouement à mon maître. 21.

» Prescris-moi tes ordres, ô toi, qui donnes l'honneur ; tout ce que tu me diras, héros, je l'exécuterai d'une âme, qui ne se croit pas encore dégagée de ses dettes envers toi. » 22.

Râvana, satisfait de ce langage, combla son cocher avec toutes sortes d'éloges et lui dit, altéré de combat : 23.

» Cocher, fait tourner vite à ce char le front vers le Raghouide ! Râvana ne veut pas revenir, sans avoir tué son ennemi dans la bataille ! » 24.

Stimulé par ces mots de Râvana, le cocher aussitôt de pousser rapidement ses coursiers ; et, dans un instant, le grand véhicule du souverain des noctivagues fut arrivé devant le char du Raghouide. 25.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-neuvième chapitre.
Intitulé :
LA RÉPRIMANDE AU COCHER.

XC.

Le monarque des hommes vit le char du monarque des Rakshasas arrivant soudain vers lui avec son bruit immense et son immense vitesse.

A l'aspect de ce char, pareil aux nuages, qui, attelé de chevaux noirs, se précipitait sur lui, et, revêtu d'une formidable splendeur, semblait soutenu sur les humides nuées au milieu des airs, Râma dit à Mâtali, cocher du puissant Indra :

« Mâtali, vois ce char de l'ennemi, qui fond sur nous avec colère et d'un bruit égal à celui d'une montagne, qui se déchire, fendue par un coup de tonnerre. 1—2—3—4.

» Puisqu'il revient avec cette grande vitesse, après qu'il s'est retiré, c'est qu'il a pris la résolution de me tuer dans un *nouveau* combat. 5.

» Ainsi, marche au-devant du char de mon rival et tiens ferme, sans négligence ; je veux l'anéantir, comme le vent dissipe le nuage, qui s'est élevé *dans les cieux*. 6.

» Pousse rapidement ton char sans émotion, résolument, l'œil et le cœur sans trouble, et modère l'attelage avec les rênes. 7.

» Je le sais, il n'est rien, qui soit à corriger en toi, digne du char d'Indra ; mais je désire combattre, c'est là ma seule pensée : c'est donc une chose, que je rappelle à ta mémoire ; ce n'est pas un avis, que je veuille te donner. » 8.

Satisfait par ce langage de Râma, Mâtali, le plus excellent des cochers, poussa rapidement son char. 9.

Ensuite, mettant à sa gauche le grand char de l'ennemi, il écarta le Démon avec la poussière soulevée sous les roues du sien. 10.

Alors, ses yeux rouges tremblants de colère, le monarque aux dix têtes de repousser à coups de flèches Râma, qui, monté dans son char tournait le front à son ennemi. 11.

Irrité de cet assaut, le Raghowide, que la colère fit sauter par-dessus les bornes de la constance, saisit l'arc d'une vigueur infinie, dont Indra lui-même usait dans les combats. 12.

Il s'arma dans cette bataille de flèches aigües, à l'immense vitesse, semblables aux rayons du

soleil et telles que des serpents au poison mortel.

Il fut grand le combat de ces deux guerriers, affrontés l'un contre l'autre, animés par un désir mutuel de s'arracher la vie et comme deux éléphants rivaux, ivres *de colère et d'amour*.

Bientôt les Rishis du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas et les Dieux, intéressés à la mort de Râvana, se rassemblent pour contempler ce duel en char. 13—14—15.

Le combat de ces deux rivaux fut léger, varié, savant ; ils se portaient mutuellement des blessures, enflammés par l'ambition de triompher.

Étalant toute leur vitesse de main et frappant les dards avec les dards, ils encombraient le ciel de flèches pareilles à des serpents. 16—17.

En même temps s'élevèrent des prodiges horribles, épouvantables, qui annonçaient la défaite de Râvana et le triomphe de Râma. 18.

Une pluie de sang tomba du ciel sur le char de Râvana ; les vents soufflaient en cercle autour du tyran et le tenaient à leur gauche (1). 19.

Une volée de grands vautours, circulant sous la voûte du ciel, accompagnaient obstinément

(1) Ce qui est le contraire de la révérence, nommée le *pradakshina*, c'est-à-dire, tourner autour d'une personne, en observant de la tenir toujours à sa droite.

son char, en quelque lieu qu'il se dirigeât. 20.

Lankâ parut comme incendiée jour et nuit d'une aurore et d'un crépuscule, qui ressemblaient aux fleurs du rosier de la Chine. 21.

Il s'éleva de grands météores ignés avec des trombes de vent furieuses et un épouvantable bruit : Râvana en trembla et la terre en fut ébranlée. 22.

Les bras des Rakshasas étaient enchaînés au moment qu'ils voulaient envoyer leurs flèches. Les rayons épars et réfléchis du soleil, rouges, blancs, jaunes, cuivrés, se montraient dans le côté (1) de Râvana, comme les métaux d'une montagne.

Des chakals, suivis par des vautours et dont la gueule vomissait des flammes, le regardaient au visage et jetaient avec fureur des glapissements sinistres.

Des vautours, des grues, des hérons en nombre tel, qu'il obstruait la vue, poussaient joyeux en sons discordants leurs chants funestes, odieux, épouvantables.

Le vent d'un souffle contraire soulevait une

(1) Littéralement : l'*anka*, c'est-à-dire, cette partie latérale du corps, qui s'étend de la hanche à l'aisselle.

poussière épaisse, dont il faisait un âpre collyre aux yeux de l'armée ennemie.

De toutes parts tombèrent d'un ciel sans nuages sur l'armée de Râvana les foudres épouvantables d'Indra avec un bruit, que l'oreille ne pouvait supporter.

Le firmament et les plages intermédiaires furent masquées par l'obscurité : le ciel ne fut qu'une tempête par la pluie de poussière, qui tomba d'en haut.

Des volatiles affreux avec des cris horribles se livraient devant son char une terrible guerre et succombaient là par centaines.

Ses coursiers même, transpirant des étincelles de leurs membres et versant des pleurs en larges gouttes de leurs yeux, rendaient à la fois (2) et de l'eau et du feu.

Tels, nombreux, inspirant la terreur, épouvantables, naquirent alors ces prodiges, annonçant la mort de Râvana. Mais, du côté de Râma, on vit partout se manifester des signes rians, fortunés, qui proclamaient d'avance sa victoire.
(Du 23^e au 33^e çloka.)

Ensuite le Raghouide, versé dans la science des présages, fut transporté d'une joie suprême

(1) *TOLLYAM, également.*

à la vue de ces heureux augures ; et, l'esprit en repos, il déploya dans la bataille une irrésistible vigueur. 33.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le quatre-vingt-dixième chapitre ,
Intitulé :
L'APPARITION DES PRODIGES.

XCI.

Il se ralluma donc entre Râvana et Râma un grand duel en char, qui dépassa toute mesure et qui répandit la terreur dans tous les mondes. 1.

L'armée *bien diminuée* des Rakshasas et la grande armée des simiens se tinrent là immobiles, les armes dans les mains. 2.

Quand ils virent ces deux guerriers vigoureux (1) aux prises l'un avec l'autre, ils furent saisis tous d'un émerveillement extrême et le cœur de chacun battit avec force. 3.

L'âme stupéfaite, leurs traits divers sans mouvement à leurs bras sans action, ils restaient, les yeux attachés sur les deux héros, impatients de s'arracher la vie. 4.

(1) *Râma et Râvana*, ajoute le texte surabondamment.

Cette armée de Rakshasas, contemplant cet Indra puissant des Rakshasas, et cette armée de quadrumanes, l'œil fixe sur le vaillant Raghouide, semblaient n'être là qu'une peinture dans un tableau. 5.

Après la vue des prodiges, qui s'étaient manifestés, Râma et Râvana, la résolution bien arrêtée, la colère implacable, se livrèrent un combat acharné : « Il faut vaincre ! » se disait le Kakoutsthide ; « Il faut mourir ! » se disait Râvana. Tous deux, ils firent voir dans cette bataille la suprême essence du courage. 6.—7.

Enfin, le vigoureux monarque aux dix têtes encoche à son arc des flèches, et, visant le drapeau arboré sur le char du Raghouide, il envoie ses dards avec colère. 8.

Mais, sans toucher le drapeau flottant sur le char de Pourandara (1), les flèches viennent frapper la pique en fer debout sur le véhicule et tombent amorties sur le sol de la terre. 9.

Alors, bouillant de courroux, le fort Râma bande son arc et songe à rendre, coup pour coup, la pareille à son ennemi. 10.

Il vise le drapeau de Râvana et lui décoche un trait, flamboyant de sa propre splendeur, irrésistible et tel qu'un grand serpent. 11.

(1) Indra.

Cette flèche, après qu'elle eut tranché l'étendard, s'abattit sur la terre, et le drapeau coupé du monarque tomba du char sur la plaine. 12.

Tel, atteint par le tonnerre de Çakra, le roi des graminées (1) croule d'une montagne.

A la vue de son étendard abattu, le décacéphale aux vastes forces fut comme embrasé dans le combat par le feu, qui s'allume au souffle de la colère ; et, incapable de modérer sa fureur, il fit pleuvoir une averse de flèches. 13—14.

Il blessa de ses épouvantables dards les chevaux du Raghouide ; mais les divins coursiers ne bronchèrent pas sous les atteintes de ces traits et même ils n'en furent nullement émus. Si on les avait touchés avec une simple tige de nymphæa, ils n'auraient pas eu le cœur mieux portant.

Voyant que ses coups n'avaient pu troubler même les nobles quadrupèdes, sa bouillante colère en fut encore plus augmentée, et Râvana se mit à lancer une grêle de flèches. Massues, tchakras, pilons, moushalas, leviers de fer et demi-lunes, haches, lances, maillets d'armes, bhallas, harpons, bouçoundis et piques, il versa comme une pluie au fracas épouvantable cet horrible arsenal,

(1) C'est-à-dire, un palmier ; ce n'est pas seulement une périphrase élégante, c'est encore, en botanique, une définition d'une parfaite justesse.

effroi de tous les êtres, que la magie avait rassemblé dans ses mains. 15—16—17—18—19.

Cette grande averse, composée de mille traits divers, qu'il adressait au char du Raghouide, tomba de tous les côtés dans ce combat sur l'armée des singes. 20.

Quand le monarque des Rakshasas vit ces dards, semblables à des serpents, ne lui donner aucun fruit pour la mort de Râma, ce noctivague aux dix têtes, à la main prompte, redoublant ses efforts d'un cœur infatigué et d'une âme intrépide, fit voler d'autres flèches par milliers dans le char, dans le drapeau, dans le corps de son rival.

Alors qu'il vit Râvana dans le combat lutter ainsi de toute son ardeur, le Kakoutsthide en riant mit des flèches à son arc et lança dans la bataille ces traits aigus par centaines de mille.

21—22—23—24.

Le ciel en fut complètement voilé.

Grâce à cette averse lumineuse de zagaies vomie par les deux combattants, on vit rayonner un second ciel, fait pour ainsi dire, tout de flèches.

Des traits, que Râvana et Râma se lancèrent dans cette lutte, il n'y en eut pas un, qui n'eût sa cause, qui ne fît sa blessure, qui n'atteignît son but.

Ces deux héros, le fléau de leurs ennemis,

s'acharnant à la mort l'un de l'autre, se perçaient de coups mutuels, et, voulant imiter, l'un ce que l'autre faisait, Râma de frapper les chevaux de Râvana, et Râvana de frapper les coursiers de Râma. 25—26—27—28.

Ici, dans l'Youddhakânda ,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-onzième chapitre ,
Intitulé :
LE DRAPEAU ABATTU SUR LA TERRE.

XCII.

Toutes les créatures virent d'une âme étonnée jusqu'à la stupeur Râvana et Râma aux prises dans cette grande bataille. 1.

Montés dans leurs chars et bouillants de colère, ils se frappaient de coups mutuels, et toutes leurs formes ne respiraient que la cruauté. 2.

Ils traçaient des cercles, des chemins obliques, les routes flexueuses du serpent, et mettaient à profit les avantages variés, que fait naître l'habileté du cocher. 3.

Râma fatiguait Râvana et Râvana fatiguait le Raghouide même : tantôt avançant et tantôt reculant, ils tentèrent les dix voies de l'espace. 4.

Montés dans les chars et semant des multitudes de flèches, ils allaient, comme deux nuages

furieux, qui se heurtent dans un conflit. 5.

Après qu'ils eurent décrit maintes lignes de routes différentes, ils se tinrent de pied ferme une seconde fois, se faisant face l'un à l'autre dans le combat. 6.

Debout sur les chars, ils s'abordèrent, le timon de l'un affronté au timon de l'autre, les étendards aux étendards et les coursiers tête contre tête. 7.

Ensuite, avec quatre flèches aiguës, enflammées, vomies de son arc, Râma de forcer les quatre chevaux de son rival à s'écarter, les uns en avant, les autres en arrière. 8.

Et, saisi de colère à cette vue du trouble mis dans son attelage, le noctivague de lancer au Raghouide ses dards bien acérés. 9.

Effroyablement blessé par le vigoureux monarque aux dix têtes, le Daçarathide n'en ressentit aucun trouble et n'en fut même aucunement ému. 10.

Cela fait, le noctivague, visant le cocher du Dieu, qui tient la foudre, lance de nouveau ses flèches, bruyantes comme la chute du tonnerre.

Ces dards à l'immense vitesse, précipités dans le corps de Mâtali, ne lui causèrent pas la plus légère défaillance dans le combat ni le moindre souci. 11—12.

Mais, irrité de ce triomphe obtenu sur le cocher et sur lui-même, la colère de Râma en fut aug-

mentée, comme l'ardeur du feu, quand on y verse une oblation de beurre clarifié. 13.

Soudain le Raghouide saisit un grand arc, le banda et coupa celui du monarque avec une flèche au large tranchant. 14.

Il abattit avec un second trait le bracelet de sa main et rompit sa cuirasse en plusieurs morceaux avec de fortes flèches. 15.

A la place de son arc brisé, le Poulastide prit un nouvel arc dans son char et fit pleuvoir de rechef une averse de traits sur le Raghouide et sur le char d'Indra. 16.

On n'entendait pas autre chose dans cette bataille que le bruit des pilons, des moushalas, des massues, qui volaient pour tomber sur le Raghouide. 17.

Mais l'intelligent héros de mettre avec ses armes une digue à cette grande, horrible, insurmontable pluie, composée de traits et de flèches.

Ensuite les Rishis du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas, et les Dieux, voyant le combat égal, se rencontrent dans une même pensée : « Que le salut soit aux Brahmes ! Puisse les mondes subsister à jamais ! Puisse le Raghouide vaincre dans cette bataille Râvana, le monarque des Rakshasas ! » 18—19—20.

S'écrièrent-ils, en voyant ce combat de Râma et de Râvana.

Aussitôt, encochant à son arc une flèche, semblable à un serpent, Râma, versé dans la science des astras, les plus grands, abattit du corps une des têtes de Râvana. Les trois mondes virent donc alors gisante sur la terre cette grande tête coupée.

Mais, sur les épaules de Râvana, tout à coup s'éleva une autre pareille tête, que le magnanime Raghouide à la main prompt abattit également.

On vit décollée encore la seconde tête de Râvana ; mais, à peine eut-il coupé cette *horrible* tête, que Râma en vit une nouvelle naître à sa place. 21—22—23—24.

On la voit tomber, comme les autres, sous les traits de Râma, semblables à la foudre ; mais, autant il en coupe dans sa colère, autant il en renaît sur les épaules de Râvana. Ainsi, dans ce combat, il était impossible à Râma d'obtenir la mort du cruel Démon. 25—26.

Enfin, il trancha l'une après l'autre une centaine de têtes égales en splendeur ; mais on n'en vit pas davantage se briser la vie du monarque des Rakshasas. 27.

Alors, le Raghouide, ce fils, qui ajoutait sans cesse aux joies de Kâuçalyâ, sa mère, ce héros, versé dans tous les astras, l'esprit ballotté entre mille incertitudes, roula ces pensées en lui-même :

« Toutes ces flèches, en lesquelles je me fais dans les combats, moi, par qui furent immolés

Khara et Dhoûshana ; moi, qui ai fait mordre la poussière à Mârîcha ; moi, qui ai tué Virâdha dans la forêt Dandaka, et Bâli, plein de fureur dans les batailles, quelle est donc la cause *secrète*, qui diminue ainsi leur puissance à l'égard de Râvana ? » 28—29—30.

Il dit ; mais, en même temps qu'il se livrait à ces pensées, le Raghouide continuait à soigner le combat et faisait pleuvoir une grêle de flèches sur le Démon. 31.

A son tour, du char, où il se tenait, le monarque irrité des Rakshasas fatiguait Râma dans cette bataille avec une averse de traits en fer. 32.

La scène de ce grand, de ce tumultueux, de cet épouvantable combat fut, tantôt le ciel, tantôt la terre, ou même encore le sommet de la montagne. 33.

Il dura sept jours entiers, ce grand duel, qui eut pour témoins les Rakshasas, les Ouragas, les Piçâtchas, les Yakshas, les Dânavas et les Dieux.

Le repos ne suspendit alors ce combat de Râma et de Râvana, ni un jour, ni une nuit, ni une heure, ni une seule minute. 34—35.

Enfin, Mâtali rappela au Raghouide *ce qu'il paraissait avoir oublié* : « Pourquoi suis-tu cette marche, héros, comme si tu ne savais pas *ce qu'est ton adversaire* ? 36.

» C'est aujourd'hui qu'en immolant ici dans le

combat ce Râvana, le cruel monarque des Rakshasas, tu atteindras, guerrier aux vastes forces, le but, pour lequel tu es né (1). 37.

• Qu'aujourd'hui ton victorieux combat donne une joie délicieuse au fortuné Brahma, qui, environné des Rishis et des Dieux, te contemple de ses regards divins ! 38.

• Qu'aujourd'hui les Paramarshis (2), les Sidhas, les Gandharvas et les Dieux se promènent en toute sécurité, grâce à toi, ô le plus grand des hommes ! 39.

• Décoche-lui pour la mort, seigneur, le trait de Brahma : en effet c'est Brahma lui-même, qui sera ainsi l'auteur de sa mort. 40.

• Il ne te faut pas, Raghouide, lui couper les membres supérieurs ; car la mort ne peut lui être donnée par la tête : la mort, seigneur, n'a entrée chez lui que par les autres membres. •

Râma, au souvenir de qui les choses étaient rappelées par ces mots de Mâtali, prit alors un dard enflammé, soufflant comme un serpent.

41—42.

C'était le premier des traits, que le saint anachorète Agastya lui avait donnés ; Agastya, qui

(1) *Nativitas, secundum rem, tibi fict.*

(2) Ce que nous avons traduit tant de fois par ces mots : *les rishis du plus haut rang.*

l'avait reçu de Brahma lui-même pour la mort de Râvana dans ce combat. 43.

Brahma à la splendeur infinie l'avait fabriqué jadis pour Indra et l'avait donné au roi des Dieux, qui désirait la victoire sur les trois mondes. 44.

Cette flèche avait dans sa partie empennée le vent ; à sa pointe, le feu et le soleil ; dans sa pesanteur, le Mérou et le Mandara, bien que son corps fut composé d'air. 45.

Brahma fit asseoir dans ses nœuds les Divinités, qui portent la terreur, Kouvéra, Varouna, le Dieu, qui tient la foudre, et la Mort, un lasso dans sa main. 46.

Le corps tout flamboyant, parée d'or, faite de la force de tous les êtres et de la splendeur même du soleil, embrasée comme l'astre du jour et revêtue de fumée comme le feu de la Mort, son action était rapide et d'un même coup elle perçait à la fois des multitudes d'hommes, d'éléphants et de chevaux. 47—48.

Les membres souillés du sang ravi à une foule d'êtres, arrosée de moëlle, affreuse, épouvantable, la terreur de tout, avide de lécher comme un serpent et donnant toujours dans le combat une abondante pâture aux grues, aux vautours, aux corbeaux, aux Rakshasas, aux chakals, aux quadrupèdes carnassiers, elle avait les formes de la mort et portait la terreur avec elle. 49—50.

Dans les mains du Kakoutsthide, cette arme supérieure anéantit la crainte au cœur des mondes, ravit la gloire aux ennemis et répand la joie sur lui-même. 51.

Râma aux vastes forces charma d'abord une grande flèche, suivant la règle enseignée par l'*Astra-Véda*, et l'encochoa d'une main vigoureuse. 52.

Dans le moment qu'il ajustait à son arc ce trait excellent, la peur fit trembler tous les êtres et la terre elle-même chancela. 53.

Irrité, il imprime une forte courbure à son arc, et, bouillant de courroux, lance à Râvana cette flèche, qui détruit les articulations. 54.

Accompagnée du plus efficace des astras et décochée par cet arc magnanime de Çakra, la flèche partit avec la mission de tuer l'ennemi.

A peine entré dans la route du vent, le grand trait, invincible comme le tonnerre lancé par le Dieu, qui manie la foudre, vomit une flamme, qui sortit de la fumée. 55—56.

Aussi impossible d'être arrêté dans son vol que la mort elle-même, il s'abattit sur le Démon et brisa le cœur de ce Râvana à l'âme cruelle. 57.

Le trait mit fin rapidement à son existence, il ravit le souffle à Râvana, et, quand il eut traversé le tyran, il vint, tout baigné de sang, se ficher dans la terre. 58.

Après que le dard eut ensanglanté sa brillante lumière et tué le Rakshasa, il revint, aussitôt son œuvre accomplie, et rentra de lui-même dans son carquois. 59.

Soudain l'arc avec son trait échappe à la main du monarque et tombe avec le souffle exhalé de sa vie. 60.

Sa splendeur éteinte, sa fougue anéantie, son âme expirée, il croula de son char sur la terre, comme Vritra sous un coup de la foudre. 61.

Son char, dont la mesure embrassait dix nalvas (1) fut brisé, et le corps de Râvana étendu mesurait lui-même cinq nalvas. 62.

Tremblants d'épouvante à la vue de leur maître tombé sur la terre, les noctivagues sans défenseur, faible reste des Rakshasas tués, s'enfuient çà et là de tous les côtés. 63.

Privés du roi, sous le bras duquel était leur azyle et maltraités par les simiens triomphants, ils courent, chassés par la terreur, à Lankâ, leurs visages ruisselants de larmes pitoyables. 64.

Ensuite, les singes victorieux poussent des cris joyeux, proclamant la victoire de Râma et la mort de Râvana. 65.

Au moment où fut tué ce Rakshasa, l'ennemi

(1) Nous l'avons dit ci-dessus dans le texte : le *nalva* est un stade de 400 coudées.

du monde, le tambour des Dieux résonna bruyamment au milieu des airs. 66.

Un immense cri s'éleva au sein même du ciel : « Victoire ! » Et le vent, chargé de parfums célestes, souffla de sa plus caressante haleine.

Une pluie de fleurs tomba du firmament sur la terre, et le char de Râma fut tout inondé de ces fleurs divines aux suaves odeurs. 67—68.

Les mélodieuses voix des Immortels joyeux criaient au milieu des airs : « Bien ! bien ! » et s'associaient dans les éloges de Râma. 69.

Nârada, Toubourou, Gârgya, Hâhâ, Hoûhoû et Soudâma, ces rois des Gandharvas, chantèrent eux-mêmes devant le Raghouide victorieux. 70.

Ménakâ, Rambhâ, Ourvaçî, Pantchatchoûdâ et Tilauttamâ, ces nobles *Apsaras*, dansèrent, elles cinq, devant le Kakoutsthida, joyeuses de la mort, qu'il avait infligée au Démon. 71.

L'extermination de cet épouvantable Râvana, qui semait la terreur dans tous les mondes, fit entrer une grande joie au cœur des Tchâranas et des Dieux. 72.

Râma, que la mort de Râvana, tué de sa main, transportait de la joie la plus vive, dit alors ces paroles polies à Sougrîva, de qui les désirs étaient remplis, à son ami Angada, à Lakshmana, à Vibhîshana, enfin à tous les généraux des ours et des singes : 73—74.

« Grâces à la force et au courage de vos excellences, grâces à la vigueur de vos bras, le voici mort ce Râvana, le monarque des Rakshasas, qui fit tant pleurer le monde ! 75.

« Aussi long-temps que le monde subsistera, les hommes s'entrediront le haut fait si prodigieux, que vous avez accompli et qui ajoute beaucoup à vos gloires ! » 76.

Râma, les charmant de sa voix, répéta deux et trois fois cette pensée, et rappela aux singes et aux ours différentes choses, et justes, et convenables, qu'ils avaient faites *dans la guerre*. 77.

A ces mots du Raghouide, ils répondent joyeux : « Ta splendeur seule a consumé ce criminel et ses généraux. 78.

« Où trouver en nous, gens de peu de vigueur, assez de force pour accomplir dans les combats un fait immense, comme ce qui fut exécuté par toi, noble Raghouide ! » 79.

Ainsi honoré par eux de tous les côtés, ce monarque de la terre éclatait de splendeur, comme Indra le fortuné, recevant les hommages des grands Dieux. 80.

Ensuite, le vent revint au calme, les dix points cardinaux se firent sereins, le ciel fut sans nuage, les Divinités se rallièrent à l'entour du grand Indra, leur chef, et le soleil même rayonna d'une lumière inaltérable. 81.

Alors Sougrîva, Vibhîshana, Lakshmana et tous les autres amis du Raghouide se rassemblent près de sa personne, l'honorent suivant l'étiquette, et le glorifient pour cette victoire gagnée dans le combat. 82.

En ce moment, son rival immolé et sa promesse accomplie, le guerrier aux vastes forces, honneur de la race du grand Daçaratha, resplendissait, entouré de son armée sur le champ de bataille, à l'égal du puissant Indra, environné par les troupes des Dieux. 83.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-douzième chapitre ,
Intitulé :
LA MORT DE RAVANA.

XCIH.

Voyant couché mort ce Râvana, que son cocher avait précédé au tombeau, les Rakshasas de s'enfuir dans le combat et de se disperser à tous les points de l'espace, tremblants de la peur, que Râma leur inspire. Les uns plongent dans les flots, les autres escaladent la montagne, ceux-ci descendent aux enfers, ceux-là gagnent une forêt. Il en est, qui volent vers la mer ; il en est, qui entrent dans Lankâ, où les entraîne l'amour de leurs enfants. 1—2—3.

Alors, toute la ville de Lankâ, criant : « Hélas ! hélas ! » fut remplie d'une foule de vieillards et d'enfants *éplorés* ; elle fut tout ébranlée dans la fuite des Rakshasas. 4.

D'une autre part (1), les singes magnanimes vont *sur les pas des fuyards*, et ces quadrumanes au courage de lion entrent *avec eux* dans Lankâ.

Tous, émerveillés, ils furent transportés dans la plus haute admiration à la vue de cette grande cité, rayonnante de toutes les pierreries, à la vue de cette Lankâ aux portes resplendissantes d'or et faites de pierres précieuses, cette ville aux huit portes, embrassée de huit enceintes fortifiées, longue de trente yodjanas sur dix yodjanas en largeur, cette métropole céleste, bâtie par Viçvakarma, toute brillante d'or, pavoisée de drapeaux, enrichie de perles, de gemmes et de coraux, embellie de promenades et semblable aux nuées d'automne. 5—6—7—8—9.

Quand Vibhîshana vit Râvana, son frère, expiré sous les flèches de Râma, il se mit à gémir, l'âme assiégée par la violence du chagrin : 10.

« Héros courageux, célèbre dans la guerre, versé dans toute la science des astras (2), pourquoi ton corps sans vie est-il couché sur la terre, hélas ! toi, qui possèdes un lit somptueux ? 11.

» *Tu gis*, tes longs bras, ornés de santal, étendus sans mouvement, ton diadème rejeté *du*

(1) *Aparai*.

(2) Voyez les notes, pages 403 du huitième volume et 178 de celui-ci.

front, ce diadème d'un éclat égal à celui de l'astre du jour ! 12.

» Le voici donc arrivé maintenant, héros, ce *malheur*, que j'avais prévu : car, aveuglé par la folie de l'amour, tu as dédaigné mes paroles ! 13.

» Voici donc arrivée cette conséquence de l'orgueil, que Prahasta, qu'Indradjit, que les autres courtisans ont mis à rejeter mes avis. 14.

» Le moment où la vérité vous accule est arrivé : les voilà jetés dans le chemin des résultats ! Le soleil est tombé sur la terre, Lunus est plongé dans l'obscurité ! 15.

» La flamme du brasier est éteinte, comme si l'on avait répandu sur lui des cruches d'eau par centaines ! Aujourd'hui, le feu de Râvana fut étouffé sous les averses de flèches vomies du nuage de Râma ! 16.

» Maintenant qu'il est tombé sur la terre, ce guerrier, le plus vaillant des hommes, qui portent les armes, que reste-t-il ici du monde de ce héros sans vie ? 17.

» Le bourgeon de la constance a pour sa fleur une postérité ; le fruit de l'ascétisme est lié par ses racines avec l'héroïsme : ce grand arbre du monarque des Rakshasas, le voici donc abattu par l'évent du Raghouda ! 18.

» Le voici donc étendu mort sur la terre, le corps écrasé dans les griffes du lion d'Ikshwâkou,

ce grand, cet amoureux éléphant de Râvana ; lui, de qui la splendeur était comme une défense ; lui, pour qui sa race était comme une forêt de bambous, théâtre de sa colère ; lui, de qui la passion furieuse était comme la trompe, inondée par le mada (1), ruisselant de ses tempes ! » 19.

Ensuite Râma, qui avait étudié la vérité des choses, répondit ces paroles sensées à Vibhîshana, plongé dans un profond chagrin : 20.

« Il n'est pas anéanti ce guerrier, que voilà sans mouvement, ce héros d'un courage furieux dans les combats, lui, qui est tombé sans crainte, et de qui la grande énergie ne savait pas reculer !

» Le kshatrya, qui se maintient dans le caractère de son état, ne donne point ainsi des larmes à la mort d'un guerrier ; car c'est pour la mort que les hommes d'intelligence courent au champ de bataille. 21—22.

« Il n'est pas opportun de pleurer sur lui, parce qu'il est tombé dans les mains de la mort, ce guerrier intelligent, de qui le bras semait la peur sur les trois mondes et terrifiait Indra même dans la guerre. 23.

» Jamais, aux temps passés, on n'a livré de

(1) « *Succus, qui elephantis, tempore quo coitum appetunt, à temporibus effluit.* » (Bopp, au mot cité.)

combats, où seulement un côté, *et non les deux*, se proposât pour but la victoire : toujours, dans les batailles, ou les ennemis sont tués par le héros, ou le héros est tué par les ennemis.

« C'est là en effet, c'est la voie éternelle du kshatrya, enseignée par les âges, qui nous ont précédés ; il n'est donc pas à déplorer le sort du guerrier, qui meurt dans un combat : cette maxime est une vérité. 24—25.

» Instruit de cet axiôme, arme-toi de courage ; et, secouant ton chagrin, songe à ce qu'il est besoin de faire maintenant ici sans délai. » 26.

A ces paroles du vaillant fils des rois, Vibhishana, consumé de tristesse, réclama ce qui était *immédiatement* nécessaire dans la condition, où gisait *le monarque*, son frère : 27.

« Lui, qui jamais ne fut brisé dans les combats, où sa valeur eut à lutter avec Indra et les Dieux, il s'est brisé contre toi dès son approche, comme la mer se brise elle-même en s'approchant du rivage. 28.

» Il a vigoureusement défendu ses amis, il a savouré tous les plaisirs, il a nourri dans l'abondance ses domestiques, il a semé des richesses parmi ses amis, il a fait tomber des inimitiés au milieu de ses ennemis. 29.

» Chef de maison, il a consacré dans son palais un lieu pour les sacrifices annuels et quotidiens ;

il a signalé sa patience par de terribles macérations, il a entièrement lu tous les Védas, il s'est montré dans les combats héros éminent : que la cérémonie accoutumée pour ceux, qui sont allés chez les morts, soit donc ici, avec ta permission, Râma, célébrée en son honneur. » 30.

Rappelé, comme il fallait, en ces paroles touchantes, au souvenir de ce qui était dû à Râvana, le magnanime fils du monarque des hommes invita lui-même Vibhîshana d'une âme calme à mettre en exécution le conseil donné (1) :

« La victoire, dit-il, éteint les inimitiés ; la guerre finie ramène la paix. Qu'on célèbre ses obsèques : c'est mon désir autant que le tien. »

31—32.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-treizième chapitre.
Intitulé :
LA PLAINTÉ DE VIBHÎSHANA.

(1) *Emendatorem jussit Rama solvere exequias.*

XCIV.

A la nouvelle que le Raghouide à la grande âme avait tué Râvana, les Rakshasis, aliénées par la douleur, sortirent du gynécée. 1.

Agitées de nombreuses convulsions, souillées des poussières de la terre, se battant la poitrine et la tête avec des bras luisants d'or, les cheveux déliés, accablées de chagrin, comme un troupeau de génisses, qui a perdu son taureau, elles sortirent avec les Rakshasas par la porte septentrionale. 2—3.

Entrées dans cet épouvantable champ de bataille, elles cherchent leur époux sans vie : « Hélas, mon noble mari ! » s'écrient-elles de tous les côtés ; « Hélas, mon protecteur ! » 4.

Elles parcourent cette terre au sein jonché de

cadavres, pleine de vautours et de chakals, résonnante aux cris des hérons et des corbeaux, et qui n'était plus qu'un bournier de sang. 5.

Absorbées dans le chagrin et les yeux baignés de larmes, se lamentant comme de *plaintives* éléphantcs, elles ne brillaient point alors ces femmes, qui pleuraient un époux tué dans ce terrible monarque. 6.

Elles virent là ce vaillant Râvana au grand corps, à la grande splendeur, tombé sur la terre et semblable à une montagne *écroulée* de noir collyre. 7.

A la vue de leur époux mort, couché dans la poussière du champ de bataille, elles se laissent tomber sur ses membres, comme des lianes coupées avec les arbres d'une forêt. 8.

Celle-ci l'embrasse avec respect et pleure dans cette posture, celle-là prend ses pieds, une autre lui passe ses bras autour du cou. 9.

Telle jette ses bras en l'air, puis se roule sur la terre ; l'une s'évanouit, en voyant la face de Râvana glacée par la mort ; 10.

L'autre soulève dans son giron la tête du monarque et pleure accablée de chagrin, lavant ce pâle visage de ses larmes, comme *l'aurore* inonde un lotus de gelée blanche. 11.

Ainsi désolées à l'aspect de leur époux immolé

dans la bataille, elles manifestaient leur désespoir sous différentes formes et se lamentaient à l'envi l'une de l'autre : 12.

« Celui, qui mit en fuite Indra ; celui, qui mit en déroute Yama ; celui qui ravit le char Poushpaka au Viçravaside, son frère ; celui, qui sema plus d'une fois la terreur parmi les Gandharvas, les Rishis et les Dieux mêmes, le voici donc, hélas ! étendu mort sur un champ de bataille ! 13—14.

« Celui, à qui n'était connu aucun danger à craindre, ni des Pannagas, ni des Asouras, ni des Souras mêmes, un homme a donc suffi pour lui apporter ici même ce danger ! 15.

« Celui, à qui ne pouvaient donner la mort, ni les Rakshasas, ni les Dânavas, ni les Dieux, c'est un homme à la main faible, qui l'a couché mort dans ce champ de bataille ! 16.

« Celui, sur qui, ni les Asouras, ni les Yakshas, ni les Souras mêmes n'auraient pu remporter la victoire, il a reçu la mort d'un simple mortel, comme un individu sans courage ! » 17.

Ainsi, poussant mainte et mainte fois ces plaintes, les épouses du monarque tué pleuraient, et, tourmentées de nouveau par la douleur, elles s'en allaient encore gémir çà et là ces mots : 18.

« Enivré par les fumées de la puissance, tu fermas l'oreille à tes vrais amis, qui ne parlèrent

jamais que pour ton bien ; et ta chute nous entraîne avec toi nous-mêmes ! 19.

» Au moment, où Vibhîshana, ton frère, te donnait avec amour des avis salutaires, toi, dans une folie, qui te fit courir au-devant de ta mort, tu l'as traité avec un superbe mépris. 20.

» Si tu avais remis en liberté Sîtâ, la Mithilienne aimée de Râma, ce malheur épouvantable ne serait pas venu trancher ainsi la racine de notre existence. 21.

» Ton frère, Râma, tes amis, ta famille eussent obtenu ce qu'ils désiraient ; ta mort n'eût pas fait de nous toutes autant de veuves, et l'ennemi ne serait pas au comble de ses vœux. 22.

» Mais, au contraire, ta méchanceté a retenu Sîtâ forcément ; ce qui nous a poussés, et les Rakshasas, et nous-mêmes, tous à la fois dans l'abyme. 23.

» Quoi qu'il en soit, monarque des Rakshasas, il faut le reconnaître ici, la cause de nos maux ne fut pas ton amour : tout est mu par le Destin, et c'est le Destin, qui donne l'impulsion à toute chose. 24.

» La mort des singes dans la guerre, celle des Rakshasas, et ta mort elle-même, guerrier aux longs bras, c'est le Destin, qui par son entremise a tout fait ! 25.

» Ni les richesses, ni la force, ni les caresses,

ni l'autorité, rien ne peut faire dans le monde rebrousser chemin au Destin malgré lui. » 26.

Ainsi, plongées dans le chagrin et les yeux noyés de larmes, se lamentaient, comme des pygargues, ces Rakshasîs, épouses consternées du monarque des Rakshasas. 27.

Ce bruit des tristes plaintes, que poussaient dans le champ de bataille ces femmes du tyran immolé, fit résonner les échos dans toute la ville de Lankâ. 28.

Ici, dans l'Youddhakânda ,

Sixième volume du saint Râmâyana,

Finit le quatre-vingt-quatorzième chapitre .

Intitulé :

LAMENTATIONS DES FEMMES DU GYNŒCÉE.

XCV.

Tandis que les épouses et concubines royales se lamentaient dans le champ de carnage, la plus auguste des épouses et la bien-aimée du roi contemplait son époux avec tristesse. 1.

Et, quand elle eut promené ses regards sur le monarque aux dix têtes, son mari, tombé sous les coups de Râma aux prodigieux exploits, Mandaudarî se mit alors à gémir d'une manière touchante : 2.

« N'est-il pas vrai, héros aux bras puissants, frère puiné de Kouvéra, n'est-il pas vrai qu'Indra n'eût pas été capable de tenir pied en face de ta colère *sur un champ de bataille* ? 3.

» Terrifiés à ta vue, les Rishis, les Gaudharvas

renommés, les Tchâranas, les Yakshas et les Dieux s'enfuyaient à tous les points de l'espace.

» Tu dors, abattu dans le combat sous la main de Râma, qui n'est qu'un homme ! N'en rougis-tu pas, monarque des Rakshasas ? 4—5.

» Comment un homme, le suppôt des singes, a-t-il pu te frapper, toi, au bras insoutenable, toi, doué de force et de splendeur, toi, qui foulais aux pieds les trois mondes ? 6.

» On ne conçoit pas que Râma ait pu t'immoler dans un combat, toi, qui pouvais changer de forme à ta volonté et qui, marchant sur la terre, voyais tous les hommes se cacher à tes yeux. 7.

» Je refuse ma foi à cette action de Râma, toute faite qu'elle soit à la face des armées : *non !* ce n'a pas été sa main *d'homme*, qui t'a broyé, toi, gonflé de force partout. 8.

» Je croirais plutôt que c'est Vishnou, qui vint en personne pour ta mort sous les formes de Râma et qui entra dans son corps à notre insu, grâce aux artifices de la magie. 9.

» Alors que Khara, ton frère, dans le Djanasthâna, fut tué avec les Rakshasas nombreux, qui l'environnaient, son meurtrier déjà n'était pas un homme. 10.

» Alors que, dans la forêt, Bâli, cent fois supérieur à toi pour la force, fut tué par ce

Râma dans la guerre, son meurtrier déjà n'était pas un homme. 11.

» Alors que le héros Hanoûmat entra dans la ville de Lankâ insurmontable aux Dieux mêmes, nous fûmes déjà toutes agitées par la crainte. 12.

» Alors qu'une épouvantable chaussée fut jetée par les singes dans la grande mer, je soupçonnai déjà dans mon cœur que Râma n'était pas un homme. 13.

» Que la paix soit faite avec le Raghouide ! » te disais-je : mais tu n'accueillis pas mes paroles, et de-là vient son triomphe (1) *en ce jour*. 14.

» Tu t'es follement épris de Sîtâ, monarque des Rakshasas, pour la perte de ton empire, de ta personne et de moi-même. 15.

» Il y a des femmes, qui lui sont égales, il y a des femmes, qui lui sont même supérieures en beauté ; mais, devenu l'esclave de l'amour, tu n'as point compris cela. 16.

» Elle n'est pas supérieure, elle n'est pas même égale à moi, ni pour l'extraction, ni pour la beauté, ni pour la distinction des manières ; mais, dans ton égarement, tu n'as point compris cela. 17.

» Un mille entier de femmes, douées toutes de jeunesse et de beauté, n'eut plus de charmes

(1) Littéralement : *ejusque illa felicitas advenit.*

pour toi, parce que la mort t'avait privé de l'intelligence. 18.

» Il n'y a dans aucun être absence complète de signes annonçant la mort : aussi, ta nature devenue toute Mithilienne était-elle à *mes yeux* déjà le signe de ta mort dans cette bataille ! 19.

» La Mithilienne va donc maintenant se promener joyeuse avec Râma, tandis que moi, infortunée (1), je suis tombée dans une mer épouvantable de chagrins ! 20.

» Moi, qui m'enivrai de plaisir, accompagnée par toi sur le Kêlâsa, dans le Naudana, sur le Mérrou, dans les bocages du Tchaïtraratha et dans les jardins suaves des Dieux ! 21.

» Moi, qui, portée sur un char couleur du soleil au milieu d'une vaste splendeur, avais coutume de promener mes regards sur tels ou tels sites divers, habillés différemment de guirlandes et de fleurs ! 22.

» Moi, qui, femme illustre, plongée dans la douleur et déchue par ta mort des jouissances de l'amour, me verrai désormais réduite à désirer en vain mes voluptés perdues ! 23.

(1) Littéralement : *modica virtute*. C'est l'antécédent pour le conséquent ou la cause pour l'effet ; les croyances du pays et de l'époque rattachant l'idée de bonheur en ce monde à celle de récompense des vertus pratiquées dans cette vie ou dans une existence précédente.

» Hélas, sire ! ton visage si frais, beau, fortuné, illuminé par les aigrettes de sa tiare, il ne brille plus aujourd'hui, seigneur, dans la fin de ton corps, ce visage de l'Amour, aux regards pleins de feu, aux pendeloques flamboyantes, au charmant sourire, aux élégants sourcils, aux yeux enflammés par le désir et troublés par l'ivresse !

24 — 25.

» Brisées par les flèches de Râma et tombées sur le champ de bataille, ta moëlle et ta cervelle sont éparses, horrible spectacle ! souillées par les poussières du char ! 26.

» La voilà donc, hélas ! venue, cette nuit suprême de moi, cette nuit, qui fait mon veuvage, et que je n'ai jamais prévue telle, insensée, que j'étais ! 27.

» Mon père est le souverain des Dânavas, mon époux était le monarque des Rakshasas et j'avais pour fils Çatrounirdjétri ; aussi, étais-je fière !

» Mais aujourd'hui je n'ai plus de famille, j'ai perdu en toi mon protecteur ; je suis à jamais sevrée des voluptés de l'amour, et je vais passer dans la tristesse mes éternelles années ! 28 — 29.

» Ce qui te fut dit par Vibhîshana, mon beau-frère, était paroles de vérité : le voici arrivé, prince auguste, ce malheur, enfanté par la colère et l'amour ; tous les principaux des Rakshasas ont péri, toute la race des Yâtavas est sans pro-

tecteur ; et c'est toi, qui, en sortant des bornes, as produit ces infortunes ! 30—31.

» Il n'y a pas lieu pour moi, *je le sais*, de verser des larmes sur toi, renommé pour le courage et la force ; mais la nature de la femme incline mon cœur à la pitié. 32.

» Tu es entré dans la route, que tu te fis à toi-même, en prenant le mal, *quand tu pouvais choisir* le bien ; c'est ma condition, que je déplore, moi, que ma séparation d'avec toi plonge dans une douleur profonde ! 33.

» Tes épouses en deuil, poussant des cris, leur séparation d'avec toi les a toutes précipitées, noctivague, dans un océan de chagrins. 34.

» Royalement vêtu de ta robe jaune et tes membres déposés inertement *sur la terre*, pourquoi, noctivague, gis-tu là, pareil au sombre nuage, enveloppé d'un ciel orangé ? 35.

» Pourquoi ne m'adresses-tu pas la parole, comme si tu dormais, seigneur, à moi, tombée dans la douleur, à moi, la fille de Maya et la petite-fille du monarque des Dânavas ? 36.

» Lève-toi, sire ! Pourquoi es-tu couché là ? Pourquoi ne me dis-tu pas une parole, à moi, ton épouse chérie ? Honore en moi, noctivague aux longs bras, la mère de ton fils ! 37.

» La voici donc rompue en morceaux cette lance, avec laquelle tu immolais tes ennemis

dans les combats, cette lance, brillante comme le soleil et semblable à la foudre même du Dieu, qui manie le tonnerre ! 38.

» Tranchée à coups de flèches, les tronçons de ta massue jonchent la terre de tous côtés, cette massue à la vigueur infinie, armé de laquelle, héros, tu brillais naguère ! 39.

» Honte soit à mon cœur, qui, écrasé par le chagrin, n'éclate pas en mille parties, quand je te vois là descendu au tombeau ! » 40.

Elle dit ; et gémissant ainsi, les yeux troublés de larmes et le cœur assailli par l'amour, la reine tomba dans un *triste* évanouissement. 41.

Alors, toutes les femmes du roi, ses compagnes, pleurant et désespérées elles-mêmes, environnent et s'empressent de relever Mandaudari, plongée dans un tel désespoir : 42.

« Reine, lui disent-elles, il n'a pas compris la marche inconstante des choses humaines ; le malheur vient par toutes les conditions de la vie : honnie soit même cette splendeur instable des rois ! » 43.

A ces paroles, elle se mit à pleurer avec de bruyants sanglots, et, la tête baissée, elle mouilla ses deux seins avec les gouttes épaisses de ses larmes. 44.

Dans ce moment Râma dit à Vibhîshana : « Que l'on vaille aux funérailles de ton frère et que

des consolations soient données à ces troupes de femmes ! » 45.

Alors Vibhishana au langage de vérité, s'étant recueilli dans sa pensée, répondit à Râma ces paroles, jointes à l'essence du devoir, instruit, comme il était, dans toute la science du devoir :

« Il n'est pas séant à moi de rendre ces honneurs à un homme, qui fut méchant, cruel, injuste, qui déserta les obligations du devoir et fit violence aux épouses d'autrui. 46—47.

» Râvana fut pour moi un ennemi sous la forme d'un frère ; il trouvait son bonheur dans le malheur de tout ; il ne mérite point d'honneur, bien qu'à titre de mon gourou il fût vénérable à mes yeux. 48.

» Les Rakschasas, j'en conviens, diront de moi sur la terre : « C'est un méchant ! » — « Il est vertueux ! » diront tous les autres mondes. 49.

» Le feu même ne brûlerait pas celui que le déshonneur a brûlé dans le monde (1) ! »

Râma fut ravi de la plus grande joie, quand il eut ouï ces paroles tombées de la bouche de Vibhishana : 50.

(1) C'est un adage en termes un peu obscurs, mais qui signifie, à notre avis du moins, que le feu même ne pourrait brûler, c'est-à-dire, enlever, détruire, effacer la marque du fer chaud, dont le déshonneur a flétri quelqu'un.

Versé dans l'art d'exprimer sa pensée, il répondit à Vibhîshana, instruit à manier la parole :

« Un gourou, fût-il humble ou superbe, fût-il même un ennemi sur un champ de bataille, est regardé, héros, comme un gourou, une fois que la guerre est finie.

« Maintenant que voici couché mort ton frère vaincu, Vibhîshana, que sa faute soit ensevelie dans sa défaite : en effet, la victoire met fin aux combats.

« Néanmoins, pour ce qui est convenable, qu'il en soit d'une manière, qui ait l'approbation de toi-même, car je vois que le devoir n'est pas invisible au regard de ton intelligence.

« Une chose, qui est agréable à toi, l'est également à moi-même ; car n'est-ce pas grâce à toi que j'ai obtenu cette victoire ? 51—52—53—54.

« Râma ne fut ici que le bras, Vibhîshana fut la tête de la victoire ; mais je suis forcé, ô le plus grand des Rakshasas, de t'adresser ici une juste censure. 55.

« Il était voué à l'injustice et au vice, soit ! ce noctivague, qui s'est toujours montré dans les combats un héros plein de force et rempli de courage. 56.

« La renommée dit qu'il ne fut jamais vaincu par les Dieux, Indra même à leur tête : enfin ce

magnanime Râvana, qui fit tant pleurer le monde, possédait une immense énergie. 57.

« Qu'il obtienne, grâce à ta bienveillance, les funèbres honneurs, que prescrivent nos rites : tu étendras ainsi ta gloire, héros aux longs bras, ô toi, qui sais le devoir. » 58.

A ces mots, Vibhîshana, se conformant aux paroles de Râma, commande aux parents toutes les cérémonies accoutumées pour les morts, en suivant la liturgie, que les rites ont réglée. 59.

« Qu'on célèbre les obsèques du roi ! » ordonna donc Vibhîshana aux vieux ministres, Avindhya et les autres d'une vaste renommée. 60.

Il se mit à consoler toutes les épouses de son frère avec sa *parfaite* science de ce qui était à propos. Ensuite, il offrit l'onde funèbre aux mânes du roi, en observant l'ordre de proximité entre les parents : cérémonie faite suivant les rites, accompagnée de tous les Çâstras et conforme aux paroles de Râma ; puis, les ayant calmées à deux et plusieurs fois, il fit rentrer les femmes *dans le gynécée*. 61—62.

Aussitôt qu'elles furent toutes retirées chez elles, Vibhîshana s'approcha de Râma et se tint à son côté d'un air modeste. 63.

Le Raghouide savoura donc avec Lakshmana, avec Sougrîva, avec son armée, la joie d'avoir

immolé son ennemi, comme le Dieu, qui porte le tonnerre, goûta celle d'avoir tué le Démon Vritra. 64.

Alors, déposant l'arc avec sa flèche, détachant la cuirasse d'or, présent de Mahendra, éteignant sa colère, qu'il avait allumée dans la répression de l'ennemi ; alors, *dis-je*, il rentra peu à peu dans son calme, tel que la lune insensiblement revient à la sérénité. 65.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-quinzième chapitre,
Intitulé :
LES PLAINTES DE MANDAUDARI.

XCVI.

Le Daçarathide invita les parents à faire la cérémonie, qui devait ouvrir au guerrier mort les portes du Swarga ; car il vit dans leur pensée qu'ils avaient le désir de célébrer ses obsèques. 1.

Aussitôt, à la voix de Sougrîva, les singes à la force épouvantable de rassembler çà et là des bois d'aloës et de santal. 2.

Ils apportent des feuilles, des fibres *sèches* de lotus, des mélias toujours verts, des priyangous, des amomes aux racines jaunes, des nâgapousbpas, des manguiers, des nâgâhwayas, des çasyakas, des santals, des manaççilas et des hémionites aux feuilles en cœur. 3.

Les généraux des singes reviennent, chargés de cruches, remplies d'une eau puisée dans les

quatre vastes mers ; ils rapportent à grande hâte des fleurs cueillies sur les sept monts et sur les autres montagnes de la terre. 4.

Ils apportent des faisceaux de kouças, l'herbe pure, du beurre clarifié, du lait nouveau et du lait coagulé, la cuiller du sacrifice, des feux consacrés par les prières et des amas de bois. Vibhishana lui-même fit venir de sa maison l'agni-hotra (1), que les brahmes ne laissent jamais seul.

Il fit cette partie des funérailles suivant l'ordre des cérémonies, consigné dans le rituel, de manière qu'elle fût jointe aux récompenses de l'obligation, en même temps qu'associée à ce qui était non défectueux, impérissable, très-saint et hautement vénéré. 5—6.

D'abord, les serviteurs déposent Râvana dans un lieu pur. Ensuite, on dresse un vaste, un très-grand bûcher, que surmontent des bûches de santal, mêlées à des nâgésars, auxquels sont unis de généreux aloës ; bûcher, riche de tous les parfums, incomparable par ses grands arbres de santal jaune. 7—8.

Ils portent sur la pile terminée le monarque vêtu d'une robe de lin, et, s'inclinant, les Rakshasas déposent le corps couché sur un lit. 9.

(1) Le feu sacré, que l'on entretient perpétuellement allumé.

Aussitôt les prêtres, versés dans la science des Védas, commencent en l'honneur du roi la cérémonie dernière ; ils immolent pour le monarque des Rakshasas la suprême victime des morts. 10.

Ils orientent l'autel au sud-est et portent le feu à sa place consacrée. Vibhishana, qui s'approche en silence, y dépose la cuiller du sacrifice. 11.

Tous les brahmes alors, le visage noyé de larmes, répandent suivant le rite, à pleines cuillers, sur le mort un beurre liquide et clarifié, dont l'antilope (1) a fourni la matière. 12.

Ils mettent un char à ses pieds, un mortier dans un grand intervalle ; d'autres placent sur le bûcher différents arbres à fruit. 13.

Ils déposent le moushala du magnanime au lieu fixé pour lui, suivant la règle établie par un des Maharshis et prescrite dans les Çâstras. 14.

A la suite de ces choses, les Rakshasas immolent en l'honneur du monarque, une victime de bétail, qu'ils oignent tout entière de beurre clarifié, couchent dans un tapis et jettent dans le feu du sacrifice. 15.

Puis, l'âme consumée de tristesse et la face baignée de larmes, ils inondent Râvana de grains frits, de parfums, de bouquets et d'autres oblations. 16.

(1) Textuellement : le *prishat*, c'est-à-dire, le daim porcin.

Enfin Vibhîshana, suivant les prescriptions du rite, applique le feu au bûcher ; et la flamme, se développant éclatante, dévore aussitôt le monarque aux dix têtes. 17.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le quatre-vingt-seizième chapitre ,
Intitulé :
LES OBSÈQUES DE RAVANA.

XCVII.

Les Dânavas, les Gandharvas et les Dieux s'en retournent, chacun dans son char, joyeux de cette mort infligée à Râvana et s'entretenant de ces brillantes histoires.

Ils se racontaient la mort épouvantable de Râvana, l'héroïsme de son vainqueur, les beaux combats des singes, la sagesse de Sougrîva dans les délibérations, le courage et l'amour fraternel du Soumitride Lakshmana, la fidélité de Sitâ pour son époux et la bravoure d'Hanoûmat. 2-3.

Alors, congédiant le char divin, resplendissant à l'égal du soleil, qu'Indra lui avait prêté, Râma à la grande science fit ses révérences à Mâtali :

« Tu as déployé une grande puissance, tu m'as rendu le plus éminent service, lui dit-il ; retourne

maintenant, je t'en donne congé, dans le séjour des Immortels. » 4—5.

Il dit ; et, sur la permission ainsi donnée, le cocher d'Indra, Mâtali remonte dans son char et s'élève aussitôt vers le ciel. 6.

Après qu'il eut disparu au milieu des airs, le Raghouide, au comble de la joie, adresse la parole à tous les chefs des chefs et personnellement au monarque des singes :

« Ce que mon cœur désirait, le voici heureusement arrivé grâce à toi, dit le plus éminent des vainqueurs. 7—8.

» En donnant la mort à l'ennemi des Dieux, j'ai atteint la rive ultérieure de ma promesse : il reste maintenant, je pense, une autre chose de haute importance et qui ferait la satisfaction de mon âme. 9.

» C'est que j'aie le plaisir de voir sacrer Vibhîshana comme roi de Lankâ. »

Alors, environné des principaux singes et suivi d'une escorte, le Kakoutsthide s'avança vers lui, et, parlant à Lakshmana, le Soumitride aux signes heureux, qui, plein de zèle, se tenait auprès de sa personne : 10—11.

« Mon aimable, occupe-toi de sacrer sur le trône de Lankâ, dit-il, ce Vibhîshana, qui est mon ami, qui m'est dévoué et qui fut mon utile auxiliaire. 12.

« Mon plus grand désir est que je voie, mon aimable, ce Vibhîshana, le frère puîné de Râvana, sacré comme roi de Lankâ. » 13.

A ces mots du magnanime Raghouide : « Qu'il en soit ainsi ! » lui répondit le fils de Soumitrâ, qui prit avec empressement une grande aiguère d'or. 14.

Obéissant à la voix de son frère, Lakshmana de sacrer avec elle au milieu des Rakshasas Vibhîshana comme roi de Lankâ. 15.

Accompagné d'un cortège d'amis, le juste (1) Lakshmana de sacrer le juste (2) Vibhîshana suivant le rite, enseigné dans les Çâstras. 16.

Ce nouveau monarque des Rakshasas inauguré dans Lankâ fut un spectacle, dont se réjouirent ses amis et ceux des Rakshasas, qui étaient dévoués à Vibhîshana. 17.

Celni-ci, quand il eut obtenu, par le don de Râma, ce vaste empire, consola ses sujets et s'avança vers l'aîné des Raghouides. 18.

Alors ces noctivagues, qui habitaient Lankâ, prennent du riz non brisé, des grains frits, des confitures et des fleurs les plus belles. 19.

Le héros vigoureux, les ayant reçus, offrit avec des félicitations aux Raghouides tous ces présents de joyeux avènement ; et Râma, qui vit le nou-

(1—2) *Dharmâtma dharmâtmanam.*

veau roi content, son affaire étant couronnée de succès, accepta de lui tous ces dons, voulant faire une chose qui fût agréable à Vibhîshana.

20.—21.

Il dit ensuite ces paroles au singe Hanoûmat, ce héros, qui ressemblait à une grande montagne et qui s'approcha, les mains réunies en coupe à ses tempes : 22.

« Demande, mon ami, la permission à Vibhîshana, le puissant monarque ; puis, entre dans la ville de Lankâ et va souhaiter le bonjour à la princesse de Mithila. 23.

« Annonce à ma Vidéhaine, ô le plus éminent des victorieux, que je suis en bonne santé, de même que Sougrîva, de même que Lakshmana, et que Râvana fut tué dans la bataille. 24.

« Raconte à ma Vidéhaine ces agréables nouvelles d'ici, et veuille bien revenir aussitôt qu'elle t'aura donné ses commissions. » 25.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-dix-septième chapitre,
Intitulé :
LE SACRE DE VIBHISHANA.

XCVIII.

Chargé de ces instructions, Hanoûmat, le fils du Vent, entra donc, honoré des noctivagues, dans la ville de Lankâ. 1.

Quand le singe à la grande splendeur se fut introduit dans le palais opulent de Râvana, il vit, dépourvue de tous honneurs Sîtâ, la vertueuse épouse de Râma. 2.

La tête courbée, le corps incliné, l'air modeste, il salua la Mithilienne et se mit à lui répéter toutes les paroles de son époux : 3.

« Mithilienne, Râma est en bonne santé avec Sougrîva, avec Lakshmana; ce dompteur des ennemis a tué son rival, et, sa campagne heureusement terminée, il te dit : « Salut ! » 4.

» Râma, secondé par Vibhîshana, reine, sou-

tenu par les singes, aidé par Lakshmana et par moi-même, vient d'arracher la vie à Râvana. 5.

« Je t'annonce une agréable nouvelle, reine, la grande victoire de Râma : tu crois en prospérité, ô toi, qui sais le devoir ; accepte avec confiance *la nouvelle de cette victoire*. 6.

« J'ai remporté la victoire, *te fait dire ton époux* ; sois tranquille, Sîtâ, et dépose tes soucis ; j'ai tué Râvana, ton ennemi, sous le joug duquel gémissait Lankâ ! » 7.

« Elle est accomplie maintenant, cette promesse de victoire, que je t'apportai, sans goûter un instant de sommeil, et pour laquelle j'ai traversé l'empire de Varouna. 8.

« Ton séjour dans l'habitation de Râvana ne doit plus t'inspirer de crainte : en effet, ce royaume de Lankâ est tombé sous l'obéissance de Vibhîshana. 9.

« Courage donc ! rassure-toi ! Tu habites dans ton palais ; et moi, c'est plein de joie, que je suis venu ici, désirant jouir de ta vue. » 10.

A ces mots, Sîtâ de se lever en sursaut ; mais, la joie fermant tout passage à sa voix, cette femme au visage brillant, comme l'astre des nuits, ne put articuler une seule parole. 11.

Ensuite, le plus illustre des singes dit à Sîtâ, plongée dans le silence : « A quoi penses-tu, reine ? Pourquoi ne me parles-tu pas ? » 12.

A cette question d'Hanoûmat, elle, qui jamais ne quitta le chemin du devoir, Sîtâ, au comble du bonheur, lui tint ce langage d'une voix, que sa joie rendait balbutiante : 13.

« A peine eus-je entendu une si agréable nouvelle, l'éminente victoire de mon époux, que, subjogée par la joie, je devins sans parole un moment. 14.

« En effet, je ne vois rien, singe, mon ami (et c'est la vérité, que je dis là) ; *non* ! je ne vois rien sur la terre, qui soit égal aux charmes de ton récit, ni l'or, ni les vêtements, ni même les pierreries. Aussi, fus-je saisie d'une joie telle, que j'en perdis la parole. » 15—16.

A ces mots de la Vidéhaine, le singe, joignant ses deux mains en coupe et debout en face de Sîtâ, lui tint ce langage, dicté par la joie : 17.

« Femme vertueuse, appliquée au bonheur de ton époux, ô toi, qui es pour ton mari la joie de sa victoire, il te sied de parler en ces paroles d'amour. 18.

« Elles sont égales, reine, ces bonnes et fécondes paroles de toi, au don le plus magnifique par des multitudes de pierreries ; elles valent même tout l'empire des Dieux ! 19.

« Avec cette richesse, je pourrais acheter tous les biens, un royaume et le reste. Maintenant que je vois Râma victorieux et son rival immolé, il

est une grâce, que je sollicite de toi, reine ; une seule, mais grande, à laquelle je tiens. Daigne me l'accorder gracieusement ; ensuite, on te fera voir ton époux. 20—21.

» J'ai vu naguère plus d'une fois ces Rakshasis aux visages hideux vomir sur toi des paroles outrageantes, suivant les injonctions de Râvana.

» J'ai donc envie de tuer par différents supplices ces affreuses Démones bien épouvantables, aux cruelles mœurs : daigne m'accorder cette grâce.

» Je veux les assommer à coups de poings, femme charmante, avec la massue de mes bras, avec le choc de mes talons, avec le heurt épouvantable de mes genoux, avec les blessures de mes griffes plongées dans leurs yeux. 22—23—24.

» Je veux déchirer leurs nez et leurs oreilles, arracher leurs cheveux, labourer profondément et sillonner leurs corps avec mes ongles secs. 25.

» Permets que j'applique à des tourments nombreux de telles sortes, dame illustre, comme à d'autres tortures, ces misérables, qui te menaçaient avant ce jour. » 26.

A ces mots d'Hanoûmat, la Vidéhaine, fille du roi Djanaka, réfléchit un moment ; puis, elle se mit à rire et lui fit cette réponse : 27.

« Que le noble singe ne s'irrite pas contre des servantes, forcées d'obéir, qui se meuvent par la volonté d'un autre et qui vivent soumises dans la domesticité du roi. 28.

• Tout ce qui m'est arrivé de leur fait, je l'ai subi en châtement des mauvaises œuvres, que j'avais commises avant *ces jours* et par la faute de l'adversité de ma fortune. 29.

• C'est ma destinée seule, qui m'avait liée à cette déplorable condition : telle est vraiment l'opinion de mon esprit. Faible, je sais pardonner à de *faibles* servantes. 30.

• Si je fus menacée par elles, c'est que Râvana leur en avait donné l'ordre. Parce qu'il fut tué, fils de Mârouta, faut-il aussi tuer ces femmes ? Comment ! Ne connais-tu pas ce Pourâna (1), dicté par le devoir, où l'on trouve un çloka, qui fut chanté par un ours en la présence d'un tigre ? Le voici, singe ; apprends-le ! 31—32.

• Un autre que le pécheur ne peut expier son péché : il te faut observer cette loi ; car elle porte le sceau de la vertu. » 33.

• Ou des méchants, ou des bons, ou de ceux mêmes, qui méritent la mort, aucun ne pèche dans le sens qu'il soit l'auteur de la cause, par quoi il est mu à son action (2). 34.

(1) Les Pourânas sont des poèmes mythologiques : on en compte dix-huit.

(2) *Aut malorum, aut bonorum, mortemve merentium quoque,
In sulmet facti causæ effectoris conditione, quilibet non
peccat.*

Rigoureuse et déplorable conséquence du fatalisme !

« On ne doit pas même, quelque mal qu'ils fassent, commettre une action méchante à l'égard de ces Rakshasas, artisans de crimes, pour qui c'est un jeu de promener l'offense au milieu du monde. » 35.

A ce langage de Sîtâ, Hanoûmat, qui savait manier la parole, fit cette réponse à l'illustre épouse de Râma : 36.

« Sîtâ, la noble épouse de Râma, vient de parler comme il était convenable. Donne-moi tes commandements, reine, et je retourne où m'attend le Raghouide. 37.

A ces mots d'Hanoûmat, la fille du roi Djanaka répartit : « Chef des singes, je désire voir mon époux. » 38.

Aussitôt qu'il eut ouï ces paroles, Hanoûmat, le fils du Vent et le plus grand des simiens, lui répondit en ces termes, qui portent la joie au cœur de Sîtâ : 39.

« Comme Çatchî (1) voit Indra, le monarque des Dieux ; ainsi tu verras bientôt, noble dame, ton Râma au visage tel qu'une pleine-lune, Râma, qui, Lakshmana à ses côtés, n'a plus que des amis inébranlables, son bras ayant immolé ses ennemis. » 40.

Après qu'il eut parlé ainsi à la Djanakide,

(1) L'épouse du roi des Dieux.

aussi brillante que la riante fortune, l'éminent
Hanoûmat s'en revint au lieu où se tenait le
Raghouide. 41.

•

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-dix-huitième chapitre,
Intitulé :
LA JOIE DE SITA.

•

XCIX.

Le singe à la grande science s'approche de Râma et dit cette noble parole au héros, le plus habile entre ceux, qui savent manier l'arc : 1.

« Daigne accorder ta vue à la vertueuse Mithilienne, qui est consumée de chagrins et pour laquelle cette expédition recueille aujourd'hui le fruit de ses travaux. 2.

» Ta Mithilienne, *que j'ai trouvée* absorbée dans la peine et les yeux troubles de pleurs, n'eut pas plutôt appris ta victoire, qu'elle a désiré jouir de ta vue. » 3.

A ces mots d'Hanoûmat, soudain Râma, le plus vertueux des hommes vertueux, Râma, noyé de larmes, s'abandonna un instant à ses réflexions. 4.

Après qu'il eut, en regardant la terre, poussé de longs et brûlants soupirs, il dit à Vibhîshana, le monarque des Rakshasas : 5.

« Fais venir ici la princesse de Mithila, Sitâ, ma Vidéhaine, aussitôt qu'elle aura baigné sa tête, répandu sur elle un fard céleste et revêtu de célestes parures. » 6.

A peine eut-il parlé, que Vibhîshana partit d'un pied hâté ; il entra dans le gynécée, et, les mains réunies en coupe, il dit à Sitâ : 7.

« Baigne-toi la tête, Vidéhaine ; revets de célestes parures et monte dans un char, s'il te plaît ; ton époux désire te voir. » 8.

A ces mots, la Vidéhaine répondit à Vibhîshana : « Je désire aller voir mon époux, avant même de m'être lavée, monarque des Rakshasas. » 9.

Ces paroles entendues, Vibhîshana répartit : « Reine, tu dois faire, comme ton époux veut que tu fasses. » 10.

Aussitôt qu'elle eut ouï ces mots, la vertueuse Mithilienne, pour qui son mari était comme une divinité, cette reine, toute dévouée à l'amour et à la volonté (1) de son époux : « Qu'il en soit donc ainsi ! » répondit-elle. 11.

Sur le champ, de jeunes femmes lavent sa tête et font sa toilette ; on la revêt de robes précieu-

(1) Littéralement : à la puissance.

ses, on la pare de riches joyaux ; puis, Vibhîshana fait monter Sîtâ dans une litière magnifique, couverte de tapis somptueux, et l'emmène, escortée de Rakshasas en grand nombre. 12—13.

Enflammés de curiosité, les principaux des singes, désirant voir la Mithilienne, se tenaient sur le passage par centaines de mille. 14.

« De quelle beauté donc est cette Vidéhaine ? se disaient-ils. Quelle est cette perle des femmes, à cause de laquelle ce monde des singes fut mis en si grand péril ? » 15.

« Elle, pour qui fut tué un roi, ce Râvana, le monarque des Rakshasas, et fut jetée dans les eaux de la grande mer une chaussée longue de cent yodjanas ! » 16.

Au milieu de ces paroles, qu'il entendait répéter de tous les côtés, Vibhîshana mit la riche litière en tête et s'avança vers Râma lui-même. 17.

Il s'approcha du magnanime, plongé dans ses réflexions, tout victorieux qu'il fût, et lui dit joyeux, en s'inclinant : « Je l'ai amenée ! » 18.

A peine eut-il appris qu'elle était venue, celle, qui avait long-temps habité dans la maison d'un Rakhasa, trois sentiments d'assaillir à la fois Râma, la joie, la colère et la tristesse. 19.

Il fit aller ses yeux de côté et se mit à réfléchir avec incertitude ; ensuite, il dit à Vibhîshana ces paroles opportunes : 20.

« Monarque des Rakshasas, mon ami, toi, qui toujours t'es complu dans mes victoires, que la Vidéhaïne paraisse au plus tôt en ma présence. »

A ces mots du Raghouide, Vibhîshana fit alors en grande hâte repousser le monde de tous les côtés. 21—22.

Aussitôt des serviteurs, coiffés de turbans faits en peau de serpent, le djhardjhara et le bambou dans la main, parcourent d'un pied hâté la multitude, refoulant de toutes parts les assistants. 23.

Soudain les troupes des Rakshasas, des ours et des singes, écartées çà et là, de refluer vite plus loin. 24.

Du milieu des ces foules repoussées, il s'élevait un bruit immense et pareil au fracas des mers, battues par le vent. 25.

Quand Râma les vit de tous côtés se rejeter en arrière, pleines de terreur et de hâte, il arrêta ce mouvement par un sentiment de politesse et d'amour. 26.

Irrité et brûlant de ses yeux, pour ainsi dire, le Démon à la grande science, Râma de jeter ces mots sur le ton du reproche à Vibhîshana : 27.

« Pourquoi, sans égard pour moi, vexes-tu ces gens ? Ne leur fais pas de violence, car je regarde chacun d'eux comme s'il était de ma famille. » 28.

Attentive aux paroles de son époux, Sîtâ, se

voyant négligée, en conçut une secrète colère, difficile à tenir sous le voile. 29.

Ensuite la Djanakide, ayant regardé son époux, réfléchit et, femme, elle comprima sa joie cachée au fond du cœur. 30.

Le sage Râma dit alors ces mots à Vibhîshana d'une voix forte et pareille au bruit d'une masse de grands nuages : 31.

« Que tes sujets voient ta mère à côté du monarque son fils ; c'est assurément là un spectacle, qu'il ont vu plus d'une fois ; et cependant, à chaque fois, il n'excite pas moins leur curiosité. 32.

« Ce ne sont pas les maisons, ni les vêtements, ni l'enceinte retranchée *d'un sérail*, ni l'étiquette d'une cour, ni tout autre cérémonial des rois, qui mettent une femme à l'abri des regards : le voile de la femme, c'est la vertu de l'épouse !

» Dans les malheurs, dans les mariages, dans la cérémonie, où les jeunes-filles choisissent d'elles-mêmes un époux, dans un sacrifice, dans les assemblées, la vue des femmes est abandonnée à tout le monde. 33—34.

« Celle que voici nous est venue de la guerre ; elle est plongée dans une grande infortune ; je ne vois donc pas de mal à ce que les regards se portent sur elle, surtout en ma présence. 35.

» Fais-lui quitter sa litière, amène la Vidéhaïne

à pied même près de moi : que ces hommes des bois puissent la voir ! » 36.

Il dit ; et Vibhîshana, tout en méditant ce langage, conduisit la Mithilienne auprès du magnanime Râma. 37.

A peine ouïes les paroles du Raghouide sur la Mithilienne, les singes et tous les généraux de Vibhîshana avec le peuple de se regarder les uns les autres et de s'entredire : « Que va-t-il faire ? On entrevoit chez lui une colère secrète ; elle perce même dans ses yeux. » 38—39.

Ils furent tous agités de crainte aux gestes de Râma ; la peur naquit dans leurs âmes, et, tremblants, ils changèrent de visage. 40.

Lakshmana, Sougrîva et le fils de Bâli, Angada, étaient remplis tous de confusion ; et, ensevelis dans leurs pensées, ils ressemblaient à des morts.

A l'indifférence, qu'il marquait pour son épouse, à ses manières effrayantes, Sîtâ parut à leurs yeux comme un bouquet de fleurs, qui n'a plus de charmes et que son maître abandonne.

41—42.

Suivie par Vibhîshana et les membres fléchissants de pudeur, la Mithilienne s'avança vers son époux. 43.

On la vit s'approcher de lui, telle que Çrî elle-même revêtue d'un corps, ou telle que la Déesse

de Lankâ, ou telle enfin que Prabhâ (1), la femme du soleil. 44.

A la vue de Sîtâ, la plus noble des épouses, tous les singes furent transportés dans la plus haute admiration par la force de sa grâce et de sa beauté. 45.

Quand, le visage inondé par des larmes de pudeur, au milieu de ces peuples assemblés, elle se fut approchée de son époux, la Djanakide se tint près de lui, comme la charmante Lakshmi à côté de Vishnou. 46.

A l'aspect de cette femme, qui animait un corps d'une beauté céleste, le Raghouide versa des pleurs, mais ne lui dit point un seul mot, car le doute était né dans son âme. 47.

Ballotté au milieu des flots de la colère et de l'amour, Râma, le visage pâle, avait ses yeux empourprés d'une extrême rougeur, tant il s'efforçait d'y retenir ses larmes ! 48—49.

Il voyait devant lui cette reine debout, l'âme frissonnante (2) de pudeur, ensevelie dans ses pensées, en proie à la plus vive affliction et comme une *veuve*, qui n'a plus son protecteur.

Elle, cette jeune femme, qu'un Démon avait enlevée de force et tourmentée dans une *odieuse*

(1) C'est-à-dire, la *Splendeur*.

(2) Textuellement : *oupahatâ*, « frappée, battue. »

captivité ; elle, à peine vivante et qui semblait revenir du monde des morts ; 50.

Elle, que la violence arracha de son hermitage un instant désert ; elle, sans reproche, innocente, à l'âme pure, elle n'obtenait pas de son époux une seule parole ! 51.

Aussi, les yeux déjà baignés par des larmes de pudeur au milieu des peuples assemblés, fondit-elle en *des torrents de pleurs*, quand elle se fut approchée de Râma, en lui disant : « Mon époux ! » 52.

A ce mot, qu'elle soupira avec un sanglot, une larme vint troubler les yeux des capitaines simiens ; et tous, ils se mirent à pleurer, saisis de tristesse. 53.

Le Soumitride, qui sentit naître son émotion, se couvrit aussitôt la face de son vêtement et fit un effort pour contenir ses larmes et rester impassible dans sa fermeté. 54.

Enfin Sitâ à la taille charmante, ayant remarqué cette grande révolution, qui s'était opérée dans son époux, rejeta sa timidité et se mit en face de lui. 55.

L'auguste Vidéhaine secoua son chagrin, elle s'arma de courage, elle refoula ses larmes en elle-même par sa force d'âme et la pureté de sa conscience. 56.

On la vit arrêter sur le visage de son époux

un regard, où plus d'un sentiment se peignit :
c'étaient l'étonnement, la joie, l'amour, la colère
et même la douleur. 57.

Ici, dans l'Youddhakânda ,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatre-vingt-dix-neuvième chapitre,
Intitulé :
LA RÉUNION DE SITA AVEC SON ÉPOUX.

C.

Ballotté sur le doute, Râma, quand il vit ainsi la reine, se mit à lui exposer l'état secret de son cœur : 1.

« Je t'ai conquise des mains de l'ennemi par la voie des armes, noble Dame : reste donc à faire bravement ce que demandent les circonstances.

» J'ai assouvi ma colère, j'ai lavé mon offense, j'ai retranché du même coup mon déshonneur et mon ennemi. 2—3.

« Aujourd'hui, j'ai fait éclater mon courage ; aujourd'hui, ma peine a rendu son fruit ; j'ai accompli ma promesse : je dois être (1) ici égal à moi-même. 4.

(1) Le texte porte le présent : *je suis égal* ; c'est évidemment un hypallage.

» Pour ce qui est de ton rapt en mon absence par un Démon travesti sous une forme empruntée, c'est le Destin, qui est l'auteur de cette faute ; la fraude s'est faite ici l'égale du courage. 5.

• Mais qu'a-t-il de commun avec une grande valeur, cet homme à l'âme petite, qui n'essuierait pas avec énergie la honte, qui a rejailli sur lui ?

• Aujourd'hui même la traversée de la mer et le ravage de Lankâ, tout ce grand exploit d'Hanoûmat a porté son fruit *heureux*. 6—7.

» La fatigue des armées et celle de Sougrîva, qui déploya tant de courage dans les combats et de lumière dans les conseils pour notre bien, porte aujourd'hui tout son fruit. 8.

» La grande fatigue de Vibhishana, qui, désertant le parti d'un frère vicieux, est venu se rallier au mien, porte également son fruit aujourd'hui. » 9.

Il dit ; et, tandis que Râma tenait ce langage, Sîtâ, les yeux tout grands ouverts, comme ceux d'une gazelle, était inondée par ses larmes. 10.

A cette vue, la colère du Raghouide s'en accroît davantage, et, contractant ses *noirs* sourcils sur le front, jetant des regards obliques, il envoie à Sîtâ ces mordantes paroles au milieu des singes et des Rakshasas :

« Ce que doit faire un homme pour laver son

offense, je l'ai fait, par cela même que je t'ai reconquise : j'ai donc sauvé mon honneur.

» Mais sache bien cette chose : les fatigues, que j'ai supportées dans la guerre avec mes amis, c'est par ressentiment, noble dame, et non pour toi, que je les ai subies ! Tu fus reconquise des mains de l'ennemi par moi dans ma colère ; mais ce fut entièrement, noble dame, pour me sauver du blâme encouru et laver la tache imprimée sur mon illustre famille. (*Du 11^e au 16^e çloka.*)

» Le reproche mérité pour la conduite se tient *au loin* devant moi, comme la plage méridionale, que l'anachorète Agastya (1) contemple, sans qu'il puisse jamais y descendre. 16.

» Ta vue m'est importune au plus haut degré, comme le serait une lampe mise dans l'intervalle de mes yeux ! Va donc, je te donne congé ; va, Djanakide, où il te plaira ! 17.

» Voici les dix points de l'espace, *choisis* ! il n'y a plus rien de commun entre toi et moi. En effet, est-il un homme de cœur, né dans une noble maison, qui, d'une âme, où le doute fit son trait, voulût reprendre son épouse, après qu'elle aurait habité sous le toit d'un autre homme ?

(1) Régent de l'étoile *Canopus*.

» Reniant aujourd'hui ma noble race, comment pourrais-je te reprendre, toi, sur qui Râvana dut fixer des yeux libertins et qu'il fatigua même dans son sein ? Je t'ai reconquise, il fallait cela pour sauver mon honneur ; mais il n'est plus en moi aucune affection pour toi. Va, te dis-je, où il te plaît. Ces paroles de moi, noble dame, sortent d'une résolution bien arrêtée ! 18—19—20—21.

» Mets ton amour à ton gré dans Lakshmana ou dans Bharata, dans Sougrîva, le monarque des singes, ou dans Vibhîshana, le Rakshasa !

» Place, comme il te plaira, ton cœur, Sîtâ ! car il n'est pas croyable que Râvana, l'ayant vue si ravissante et douée de cette beauté céleste, ait pu jamais trouver du charme dans aucune autre des jeunes femmes, qui habitent son palais ! »

22—23.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le centième chapitre,
Intitulé :
LA RÉPUDIATION DE SITA.

CI.

A ce langage horrible, injurieux, que Râma lui adressait avec le ton de la colère, Sîtâ fut violemment agitée par la douleur. 1.

Quand elle entendit pour la première fois ces paroles affreuses de son époux au milieu des peuples assemblés, la Mithilienne se courba sous le poids de la pudeur. 2.

La Djanakide rentra dans ses membres, pour ainsi dire, et, blessée par les flèches de ces paroles, elle versa un torrent de larmes. 3.

Ensuite, essuyant son visage baigné de pleurs, elle dit ces mots lentement et d'une voix bégayante à son époux : 4.

« Tu veux me donner à d'autres, comme une bayadère, moi, qui, née dans une noble famille,

Indra des rois, fus mariée dans une race illustre.

» Pourquoi, héros, m'adresses-tu, comme à une épouse vulgaire, un langage tel, choquant, affreux à l'oreille et qui n'a point d'égal ? 5—6.

» Je ne suis pas ce que tu penses, guerrier aux longs bras ; mets plus de confiance en moi ; *j'en suis digne*, je le jure par ta vertu elle-même !

» C'est avec raison que tu soupçonnes les femmes, si leur conduite est légère (1) ; mais dépose le doute à mon égard, Râma, si tu m'as bien étudiée. 7—8.

» S'il m'est arrivé de toucher les membres de ton ennemi, mon amour n'a rien fait ici pour la faute ; le seul coupable, c'est le Destin ! 9.

» Mon cœur néanmoins, la seule chose, qui fût en mon pouvoir, n'a jamais cessé de résider en toi ; que ferai-je désormais, esclave en des membres, qui ne sont pas à moi ? 10.

» Jamais, en idée seulement, je n'ai failli envers toi : puissent les Dieux, nos maîtres, me donner la sécurité d'une manière aussi vraie que cette parole est certaine ! 11.

» Si mon âme, prince, qui donnes l'honneur, si mon naturel chaste et notre vie commune n'ont pu me révéler à toi, ce malheur me tue pour l'éternité. 12.

(1) *Suspicondas autem mulieres tu meritò suspicaris.*

« Quand Hanoûmat, envoyé par toi, s'est montré la première fois dans Lankâ, où j'étais captive, pourquoi, héros, ne m'as-tu pas rejetée dès ce moment ? 13.

« Aussitôt cette parole, vaillant guerrier, abandonnée par toi, j'eusse abandonné la vie à la vue même de ce noble singe. 14.

« Tu n'aurais pas en vain subi tant de fatigue et mis ta vie en péril ; cette armée de tes amis ne se fût pas consumée en des travaux sans fruit. 15.

« Mais, sous l'empire même de la colère, ce que tu mis avant tout, comme un esprit léger, monarque des hommes, ce fut ma qualité seule d'être une femme. 16.

« J'étais née du roi Djanaka, appelée que je fusse d'un nom, qui attribuait ma naissance à la terre ; mais, ni ma conduite, ni mon caractère, tu n'as rien estimé de moi. 17.

« Ma main, qu'adolescent tu avais pressée en mon adolescence, tu ne l'as point admise pour garant : ma vertu et mon dévouement, tu as tout rejeté derrière toi ! » 18.

Sîtâ parlait ainsi en pleurant et d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante ; puis, s'étant recueillie dans ses pensées, elle dit avec tristesse à Lakshmana : 19.

« Fils de Soumitrâ, élève-moi un bûcher ; c'est

le remède à mon infortune : frappée injustement par tant de coups, je n'ai plus la force de supporter la vie. 20.

• Dédaignée par mon époux dans l'assemblée de ces peuples, je vais entrer dans le feu ; c'est la *seule* route ici, qu'il m'est séant de suivre. • 21.

A ces mots de la Mithilienne, *l'intrépide* meurtrier des héros ennemis, Lakshmana, flottant parmi les ondes de l'incertitude (1), fixa les yeux sur le visage de son frère ; 22.

Et, comme il vit l'opinion de Râma se manifester dans l'expression de ses traits, le robuste guerrier fit un bûcher pour se conformer à sa pensée. 23.

En effet, qui que ce fût alors n'aurait pu calmer Râma, tombé sous le pouvoir de la douleur et de la colère, ni lui adresser une parole, ni même le regarder. 24.

Aussitôt qu'elle eut décrit un pradakshina autour de Râma debout et la tête baissée, la Vidéhaine s'avança vers le feu allumé. 25.

Elle s'inclina d'abord en l'honneur des Dieux ; puis, en celui des brahmes ; et, joignant ses deux mains en coupe à ses tempes, elle adressa au

(1) Littéralement : *tombé sous le pouvoir de l'incertitude*. C'est donc une métaphore équivalente, mise à la place d'une autre.

Dieu Agni cette prière, quand elle fut près du bûcher : 26.

« De même que je n'ai jamais violé, soit en public, soit en secret, ni en actions, ni en paroles, *ni de l'esprit*, ni du corps, ma foi donnée au Raghouide; de même que mon cœur ne s'est jamais écarté du Raghouide : de même, toi, feu, témoin du monde, protège-moi de tous les côtés ! » 27—28.

Après qu'elle eut parlé ainsi, la Vidéhaine, impatiente de s'élancer dans les flammes, fit le tour du feu et dit encore ces mots : 29.

« Agni, ô toi, qui circules dans le corps de tous les êtres, sauve-moi, ô le plus vertueux des Dieux, toi, qui, placé dans mon corps, est en lui comme un témoin ! » 30.

A ces paroles entendues, tous les généraux simiens de pleurer beaucoup, et, tombant une à une, les larmes couvrent bientôt leur visage. 31.

Alors, s'étant prosternée devant son époux, Sitâ d'une âme résolue entra dans les flammes allumées. 32.

Une multitude immense, adultes, enfants, vieillards, était rassemblée en ce lieu ; ils virent tous la Mithilienne éplorée se plonger dans le bûcher. 33.

Au moment qu'elle entra dans le feu, singes et Rakshasas de pousser un hélas ! hélas ! dont

la clameur intense éclata comme quelque chose de prodigieux. 34.

Semblable à l'or bruni le plus excellent, Sîtâ, parée de bijoux d'or épuré, s'élança dans les flammes allumées, comme une victime, que l'on jette dans le feu du sacrifice. 35.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-et-unième chapitre,
Intitulé :
SITA ENTRE DANS LE FEU.

CH.

A ces cris des peuples : « *Hélas ! hélas !* »
Râma, le devoir incarné, mais l'âme courroucée,
demeura un moment les yeux troubles de
larmes. 1.

Soudain Kouvéra, le roi *des richesses*, Yama
avec les Mânes, le Dieu aux mille regards,
monarque des Immortels, et Varouna, le sou-
verain des eaux, le fortuné Çiva aux trois yeux,
de qui le drapeau a pour emblème un taureau,
l'auguste et bien-heureux créateur du monde
entier, Brahma, et le roi Daçaratha, porté dans
un char au milieu des airs et revêtu d'une splen-
deur égale à celle du roi des Dieux, tous d'ac-
courir ensemble vers ces lieux. 2—3—4.

Tous, se hâtant sur leurs chars semblables au

soleil, ils arrivent sous les murs de Lankâ et s'avancent vers le Raghouide. 5.

Ensuite, le plus éminent des Immortels et le plus savant des esprits savants, le saint créateur de l'univers entier, étendit un long bras, dont sa main était la digne parure, et dit au Raghouide, qui se tenait devant lui, ses deux mains réunies en coupe :

« Comment peux-tu voir avec indifférence que Sîtâ se jette dans le feu d'un bûcher ? 6—7.

» Comment, ô le plus grand des plus grands Dieux, ne te reconnais-tu pas toi-même ? Quoi ! c'est toi, qui es en doute sur la chaste Vidéhaine, comme un époux vulgaire ! » 8.

A ces mots du roi des Immortels, le Raghouide, souverain du monde, joignant ses deux mains aux tempes, répondit au plus éminent des Dieux :

« Je suis, il me semble, un simple enfant de Manou, Râma, le fils du roi Daçaratha. *S'il en est d'une autre manière*, daigne alors ton excellence me dire qui je suis et d'où je proviens. » 9—10.

Au Kakoutsthide, qui parlait ainsi : « Écoute la vérité, Kakoutsthide, ô toi, de qui la force ne s'est jamais démentie ! répondit l'Être à la splendeur infinie existant par lui-même. 11.

» Ton excellence est Nârâyana, ce Dieu auguste et fortuné, de qui l'arme est le tchakra. Ton arc est celui qu'on appelle Çârnga ; tu es Irishi-

kêça (1), tu es l'homme, le plus grand des hommes. 12.

» Tu es l'invaincu ; tu es Vishnou, qui porte la conque ; tu es Krishna même l'éternel ; tu es l'unicorne (2), tu es le sanglier (3), tu es celui qui a été et celui qui sera ; tu es le vainqueur des ennemis. 13.

» L'impérissable vérité des saintes Écritures est dans toi, Raghouide, au milieu et à la fin ; tu es le devoir le plus haut des mondes ; tu es Viçvakséna (4), le Dieu aux quatre bras. 14.

Tu es le chef de la guerre et le chef de la paix ; tu es l'intelligence, la pensée, la patience, la répression des sens ; tu es l'origine de tout et tu n'as pas de fin ; tu es Oupéndra, le meurtrier de Madhou. 15.

» C'est toi, qui fais l'œuvre d'Indra et tu es le grand Indra lui-même ; c'est de ton nombril, que sortit ce lotus, où *Brahma naquit pour créer les mondes* ; c'est toi, qui mets fin aux guerres ; c'est de toi secourable, que les savants rishis des Dieux ont sollicité le secours. 16.

» Tu es la corne du Rig (5) et celle du Sâma (6), tu es l'âme du Vêda même ; tu es,

(1) Un des noms de Vishnou.

(2—3) Allusion à des incarnations de Vishnou.

(4) Encore un des noms de Vishnou.

(5—6) Les deux premiers des trois Vêdas.

fléau des ennemis, Çatadjit (1) l'épouvantable ; tu es le sacrifice, tu es le Vashat (2) personnifié, tu es l'ineffable Aumkâra (3). 17.

» Tu es la demeure de la vérité ; tu es Vasou, tu étais avant les Vasous (4) ; tu es Pradjapati (5) ; tu es le créateur des trois mondes et des autres, tu es Swayambhou (6). 18.

» Tu es le huitième des Roudras (7), tu es Roudra (8) lui-même ; tu es le cinquième des Sâdhyas (9) : les deux Açwins sont tes oreilles ; le soleil et la lune sont tes yeux. 19.

» Tu es vu, fléau des ennemis, au commencement et à la fin des mondes ; mais on ne connaît de toi ni le commencement ni la fin. « Quelle est son essence ? » se dit-on. 20.

» On te voit dans tous les êtres, dans les troupeaux, dans les brahmes, dans le ciel, dans tous les points de l'espace, dans les mers et dans les montagnes ! 21.

(1) *Qui centum vincit*, un des noms de Vishnou.

(2) Interjection mystique, par laquelle commencent les sacrifices aux Mânes.

(3) Le nom du Dieu un en trois personnes.

(4) Divinités au nombre de huit.

(5) *Le maître des créatures*, un des noms de Brahma.

(6) *L'Être-existant-par-lui-même*, autre nom de Brahma.

(7) Génies ou Dieux au nombre de onze.

(8) Un des noms de Çiva.

(9) Divinités ; elles sont douze de cet ordre.

» *Dieu* fortuné aux mille pieds, aux cent têtes, aux mille yeux, tu portes les créatures, la terre et ses montagnes. 22.

» C'est toi, qu'on voit dans la terre comme la fin ; dans les eaux, comme un grand serpent ; c'est toi, Râma, qui soutiens les trois mondes, les hommes, les Pannagas et les Dieux. 23.

» Ton cœur, c'est moi ; ta langue, c'est la déesse Sarasvatî (1) ; les Dieux sont les poils, que ta Mâyâ (2) fit pousser dans tes membres. 24.

» Que tu fermes les yeux, on dit que c'est la nuit ; si tu les ouvres, on dit que c'est le jour : les Dieux étaient dans ta pensée, et rien de ce qui est n'est sans toi. 25.

» Le monde entier est ton corps ; le sol de la terre, c'est ta fixité ; le feu est ta colère ; ta sérénité, c'est la lune ; ton signe est le çrivatsa (3).

(1) La Minerve indienne, déesse de l'éloquence.

(2) C'est-à-dire, l'*illusion*, la faculté de concevoir des images. Tous les êtres étaient avant la création dans l'imagination du créateur, dans sa *mâyâ*, comme une broderie exécutée sur un tapis. En des âges postérieurs, le mot passa dans la langue du scepticisme : rien de ce qui semble être n'existe ; ce ne sont que des apparences, un jeu de l'imagination, une *mâyâ*.

(3) C'est une image, que forme sur la poitrine de Vishnou un poil roulé cinq fois sur lui-même en figure de croix à branches égales ; c'est une marque de bonheur, un signe de prédestination.

» Tu parcourus jadis les trois mondes en trois pas, ce jour, que tu fis roi le grand Indra et que tu enchaînas Bali, ce puissant Asoura. 26—27.

» On dit que la lumière fut avant les mondes ; on dit que la nuit fut avant la lumière ; mais ce qui fut avant ce qui était avant tout, on raconte que c'est toi, l'âme suprême. 28.

» On te célèbre en tous lieux comme le Dieu, qui est le plus haut et qui porte le nom le plus élevé : on dit que tu es la voie suprême de la naissance, de la durée et de la mort. 29.

» Sîtâ même est Lakshmi et ton excellence auguste est Vishnou, le Dieu armé du tchakra : c'est pour la mort de Râvana, que tu es entré ici-bas dans un corps humain. 30.

» Ce fut donc pour nous, que tu as consommé cet exploit, ô la plus forte des colonnes, qui soutiennent le devoir. Maintenant que l'impie Râvana est tué, retourne joyeux dans ta ville. 31.

» Ta vigueur et ta force n'ont pas été vaines, ton courage ne s'est pas déployé en vain ; ce n'est pas en vain, Râma, que tu t'es fait voir *ici-bas* ; ce n'est pas en vain que tu as pris la forme humaine. 32.

» Elle ne sera pas vaine, la piété de ces hommes, qui, dévoués à toi, ancien des âges et le plus grand des hommes, chanteront tes louanges sur la terre. 33.

» Jamais la ruine ne tombera sur les hommes,
qui proclameront cette louange sainte, cette
histoire céleste des temps passés. » 34.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana ,
Finit le cent-deuxième chapitre ,
Intitulé :
LOUANGE DE MAHAPOUROSHA (1).

•

(1) Le Dieu PAN des Grecs, la nature universelle, visible et invisible, c'est-à-dire, l'union de la matière et de l'esprit, représentée sous la forme humaine.

CHII.

Après qu'il eut ouï ce magnifique éloge, que l'antique ayeul des mondes venait de prononcer, Râma, le devoir en personne, réfléchit un moment, les yeux troubles de larmes. 1.

Cependant le feu *ardent et sans fumée* avait respecté la Djanakide, placée au milieu du bûcher : tout à coup, voilà qu'il s'incarne dans un corps et soudain il s'élance, tenant Sîtâ dans ses bras.

Le Feu mit de son sein dans le sein de Râma la jeune, la belle, la sage Vidéhaine aux joyaux d'or épuré, aux cheveux noirs bouclés, vêtue d'une robe écarlate, parée de fraîches guirlandes de fleurs et semblable au soleil enfant. 2—3—4.

Alors ce témoin *incorruptible* du monde, le Feu dit à Râma : « Voici ton épouse, Râma ; il n'existait aucune faute en elle. 5.

» Cette femme vertueuse à la conduite sage n'a failli envers toi, ni de parole, ni de pensée, ni par l'esprit, ni par les yeux. 6.

» Dans une heure, où tu l'avais quittée, héros, le Démon Râvana d'une irrésistible vigueur (1) l'emporta malgré sa résistance loin de la forêt solitaire. 7.

» Enfermée dans son gynécée, triste, absorbée dans ton *souvenir*, n'ayant de pensée que pour toi, surveillée de tous les côtés par des Rakshasis difformes, tentée et menacée de toutes les manières, ta Mithilienne, en son âme retournée toute vers toi, n'a jamais songé au Rakshasa.

» Reçois-la pure, sans tache : il n'existe pas en elle la moindre faute ; Raghouide, je t'en suis le garant. 8—9—10.

» Le feu voit tout ce qu'il y a de manifeste et tout ce qu'il y a de caché : aussi, ta Sîtâ m'est-elle connue, à moi, qui *viens de l'observer ici même* en face de mes yeux ! » 11.

A ces mots, le héros à la grande splendeur, à l'inébranlable énergie, Râma, plein de constance et le plus vertueux des hommes vertueux, répondit au plus excellent des Dieux : 12.

« Il fallait nécessairement que Sîtâ fût soumise dans les mondes, grand Dieu, à l'épreuve de cette

(1) Textuellement : *vi superfluous*.

purification ; car elle avait long-temps, elle femme charmante, habité dans le gynécée de Râvana. 13.

» Râma, ce fils du roi Daçaratha, est un insensé ; son âme n'est qu'une esclave de l'amour ; » auraient dit les mondes, si je n'eusse point fait passer la Djanakide par cette purification. 14.

» L'opprobre de Sîtâ, ce qu'on pouvait blâmer dans sa conduite et mon propre déshonneur, j'ai tout lavé d'un seul coup au milieu du monde.

» Cependant je savais bien que la fille du roi Djanaka n'avait pas changé de cœur, qu'elle m'était dévouée et que sa pensée errait sans cesse autour de moi. 15—16.

» Mais, pour lui attirer la confiance des trois mondes dans cette assemblée des peuples, je n'ai point arrêté Sîtâ, quand elle s'est jetée au milieu du feu. 17.

» Râvana lui-même n'aurait pu triompher de cette femme aux grands yeux, défendue par sa vertu seule, comme l'Océan ne peut franchir son rivage. 18.

» Oui ! cette âme cruelle n'aurait pas été capable de souiller même de pensée la Mithilienne, aussi impossible à toucher que la flamme du feu allumé. 19.

» L'impureté du gynécée de Râvana ne séyait point à cette femme charmante : non ! Sîtâ n'a

point donné son cœur à un autre, comme la Splendeur ne fait pas divorce avec le soleil ! 20.

» La Mithilienne, fille du roi Djanaka, est pure dans les trois mondes : il m'est aussi impossible de renoncer à elle, qu'au sage de répudier sa gloire. 21.

» J'ai dû nécessairement vous adresser à tous ce discours, à vous, les gardiens du monde, à vous affectionnés pour moi, vous, à qui le désir de mon bien inspira votre langage. » 22.

Il dit ; et, quand il eut parlé ainsi, loué par tous pour ses actions et ses exploits, le victorieux Raghouide à la grande vigueur, à la haute renommée se réunit avec son épouse et savoura toute la joie, qu'il méritait. 23.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-troisième chapitre,
Intitulé :
SITA DÉCLARÉE PURE.

CIV.

Après qu'il eut écouté ce discours du magnanime Râma, l'antique ayeul des créatures, l'auguste Swayambhou adressa au héros, qu'il aimait, ce langage, expression de son âme joyeuse, paroles ornées, douces, suaves, judicieuses et mariées au devoir : 1 —2.

« Prête l'oreille à mes paroles, exterminateur aux longs bras, aux yeux de lotus, tu as mis une heureuse fin à cette guerre, ô la plus forte des colonnes, qui soutiennent le devoir. 3.

» Les grandes, les épaisses, les affreuses ténèbres, que Râvana étendait sur l'univers entier, tu les as glorieusement dissipées dans un *heureux* combat. 4.

» Quand tu auras consolé Bharata de sa tris-

tesse, et la pieuse Kâauçalyâ, et Kêkéyî, et Soumitrâ, la royale mère de Lakshmana ; quand tu auras ceint le diadème dans Ayodhyâ et ramené la joie dans la foule de tes amis ; quand tu auras fait naître une lignée dans la race des magnanimes Ikshwâkides, prodigué aux brahmes des richesses et gagné une renommée sans pareille, veuille bien alors revenir de la terre au ciel. 5-6.

« Vois-tu là dans un char, Kakoutsthide, le roi Daçaratha, *qui fut* ton illustre père et ton gourou dans ce monde des enfants de Manou ? 7-8.

« Sauvé par toi, son fils, c'est aujourd'hui un bienheureux, à qui fut ouvert le monde d'Indra : incline-toi devant lui avec Lakshmana, ton frère. »

A ces mots de l'antique ayeul des créatures, le Kakoutsthide avec Lakshmana de toucher les pieds de son père, assis au sommet d'un char.

9-10.

Tous deux ils virent Daçaratha, flamboyant de sa propre splendeur, vêtu d'une robe pure de toute poussière ; et, monté dans son char, l'ancien souverain de la terre fut pénétré d'une immense joie à la vue de ses deux fils, qu'il préférerait au souffle même de sa vie. 11-12.

Rasant la terre avec son char, il ne se tint pas dans l'air à une bien grande hauteur ; il regarda sa bru et fut rempli d'une joie extrême. 13.

Le roi Daçaratha dit à son fils ces mots, qui débutaient par le flatter :

« Séparé de toi, Râma, je n'attache pas un grand prix au Swarga, ni au bonheur d'habiter avec les princes des Dieux ; écoute ma parole de vérité.

» Les mots, que m'a dits Kékéyi pour ton exil, ô le plus excellent des êtres, qui sont doués du langage, restent ineffaçables dans mon cœur. Mais aujourd'hui que j'ai pu te voir en bonne santé, mon fils, et embrasser en toi le chef des Raghonides, mon chagrin s'est dissipé comme des brumes, qui offusquaient le soleil. C'est par toi, c'est par ton grand cœur de fils pieux, que je fus sauvé, comme Ashtâvakra jadis sauva son père. Je sais, ô toi, de qui l'âme est le devoir, je sais maintenant, mon ami, par les chefs des Dieux, que tu fus voué à l'habitation des bois pour la mort de Râvana.

» Certes ! heureuse est-elle cette Kâauçalyâ, qui te verra joyeuse rentrer dans ton palais, victorieux de ton ennemi et dégagé de ton vœu !

» Certes ! heureux sont-ils ces hommes, qui te verront bientôt, Râma, de retour dans ta ville et sacré dans ton empire comme le monarque de la terre !

» Heureux aussi lui-même ce Lakshmana, ton frère, si dévoué au devoir ; lui, de qui la gloire

est montée jusqu'au ciel et couvre à jamais la terre !

» Ta Vidéhaine est pure, mon fils ; elle connaît le devoir et tient ses yeux toujours attachés sur le devoir. (*Du 14° au 23° çloka.*)

» Ce qui existe, soit en mal, soit en bien, dans l'univers entier est à la connaissance des Dieux ; et moi, que voici devant toi, Daçaratha, ton père, j'atteste sa pureté moi-même ! 23.

» Bannis tes soupçons et reçois la Djanakide avec assurance.

» Que je désire te voir enfin réuni à Bharata, ton frère, qui t'est dévoué, qui est savant, qui est pur et qui marche dans le sentier de la justice !

» Tu dois aussi ta protection à Çatroughna, ce jeune prince, que j'aime. 24—25.

» Un frère aîné est en effet comme un père, suivant la loi.

» Tu as vu, héros, quatorze années s'écouler pendant que tu habitais pour l'amour de moi les forêts, en compagnie de ta Vidéhaine et de Lakshmana. Ton séjour dans les bois est donc aujourd'hui une dette acquittée et ta promesse est accomplie. 26—27.

» Ta piété filiale a sauvé, mon fils, la vérité de ma parole, et la mort de Râvana, immolé de ta main dans la bataille, a satisfait les Dieux. 28.

» Tu as consommé un exploit d'une renommée, qui peut enorgueillir ; tu as conquis notre amour par tes vertus : maintenant, paisible avec tes frères dans ton royaume, goûte le bonheur d'une longue vie. 29.

» Certes ! fût-il mort, il vit manifestement, comme moi, qui fus sauvé par ta *piété*, l'homme, à qui fut donné un fils tel que toi, infini dans sa splendeur, son honneur et sa gloire ! » 30.

Au roi des hommes, qui parlait ainsi, Râma fit cette réponse, les mains réunies en coupe : « Je suis heureux de voir que ta majesté, objet naturel de ma vénération, est contente de moi.

» Mais je voudrais obtenir de ton amour une grâce utile : c'est que tu rendes, ô toi, qui sais le devoir, ta faveur à Kêkényî et Bharata. 31—32.

« Je t'abandonne avec ton fils ! » telles sont les paroles, qui furent jetées par toi-même à Kêkényî. Que cette malédiction, seigneur, ne frappe, ni cette mère, ni son fils ! » 33.

« J'y consens ! » répartit Daçaratha le père à Râma le fils. « Quelle autre chose veux-tu que je fasse ? » reprit-il encore avec affection. 34.

Là-dessus, Râma lui dit : « Jette sur moi un regard propice ! » Ensuite, Daçaratha fit de tels adieux à son fils Lakshmana : 35.

« O toi, qui cultives le devoir, tu recueilleras sur la terre, avec la *récompense du devoir*, une

vaste renommée et tu obtiendras, par la faveur de Râma, le Swarga et la grandeur suprême. 36.

» Sois docilement soumis, Dieu t'assiste ! à Râma, ô toi, qui ajoutes sans cesse aux joies de Soumitrâ, ta mère : en effet, Râma se complait toujours dans le bonheur de l'univers entier. 37.

» Ces trois mondes avec Indra, les Siddhas et les Paramarshis, tous, s'inclinant devant ce magnanime, honorent en sa personne le plus grand des hommes. 38.

» Brahman (1) l'invisible, l'impérissable, l'éternel, celui qui est enfin le cœur secret des Dieux, mon ami, c'est, dit-on, Râma l'exterminateur des ennemis ! 39.

» Tu accompliras le devoir dans toute son étendue, tu recueilleras une immense renommée, et les hommes raconteront dans les mondes ton dévouement fraternel. » 40.

Quand il eut parlé de cette manière à Lakshmana, le monarque dit à Sîtâ : « Ma fille ! » et, d'une voix douce, il adressa hautement ces mots à la Vidéhaine, qui se tenait là, formant l'andjali de ses mains réunies. 41.

« Il ne faut pas ouvrir ton cœur, Vidéhaine,

(1) Et non *Brahma* ; c'est ici *Brūhma neutre*, c'est-à-dire, l'Être irrévélé, de qui l'autre n'est qu'une des manifestations, la faculté créatrice.

au ressentiment, que pourrait y conduire cette répudiation *apparente* : c'est le désir même de ton bien, qui inspira cette conduite au sage Râma pour *amener ici la reconnaissance de ta pureté*. 42.

» L'action vaillante, sceau de ta pureté, que tu as faite aujourd'hui, ma fille, éclipsera la gloire des femmes *dans les siècles à venir*. 43. -

» Tu te complais dans l'obéissance à ton mari et tu n'es pas une femme, que l'on ait besoin de redresser, je n'en disconviens pas ; mais j'ai dû néanmoins te donner cet avis. Que ton époux soit devant tes yeux comme une divinité suprême ! » 44.

Après qu'il eut éclairé de ses conseils la Djana-kide et ses deux fils, le monarque issu de Raghou, Daçaratha flamboyant s'éleva dans son char vers le monde d'Indra. 45.

Resplendissant comme un Immortel, qui vient d'exterminer les Asouras, il suivait le chemin fréquenté par les Dieux ; et, ses regards baissés vers la surface de la terre, il s'éloignait, sans quitter des yeux le visage de son fils aussi beau que l'astre des nuits. 46.

Ici finit le cent-quatrième chapitre,

Intitulé :

L'APPARITION DU ROI DAÇARATHA SUR LA SCÈNE.

CV.

Tandis que le Kakoutsthide *déifié* s'en allait, Indra, le dominateur de la maturité, dit au comble de la joie ces mots à Râma, qui se tenait devant lui, ses mains réunies en coupe à ses tempes : 1.

« Ce n'est jamais en vain qu'on nous a vus, monarque des hommes ; nous sommes contents, dis-moi donc ce que ton cœur désire. » 2.

A ces mots, où le grand et magnanime Indra lui témoignait sa faveur, le Raghouide, d'une âme sereine, lui fit joyeux cette réponse : 3.

« Si je t'ai plu, Dieu, souverain du monde entier des Immortels, je vais te demander une grâce ; daigne me l'accorder. 4.

» Que tous les singes, qui, vaincus *dans ces combats*, sont tombés à cause de moi dans l'em-

pire d'Yama, ressuscitent, gratifiés d'une vie nouvelle. 5.

Que ces vaillants héros ne soient pas comptés entre les peuples de la mort et qu'ils reviennent tous à la vie, eux, qui ont trouvé le malheur dans l'exercice du courage. 6.

» Qu'ils rentrent dans la vie, grâces à toi, ces guerriers, qui furent tués pour moi et qu'on ne vit jamais s'écarter de ce qui m'est agréable : telle est cette faveur, que je sollicite de toi. 7.

» Veuille bien, ô toi, qui donnes l'honneur, montrer de nouveau à mes yeux ces ours et ces golângoulas rétablis, sans infirmités, ni blessures, dans leur ancienne force et dans tout leur courage. 8.

» Que des ruisseaux limpides coulent dans ces lieux, où sont les singes, et qu'il naisse pour eux des racines, des fruits et des fleurs dans le temps même, qui n'en est point la saison. » 9.

A ces mots du magnanime Raghouide, le grand Indra lui répondit en ces termes, dictés par la bienveillance : 10.

« Tu désires le salut des *héros, tes amis, et des guerriers*, qui te sont venus en aide, c'est un vœu, qui te sied, fils chéri de Kâauçalyâ, et qui est digne de toi. 11.

» Néanmoins, cette immense faveur, dont tu parles, mon ami, qu'on rende les morts à la vue

des vivants, ô le plus grand des Raghouides, aucun autre que toi, guerrier aux longs bras, ne le fera jamais dans les mondes eux-mêmes des Immortels ; mais, à cause de la parole, qui te fut dite par moi, il en sera aujourd'hui même ainsi. 12—13.

» Ours, golângoulas, gens du peuple et chefs, tous les singes vont se relever, comme on voit *sortir de leur couche*, à la fin du sommeil, ceux qui sont endormis. 14.

» Le courage et la force complètement rétablis, les plaies du corps cicatrisées, tous les singes, que voici couchés morts sur le champ de bataille, recevront de nouveau la vie. 15.

» Tous avec leurs compagnons, leurs amis, leurs parents et leur famille, ils seront comblés d'une joie suprême. 16.

» On verra ici, guerrier au grand arc, des arbres chargés de fleurs et de fruits dans un temps, qui n'en est point la saison, et des rivières couler avec des ondes pures. » 17.

Aussitôt que le monarque illustre des Dieux eut articulé ces paroles, Çakra de verser une pluie mêlée d'ambroisie sur le champ de bataille.

A peine l'ondée vivifiante les a-t-elle touchés, qu'au même instant, rendus à la vie, tous les singes magnanimes se relèvent : on eût dit qu'ils se réveillaient à la fin d'un sommeil. 18—19.

Ressuscités par milliers dans la couche des héros, les héroïques morts s'embrassent les uns les autres et s'inclinent devant Râma. 20.

Eux, que l'ennemi avait renversés morts, les membres déchirés de blessures, tous, se relevant guéris et dispos, ils ouvraient de grands yeux, pleins d'étonnement. 21.

Les Dieux suprêmes, ayant vu que le Kakoutsthide avait heureusement parachevé toute chose, complimentent les deux frères et, pleins d'une extrême joie, ils disent à Râma : 22.

« Renvoie les singes, héros, et va-t-en à la ville d'Ayodhyâ. Console cette illustre Mithilienne, qui t'est dévouée. 23.

» Vois sans tarder Bharata, en proie aux souffrances du vœu, qu'il embrassa pour toi ; commande ton sacre dès ton arrivée dans Ayodhyâ, où ta présence va réjouir les habitants. » 24.

A ces mots, et, quand il eut fait ses adieux aux deux frères, le monarque du ciel partit joyeux, suivi des Immortels dans leurs chars flamboyants comme le soleil ; et Râma, s'étant incliné devant tous les plus grands Dieux avec Lakshmana, son frère, donna les ordres pour son départ. 25—26.

Ici, finit le cent-cinquième chapitre,

Intitulé :

LA RÉSURRECTION DES SINGES,

CVI.

A la suite de ces choses, Vibhīshana, orateur disert, dit, les mains jointes, ces paroles au dompteur des ennemis, Rāma, qui avait passé la nuit, commodément couché (1) : 1.

« Que de nobles dames, habiles dans l'art de parer, les mains chargées d'eau pour le bain, de parfums, de guirlandes variées, du santal le plus riche, de vêtements et d'atours, viennent ici, Raghouide, et qu'elles te baignent, suivant l'étiquette. » 2—3.

A ces mots, le Kakoutsthide répondit à Vibhīshana :

« Bharata aux longs bras, fidèle à la vérité, est plongé dans la douleur à cause de moi, et, voué

(1) Textuellement : *assis*.

à la pénitence dans un âge encore si tendre, il se tourmente le corps. Sans lui, ce fils de Kêkényî, sans Bharata, qui marche dans la voie du devoir, je fais peu de cas du bain, des vêtements et des parures. Occupe-toi de me procurer un prompt retour dans ma ville. 4—5—6.

» Car le chemin, qui mène dans Ayodhyâ, est très-difficile à pratiquer. »

A ces mots de Râma : « Fils du monarque de la terre, lui répondit Vibhîshana, je te ferai conduire en ta ville. Il est un char, nommé Poushpaka, le bonheur t'accompagne ! char nompareil, céleste, resplendissant comme le soleil et qui va de lui-même. Il appartenait à Kouvéra, mon frère ; mais Vibhîshana plus fort l'en a dépouillé, après une bataille, qu'il a gagnée sur lui. 7-8-9.

» Ce véhicule, dont l'éclat ressemble à celui de l'astre du jour, est ici. Monté dans ce char, tu seras conduit par lui-même sans inquiétude jusque dans Ayodhyâ. 10.

» Mais, si tu veux m'accorder une faveur, si tu gardes le souvenir de mes services, si tu as de l'amitié pour moi, séjourne ici quelque temps, roi sage, avec Lakshmana, ton frère, avec la Vidéhaïne, ton épouse : ensuite, honoré de tous les présents, que l'on peut désirer, tu prendras le chemin de ton pays. 11—12.

» Accepte, Raghouide, avec ton armée, avec

la foule de tes amis, l'hospitalité, que t'offre ici mon amitié, Râma, suivant les règles de la politesse. 13.

« Ceci, Raghouide, est une prière, dictée par la bienveillance, le respect et l'amour ; ce n'est pas un ordre assurément, que je veuille t'imposer : ne suis-je pas ton serviteur ? » 14.

A ces mots, Râma fit à Vibhîshana cette réponse, entendue par tous les singes et tous les Rakshasas : 15.

« Tu m'as, héros, suffisamment honoré, et de ton bras, et de tes éminents conseils ; il m'est certainement impossible de faire ce que tu dis, monarque des Rakshasas. 16.

« Mon cœur a hâte de revoir Bharata, mon frère, qui s'en vint au mont Tchitrakoûta pour m'engager lui-même à revenir. 17.

« Mais je ne céдай point à ses paroles, quoiqu'il me suppliât, courbant sa tête vers mes pieds.

« Mon âme aspire à la vue de Kânçalyâ, de Soumitrâ, de Kêkényî, ma mère, de mon gourou et de mes amis eux-mêmes. Donne-moi congé, mon aimable ; tu m'as suffisamment honoré, Vibhîshana. 18—19.

« Mon refus ne doit pas t'inspirer d'humeur ; c'est une approbation, mon ami, que je sollicite de toi. Fais-moi venir ce char au plus vite, monarque des Rakshasas. 20.

» Comment serait-il possible d'excuser mon séjour ici, quand j'ai terminé mon expédition ? »

A ces mots de Râma, le nouveau monarque de Lankâ, Vibhîshana d'appeler avec empressement le char semblable au soleil ; ce char divin aux ais incrustés d'or, aux védikas de pierreries et de lapis-lazuli ; 21—22.

Ce véhicule, ouvrage de Viçvakarma, aux flancs marquetés de cristal poli, aux sièges magnifiques de lazulithe, au son mélodieux par les multitudes de clochettes, qui gazouillaient, balancées de tous côtés autour de lui ; ce char, qui se mouvait de lui-même, resplendissant, impérissable, céleste, ravissant l'âme, embelli de portes d'or, couvert de tissus, où l'or se mariait avec la soie, et qui, ombragé de mille étendards ou drapeaux blancs, ressemblait au sommet du Mérou.

23—24—25.

Quand il eut annoncé à l'époux de Sîtâ l'arrivée de ce char insurmontable et rapide comme la pensée, Vibhîshana se tint là *près du grand Iksh-wâkide*. 26.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-sixième chapitre,
Intitulé :
L'ARRIVÉE DU CHAR POUHPAKA.

CVII.

Quand il vit arrivé le char Poushpaka, le monarque des Rakshasas dit au Raghouide :

« Que ferai-je ? » 1.

Le héros à la grande splendeur, ayant réfléchi, lui répondit, aux oreilles mêmes de Lakshmana, ces mots, où dominait le sentiment de l'amitié :

« Que tous ces *quadrumanes* habitants des bois, qui ont mis à fin leur expédition, en soient récompensés, Vibhishana, par divers présents de chars et de pierreries. 2—3.

» C'est avec leur appui, que tu as conquis Lankâ, monarque des Raksbasas : rejetant loin d'eux la crainte de la mort, ils n'ont jamais reculé dans les batailles. 4.

» Les chefs contents des légions simiennes

obtiendront ainsi, grâces à ta reconnaissance, l'estime, qu'ils méritent, et, dignes d'honneur, ils seront honorés par toi. 5.

» Si je te fais entendre ce langage, c'est que je t'ai vu toujours accessible, libéral, sensible aux malheurs et comprenant *tes devoirs*. 6.

» Le héros puissant, qui sait donner, connaît la substance de son devoir et pratique ainsi les obligations imposées à un maître de la terre, n'est-il pas adoré du guerrier ? » 7.

Il dit, et Vibhîshana s'empresse d'honorer tous les simiens jusqu'au dernier (1) avec des largesses de pierreries et d'or. 8.

Ensuite le Raghouide, ayant vu ses quadrumanes les mains pleines d'or et de pierres précieuses, monte alors dans le char aussi rapide que la pensée. 9.

Accompagné de son frère, l'héroïque archer Lakshmana, et quand il eut pris dans son anka (2) l'illustre Vidéhaine, rougissante de pudeur, le Raghouide, monté dans le char, tint ce langage à tous les singes, à Sougrîva d'une extrême vigueur, comme à Vibhîshana le Rakshasa :

10—11.

« Tout ce que doivent faire des amis, vous

(1) *Sarvdnaiva*.

(2) Revoyez la note, p. 262.

l'avez fait, héros des singes ; je vous donne congé, il vous est donc loisible à tous de vous retirer où bon vous semble. 12.

» Mais ce qu'on peut attendre, Sougrîva, d'un allié, d'un ami, d'un cœur appliqué, ta majesté, qui marche dans le devoir, l'a fait pour moi complètement. 13.

» Retourne à Kishkindhyâ et gouverne là ton empire, Sougrîva !

» Je t'ai donné Lankâ pour ton royaume, Vibhîshana aux longs bras. Les habitants du ciel, Indra même avec eux, ne t'y vaincront jamais, souverain des Rakshasas, ô toi, le plus fidèle aux devoirs du kshatrya. 14—15.

» Je retourne dans Ayodhyâ au palais de mon père ; je vous demande la permission de partir et je vous fais à tous mes adieux. » 16.

A ces mots de Râma, les généraux quadrumanes, le monarque des singes et Vibhîshana le Rakshasa, tous, joignant les mains, de lui dire :

« Nous désirons t'accompagner jusqu'à la cité d'Ayodhyâ ; nous désirons voir ton sacre, vœu de notre cœur. 17—18.

» Quand nous aurons vu cette auguste cérémonie et salué Kâuçalyâ, nous reviendrons après un court séjour, ô le plus grand des rois, dans nos habitations. » 19.

A ces paroles des plus nobles singes, de Sou-

grîva et de Vibhishana, le vertueux Kakoutshide répondit : 20.

« Je trouverai dans votre société, si vous faites route avec moi, ce qu'il y a de plus aimable que l'aimable même : ce sera pour moi un bonheur, que de rentrer dans Lankâ en la compagnie de toutes vos excellences. 21.

« Hâte-toi de monter dans le char avec tes généraux, Sougrîva ; monte aussi avec tes ministres, Vibhîshana, monarque des Rakshasas. » 22.

A l'instant Sougrîva avec les rois des singes et Vibhîshana avec ses conseillers de monter, pleins de joie, dans le céleste Poushpaka. 23.

Quand ils sont tous embarqués, Râma commande au véhicule de partir, et le char nonpareil de Kouvéra s'élève au milieu du ciel même.

Dans cette resplendissante voiture, qui roulait au sein de l'air et dirigeait elle-même sa course, l'illustre et joyeux Râma s'avanceit à l'instar de Kouvéra , *le Dieu qui préside aux richesses.*

24—25.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-septième chapitre,

Intitulé :

RAMA ET SITA MONTENT DANS LE CHAR
POUSHPAKA.

CVIII.

Le char, aussi rapide que la pensée, auquel Râma avait donné l'ordre de partir, s'était envolé, comme un grand nuage soulevé par le vent. 1.

De-là, promenant ses yeux de tous côtés, le guerrier issu de Raghou dit à Sîtâ la Mithilienne, au visage tel que l'astre des nuits : 2.

« Regarde, Vidéhaine, la cité bâtie par Viçvakarma, cette Lankâ debout sur la cime du Trikoûta, qui ressemble au sommet du Kêlâça. 3.

» Regarde ce champ de bataille ; ce n'est qu'une fange de chair et de sang, vaste boucherie, Sîtâ, de singes et de Rakshasas ! 4.

« C'est là que furent tués Koumbhakarna et le Démon Prahasta ; c'est là qu'Indradjit à l'im-

mense vigueur tomba sous les coups de Lakshmana. 5.

» C'est là que périt dans les combats à cause de toi, femme aux grands yeux, et Nikoumbha, et Viroûpāksha si difficile à vaincre, et Mahâpârçwa et Mahaudara, et le resplendissant Atikâya, et Dêvântaka, et Narântaka. Ici, furent tués Akampana et Dhoûmrāksha à la grande force.

6—7.

» Là, tombèrent Sampâti, Vidyoudjdjihva, l'invincible Mākārāksha et beaucoup d'autres héros, qui suivaient les pas du monarque des Rakshasas. 8.

» Voici l'endroit, où Méghanâda nous ayant liés par sa magie, Lakshmana et moi, les singes avec Sougrîva, Mithilienne, et Vibhîshana lui-même avaient perdu toute espérance. 9.

» Tous les simiens ont beaucoup pleuré dans la pensée que Râma était descendu au tombeau ; mais Garouda nous eut bientôt délivrés du lien *mortel* de ces flèches. 10.

» Ici, tombé sous mon dard à cause de toi, femme aux grands yeux, gisait le monarque des Yâtavas, cet épouvantable Râvana, que Brahma lui-même avait comblé de ses grâces. 11.

» C'est à cette place, que se lamenta d'une manière si touchante l'épouse du cruel souverain, appelée Maudari. 12.

» Maintenant, reine, s'offre à nos regards l'Océan, roi des fleuves : il eut *en quelque façon* pour ancêtre un de mes ayeux ; aussi a-t-il fait alliance avec moi. 13.

» Cette montagne, qui nous montre son dos, c'est le Souvéla, où nous avons passé la nuit, dame au charmant visage, après la traversée de l'Océan. 14.

» Voici la chaussée, que j'ai construite à cause de toi, femme aux grands yeux, à travers cette mer, le domaine des requins : cette gloire n'aura pas de fin. 15.

» Aussi long-temps que dureront les montagnes ; aussi long-temps que durera la mer, aussi long-temps doit subsister, assurément ! le Pont-de-Nala : c'est ainsi qu'on l'appelle. 16.

» Regarde cette mer, Vidéhaine, cet inébranlable empire de Varouna, tout rempli de poissons et de coquillages et qui semble n'avoir pas de rivage. 17.

» C'est dans ce lieu-ci, Mithilienne, qu'une *Rakshasi*, nommée Sourasâ, se jeta comme un obstacle dans la traversée de cet Hanoûmat, fils du Vent et mon envoyé vers toi. 18.

» Tourne maintenant tes yeux vers cette montagne d'or, l'Hiranyanâbha, qui, perçant les ondes, s'éleva au milieu de la mer, *comme une oasis*, où pût se délasser Hanoûmat. 19.

» Ce bois au-delà, reine, c'est le Vailâvana (1): le xanthocyme des peintres embellit ses bocages ; les dattiers paludiens et les palmiers en éventail hérissent, les robinies douces encombrant cette forêt. 20.

» Là, sur le rivage de la mer, est le Skandhâvâra, dame illustre, où vint *se rallier à moi* ce Vibhîshana, le nouveau roi des Rakshasas. 21.

» Ici, reine, sur le sol de la terre, jonché du graminée kouça, je couchai trois nuits pour obtenir que la mer voulût bien se montrer à mes yeux sous une forme humaine. 22.

» Cette montagne, qui ressemble à une masse de grands nuages, c'est le Dardoura, un pied du mont Malaya, où le singe Hanoûmat alla prendre son élan. 23.

» Kishkindhyâ aux admirables forêts se montre à nos yeux, Sitâ : c'est la charmante ville de Sougrîva, où Bâli fut tué par moi. 24.

» A la porte de Kishkindhyâ, tu vois s'élever la cîme lumineuse du Mâlyavat : c'est là, reine, que j'ai passé les quatre mois de la saison pluvieuse, loin de toi, femme aux grands yeux, et portant le poids de ma douleur, après que j'eus arraché la vie au terrible Bâli et sacré *le nouveau roi* Sougrîva. 25—26.

(1) C'est-à-dire, la *forêt-du-rivage*.

» Vois maintenant, Sîtâ ! une bien grande chaîne de montagnes, couverte de nombreux métaux et qu'on dirait un nuage, environné d'éclairs ; c'est le Rishyamoûka, où j'eus avec Sougrîva, le roi des singes, une première entrevue et conclus avec lui un traité pour la mort de Bâli.

» A présent, voici devant nos yeux la Pampâ aux bois variés, aux étangs de lotus, où, privé de toi, Sîtâ, je promenais çà et là mes plaintes continuelles. 27—28—29.

» Sur les bords de cette rivière, j'ai visité la sainte anachorète Çavarî. C'est ici que j'ai tué Kabandha aux bras longs d'un yodjana. 30.

» Là avait coutume de se percher le roi des vautours, Djatâyou à la grande force, ton défenseur, qui tomba sous les coups de Râvana. 31.

» Actuellement, Sîtâ, voici devant nous dans le Djanasthâna l'arbre fortuné, où je livrai une grande bataille à cause de toi, femme rieuse et folâtre. 32.

» C'est là que je tuai dans un combat, et Khara, et Doûshana, et Triçiras ; c'est là que je fis mordre la poussière à quatorze milliers de Rakshasas. 33.

» Voilà, femme au charmant visage, voilà enfin notre chaumière de feuillage, d'où Râvana, le monarque des Yâtavas, osa t'enlever, malgré la résistance. 34.

» C'est là, que vint s'offrir à nos yeux Çoùrpanakhâ, cette Rakshasî terrible, à qui Lakshmana, reine, coupa le nez et les oreilles. 35.

» Maintenant, c'est l'amène et délicieuse Godâvari aux limpides ondes, qui nous apparaît avec l'hermitage d'Agastya, entouré de bananiers. 36.

» On aperçoit aussi, Vidéhaine, le grand hermitage de Çarabhangâ, où vint le Dieu aux mille yeux, *Indra*, le briseur de villes. 37.

» Ces chaumières, que tu vois là-bas, femme à la taille svelte, sont les habitations des ascètes, qui ont pour chef le noble Atri, flamboyant à l'égal du feu même ou du soleil. 38.

» C'est dans cette région, que je tuai le géant Virâdha, et que tu vis, Sîtâ, une sainte femme, attentive à marcher dans le sentier du devoir.

» Le toit, qui se montre ici, Vidéhaine, c'est le grand hermitage d'Atri, le révérend anachorète, de qui l'épouse Anasoûyâ t'avait donné un fard merveilleux. 39—40.

» Cette montagne plus loin, c'est le Tchitrakoûta, où le fils de Kêkényî vint m'apporter ses vaines supplications. 41.

» Ce fleuve qui roule au pied, c'est la sainte Mandâkinî aux ondes très-limpides, où j'offris aux mânes de mon père une oblation de racines et de fruits. 42.

» Voici maintenant l'Yamounâ, rivière charmante aux bois variés, et l'hermitage de Bhara-dwâdja près d'un lieu béni pour les sacrifices.

» Cet autre cours d'eau, Sitâ, c'est la Gangâ, qui roule ses flots dans trois lits ; et voici la ville même de Çringavéra, où demeure Gouha, mon ami. 43—44.

» A présent vois-tu, femme à la taille déliée, cet ingoudi ; c'est là, c'est à son pied, que nous avons couché la première nuit, après que nous eûmes traversé la Bhâgirathî. 45.

» Enfin, j'aperçois le palais de mon père,.... Ayodhyâ ! incline-toi devant elle, Sitâ, ma Vidéhaïne, t'y voilà revenue ! » 46.

Alors, témoignant leur joie par des bonds réitérés, tous les singes, et Sougrîva, et Vibhîshana avec eux, de contempler cette magnifique cité. 47.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-huitième chapitre,
Intitulé :
LE RETOUR AVEC SITA.

CIX.

Mais, tandis que le héros issu de Raghon faisait défiler tous ces récits devant Sîtâ, il était arrivé à l'hermitage de Bharadwâdja, le bien grand anachorète. 1.

La quatorzième année s'étant écoulée et la quinzième déjà se déroulant, Râma, ce frère aîné de Lakshmana, s'étant approché de l'hermite, s'inclina et lui dit : 2.

« Ta sainteté a-t-elle ouï dire qu'il jouisse d'une bonne santé, ce *frère de moi*, que recommandent tant de belles aumônes ? Bharata vit-il encore et mes nobles mères avec lui ? » 3.

A ces mots du Raghonide, Bharadwâdja lui répondit : « Écoute, mon fils, quelle est sa manière d'être, suivant la vérité. 4.

» La chevelure inculte et les membres tachés de souillures, il t'attend ; il a mis partout au premier rang tes sandales, comme un gage de bonheur, dans sa maison. 5.

» Aujourd'hui que je te vois triomphant de l'ennemi et ta fortune accrue comme le feu, dans lequel on a jeté du bois, ma joie est d'autant plus vive, héros accoutumé à vaincre dans les batailles, que ma pitié fut plus grande ici même, quand je te vis, il y a des années, relégué au milieu des forêts, affublé d'un habit d'écorce.

6—7.

» Toutes les circonstances, heureuses ou malheureuses, de ton exil me sont connues, Raghouide ; je sais quelle haute renommée t'a méritée la mort des Rakshasas dans le Djanasthâna, où ta mission eut les brahmes pour objet et fut de protéger tous les ascètes. Je sais comment Mârîtcha s'offrit devant toi, comment Sitâ fut enlevée, comment tu vis Kabandha, comment tu vins sur les rives de la Pampâ, comment tu fis alliance avec Sougrîva et comment Bâli fut tué par toi. 8—9—10.

Je sais comment Sitâ fut cherchée, et quelle fut la grande action d'Hanoûmat, et comment le Pont-de-Nala fut construit, après que l'on eut trouvé la Vidéhaine. 11.

» De quelle manière les capitaines simiens

pleins d'ardeur ont incendié Lankâ ; comment, Râvana mort, Vibhîshana fut sacré ; quelles furent les obsèques du cruel Démon, cet ennemi du monde, la réunion des Immortels près de toi et le don insigne, que tu as reçu d'eux. 12—13.

« Moi aussi, Râma, je vais t'accorder à l'instant même la grâce, que tu désires. Accepte ma corbeille hospitalière, passe le jour ici ; demain, tu reprendras le chemin d'Ayodhyâ. » 14.

A ces mots, qu'il reçut, la tête inclinée : « Oui ! » répondit le Daçarathide, qui joyeux lui demanda cette grâce : 15.

« Que les arbres, saint hermite, donnent des fruits hors du temps fixé pour la saison et qu'ils distillent de tous les côtés à ma considération du miel pour les singes. 16.

« Que les arbres sans fruits se chargent de fruits, que les arbres sans fleurs soient parés de fleurs, que les arbres secs reverdissent et que le miel ruisselle de tous les troncs. » 17.

A ces paroles, que le Raghouide avait prononcées, Bharadwâdja répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » et l'ascète aux grandes macérations ajouta :

« N'en doute pas, ô le plus éminent des Raghouides, ma faveur accomplira pour toi cette grâce, qu'on n'obtient pas facilement sur la terre. »

Et Râma, très-content d'avoir obtenu sa demande, passa doucement la nuit dans l'hermitage du solitaire. 18—19.

Quand l'aurore vint éclairer cette nuit et vers l'instant où se lève l'astre du jour, il réfléchit, jeta ses regards sur les singes et parla en ces termes à l'intelligent Hanoumat, éminent quadramane à la valeur empressée et qui aimait à lui rendre service : 20—21.

« Va, envoyé par moi, coureur des bois ; rends-toi dans Ayodhyâ, présente mon salut à Bharata, le fils renommé des rois ; puis, informe-toi s'il est arrivé quelque événement heureux dans le palais des rejetons d'Ikshwâkou.

« Arrivé dans la ville de Çringavéra, souhaite le bonjour de ma part à Gouha, le roi des Nishâdas, qui vit dans les forêts. Gouha certainement aura du plaisir à savoir que je suis en bonne santé, sans maladie et libre de soucis, car c'est un homme, que j'aime à l'égal de ma vie.

« Observe dans Ayodhyâ, et les vertus de Bharata, et quelle est sa conduite ; 22—23—24—25.

« Et viens m'en instruire. Apprends-lui cette nouvelle, dont il sera joyeux : « Râma, lui diras-tu, ce Raghouide à l'immense vigueur, ayant vaincu les armées des ennemis, gagné la plus haute renommée et mis une heureuse fin à toutes ses affaires, est de retour ici en bonne santé dans

la prospérité de sa fortune avec son épouse, avec Lakshmana, avec le monarque des Rakshasas et l'empereur des singes.

» Tu lui diras de quelle manière, abusant de la force, Râvana me ravit Sîtâ, quelle fut mon entrevue avec Sougrîva et la mort de Bâli dans le combat, comment Sîtâ fut cherchée, comment elle fut trouvée par toi, après que ton excellence eut franchi le souverain des fleuves aux grandes eaux, la grâce, que m'accorda la mer et la traversée de l'Océan.

» Tu lui diras comment une chaussée y fut jetée par nous, comment Râvana périt dans un combat, quelles grâces m'ont accordées le grand Indra, Brahma et Varouna; (*Du 26° au 31° çloka.*)

» Comment Agni (1) signala pour nous sa bienveillance, et comment mon père est venu se montrer à moi.

» Une fois cette histoire versée dans les oreilles de Bharata, écoute bien ce qu'il te répondra et viens m'instruire de sa conduite. J'ai besoin de

(1) Au lieu de *Vaivasvata*, que porte le texte et qui est le nom patronymique de Manou et d'Yama; nous lisons *Vaïçvânara*, qui est le nom patronymique d'Agni; car ni l'un ni l'autre des premiers n'a paru nulle part dans les scènes précédentes, tandis que le feu personnifié y joue un des principaux rôles, celui de sauveur et de justificateur.

connaître les actes et les gestes de Bharata, tout ce que peut me révéler, ou la couleur de son visage, ou ses caresses, ou l'expression de ses yeux, ou ses paroles.

• En effet, de qui ne séduirait pas l'âme cet empire de mon père et de mes ayeux, riche de toutes les choses, qui peuvent exciter le désir, et plein de chevaux, d'éléphants et de chars ?

• Si le fortuné Kékéyide a besoin d'un empire, qu'il règne long-temps, *je le veux bien*, sur toute la terre.

• Quand tu connaîtras, singe, la pensée et la résolution de Bharata, veuille bien revenir ici promptement, avant que nous soyons allés plus loin.

• Il n'y eut jamais avant ce jour dans les Traités sur la nature ou la morale une idée pareille à celle, qui m'inspire aujourd'hui cette conduite.

• Ce prince, j'en conviens, ne franchira jamais les bornes de la condition, que lui fit sa naissance ; Bharata, qui est le devoir incarné dans un corps humain, ne déviara jamais de sa route. Je sais par mon cœur ce qui se passe dans le cœur de Bharata : il renoncerait à sa vie pour moi, c'est une chose indubitable. Jamais de son fait il n'y aura faute ; car il n'y a faute que dans le consentement donné à la faute. » (*Du 32^e au 41^e çloka.*)

Ces instructions remises au fils du Vent, sur le champ Hanoûmat à l'immense vigueur fit son adoration au confluent du Gange et de l'Yamounâ.

Il traversa le fleuve saint, qui roule dans un triple lit, empire du roi des reptiles, et, s'étant revêtu d'une forme humaine, il s'en alla vers la cité de Çringavêra. 42.

Arrivé dans cette ville, le vigoureux Hanoûmat s'approcha de Gouha, et, d'une voix caressante, lui dit joyeux : 43.

« Le héros à la valeur infailible né de Kakoutstha, Râma ton ami te salue, et Sîtâ, et Lakshmana avec lui. » 44.

A ces mots du singe, Gouha fut rempli de la joie la plus vive, et, saisi d'émotion, il adressa au Maroutide ces questions d'une voix, que sa joie rendait balbutiante : 45.

« Où donc est Râma ? Où est la Vidéhaine ? Où est ce Lakshmana, plein de constance ? Tes paroles me causent un plaisir infini, comme une averse d'eau réjouit la terre ! » 46.

Hanoûmat alors de lui exposer tout exactement : « Tu verras le Raghonide en ce jour même, après que Bharadwâdja lui aura donné congé, car il a passé la nuit dans son hermitage sur l'invitation du solitaire. »

Ces paroles dites, soudain le fils du Vent, ce rapide Hanoûmat à la grande splendeur, s'élança

dans les airs sans balancer. Il vit *tour à tour dans sa course* le tîrtha de Râma, la rivière Çalvakini, la Djârouthî, la Gomati même et l'épouvantable Forêt-dea-sâlas. Quand il eut parcouru une longue route, le magnanime Hanoûmat s'approcha des arbres ou fleurs nés dans le voisinage de Nandigrâma.

A une lieue (1) seulement d'Ayodhyâ, le héros vit Bharata maigre, affligé, le cœur déchiré par l'infortune de son frère, la chevelure inculte, les membres tachés de souillures, vêtu d'une peau de gazelle noire et confiné dans un hermitage. (*Du 47° au 53° çloka.*)

Ce jeune prince, qui, ayant mis sur le trône les sandales de son frère, imposait des lois à toute la terre et protégeait de toutes parts contre les dangers ce monde composé de quatre classes, Hanoûmat le vit au milieu de ses ministres, de ses prêtres à l'âme pure et des généraux de son armée, qui le servaient avec zèle, affublés tous de l'habit rouge des anachorètes. 53—54.

Car les citadins, après qu'il eut endossé le costume des hermites, ne voulurent pas abandonner ce prince, ami des citadins. 55.

S'étant approché de Bharata, plein de tristesse dans la pensée de Râma et troublé par une dou-

(1) Textuellement : un *kroça*, mesure itinéraire.

leur égale à celle, qu'avait ressentie son père, Bharata, qui marchait dans le devoir, connaissait le devoir, était comme le devoir et semblait un Immortel vêtu d'une chair humaine, le plus vertueux des singes, Hanoûmat joignit ses deux mains au front et lui dit ces mots : 56—57.

« Ce rejeton de Kakoutsha, dont tu pleures le sort, croyant qu'il habite encore dans la forêt Dandaka, portant les cheveux renoués en gerbe et le valkala d'écorce, il te dit : « Salut ! » 58.

« Râma aux vastes forces a tué Râvana et reconquis sa Mithilienne. Il est revenu, couronné du succès, avec ses amis, accompagné de Lakshmana à la grande splendeur et de son illustre Vidéhaine. Leur vue, héros aux longs bras, va te réjouir bientôt, comme une pluie abondante réjouit un laboureur. 59—60.

« Lève-toi promptement, s'il te plaît ; vois ton frère de retour, tel que le Dieu aux mille regards vint trouver Vishnou, après qu'il eut conquis les trois mondes. 61.

« Ce char, qui se montre au loin, attelé de cygnes et semblable au soleil du matin, c'est le véhicule, rapide comme la pensée, qui a ramené ton frère ici. » 62.

A ces mots d'Hanoûmat, le fils joyeux de Kêkêyi se lève en sursaut, mais soudain il tombe dans un évanouissement, causé par sa joie. 63.

Revenu à lui un instant après, Bharata, ce tendre frère, adressa la parole au messager de ces bonnes nouvelles ; il arrosa le prince des singes avec les gouttes de ses larmes, nées du plaisir et filles de la joie, ruisseau, dont la source était dans ces nouvelles agréables : 64—65.

« Qui que tu sois, Dieu ou homme, que sa compâtissance amène ici, je veux récompenser d'un présent, mon ami, le charmant récit, que ta bouche me fait. 66.

» Je te donne, cent mille vaches et cent villages, seize jeunes filles pour tes épouses de race illustre et des mœurs les plus pures. 67.

» Je te donne, pour composer ta cour, cent femmes esclaves au visage doux comme l'astre des nuits. douées toutes de tous les caractères de la beauté et distinguées par de nobles origines ;

» De plus, deux milliers et une centaine de femmes esclaves, toutes de bonne tribu ; et, s'il est une autre chose, que tu désires, je te l'accorde, ami, sans réserve. » 68—69.

Ici, dans l'Youddhakānda,
Sixième volume du saint Rāmāyana,
Finit le cent-neuvième chapitre,
Intitulé :
BHARATA CONSOLÉ.

CX.

« La délicieuse nouvelle, que j'entends : « Tu auras dès aujourd'hui la vue de ton seigneur ; » est pour les oreilles une musique, dont les vibrations, *conservées dans l'écho du souvenir* (1), peuvent les charmer encore beaucoup d'années après. 1.

» Que les aventures de mon seigneur *soient donc* aujourd'hui l'amusement de mes oreilles ! c'est un poème, qui me semble exhaler une senteur de Pourâna cosmique. 2.

(1) Le texte dit simplement, mais une étrangeté de figure, dont notre atticisme ne peut s'accommoder :

*Multorum vel annorum hoc aurium elixir vitæ,
Audio jucundum ego quod domini visus erit hodie.*

» Il y a là de quoi amuser toute la vie d'un homme, vécût-il même cent années. »

A ces mots, Bharata d'interroger le vigoureux Hanoûmat : « Raconte-moi, singe, l'histoire de Râma, quoique j'aie ouï parler de son combat avec Râvana. 3—4.

» Un émissaire *intelligent*, dépêché par mes ordres, s'est rendu vers ce champ de bataille ; mais j'ai *plus de confiance* en toi, mon ami, *puisque* c'est Râma, qui t'envoie. » 5.

Ainsi interrogé par ce fils des rois et honoré à sa *grande* satisfaction, Hanoûmat se mit à lui raconter tous les hauts faits de Râma : 6.

« Tu sais de quelle manière fut exilé Râma, par suite d'une grâce accordée à ta mère, et comment le roi Daçaratha mourut du chagrin de cet exil ; 7.

« Comment des courriers t'ont ramené à la hâte des palais du roi, *ton oncle*, et de quelle manière, à ton arrivée dans Ayodhyâ, tu refusas le diadème. 8.

« Tu sais que tu vins au mont Tchitrakoûta et que, fidèle au devoir suivi par les gens de bien, tu invitas l'exterminateur des ennemis, ton frère, à reprendre sa couronne. 9.

» Mais, sans vouloir céder à tes paroles, le monarque continua de rester dans les forêts ; tu reçus alors ses sandales et tu revins sur tes pas.

» Tout cela t'est parfaitement connu, prince aux longs bras ; apprends de moi ce qui eut lieu après ton départ. 10—11.

» Alors que tu fus parti, le Raghouide entra, suivi de Lakshmana, dans la forêt Dandaka, bois infréquenté des hommes et peuplé de serpents.

» Tandis qu'ils marchaient dans les fourrés épais, voici qu'apparaît tout à coup devant eux un Rakshasa puissant, Virādha à la vigueur infinie. 12—13.

» Ayant tué ce monstre au vaste corps, la bouche en bas, les pieds en haut, Râma le jeta dans une fosse, comme un éléphant, qui *tombe en* poussant des cris. 14.

» Après qu'il eut exécuté ce périlleux exploit, les deux frères héroïques arrivèrent sur le soir au délicieux hermitage de Çarabhangā. 15.

» Une fois que l'anachorète fut monté au ciel, Râma, de qui le courage est une vérité, fit ses adieux à tous les ascètes et vint dans le Djana-sthâna. 16.

» Le dompteur des ennemis salua dans sa route Agastya, ce très-saint hermite ; et les deux Raghouides se rendirent, accompagnés de Sîtā, dans la Pantchavatī. 17.

Ensuite une Rakshasī, nommée Çoûrpanakhā, voulut tenter Râma et Lakshmana par le don,

qu'elle leur offrit de sa personne ; mais elle fut rejetée par eux, après qu'ils en eurent fait une bonne risée. Elle, à qui Lakshmana avait coupé le nez et les oreilles, elle vint, le visage mutilé, trouver Khara, son frère, et lui dénonça les deux Raghouides.

» Elle causa ainsi la mort de quatorze mille Rakshasas, qui habitaient le Djanasthâna ; elle causa ainsi la mort de Khara et Doûshana. Aussitôt leur défaite, la furie s'en alla chez Râvana, la source des larmes du monde, lui raconta la mort de ses frères et lui peignit Sîtâ *comme* une beauté incomparable sur la terre.

» Le Démon terreur des trois mondes, à cette affreuse et triste nouvelle, de courir chez le Rakshasa Mârîcha d'une vigueur épouvantable : « Comment pourrai-je, ô le meilleur des amis, lui dit-il, ravir Sîtâ à son époux ? (*Du 18^e au 24^e çloka*)

» Tu es mon recours dans toutes les affaires, Rakshasa. Va donc à l'instant même, offre-toi sous les yeux de Sîtâ et promène-toi devant elle sous la forme d'une gazelle au pelage d'or, tacheté de larmes d'argent. Il n'est pas douteux que, tentée par ta vue, cette noble femme ne dise à Râma : 24—25.

« Oh ! que ne puis-je avoir la peau si belle,

ravissante, merveilleuse de cette gazelle au pelage tacheté, difficile à trouver *une seconde fois* sur la terre ! » 26.

» Râma, à ces mots d'elle, va courir sur toi, et, quand tu l'auras écarté de son hermitage, quand tu auras écarté même son frère, moi alors j'enlèverai son épouse à mon aise : rends-moi service de cette manière. »

» Quoique Mârîtcha connût bien la force de Râma, il n'en fit pas moins ce que l'autre demandait. 27—28.

» Une fois Râma et le vigoureux Lakshmana attirés loin de leur solitude, Râvana prend Sîtâ et s'élance avec sa proie dans les airs. 29.

» Le roi des vautours la vit, appelant à grands cris plus d'une fois : « Râma ! Râma ! » et réclamant aussi le secours de Lakshmana. 30.

» Fidèle au nœud d'amitié, qui l'avait uni au père de Râma, Djatâyou à la force immense vola au secours de son épouse enlevée. 31.

» Il rendit la confiance à Sîtâ et combattit avec le Rakshasa ; mais une lutte acharnée épuisa toute sa vigueur. 32.

» Quand Râvana aux dix têtes, la source des larmes du monde, vit l'oiseau haletant, il porta des coups plus rapides et tua le vautour Djatâyou.

» Puis, tel que Râhou saisit l'étoile Rohini dans les airs, il reprit à la hâte Sîtâ courant au

milieu des broussailles et des arbres, Sîtâ, sans protecteur et qui cherchait *en vain partout* quelqu'un pour la défendre. 33—34.

» Ensuite le monarque des Rakshasas fit entrer dans Lankâ debout sur la cime d'une montagne sa captive, resplendissante comme l'or nouvellement travaillé. 35.

» Après qu'il eut enfermé la Mithilienne dans son vaste et magnifique palais, enclos d'une muraille d'or, il essaya, mais sans fruit, de la gagner par de caressantes paroles. 36.

» Le Kakoutsthide à son retour, ayant appris du roi des vautours que Râvana, abusant de la force et mettant à profit son absence, avait enlevé Sîtâ, fut agité d'une violente douleur. 37.

» L'oiseau Djatâyou expiré et les devoirs funèbres acquittés envers cet ami, qui fut cher à son père, il descend sur les bords de la Mandâkinî et parcourt ses régions plantées de bois fleuris.

» Là, ces deux frères à l'immense énergie, Râma et Lakshmana, rencontrent dans une vaste forêt l'épouvantable Kabandha. 38—39.

» Les deux héros à la grande vigueur, à l'indomptable courage, le tuent à coups de cimeterres et, sur l'avis du monstre, *rendu à sa forme première*, le Raghouide à la bravoure infailible s'en va au mont Rishyamouka s'aboucher avec le magnanime Sougrîva : « Fais ceci ou cela ! Que

ferai-je ? » se dirent-ils l'un à l'autre dans cette conférence.

• Le Raghouide immola dans un combat le géant Bâli à la grande force, et, quand il eut ainsi reconquis par la vigueur de son bras le royaume de Sougrîva, il sacra ce vigoureux singe comme le monarque des quadrumanes. 40-41-42-43.

• Celui-ci promit *en reconnaissance* qu'il enverrait à la recherche de la royale captive, et nous partîmes, cent millions de singes, par tous les points de l'espace avec les ordres de notre magnanime souverain.

• Entrés dans le mont Vindhya, une des plus hautes montagnes, tandis qu'au milieu de nous, consumés tous d'une violente douleur, Angada se lamentait, le frère vigoureux du roi des vautours, Sampâti, nous apprit que Sîtâ habitait dans le palais de Râvana.

• Je pris sur moi la douleur de tous les miens (1), plongés dans la douleur, et, recourant à la force de mes bras, je traversai une mer large de cent yodjanas. Là, *sur la rive opposée*, je vis la Mithilienne, revêtue d'une robe de soie, dans un bocage d'açokas, seule, tachée de souil-

(1) Ou, peut-être : « Tandis que les miens étaient plongés dans la douleur, je surmontai ma propre douleur, et.... »

lures, triste et fidèle à son vœu conjugal ; je reçus d'elle un joyau pour signe *de crédit*, et cette mission accomplie, je retournai vers les miens. (*Du 44^e au 50^e çloka.*)

» Mais je ne revins qu'après avoir tué des Rakshasas épouvantables, dont je fis un grand carnage, et brûlé entièrement la ville de Lankâ. 50.

» Aussitôt mon retour, je remis au héros infatigable en ses travaux le riche et lumineux diamant, que son épouse m'avait donné comme une grande marque *de crédit*, et Râma, l'âme pleine de joie à la nouvelle que j'avais pu voir sa Mithilienne, revint à l'espérance de la vie, comme le malade, qui aurait bu de l'ambrosie. 51—52.

» Soudain, excitant au rassemblement des armées, il tourne sa pensée à l'extermination de Lankâ, avide lui-même de carnage, comme le feu à la fin du monde est impatient de consumer l'univers. 53.

» Il s'approche de la mer, il fait jeter dans ses ondes la chaussée de Nala, et l'armée eut bientôt franchi l'Océan, grâce à cette voie nouvelle. 54.

» Nîla fit mordre la poussière à Prahasta, Lakshmana, le digne Raghouide, immola Koumbhakarta, fils de Râvana, et Râma de sa main tua le monarque aux dix têtes lui-même. 55.

» Dans une entrevue, qu'il eut avec Indra,

Yama, Varouna et les Rishis d'entre les Dieux, le Kakoutsthide en obtint pour nous une faveur insigne. 56.

» Après une grâce (1), que lui firent son père et les anachorètes, ce héros triomphant monta dans le char Poushpaka et vint à Kisbkindhyâ.

» Il s'avança rapidement vers la Gangâ et passa la nuit dernière sous le toit de l'hermite : ainsi, tu peux voir demain Râma sans inconvénient, car c'est le jour, où l'astérisme Poushya est dans sa conjonction. » 57—58.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-dixième chapitre,
Intitulé :
LA JOIE DE BHARATA.

(1) Quelle est cette grâce ? S'agit-il de la précédente, la résurrection des morts ? Mais ni Daçaratha, ni les anachorètes n'ont figuré dans la scène.

CXI.

Quand il eut ouï ce récit, qui portait en lui-même un plaisir nompareil, le meurtrier des héros, ses ennemis, Bharata, inébranlable dans la vérité, donna joyeux cet ordre à Çatrourghna :

« Que des hommes purs honorent les Divinités de la ville et tous les Dieux en leur offrant des hymnes, des parfums et des bouquets de fleurs.

1—2.

« Que les bardes royaux, versés dans la science des Pourânas et des éloges, que tous les poètes laudateurs, que les brahmes, instruits dans les Védas, et le corps entier des courtisanes, habiles à faire parler tous les instruments de musique, s'en aillent trouver le noble Raghouide. Que d'ici, Nandigrâma, jusqu'à la ville, tous les creux

soient remplis, qu'on applanisse tout ce qu'il y a de raboteux, et que d'autres jonchent de tous côtés la route de fleurs et de grains frits !

3—4—5.

» Que les grandes rues dans cette capitale des villes capitales arborent tous les drapeaux, et que chacun ait déjà paré ses maisons vers l'heure où le soleil se lève. 6.

» Que d'autres hommes par centaines inondent largement la rue du roi avec les cinq parfums aux senteurs les plus exquises mêlés avec des fleurs. 7.

» Que les épouses du feu roi, les ministres, les armées, les compagnies de citadins et d'artisans s'avancent pour contempler ce visage de Râma aussi doux que l'astre des nuits ! » 8.

A peine Bharata eut-il parlé, que l'immolateur des héros ennemis et le plus grand des hommes, Çatroughna, fit exécuter ponctuellement tout ce qu'il avait prescrit. 9.

Bientôt sortirent, pleins de hâte, avec des milliers d'éléphants aux ornements d'or, les plus éminents des héros, montés les uns sur des chars, les autres sur des éléphants aux sangles d'or, aux clochettes *babillantes*. Ensuite venait, entouré de ses ministres, le héros à la vaste renommée, Bharata, environné par des milliers de chevaux, environné par des milliers d'hommes à pied,

tenant à la main des lassos, des glaives et des lances de fer. 10—11—12.

Il s'avavançait à pas comptés entre les chefs vertueux de brahmes, entre les notables dans les corps d'ouvriers, entre les citadins, qui portaient dans leurs mains des confitures et des bouquets de fleurs. 13.

Il marchait au son des tymbales et des conques, au milieu de ses louanges, que chantaient les bardes. Il avait posé, en homme, qui n'ignore pas son devoir, les deux sandales de Râma sur sa tête ; il avait pris une blanche ombrelle, festonnée de blanches guirlandes, un éventail blanc et un chasse-mouche blanc, l'un et l'autre de grand prix avec des ornements d'or. 14—15.

Tel, accompagné de ses ministres, s'avavançait alors ce magnanime au-devant de son frère aîné.

Les femmes du grand Daçaratha, ayant mis à leur tête Kâauçalyâ et Soumitrâ, étaient sorties elles-mêmes, portées sur des chars. Toute la terre de trembler au bruit des tambours et des conques, du sabot des chevaux et de la roue des voitures ; car la métropole entière s'était rendue ce jour à Nandigrâma. 16—17—18.

Enfin, portant ses regards devant lui, Bharata dit ces paroles au noble singe : « Cette légèreté d'esprit, que l'on reproche à la gent simienne, ne serait-elle point aussi ton défaut ? 19.

« Car je ne vois pas encore le noble Râma, ce Kakoutsthide, si terrible aux ennemis. » A ces mots, Hanoûmat lui fit cette réponse : 20.

« Vois ces arbres fleuris, chargés de fruits en toutes les saisons et d'où le miel déconle, grâces au saint hermite, le sage Bharadwâdja. 21

« Voilà, certes ! *les suites de* cette grâce, dont l'anachorète voulut bien te gratifier dans sa forêt le jour, où il donna, fléau des ennemis, à toi, en même temps qu'à ton armée, une hospitalité, accomplie en toutes ses qualités. 22.

« Ce bruit de singes joyeux, que l'on entend *là-bas*, c'est, je crois, l'armée simienne, qui traverse la rivière Gomati. 23.

« Vois ce nuage de poussière, qui s'élève en face de la Mandâkini : ce sont, je pense, les quadrumanes, qui troublent les *solitudes du* bois amœne des sâlas. 24.

« Voici Poushpaka, le char céleste, que Brahma fit d'une pensée ! Il apparaît sous la voûte du ciel comme la lune à son lever, ce véhicule divin, rapide à l'égal de l'âme, que le magnanime a reconquis, en immolant Râvana avec sa famille, et que lui a prêté la bienveillance de *Kouwéra*, le Dieu, qui dispense les richesses. 25—26.

« Ce charriot porte avec la Vidéhaine les deux héroïques frères issus de Raghou, Sougrîva à la grande splendeur, environné des ours et des

singes, et le nouveau roi de Lankâ, ce héros Vibhishana, le frère puiné de Râvana. »

A peine les foules pressées l'ont-elles aperçu arrivant comme un second soleil et d'une marche rapide, que le ciel est percé d'un immense cri de joie, lancé par les bouches des vieillards, des enfants et des femmes, s'écriant tous : « Voici Râma ! » 27—28—29.

Descendus alors des chevaux, des éléphants et des chars, les hommes, ayant mis pied à terre, de contempler ce noble Raghonide assis dans l'intelligent véhicule, comme la lune est portée dans le ciel. 30.

Bharata, passé de la tristesse à la joie, s'approcha, les mains jointes, de Râma et l'honora du salut : « Sois le bien venu ! » prononcé avec le respect, que méritait son frère. 31.

Le frère aîné du Soumitride avec ses grands yeux à la prunelle dorée brillait dans le charriot créé par la pensée de Brahma, comme un autre Dieu, qui tient la foudre. 32.

Ensuite, Bharata s'inclinant salua, plein de joie, son frère assis au faite du char, tel que le soleil au sommet du Mèrou. 33.

On fit monter Bharata dans le char. Alors ce prince, dévoué à la vérité, s'avança rempli de joie aux pieds de Râma et l'honora encore d'une nouvelle gémulation. 34.

Mais celui-ci fit aussitôt relever son frère, qui s'offrait dans la route de ses yeux après une si longue absence, le plaça contre son cœur et joyeux le serra dans ses bras. 35.

Le magnanime Kêkényide à l'âme domptée s'approcha de la reine Sitâ suivant la manière, qu'exigeait la bienséance, et salua ses nobles pieds.

Le fils de Kêkényi embrassa même Sougriva, Djâmbavat et Angada, Maînda et Dwivida, Nîla et Rishabha. 36—37.

Les singes, qui prenaient à leur gré telles ou telles apparences, s'étaient revêtus de formes humaines et tous ils interrogeaient avec empressement Bharata sur la santé de sa majesté. 38.

Celui-ci dit à Vibhîshana d'une voix caressante : « Grâce à ton aide, on a terminé heureusement une guerre d'une extrême difficulté. »

Alors Çatroughna, s'étant incliné devant Râma, puis devant Lakshmana, vint saluer ensuite avec modestie les pieds de Sitâ. 39—40.

Râma, s'étant approché de sa mère, enchaînée à l'observance d'un vœu, les yeux noyés de larmes, pâle, maigre, déchirée par le chagrin, se prosterna, lui toucha les pieds et remplit de joie à sa vue le cœur de sa mère. Cette révérence faite, il s'inclina devant Soumitrâ et devant l'illustre Kêkényi. 41—42.

De-là, il s'avança près de Vaçishta, environné

des ministres, et courba son front devant lui, comme il l'eût courbé devant Brahma l'éternel.

Les citadins, qui s'étaient approchés en troupes, purent alors contempler Râma, eux placés à terre, lui monté sur le char, comme le soleil, qui hâte son évolution dans les cieux. 43—44.

« Sois le bien venu, prince aux longs bras, fils chéri de Kâuçalyâ ! » disaient à Râma tous les habitants de la cité, joignant les mains à leurs tempes. 45.

Le frère aîné de Bharata voyait, tels que des lotus épanouis, ces andjalis par milliers, que les citadins lui présentaient à son passage. 46.

En ce moment, à la voix de Râma, le char d'une grande vitesse, attelé de cygnes et rapide comme la pensée, descendit sur le sol de la terre. 47.

Ensuite, ayant pris les deux sandales, Bharata, qui savait le devoir, les chaussa lui-même aux pieds du monarque des hommes ; 48.

Et, ses mains réunies au front, il dit à Râma : « Par bonheur, maître, tu te souviens encore (1) de nous, qui sommes restés sans maître si long-temps (2). 49.

• Par la crainte et sur la défense de ta majesté, personne, qui en eût besoin, n'a dérobé

(1—2) *Nityam*, « toujours ; » *sarvadd*, « toujours. »

un fruit *dans ton absence*. Tout cet empire est à toi ; c'est un dépôt, que je te rends. 50.

« Aujourd'hui, le but de ma naissance est rempli et mes vœux sont comblés, puisque je te vois enfin revenu ici pour régner dans Ayodhyâ.

« Que ta majesté passe en revue les greniers, les trésors, le palais, les armées et la ville ; j'ai tout décuplé, grâce à la force, qu'elle m'a prêtée. » 51—52.

A peine ont-ils entendu Bharata parler en ces mots dictés par l'amour fraternel, les singes et Vibhîshana le Rakshasa de verser tous des larmes.

Râma dans sa joie fit alors asseoir Bharata sur sa cuisse (1) et s'en alla, monté sur le char, accompagné des armées, à l'hermitage du Kê-kéyide. 53—54.

Arrivé là, suivi des escadrons, il quitta le sommet du char, descendit et se tint sur le sol de la terre. 55.

Le frère aîné de Bharata dit alors au char, dont la vitesse égalait celle de la pensée : « Va, je te l'ordonne, vers le Dieu Kouvéra. » 56.

Aussitôt reçu le congé, que Râma lui donnait,

(1) C'est ainsi que les dessins représentent Lakshmi portée dans l'*anka* de Vishnou (revoyez la note, page 262). Le texte dit en cet endroit-ci avec la même expression : « Il prit alors Bharata dans son *anka*. »

ce léger véhicule s'enfonça dans la plage septentrionale et roula vers le palais du Dieu, qui dispense à son gré les richesses. 57.

Quand il vit son char, Kouvéra lui dit : « Porte Râma, et sois désormais, ne l'oublie point, à son service, comme tu es au mien. »

A cet ordre, le char se mit à la disposition de Râma; et le Raghouide, quand il eut appris cette nouvelle, en fit ses remerciements à Kouvéra (1). 58—59.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-onzième chapitre,
Intitulé :
LA RÉUNION DE BHARATA ET DE RAMA.

(1) Textuellement : *et, cum hunc cognovit crentum, honoravit Raghuide.*

CXII.

Le fils des rois et le fléau des ennemis, Bharata, *ce prince* à l'éclatante splendeur et l'ami du devoir, ayant salué d'un air modeste Soushéna, Djâmbavat, Kéçari aux vastes forces et Sougrîva, embrassa le monarque des singes et lui tint ce langage : 1—2.

« Nous étions quatre frères, et toi maintenant, Sougrîva, tu fais le cinquième ; car un ami est, *comme ses amis*, un fils de l'amitié, et ses traits de famille sont les services, qu'il a rendus. » 3.

Ensuite le fils bien-aimé de Kêkêyî, ses deux mains réunies en coupe à ses tempes, dit à Râma, son frère aîné, de qui le courage ne se démentit jamais : 4.

« Que ma mère n'en soit point offensée ! cet empire, qui me fut donné, je te le rends, comme ta majesté me l'avait elle-même donné. 5.

• Ce timon, que suffira seul à porter le taureau plus vigoureux, qui l'a déposé sur moi, je ne peux, mauvais bœuf, que je suis, en porter le fardeau pesant. 6.

• Comme un pont, qui s'écroule, brisé par la grande furie des eaux, un royaume, dont la couronne n'est pas légitime, est, à mon avis, une charge bien difficile à porter. 7.

• Roi, de qui le bras sait dompter les ennemis, je ne puis marcher d'un pas égal avec le tien dans ta route, comme un âne ne peut suivre la course du cheval, ni un corbeau le vol du cygne. 8.

• Tel qu'un végétal, qui, né ou planté dans l'intérieur d'une maison et devenu un grand arbre, au tronc élevé, aux branches étendues et d'une cime difficile à atteindre, aurait couronné sa tête de fleurs, mais n'aurait pas donné de fruits et tromperait ainsi l'attente du maître, pour lequel jadis on l'avait *semé ou planté* : voilà, grand roi, une similitude, que j'appellerais ta fidèle image. si, aujourd'hui que tu es devenu maître ici et que tu fus honoré comme roi, je te voyais encore te refuser à nous faire manger le fruit de ton règne, à nous, tes serviteurs. 9—10—11.

« Fais-toi sacrer aujourd'hui et que les rois te contemplent dans ta splendeur flamboyante, comme le soleil, qui brûle au milieu du jour !

Endors-toi et réveille-toi *chaque jour* au cliquetis des nûpouras d'or, aux concerts des troupes de musiciens, aux chants des voix mélodieuses. 12—13.

Aussi long-temps que la terre, ton empire, accomplira sa révolution, aussi long-temps exerce, toi ! la domination sur tout le globe (1). »

« Qu'il en soit ainsi ! » répondit à ces mots de son frère le héros à la bravoure infailible, et Râma de s'asseoir au même instant sur un trône. 14—15.

Aussitôt et sur l'ordre de Çatroughna, des barbiers habiles à la main douce et prompto donnent leurs soins à Râma. 16.

Mais on commença par laver Bharata, et le

(1) Voici le çloka traduit littéralement et dans l'ordre des mots, car ne sont-ce point là des expressions bien remarquables chez un poète, qui vivait tant de siècles avant Copernic et Galilée ?

Quandit adeat orbem tandit tibi terra,

Illius tu vel omnis dominio fuaris.

Mais le verbe sanscrit est plus expressif que ce dernier mot ; car il est pris dans les idées mêmes de l'astronomie, *anuvartaya*, et signifie *faire tourner une chose en suivant une orbite*.

vigoureux Lakshmana, et Sougrîva, le monarque des singes, et Vibhîshana le Rakshasa. 17

Alors, ses membres lavés, oints d'essences, parés avec des bouquets de fleurs blanches, son djatâ d'anachorète bien peigné, le corps flamboyant de magnifiques bijoux et revêtu de somptueux habits avec des pendeloques éblouissantes, Râma, éclatant de beauté, apparut comme enflammé d'une céleste splendeur.

Il fit couper à Nandigrâma et ses frères avec lui sa chevelure, nouée et relevée en gerbe à *l'instar des hermites*. 18—19.

Toutes les femmes du *feu roi* Daçaratha firent elles-mêmes la toilette ravissante de la sage Djanakide. 20.

L'âme pleine de joie, ce fut Kâauçalyâ, qui fit avec le plus grand soin la parure de toutes les épouses des Raghonides. 21.

Ensuite, au commandement de Çatroughna, le cocher (il s'appelait Soumantra), ayant attelé ses coursiers, vint avec le char décoré en toutes ses parties. 22.

Quand il vit ce grand et céleste char, semblable au disque du soleil, Râma aux longs bras, au courage infailible, monta dessus et, voyant Lakshmana avec ses frères placés eux-mêmes sur le char, il se mit en marche, assis auprès d'eux et tout flamboyant de splendeur, lui, sorti de

Raghou et le plus grand des hommes, que portent les chars. 23—24.

Bharata prit les rênes, Çatroughna portait l'ombrelle et Lakshmana, s'emparant de l'éventail, fit son soin d'éventer le noble Râma. 25.

Alors on entendit au milieu des airs une suave mélodie : c'étaient les louanges de Râma, que chantaient les chœurs des saints, les troupes des vents et les Dieux. 26.

Après le char, venait le plus grand des singes, Sougriva à la vive splendeur, monté sur l'éléphant appelé Çatroundjaya, pareil à une montagne. 27.

Tous les quadrumanes s'étaient revêtus des formes humaines, et, parés de tous les atours, ils s'avançaient, portés sur des milliers de magnifiques éléphants. 28.

C'est ainsi que marchait, remplissant de joie sa ville, cet Indra des hommes, au bruit des tambours, au son des tymbales et des conques.

A la nouvelle que le Raghouide s'approchait, ceux qui, restés dans Ayodhyâ, avaient été les ministres du roi Daçaratha, dirent ces mots à l'archi-brahme du palais : 29—30.

« Pour le bonheur de ta sainteté, pour celui de Râma, pour le bonheur de la cité, veuillez, sans rien omettre, en suivant les prescriptions des rites, faire tous les préparatifs des choses néces-

saires au sacre du magnanime, si digne de cet empire, et commencez par toutes les prières pour la félicité de Râma. » 31—32.

Ils dirent ; et , cette invitation adressée au noble archi-brahme, tous les ministres de sortir avec hâte dans la pensée de voir le monarque arrivant. 33.

Ils le virent donc alors, ce Raghouide, escorté des généraux, s'avancer, resplendissant de toute sa personne, comme un feu, qui flamboie. 34.

Ils complimentent le monarque, et, salués par lui, ils suivent le magnanime, environné de ses frères. 35.

Honoré par les ministres, les brahmes, les savants, ses parents et sa maison, Râma brillait alors comme l'astre des nuits, adoré par les étoiles. 36.

Ceux-ci, remplis de joie et tenant des swastikas (1) à la main, louaient Râma en de mélodieuses bénédictions et récitaient pour lui des formules de bon retour. 37.

Des grains frits, de l'or, des vaches, des jeunes filles, des brahmes et des hommes, les mains

(1) Talisman, qui présente aux yeux une forme analogue à celle d'une croix, et qui est, dans les croyances des bouddhistes, le symbole du septième précepteur déifié de l'ère actuelle.

pleines de confitures, bordaient le passage du Raghouide. 38.

Il racontait aux ministres l'amitié, qu'il avait trouvée dans Sougriva, la force merveilleuse d'Hanoûmat et les hauts faits des singes. 39.

Apprenant ce qu'étaient les exploits des quadrumanes et la vigueur des Rakshasas, les habitants de la ville capitale furent saisis d'admiration.

C'est au milieu de ces récits, que Râma, environné des singes, entra dans Ayodhyâ, cité charmante, embellie de bosquets et de jardins publics, couverte çà et là d'hôtels et de palais, décorée en ce moment de guirlandes, pavoisée d'étendards, pleines d'un peuple gras et joyeux, avec ses places publiques, ses marchés et ses grandes rues bien arrosées, ses routes jonchées de fleurs, sans un intervalle, qui ne fût rempli de vieillards et d'enfants, au milieu desquels on entendait les femmes dire au monarque arrivé dans sa capitale : 40—41—42—43.

• Les habitants de cette ville désiraient te voir, sire, avec leurs frères, avec leurs fils, et, par bonheur, les dieux leur ont fait cette grâce aujourd'hui !

• Kâuçalyâ eut beaucoup de chagrin, Kâkoutsthide ; elle souffrit de ton absence infiniment, elle et dans la ville tous les habitants d'Ayodhyâ, sans aucune exception. 44—45.

• Délaisée par toi, Râma, cette ville était

comme un ciel, qui n'a point de soleil, comme une mer, à laquelle on a ravi ses perles, comme une nuit, où ne brille pas la lune. 46.

« Aujourd'hui que nous te voyons enfin près de nous, toi, notre salut, Ayodhyâ, guerrier aux longs bras, peut justifier son nom (1) à la face des ennemis, qui ambitionnent sa conquête. 47.

« Tandis que nous habitons loin de toi, confiné dans les forêts, ces quatorze années, Râma, ont coulé pour nous avec une lenteur de quatorze siècles ! » 48.

Telles, douces, amicales, Râma entendait sur son passage les voix réunies des hommes et des femmes lui envoyer de ces paroles en témoignage d'affection. 49.

Arrivé dans la ville habitée par les rejetons d'Ikshwâkou, le glorieux monarque des hommes se rendit au palais de son père. Il entra, et Kâuçalyâ, ayant baisé Râma et Lakshmana sur la tête, prit Sîtâ dans son anka et déposa le chagrin, qui avait envahi son âme. 50—51.

Ensuite, parlant à Bharata d'un langage, auquel était joint l'à-propos et où la raison était mêlée

(1) On n'a pas oublié ce que veut dire *ayodhyâ*, et l'on voit qu'il y a ici un jeu de mots intraduisible : « *Ayodhyâ* nous semble aujourd'hui *ayodhyâ*, c'est-à-dire, l'*imprenable* est *imprenable* aujourd'hui que tu es dans la ville. »

aux convenances, elle dit à ce fils des rois aux pas bien assurés dans le devoir : 52.

• Que Sougrîva goûte ici le plaisir d'habiter ce grand bocage d'açokas et ce palais magnifique, pavé d'or et de lazulithe. 53.

• Que cette maison voisine très-vaste, belle, richement décorée, céleste, soit donnée, mon ami, à Vibhîshana. 54.

• Que des habitations au gré de leurs désirs, ô toi, de qui le bras sait dompter les ennemis, soient données promptement à tous les rois solâtres des singes, en observant l'ordre établi des rangs. •

A peine eut-il entendu ces paroles, Bharata au courage sûr comme la vérité prit Sougrîva par la main et l'introduisit alors dans le vaste palais.

55—56.

Le héros fit ainsi pour Vibhîshana et pour les autres singes.

Puis, au commandement de Çatroughna, des *serviteurs* se hâtent d'entrer, les mains chargées de lits, de couvertures et de lampes, où brûle une huile de sésame.

« Seigneur, dit à Sougrîva ce frère attentif de Râma, expédie promptement des courriers pour le sacre du roi ; car c'est demain, au point du jour, heure, où l'astérisme Poushya est dans sa conjonction, que l'on doit sacrer le Raghouide.

57—58—59.

Aussitôt le monarque des simiens donna quatre cruches d'or, embellies de pierres fines, à quatre chefs des singes. 60.

« Qu'on revienne promptement, leur dit-il, avec ces cruches pleines d'eau puisées dans les quatre mers, et qu'on soit de retour avant le temps, où l'aube reparait ! » 61.

A ces mots, les singes magnanimes, semblables à des montagnes, s'élancent rapidement au milieu du ciel, comme des vents impétueux. 62.

C'étaient Soushéna, Djambavat et le singe Végadarçi : Rishabha, l'hôte des bois aux longs bras, était le quatrième. 63.

Suivant les ordres de l'Indra des simiens, ces héros, les plus éminents des chefs quadrumanes, revinrent, les urnes pleines d'eau prise dans toutes les reines des rivières et des fleuves. 64.

Rishabha dans sa cruche d'or, couronnée avec les branches du santal rouge, apporta d'un vol léger une onde empruntée à la mer du midi. 65.

Djambavat avait rempli dans les eaux de la mer occidentale son urne, incrustée de pierreries, qu'il avait ornée avec les pousses nouvelles de grands aloës. 66.

Végadarçi, portant sa course jusqu'à l'Océan septentrional, en rapporta sans tarder l'onde fortunée dans son vase, qu'il avait paré de rameaux fleuris. 67.

Soushëna revint à la hâte de l'autre mer, où il avait rempli sa cruche ornée d'armilles et de bracelets. 68.

Çatroughna, environné des ministres, annonça donc au saint archi-brahme que les éléments du sacrifice étaient prêts maintenant. 69.

Ensuite, quand apparut, dans un moment propice, au temps, où l'astérisme Poushya était dans sa conjonction, l'aube sans tache, l'auguste Vaçishta, environné des brahmes, fit asseoir Râma le magnanime avec Sîtâ dans un trône de pierriers, donné par un des Maharshis et tournant sa face à l'orient. 70—71.

Le prêtre alors, suivant les rites et conformément aux règles consignées dans les Çâstras, annonça aux brahmes le sacre, qu'on allait conférer à ce noble prince issu de Raghous. 72.

Puis, Vaçishta, Vâmadéva, Djâvâli et Vidjaya, Kâçyapa, Gautama, le brahme Kâtyâyana, Viçvâmitra à l'éblouissante splendeur et les autres chefs des brahmanes donnent le sacre au monarque des hommes avec l'eau bien limpide et parfumée, comme les Vasous eux-mêmes avaient sacré jadis Indra aux mille yeux.

Râma fut consacré en présence de toutes les Divinités, réunies là dans les airs, avec le suc de toutes les herbes médicinales, au milieu des ritoudjes, des brahmés, des jeunes vierges, des

principaux officiers de l'armée et des notables commerçants, tous joyeux et rangés suivant l'ordre. 73—74—75—76.

Sacré, il rayonna d'une splendeur nempareille.

Çatroughna lui-même portait le magnifique parasol blanc ; Sougriva, le monarque des singes, tenait le blanc chasse-mouches et le blanc éventail. Le souverain des Rakshasas, Vibhishana, plein de joie, saisit, pour éventer Râma, un autre beau chasse-mouche avec un autre incomparable éventail, semblable à l'astre des nuits.

Engagé à lui faire ce don par le roi des Dieux, le Vent donna au Raghouide une guirlande d'or, composée de cent lotus et flamboyante de sa nature. Le monarque des Yakshas, qui vint lui-même à cette assemblée, fit présent à Râma d'un collier de perles, entremêlé de gemmes et de pierres fines ; et ce fut encore à l'invitation de Mahéndra.

Le Kakoutsthide fut loué par les sept rishis, qui l'exaltèrent avec des bénédictions pour la victoire. 77—78—79—80—81.

Ces louanges portaient aux oreilles une suave mélodie : les musiciens des Dieux chantèrent et les Apsaras dansèrent elles-mêmes pour honorer la fête, où fut sacré le sage Râma.

Pendant l'inauguration du monarque, la terre se couvrait de moissons, les fruits avaient plus de

saveur et les bouquets de fleurs exhalaient une senteur plus exquise.

Râma, pour les honoraires du sacre, donna aux brahmes cent fois cent taureaux, mille vaches laitières multiplié par mille et, de plus, trente kotis d'or. 82—83—84—85.

Il donna aux brahmes dans sa joie des chars, des bijoux, des vêtements, des lits, des sièges et beaucoup de villages à plusieurs fois. 86.

L'éminent héros donna lui-même à Sougrîva une guirlande d'or magnifique, enrichie de pierreries et semblable aux rayons du soleil. 87.

Le présent, que reçut Angada, fils de Bâli, fut une paire de bracelets d'un beau travail, ornés d'admirables diamants, entremêlés de lapis et d'autres pierreries. 88.

Râma fit cadeau à sa Vidéhaine d'un superbe collier en perles d'un brillant égal aux rayons de la lune, et dont les plus fines pierreries augmentaient encore la richesse. 89.

Il donna en outre à Sitâ des habits précieux et de beaux atours.

En ce moment la Mithilienne, cette noble fille du roi Djanaka, se mit à détacher de son cou un collier et tourna les yeux vers le singe Hanoumat. Elle regarda tous les quadrumanes et son époux à plusieurs fois. 90—91.

Le Raghouide, ayant vu ces gestes : « Noble

dame, dit-il à son épouse, donne ce collier au guerrier, dont tu fus le plus contente ; 92.

« A celui, dans qui tu as trouvé toujours du courage, de la vigueur et de l'intelligence. »

A ces mots, la dame aux yeux noirs donna le collier au fils du Vent ; 93.

Et le prince des singes, Hanoûmat, resplendit, avec ce collier, tel qu'une montagne avec une *ceinture de nuées blanches*, dont les rayons de la lune jaunissent le sommet. 94.

Ensuite, le monarque de la terre fit à Nîla et Dwivida, à Maînda et Panasa des présents, dont les perfections étaient capables de satisfaire tous les désirs. 95.

A tous les vieillards des singes, comme à tous les autres, qui étaient les seigneurs des quadrumanes, il distribua des parures, à chacun suivant son mérite. 96.

Ainsi honorés, leurs désirs accomplis, gratifiés de magnifiques pierres fines, mis aux premières places avec politesse, comblés de biens et d'hommages, partirent, ayant séjourné là *quelques heures*, tous les ours, les Rakshasas et les singes, l'âme peinée de quitter Râma. 97—98.

Le héros né de Raghou dit au fils du Vent sur le point de partir lui-même : « Hanoûmat, prince des singes, je ne t'ai pas récompensé comme il faut.

« Choisis donc une grâce ; car le service, que

tu m'as rendu, est bien grand. » A ces mots, des larmes de joie troublant ses yeux, celui-ci dit à Râma : 99—100.

« Que mon âme reste jointe à mon corps, sire, aussi long-temps qu'il sera parlé de Râma sur la terre : je demande cette grâce, si tu veux m'en accorder une. » 101.

A peine eut-il articulé ces mots, que Râma lui fit cette réponse : « Qu'il en soit ainsi ! La félicité descende sur toi ! Jouis de la vie, sans maladie, sans vieillesse, toujours vigoureux et jeune, aussi long-temps que la terre soutiendra les mers et les montagnes ! » 102—103.

La Mithilienne alors de lui faire aussi une grâce nompareille : « Que les différentes choses à manger, fils de Mârouté, se présentent d'elles-mêmes à toi sur la terre ! 104.

« Que les chœurs des Apsaras, les Gandharvas, les Dânavas et les Dieux t'honorent comme un Immortel en tous lieux où tu seras. 105.

« Que partout il naisse pour l'amour de toi ou ruiselle à ton gré, quadrumane sans péché, des fruits pareils à l'ambroisie et des ondes limpides ! » 106.

« Ainsi soit-il ! » reprit le singe, qui partit, les yeux mouillés de larmes ; et tous ses compagnons de s'en aller, comme ils étaient venus, à leurs différentes habitations, s'entretenant tout le

voyage, tant ils aimaient Râma! des grandes aventures de ce noble Raghouide.

Après le départ de tous les singes, l'homicide *généreux* des ennemis tint ce langage au vertueux Lakshmana, qui toujours lui fut si dévoué :

107—108.

« Gouverne avec moi, ô toi, qui sais le devoir, cette terre, qu'ont habitée les rejetons des monarques, nos ancêtres, et porte, comme roi de la jeunesse, ce timon *des affaires*, qui n'a rien de supérieur à ta force et que nos ayeux ont jadis porté. » 109.

Plus tard, quand Lakshmana offensé eut embrassé de toute son âme la vie contemplative, le magnanime, averti *par les Dieux*, consacra le fils de Kékéyi dans la dignité d'yâsavarâdja (1) sur toute la terre. 110.

Ici, dans l'Youddhakânda,
Sixième volume du saint Râmâyana,
Finit le cent-douzième chapitre,
Intitulé :
LE SACRE DE RAMA.

(1) *Prince de la jeunesse.*

CXIII.

Chaque jour, l'auguste et vertueux Râma étudiait lui-même avec ses frères toutes les affaires de son vaste empire. 1.

Pendant son règne plein de justice, toute la terre, couverte de peuples gras et joyeux, regorgea de froment et de richesses. 2.

Il n'y avait pas de voleur dans le monde, le pauvre ne touchait à rien et jamais on n'y vit des vieillards rendre les honneurs funèbres à des enfants. 3.

Tout vivait dans la joie : la vue de Râma enchaîné au devoir maintenait le sujet dans son devoir, et les hommes ne se nuisaient pas les uns aux autres. 4.

Tant que Râma tint les rênes de l'empire, on était sans maladie, on était sans chagrin, la vie

était de cent années, chaque père avait un millier de fils. 5.

Les arbres, invulnérables aux saisons et convertis sans cesse de fleurs, donnaient sans relâche des fruits ; le Dieu du ciel versait la pluie au temps opportun et le vent soufflait d'une haleine toujours caressante. 6.

Tant que Râma tint le sceptre de l'empire, les classes vivaient renfermées dans leurs devoirs et dans leurs occupations respectives ; les créatures s'adonnaient à la pratique de la vertu. 7.

Doué de tous les signes heureux, dévoué à tous les devoirs, c'est ainsi que Râma, dans lequel étaient réunies toutes les qualités, gouvernait la monarchie du monde. 8.

Devenu maître de tout l'empire et victorieux de ses ennemis, ce prince à la haute renommée offrit mainte espèce de grands sacrifices, où les brahmes furent comblés de riches honoraires. 9.

Il célébra dix fois l'Açvamédha, des Djârouthyas avec de nombreuses largesses, deux fois le sacrifice du Poundarikâksha et plusieurs fois le Vâdjapéya. 10.

Râma, qui régna sur la terre, secondé par le Soumitride, avait de longs bras (1), une belle

(1) Littéralement : des bras, qui descendaient jusqu'aux genoux.

figure, de larges épaules et l'air majestueux. 11.

Ce poème fortuné, qui donne la gloire, qui prolonge la vie, qui rend les rois victorieux, est l'œuvre primordiale, que jadis composa Valmîki.

Il sera délivré du péché, l'homme, qui pourra tenir dans le monde son oreille sans cesse occupée au récit de cette histoire admirable *ou variée* du Raghouide aux travaux infatigables. 12—13.

Il aura des fils, s'il veut des fils ; il aura des richesses, s'il a soif de richesses, l'homme, qui écontera lire dans le monde ce que fit Râma. 14.

La jeune fille, qui désire un époux, obtiendra cet époux, la joie de son âme : a-t-elle des parents bien-aimés, qui voyagent dans les pays étrangers, elle obtiendra qu'ils soient bientôt réunis avec elle. 15.

Ceux qui dans le monde écoutent ce poème, que Valmîki lui-même a composé, acquièrent *du ciel* toutes les grâces, objets de leurs désirs, telles qu'ils ont pu les souhaiter. 16.

Ici, finit l'Youddhakânda,
Dans le poème primordial de Valmîki,
Le saint Râmâyana,
Composé de vingt-quatre mille çlokas.

FIN DU RAMAYANA.

•

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAPITRES :	PAGES :
Introduction.	
Un mot encore sur Homère et la Grèce à propos de Valmiki,	I.
Une mêlée,	1.
La mort de Koumbha,	11.
La mort de Nikoumbha,	25.
La sortie de Makarâksha,	29.
La mort de Makarâksha,	33.
Le combat d'Indradjit,	41.
Indradjit tue la fausse Sitâ, prestige enfanté par sa magie,	45.
La fuite des singes,	50.

Discours de Lakshmana,	55.
Discours de Vibhishana,	63.
La sortie de Lakshmana,	67.
Lakshmana met le trouble dans le sacrifice d'Indradjit,	72.
Un discours de Vibhishana,	77.
Le dédain combattu par le dédain,	84.
Un combat singulier,	89.
Les singes brisent le char d'Indradjit,	95.
La mort d'Indradjit,	104.
Râma se fait raconter la victoire de Lak- shmana,	113.
On empêche Râvana de tuer Sitâ,	118.
Râma combat avec la flèche des Gandhar- vas,	129.
Lamentations des femmes Rakshasis,	136.
La sortie de Râvana,	143.
La mort de Viroupâksha,	153.
La mort de Matta,	160.
La mort d'Ounmatta,	165.
Le combat de Râma et de Râvana avec des traits enchantés,	169.
Le brisement de la pique de fer,	181.
Le combat singulier de Râma et de Râvana,	188.
La mort de Kâlanémi,	193.
La cure au moyen du simple, nommé l'Extracteur-des-flèches,	219.
Taladjangha échappe au danger, où péris-	

sent ses compagnons,	228.
La montagne remise à sa place,	234.
Les deux chars,	237.
Un premier échec de Râvana,	244.
Le combat singulier sur les deux chars,	249.
La réprimande au cocher,	255.
L'apparition des prodiges,	259.
Le drapeau abattu sur la terre,	265.
La mort de Râvana,	270.
La plainte de Vibhîshana,	282.
Lamentations des femmes du gynécéc,	288.
Les plaintes de Mandaudari,	293.
Les obsèques de Râvana,	304.
Le sacre de Vibhîshana,	308.
La joie de Sîtâ,	312.
La réunion de Sîtâ avec son époux,	319.
La répudiation de Sîtâ,	328.
Sîtâ entre dans le feu,	332.
Louange de Mahâpourousha,	338.
Sîtâ déclarée pure,	345.
L'apparition du roi Daçaratha sur la scène,	349.
La résurrection des singes,	356.
L'arrivée du char Poushpaka,	360.
Râma et Sîtâ montent dans le char Poush- paka,	364.
Le retour avec Sîtâ,	368.
Bharata consolé,	375.

La joie de Bharata,	385.
La réunion de Bharata et de Râma,	394.
Le sacre de Râma,	403.
Éloge du règne de Râma,	419.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATUM.

TOME I^{er}.

Page 48, sixième ligne, *au lieu de* : « le TOME DE LA BATAILLE ; » *lisez* : « le TOME DES BATAILLES. »

Page 50, dernière ligne, *au lieu de* : « aux larges flancs ; » *lisez* : « et celle de Mahâpârçwa, » en supprimant la dernière partie de la note.

TOME IX ET DERNIER.

Page 14, sixième ligne de la note, *au lieu de* : « Çonitâksha ; » *lisez* : « Yoûpâksha. »

Page 19, seizième ligne, *au lieu de* : « Koumbhakarna ; » *lisez* : « Koumbha. »

Page 20, quinzième ligne, *au lieu de* : « grêle de flèches ; » *lisez* : « grêle d'arbres. »

Page 38, troisième ligne, *au lieu de* : « au son rendu par la surface de leur corde tirée ;.... »

lisez : « au son de leurs deux cordes sonnantes sur leurs deux gantelets..... »

De même, page 89, sixième ligne, *au lieu de* : « le bruit, qui éclatait à la surface de cette corde ; » *lisez* : « le bruit de sa corde vibrante sur le gantelet. »

Page 50, ajoutez à la note : « Ou plutôt ne faudrait-il pas simplement retrancher le çloka 29, par lequel finit l'autre chapitre ? »

Page 58, seizième ligne, *au lieu de* : « à la perfection ; » *lisez* : « au plus grand bonheur. »

Page 107, huitième ligne, *au lieu de* : « à charmer ce trait ; » *lisez* : « à charmer ~~une~~ flèche avec ce trait. »

Car nous n'avions pas encore bien fixé nos idées sur le sens du mot *astra*, que nous avons enfin déterminé dans les notes des pages 403 de notre huitième volume et 178 de ce présent tome.

Page 131, septième ligne, le T est tombé ; *lisez* : « tortues. »

Page 145, lignes 13 et 14, *au lieu de* : « visage de lotus épanouis ; » *lisez* : « visages de nêlumbos épanouis. »

Page 176, ligne deux et trois de la note, on a mis deux fois par inadvertance *explition* pour *explication*.

Page 385, 1^{re} ligne de la note, on a passé un mot ; *lisez* : « mais avec une étrangeté de figure... »